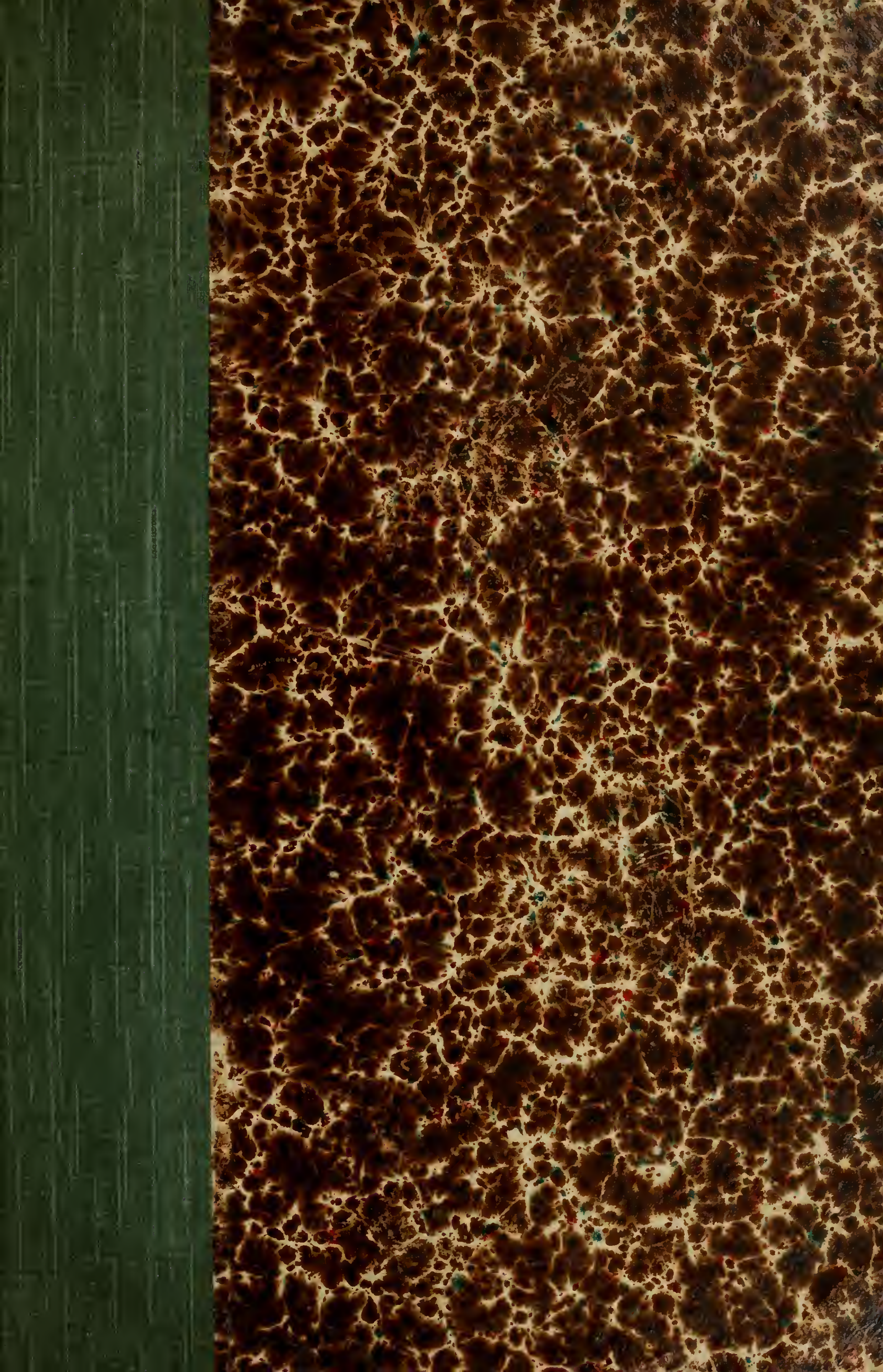
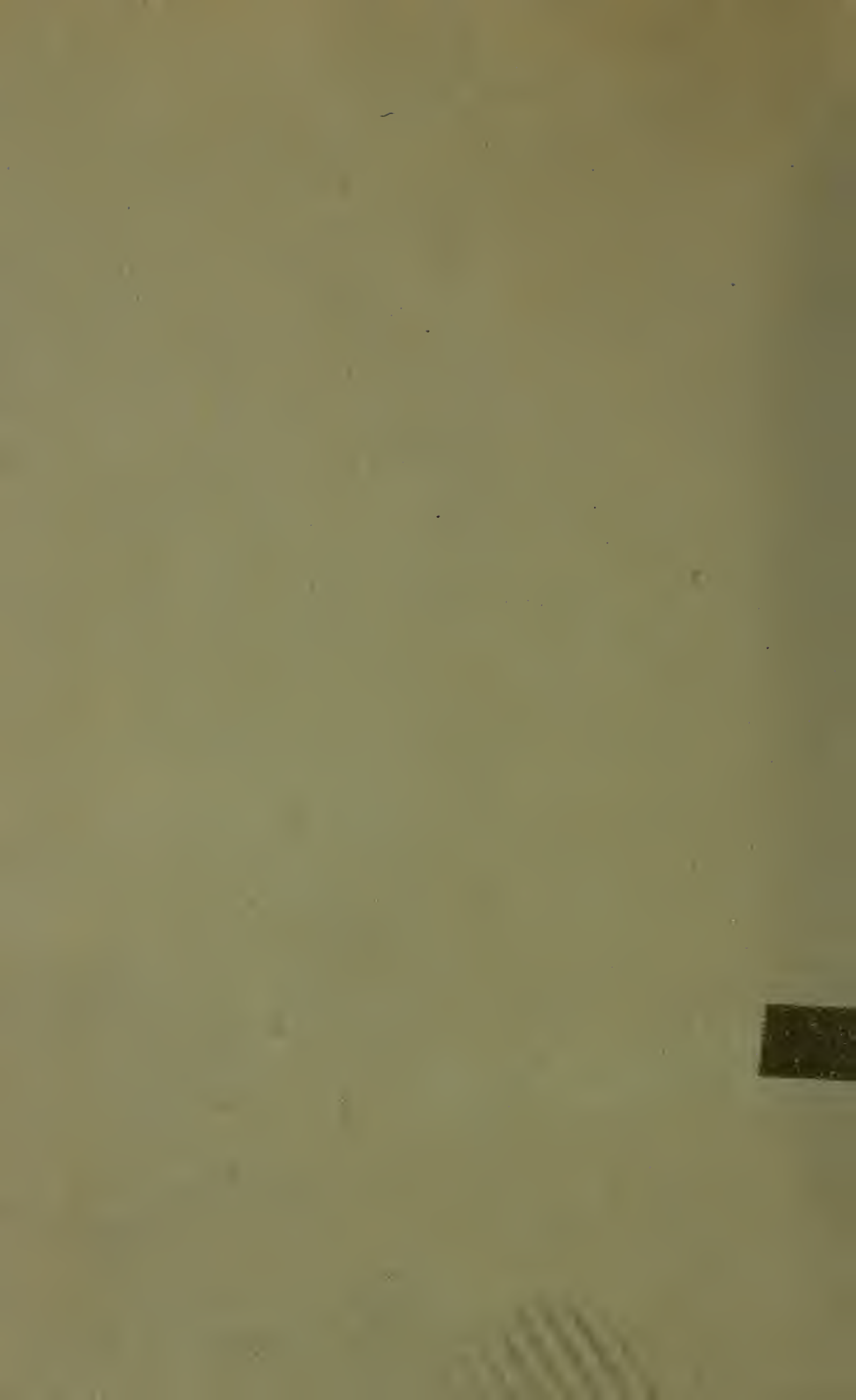




THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES



DANS LA

BELGIQUE AFRICAINE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/notesdevoyagedan00flam



LA STATUE DE LA CIVILISATION A LÉOPOLDVILLE

NOTES DE VOYAGE

DANS LA BELGIQUE AFRICAINE

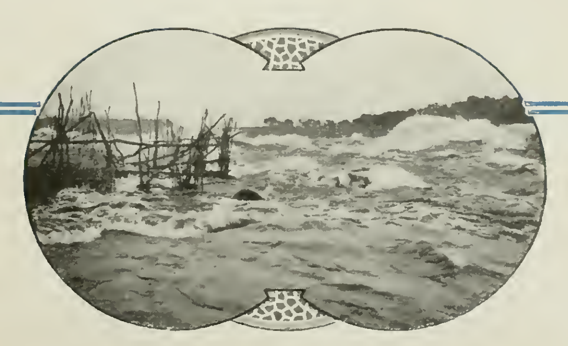
PAR

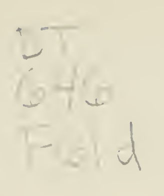
J. FLAMME

Sous-lieutenant payeur attaché au 4e régiment de lanciers

DES PRESSES DE A. LESIGNE A BRUXELLES

LES CHUTES DE STANLEY-POOL





Avant-Propos

Ce journal de voyage a été publié en vue de permettre à ceux de mes compatriotes qui n'ont pas foulé le sol congolais d'apprécier les travaux herculéens, vraiment dignes du nom belge, qui ont été accomplis dans notre colonie par les premiers pionniers de la civilisation congolaise.

Combien de héros obscurs peuplent le royaume des élus, les uns martyrisés par les noirs, les autres tués au cours d'expéditions ou morts d'affections équatoriales! Ils ont cependant laissé dans la région où, généreusement leur sang a été versé pour la belle cause de la civilisation, le souvenir du « grand blanc », que le nègre admire et dont il aime à remémorer les vertus.

Puisse la jeunesse y trouver un enseignement utile pour sa formation au rôle de colonisateur! Ce serait l'accomplissement d'un rêve longtemps caressé. Trois qualités essentielles sont indissolublement unies à ce noble but : l'abnégation, la moralité et la sobriété. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour celui

1308236

qui se destine à la carrière coloniale; aux fruits qu'il récoltera on jugera l'arbre. Tel blanc, tel nègre, rien n'est plus exact. Soyons sévères pour nous et généreux sans faiblesse pour les humbles.

Mon but étant de faire connaître les occupations du blanc au Congo, parviendrais-je à me faire pardonner l'emploi excessif du mot « moi »? Il ne pouvait cependant en être autrement puisque, seul blanc, on m'avait confié l'administration d'une région égale, en superficie, à celle d'une de nos provinces.

L'orthographe suivie pour les dialectes indigènes est celle adoptée par l'Etat indépendant du Congo : u *se prononce comme* ou *;* sh *comme* ch *; les noms restent invariables.*

Une grande partie des clichés m'ont été gracieusement cédés par mes amis : MM. Hugh Maxsted, Adam, Mathy, Sillye, Théooz, Coart, etc.

L'aquarelle de la couverture, ainsi que les nombreux dessins au trait intercalés dans le texte, sont dus à l'habile pinceau du peintre Lionel Baes.

L'habillement et la mise en pages de l'ouvrage sont de la conception de M. Dewit, professeur à l'École de typographie à Bruxelles. L'originalité des formes donnée aux clichés appartient à M. Tallon.

Que tous ceux qui ont bien voulu m'aider à élaborer ce travail daignent accepter ici l'expression de ma vive gratitude !

J. F.

Février 1908.

INDEX

PREMIÈRE PARTIE

D'Anvers au lac Albert.

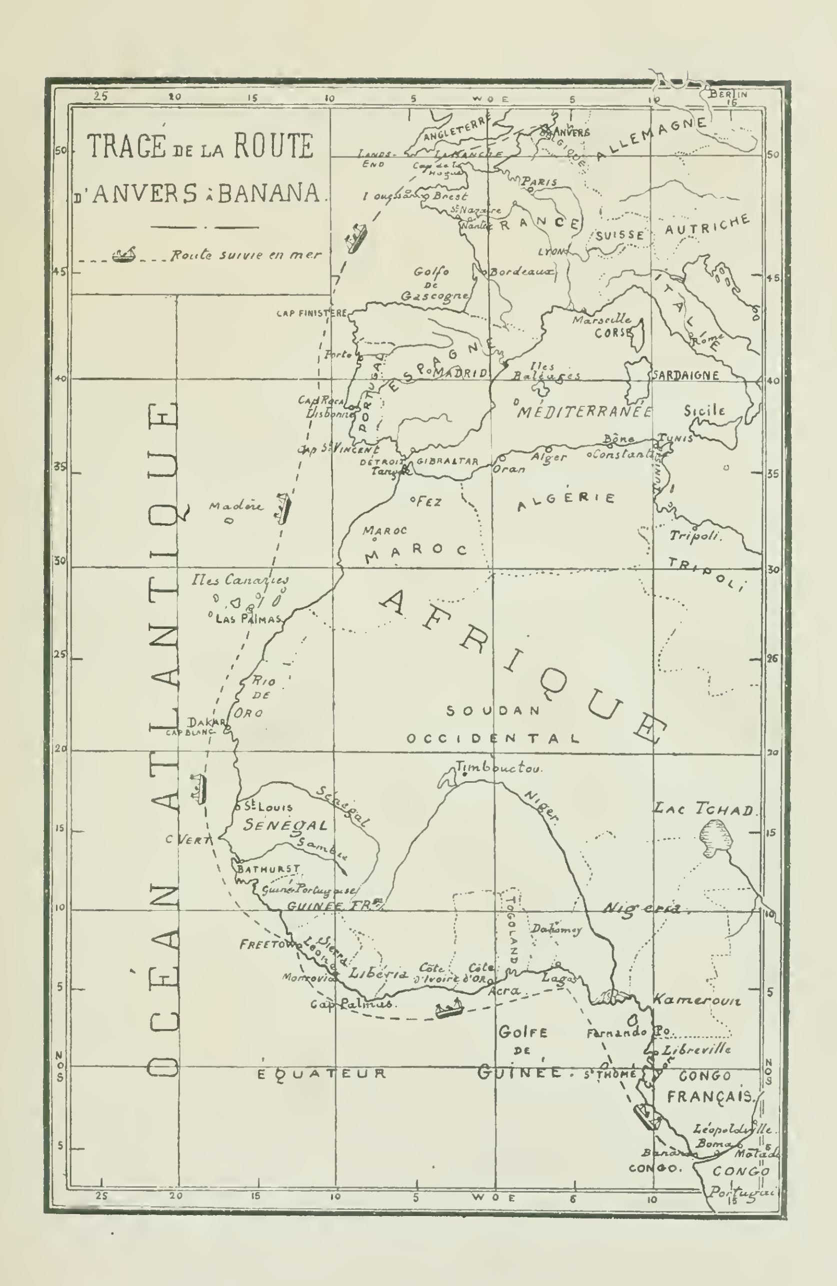
DEUXIÈME PARTIE

Au lac Albert.

TROISIÈME PARTIE

De Mahagi à Anvers.





TRACÉ DE LA ROUTE
D'ANVERS À BANANA.
Route suivie en mer
OCÉAN ATLANTIQUE
AFRIQUE
ANGLETERRE
ANVERS
BERLIN
ALLEMAGNE
LA MANCHE
PARIS
Brest
St Nazaire
Nantes
FRANCE
SUISSE
AUTRICHE
LYON
Bordeaux
Golfe de Gascogne
ITALIE
Rome
CAP FINISTERE
Marseille
CORSE
Porto
ESPAGNE
MADRID
Iles Baléares
SARDAIGNE
Cap Roca
Lisbonne
PORTUGAL
MÉDITERRANÉE
Sicile
Cap St Vincent
DÉTROIT
GIBRALTAR
Tanger
Oran
Alger
Bône
Constantine
TUNIS
FEZ
ALGÉRIE
Madère
MAROC
Tripoli
TRIPOLI
Iles Canaries
LAS PALMAS
Rio de Oro
DAKAR
CAP BLANC
SOUDAN OCCIDENTAL
Timbouctou
Niger
St Louis
Sénégal
SENEGAL
LAC TCHAD
C VERT
Gambie
BATHURST
Guinée Portugaise
GUINÉE FR.
TOGOLAND
Dahomey
Nigeria
FREETOWN
Sierra Leone
Libéria
Monrovia
Côte d'Ivoire
Côte d'Or
Acra
Lagos
Cap Palmas
Kameroun
Golfe de Guinée
Fernando Po
Libreville
ÉQUATEUR
S. THOMÉ
CONGO FRANÇAIS
Léopoldville
Boma
Matadi
Banana
CONGO
CONGO
Portugais

PREMIÈRE PARTIE

D'Anvers au Lac Albert

D'ANVERS A BOMA

16 Novembre 1899.

Enfin ! le jour tant désiré depuis plusieurs années est arrivé : « Je vais m'embarquer pour le Congo. » Je ne tiens plus en place depuis une semaine et le jour qui a précédé mon départ a été fertile en incidents de toutes sortes : adieux touchants à mes frères et sœurs, à mes amis et aux camarades du régiment.

A 10 heures du matin, après avoir procédé au chargement des bagages, je me rends à l'*Hôtel de la Reine,* où je trouve le capitaine commandant adjudant-major de Witte, une députation de sous-officiers et mes proches, qui viennent me souhaiter bon voyage et visiter l'*Anversville,* sur lequel je m'embarque.

Le sifflet ayant retenti deux fois, tout le monde est invité à descendre à terre; un quart d'heure après, trois nouveaux mugissements déchirent l'air et, au son d'une vigoureuse *Brabançonne* exécutée par la musique du 7e de ligne, le steamer démarre lentement.

Les quais sont noirs de monde, tous les mouchoirs et les chapeaux s'agitent; les cris vingt fois répétés de « au revoir, »

« bon voyage, » se font entendre. Le spectacle de la foule enthousiaste m'émeut vivement et fait songer aux acclamations accueillant une rentrée de guerriers couverts de lauriers.

Mais voici mes chers compagnons d'armes, ayant à leur tête le sous-lieutenant Sillye. Ils prennent place sur un bateau amarré au quai et, suivant le steamer, agitent leur mouchoir avec frénésie. A ce moment mon cœur déborde; je me découvre et clame à pleins poumons : « Vive le 1er guides! » Pensez à l'impression que je ressens de devoir quitter un régiment où j'ai passé plus de seize ans! Un peu plus loin se distingue un pantalon rouge. Pas de doute, c'est le capitaine commandant adjudant-major de Witte, qui agite également son mouchoir. Cette fois, les larmes me viennent aux yeux; je salue respectueusement mon ancien chef, sous les ordres duquel j'ai servi pendant sept ans, et crie vigoureusement : « Vive le roi! » Oui, le roi, que je veux servir fidèlement dans notre future colonie, avec l'aide de Dieu.

Bientôt on ne distingue plus qu'une masse compacte et le panorama d'Anvers disparaît au premier coude. L'*Anversville* vogue vers le Congo, escorté de plusieurs petits bateaux sur lesquels ont pris place, outre les parents et amis des partants, une fanfare de foire qui entame des marches d'une justesse douteuse. A la *Pipe de Tabac*, on entend une dernière *Brabançonne*, puis la petite flottille s'éclipse, laissant l'*Anversville* continuer seul sa route.

Après toutes ces émotions, je m'affaisse sur un fauteuil pour goûter quelque repos. Je lie connaissance avec mes compagnons de voyage, parmi lesquels se trouvent les capitaines commandants De Meulemeester et Manhout, le juge Wéry, l'avocat Weber et un colonel anglais accompagné de sa dame,qui doivent nous quitter à Las Palmas,où,sous un ciel plus clément, ils vont passer les longs mois d'hiver.

L'heure du déjeuner a sonné ou plutôt a frappé, car c'est à coups de « tam-tam » qu'on annonce les repas. Ce spectacle

rappelle plutôt l'invite d'un clown de foire que celle d'être appelé au repas. Et quel repas! Si les Gargantuas ne sont pas satisfaits, c'est qu'ils sont bien difficiles :

Bouchées aux huîtres.
Salmis de pigeon.
Entre-côtes choux-fleurs, pommes rôties.
Petits oiseaux sur croûtons.
Pâtisserie.
Fruits.
Dessert.
Fromage.

Tout le monde mange de bon appétit, car les émotions et les cris d'adieu ont creusé l'estomac.

Vers 5 heures, nous arrivons à Terneuzen. Un magnifique clair de lune illumine la localité et lui donne cet aspect de village flamand morne et silencieux que les peintres se plaisent si souvent à reproduire. A 7 heures, nous atteignons Flessingue. Le pilote qui nous conduit depuis Anvers quitte le bateau. Une légère coquille, flanquée de quatre solides rameurs, amène le nouveau pilote qui doit guider le bateau près de Blankenberghe. La conduite du bateau d'Anvers à Flessingue vaut la jolie somme de 500 francs au service du pilotage. Que d'argent vite gagné!

Flessingue a disparu, nous sommes en mer. Le temps est superbe, la mer calme; nous avançons à raison de 11 nœuds à l'heure. Voici les phares de Heyst, de Blankenberghe, d'Ostende et de Nieuport. Quoique le roulis soit des plus léger, je ressens les premiers symptômes du mal de mer. Je me ressaisis autant que faire se peut et, après le dîner, auprès duquel le menu du déjeuner n'est qu'un hors-d'œuvre, un mieux sensible se produit et je me rends sur le pont humer l'air vif. On aperçoit maintenant au loin, bien au loin, semblable à une immense fusée, le phare à éclipse de Dunkerque. Le commandant de l'*Anversville,* M. Fleminck, nous informe que nous sommes à trois

heures au large de Dunkerque. Après une partie de whist, je vais prendre quelque repos. Quelle bonne couchette bien fraîche et bien propre ! Au moment de me mettre au lit, j'aperçois entre les draps une carte de visite avec l'inscription : « Les sous-officiers du 1er régiment de guides applaudissent ta courageuse entreprise et te souhaitent une heureuse réussite. » Nul doute que ce soit l'adjudant qui ait déposé cette carte ici. Ma pensée est tournée encore vers mes camarades, pour les remercier en silence.

Cette première nuit à bord est délicieuse; j'y trouve, bercé lentement par le roulis, le repos du juste. Il me semble être encore au temps où, tout petit, ma bonne mère me berçait afin que le sommeil vînt mettre fin à mes cris et escapades.

17 novembre.

Réveil à 8 heures! Bien reposé, je suis d'une humeur charmante; en arrivant sur le pont, j'apprends que nous traversons la Manche. La mer continue à être calme et le temps est au beau fixe.

Une centaine de mouettes venant des côtes suivent maintenant le bateau. Elles se tiennent à l'arrière en masse compacte, évoluant dans un calme et large vol en poussant de petits cris. Quel joli spectacle que cette traînée blanche vivante qui scintille dans la mer bleue, à la suite de notre maison flottante. Les hirondelles de mer se reposent par instant sur l'eau en se laissant gracieusement balancer au gré de la vague, puis reprennent leur vol en quête de détritus. Aucune ne cherche à gagner l'avant du bateau; mais toutes décrivent leurs jolies courbes à l'arrière. Au premier moment, j'estime que c'est pour se faire admirer qu'elles évoluent ainsi, mais leur but est intéressé : elles mendient, par des cris répétés, en passant au-dessus de nos têtes. Des passagers lancent des morceaux de

pain qui, à peine tombés dans le tourbillon d'écume que produit l'hélice du steamer, sont hapés au vol par les charmants volatiles, lesquels s'élèvent ensuite vivement.

Dans la matinée, une brise du sud nous amène, non sans étonnement, une légère odeur de « trippe ». Nous sommes fixés lorsque le capitaine nous apprend que nous avons devant les yeux la célèbre ville de Caen. Voici en face de la petite île anglaise d'Aurigny. Le navire fait maintenant du « 13 nœuds » à l'heure. Si tout se passe normalement, nous serons vers minuit en vue de l'île d'Ouessant, si renommée par son phare, qu'on distingue à 55 kilomètres de la côte.

18 novembre.

A mon réveil, je suis affligé d'un violent mal de tête qui s'accentue lorsque je me lève. Après m'être habillé tant bien que mal, je vais prendre l'air. Il paraît que nous sommes entrés depuis 1 heure du matin dans le golfe de Gascogne. La mer est fort houleuse et un vent vif frappe le visage. Les mouettes nous ont quittés depuis la veille, présageant le mauvais temps. Le roulis du steamer me donne, cette fois, sérieusement le mal de mer, car une demi-heure après le déjeuner, je me vois obligé de mettre cet excellent repas à la disposition des marsouins qui suivent le bateau en plongeant dans les vagues. Ils sont là une vingtaine, sautant et plongeant tour à tour dans la mer furieuse. Mais ce spectacle ne me distrait guère, et pour cause! Je rentre immédiatement en cabine et me mets au lit. J'y suis d'ailleurs beaucoup mieux qu'à l'extérieur. Le sommeil me plonge aussitôt dans de beaux rêves.

Décidément, il n'y a que le repos pour se remettre du mal de mer, car après le somme que j'ai fait, je me sens ragaillardi. Au dehors, le vent est toujours très intense et le golfe reste impétueux. Quelques dauphins plongent à hauteur des cuisines, guignant les restes des repas.

Le commandant Fleming compte être au cap Finistère demain à midi. Tant mieux! ce célèbre golfe ne me sourit pas tant que cela. Des vagues furieuses s'abîment sur la passerelle, aspergeant ainsi l'officier de quart et le timonier. L'eau semble noire, mais quand une vague s'élève, elle prend la couleur vert-bouteille. Il est 9 heures lorsque je me couche. Dieu comme on dort bien et longtemps à bord!

19 novembre.

C'est aujourd'hui dimanche, jour du Seigneur. Je suis tout à fait remis et, en arrivant sur le pont, je trouve les absents d'hier, malades comme moi. L'océan est d'ailleurs beaucoup plus calme; le temps est serein et le doux vent d'Espagne qui nous caresse le visage annonce notre arrivée prochaine au cap Finistère, qu'on aperçoit vers midi. Je me rends au salon, transformé en salle de spectacle. La bonne volonté de chacun est mise à contribution, et, suivant les aptitudes, les uns chantent des airs en vogue ou récitent avec entrain; d'autres font apprécier leur talent de pianiste. Pour terminer, un officier a donné une audition de « gramophone » et ainsi l'après-midi s'en est allée aussi joyeusement que nous eussions pu l'espérer.

Il faut s'occuper à bord; ce ne sont pas les distractions qui manquent : la lecture (la bibliothèque est bien fournie et contient des ouvrages d'auteurs en renom), le jeu de palets, les causeries, les promenades et, enfin, la mer, qui offre toujours un spectacle nouveau, soit par elle-même, soit par le passage de navires ou la vue des côtes. Le fumoir est bondé, car les amateurs d'émotions ne manquent pas. D'interminables parties de piquet, de whist, de jacquet, de dames et d'échecs s'engagent avec beaucoup plus d'acharnement que sur terre. J'ai été assez heureux d'enlever trois parties de jacquet dans la journée au grave juge Wéry (un pince-sans-rire déconcertant), et, le soir, le hasard a voulu que je le batte par deux fois à ce même jeu! On m'a qualifié, à tort peut-être, de « veinard ».

Le menu du dîner a encore dépassé, comme nombre de plats, celui des autres jours. Morbleu! il faut avoir l'estomac de Luculus pour ingurgiter une quantité aussi grande et aussi variée d'aliments, parmi lesquels se trouvent des « huîtres d'Ostende ». Elles sont bien bonnes ces huîtres, mais quant à être d'Ostende, je n'en crois rien, — elles ont tout au plus passé par la reine des cités balnéaires, — ce sont des « Marenne » de pure espèce. Quoi qu'il en soit, ces mollusques, chers aux gourmets, nous font réellement plaisir.

La soirée se termine par la contemplation du lever de la lune qui, petit à petit, s'élève en argentant les flots calmes de l'océan, donnant ainsi l'illusion d'une immense gerbe de feu d'artifice. Une brise légère vient caresser le visage : c'est tout à fait délicieux.

20 novembre.

Tandis qu'il gèle à pierre fendre en Belgique, nous, plus heureux, jouissons du climat des poètes. Un temps idéal amène la plupart des passagers de bonne heure sur le pont, d'où ils contemplent les beautés de l'océan. Bientôt nous sommes devant Lisbonne, qu'on aperçoit dans un brouillard. Comme passe temps les anciens Africains nous content des anecdotes bien amusantes mais certainement « tarasconaises ».

Le commandant De Meulemeester abordant un nègre de l'équipage, dont la figure de Jean Hiroux ne semble pas inconnue, l'interpelle ainsi : « Vous, du Congo? » A ces mots, notre moricaud fait une affreuse grimace et répond avec un profond mépris : « Moi, English! » Le colonel anglais, arrivé à point, part d'un large éclat de rire. Diable, quel contraste entre les sujets de Sa gracieuse Majesté reine d'Angleterre! Ici, un parfait gentleman habillé avec le goût et le chic qu'on connaît; à deux pas, un nègre affreux, affublé d'oripeaux à côté desquels la défroque du chiffonnier est un habit.

J'ai fait plus ample connaissance avec un Français, M. Mestayer, Parisien pur sang, qui se rend dans le Haut-Congo français pour fonder un comptoir commercial. Charmant causeur, comme le sont d'ailleurs en général nos voisins du Midi. Il nous conte qu'il était entrepreneur dans les trop fameux travaux pour le percement des 78 kilomètres de l'Isthme de Panama. Ces récits, faits avec humour et agrémentés d'anecdotes, nous égayent beaucoup et, lorsque l'heure du dîner sonne, car depuis deux jours on a remplacé le « tam-tam » par un clairon, nous nous mettons à table le cœur joyeux.

On nous a servi des moules d'Ostende, authentiques celles-là. Je ne sais, mais chaque fois qu'on nous sert un plat national, tel que carbonnades flamandes, choux de Bruxelles, filet d'Anvers, etc., je repique. Serait-ce par patriotisme?

Vers 9 heures du soir, nous nous trouvons en face du détroit de Gibraltar. On n'aperçoit rien, mais je m'en console en songeant que je connais les célèbres rochers de Gibraltar pour les avoir vus plusieurs fois dans *Carmen*.

Chose curieuse, depuis ce matin, nous n'avons rencontré aucun bateau. On dit que la peste, qui vient de faire son apparition à Oporto, en est cause. La soirée est idéalement belle, tout le monde se promène et cause en fumant un cigare. On se croirait montagne de la Cour, au moment du « persil ». Il est bien tard quand on se décide à prendre du repos. Demain, nous saluerons la côte d'Afrique.

21 novembre.

Le courant de la Méditerranée se fait sentir sensiblement, mais l'océan reste beau. Dans la matinée, grand brouhaha : un passager vient de remarquer, au large, une grosse masse noire. Tout le monde se précipite pour mieux voir. Les uns prétendent que c'est une baleine, d'autres un grand dauphin. Le monstre s'est rapproché et on reconnait en lui un cachalot de

forte dimension. Un plongeon le fait disparaître à nos regards avides de curiosités, car, en mer, le moindre incident prend les proportions d'un événement sérieux : un bateau aperçu à quelques milles amène tous les passagers sur le pont!

Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas rencontré de navire transportant des troupes anglaises au Transvaal. Cependant des renforts doivent être envoyés après les revers de sir Buller. Parmi les Sierra-Leone, qui se sont engagés à bord pour faire les plus bas ouvrages, se trouve un pochard de la plus belle eau. On apprend qu'il a dérobé et ingurgité, d'un seul trait, une bouteille contenant environ un litre de genièvre! Devenu subitement fou furieux, il ne cesse de pérorer avec violence et a même menacé le second du steamer, qui voulait le calmer. On l'a enfermé dans une cabine de la dunette et mis les fers aux mains. Se voyant dans l'impossibilité de gesticuler, la colère lui est montée au point qu'on s'est demandé s'il n'était pas atteint du *delirium tremens*. Notre moricaud, doué d'une force herculéenne, étant parvenu à briser ses entraves, s'est élancé, en poussant des cris affreux, sur une lucarne et, d'un coup de tête, a brisé le carreau de vitre. Le proverbe qui dit qu'il y a un dieu pour les pochards s est encore vérifié cette fois, car l'homme qui nous occupe n'a que quelques égratignures, alors que son « coup de tête » aurait pu lui coûter bien cher. Afin de le mettre hors d'état de nuire, on l'a descendu à fond de cale, où il pourra cuver froidement sa boisson.

Au dîner, un officier du bord nous apprend que Thomas Robertson (c'est ainsi que s'appelle ce nègre) a menacé de mort le second du navire et que, circonstance aggravante, on l'a trouvé en possession d'un revolver chargé à balles!

Le commandant de l'*Anversville*, un homme aussi calme et décidé que peuvent l'être les Insulaires, a, d'après les pouvoirs que lui confère, paraît-il, la loi, simplement résolu que, afin de mettre un terme radical à ses exploits, Thomas Robertson, son compatriote, serait pendu le soir même! Immédiatement le gibet est monté à tribord du bateau.

Diable, dis-je, on n'y va pas de mainmorte ici; et je protestai immédiatement au sujet de cette justice par trop sommaire. Comment! voilà un homme atteint du delirium tremens, par conséquent irresponsable, qu'on supprime sans plus de formalités, tout simplement comme une bête enragée! Je ne puis continuer le repas et, dans la discussion qui suit, on propose d'adresser une supplique, de la faire parapher par les nombreux adhérents, afin d'obtenir la grâce du condamné sans jugement. L'aversion que j'avais au début pour ce malheureux se change en sympathie. Un vieil Africain intervient dans la discussion, faisant remarquer qu'il faut être plus ménager de nos paroles, le capitaine, seul responsable de ses actes, n'ayant pas de leçon à recevoir au sujet des devoirs qui lui incombent et, que prendre parti pour le « noir » ne nous amènerait que des désagréments. Finalement, le projet de supplique est abandonné. Toutefois, je m'étonne de ce qu'on ne diffère pas d'un jour l'exécution, attendu que demain nous serons à Las Palmas, où on pourrait mettre l'intéressé en observation dans un hôpital. Je transmets, sans succès, cette manière de voir à quelques amis : ils me font remarquer que le capitaine n'ignore pas que demain nous serons à Las Palmas et que, s'il avait eu l'intention de différer sa sentence, l'idée de remettre le coupable aux autorités espagnoles ne lui aurait certainement pas échappé.

Tout à coup, on entend des cris déchirants; je ne fais qu'un bond de la tabagie au pont, me doutant de ce qui allait se passer. J'y vois, parmi un grand nombre de passagers, le colonel anglais et sa dame. Dans l'obscurité on distingue, suspendue à une potence, une masse informe enfermée dans un sac! Chose étrange, je ne vois pas la tête du pendu. Mes yeux sont hagards et je me sens bien nerveux. A côté de moi tout le monde rit, y compris la dame du colonel! Décidément, pensé-je, il y a des sans cœur même parmi les femmes.

Voilà donc un malheureux irresponsable qu'on exécute sans jugement. Fallait-il dix-neuf siècles de civilisation pour en être encore là ? C'est simplement de la féodalité en mer!

Après l'exécution, le cadavre sera confié aux flots. Tous les passagers retournent à la tabagie et reprennent leur partie interrompue pendant quelques minutes. Ce qui me frappe, c'est de voir tous les visages souriants et qu'on cause de tout, sauf de l'exécution. Je reste seul à penser à cette justice qui m'était totalement inconnue. Peu après, le commissaire du bord vient lire l'acte de décès, dans lequel on relate que le défunt avait menacé de mort un officier du bord et qu'il avait été trouvé en possession d'un revolver chargé à balles ! On requiert deux témoins pour signer cet acte et, comme personne ne se présente, le commissaire me prie d'apposer mon nom sur ce papier. Je refuse, prétextant que je n'ai pas vu la figure du soi-disant criminel.

Comme bien on pense, je n'ai presque pas fermé l'œil la nuit et, dans un affreux cauchemar, j'ai entrevu le nègre suspendu à la potence et se balançant à la corde fatale. C'était horrible !

22 novembre.

La nuit agitée que je viens de passer m'a occasionné un violent mal de tête. Aussi, lorsque je me mets à table, je ne fais guère honneur à l'excellent déjeuner qu'on nous sert. Au cours du repas, le commissaire du bord, désignant le second du navire, qui venait prendre place à table, l'interpelle en ces termes en le montrant du doigt : « Voilà l'assassin ! » et tout le monde se met à rire, sauf moi, bien entendu.

Celui auquel s'adresse cette épithète fait mine de n'avoir rien entendu et entame tranquillement son repas, en homme à la conscience nette. Un éclair de haine brille dans mes yeux, tant pour le commissaire qui parle si jovialement des incidents de la veille que pour celui qui a fait provoquer la sentence au capitaine. Cependant, un doute me trouble l'esprit ; je me dis : « N'avons-nous pas été mystifiés ? », et je me remémore l'hilarité qu'a provoquée l'exécution. Ce doute s'accentue quand le

lieutenant Vandenbroeck, qui, la veille, prétendait avoir vu mettre la « victime » dans le sac et la hisser haut et court, puis la jeter à la mer, fit la déclaration suivante : « Vous savez, l'histoire du pendu est une blague; le capitaine nous a zwanzés ! Le nègre qu'on croyait suspendu à la potence n'était qu'un mannequin. »

Toutes les bizarreries de la veille se dressent immédiatement dans ma mémoire : le pendu dont on ne voyait pas la tête, le colonel anglais, sa dame et les autres passagers riant à la vue de ce spectacle macabre, le visage serein du capitaine reprenant une savante partie d'échecs un moment interrompue; les autres Sierra-Leone qui, après l'exécution, causaient paisiblement, tout cela repasse en éclair dans mon cerveau. Je suis complètement édifié lorsqu'on me montre le mannequin qui a servi à la pseudo-pendaison. On me conte que ces sortes de comédies s'ourdissent souvent en mer au cours d'un long voyage, afin de « distraire » les passagers. Je ris de bon cœur de la réussite de cette première édition ; aussi m'en faudra-t-il une « fameuse » pour me faire encore couper dans le pont.

J'allais oublier d'acter que, hier soir, une demi-heure après le divertissement macabre, un poisson-volant est venu s'abattre sur le pont.

Un Africain grave a justifié le motif de la venue du vertébré aquatique sur le steamer, en certifiant que le nègre jeté à l'eau ayant déjà été dévoré par les nombreux poissons qui suivent les navires, ses congénères l'avaient envoyé en « éclaireur » pour s'assurer si une nouvelle proie n'allait pas bientôt prendre le même chemin que la première. N'ayant pas bien pris son élan pour traverser l'*Anversville* de bâbord à tribord, il était venu s'abattre à l'endroit où on l'a ramassé, payant ainsi de sa vie — il a été frit *illico* — une curiosité assez déplacée.

Cette sortie m'eût fait rire en d'autres moments, mais je haussai les épaules, trouvant qu'on faisait une trop large place à l'ironie.

J'ai fini avec mon Thomas Robertson, qui, dégrisé, se promène maintenant tranquillement près des machines et ne se doute pas de la popularité dont il a été l'objet.

Il est 11 heures du matin lorsque, dans la brume, on distingue, bien au loin, semblable à un nuage gris, l'île de Ténériffe. A midi, on aperçoit deux mamelons qui forment la « grande Canarie », où nous aborderons vers 3 heures pour faire du charbon. La vue de la terre, dont nous nous rapprochons sensiblement, amène tout le monde à l'avant. Les visages rayonnent et les conversations sont plus animées que jamais. Tous sont heureux de pouvoir bientôt fouler à nouveau le plancher des vaches. Voici le phare, installé sur une des plus grandes falaises de ces îles extraordinairement montagneuses. Une des montagnes ressemble étonnamment, par sa forme conique, au mont sur lequel les Anglais ont érigé le lion, à Waterloo.

Bientôt nous entrons dans le port de Las Palmas. On entend le gazouillement ininterrompu des jolis petits oiseaux qui



Las Palmas *

portent le nom de l'île où nous abordons. Ce joyeux concert nous impressionne agréablement.

Dans le port, beaucoup de navires se trouvent amarrés, dont un formidable croiseur anglais chargé de veiller aux navires se rendant vers le sud, afin qu'ils ne fassent pas la contrebande de guerre au profit des valeureux Boers. On aperçoit aussi un cuirassé russe, un bateau-école, l'*Iphigénie*, inspecté récemment par l'empereur d'Allemagne, deux torpilleurs français, trois navires espagnols, un navire portugais, qui forment, avec notre steamer, une flotte vraiment internationale.

Après les formalités d'inspection médicale d'usage, nous sommes autorisés à visiter l'une des rares colonies qui restent à l'Espagne.

On ne demande qu'un franc pour franchir, en barquette, le demi-mille qui nous sépare de la côte ! Cela nous donne la mesure du prix des distractions qu'on a l'intention de s'offrir. Dès notre arrivée sur le sol espagnol, nous apercevons un homme de haute stature, en longue redingote, brandissant nerveusement une canne. Ce ne peut être qu'un ancien militaire, car il a le type des officiers du premier empire français. Bientôt nous avons devant nous un officier supérieur pensionné de l'armée belge qui, depuis quelques années, habite les îles Canaries. Il se met bien volontiers à notre disposition pour nous montrer les curiosités de la ville.

Des voitures attelées de mules nous conduisent au grand trot par les routes poussiéreuses menant à la ville. Des gamins nous suivent en courant, criant à pleins poumons : « Viva la Francia ! Viva la Francia ! » nous prenant pour nos sympathiques voisins du Sud, et espérant, en réveillant le patriotisme, obtenir une récompense pécuniaire pour leurs démonstrations de joie combien intéressée ! Voyant que leurs vivats nous laissent indifférents, ils changent les paroles sans modifier le ton cependant ; c'est maintenant « Viva la Russia ! » et même, ô ironie : « Viva la Mexiqua ! » Même indifférence naturellement

de notre part. Constatant que nous n'étions pas décidés à mettre la main à la poche, ils s'arrêtent sur la route poudreuse, attendant la voiture suivante, devant laquelle ces jeunes fougueux recommencent le même jeu.

Nous rencontrons les marins des vaisseaux de guerre qui se trouvent amarrés au port Les vaillants maturins français et russes semblent gais et, chargés d'objets qu'ils ont achetés dans les différents bazars, ils se dirigent en chantant vers le port.

Arrivés dans la ville, le bâtiment qui nous frappe d'abord est le palais du gouverneur. Mais il est inhabité, le maître de céans passant une bonne partie de l'année dans sa résidence à Madrid. Une garde est cependant installée devant le palais et une sentinelle, l'arme dans le pli du bras droit, fait gravement les cent pas. La ville regorge d'étrangers qui viennent, les uns y passer l'hiver, les autres pour rétablir leur santé. Le climat y est aussi doux qu'aux îles Madères, mais la vie y est moins chère, dit-on.

Dans les jardins et le long des avenues, la flore de la zone torride se marie à la flore de la zone tempérée. A côté d'un palmier ou d'un bananier croît soit un peuplier, un bouleau, un marronnier d'Inde ou un orme.

La ville, en général, n'est pas des plus propre ; elle est même très mal entretenue, bien que, au moment où nous y passons, des cantonniers, pourvus de balais faits de branches de palmier, nettoyent nonchalamment les ruelles de la cité. De jolies Andalouses au visage fin et à la prunelle noire et provocatrice, ne cessent de nous dévisager.

Las Palmas fait un grand commerce de fruits tropicaux, de mules, de chevaux et de bétail.

Le soir, tous les passagers se retrouvent à l'*Hôtel Métropole*, bâti en style oriental. Le dîner est servi dans une magnifique salle admirablement décorée, remplie de monde. Malheureusement, les visages que nous apercevons sont, en général, maigres et les pommettes saillantes; des toux creuses sortent des poitrines. Ce sont des phtisiques qui viennent chercher aux îles

fortunées, un remède ou plutôt un soulagement, à cette cruelle maladie qui enlève plus d'un quart de la population des zones tempérées.

Il est 9 heures lorsque nous regagnons notre cher steamer, qu'on distingue facilement des autres navires par son éclairage électrique plus puissant. On emmagasine du charbon à bord. L'*Anversville* brûle, en moyenne, de 40 à 45 mille kilos de charbon par jour, et il jauge 3,000 tonnes.

23 novembre.

Le navire, qui fait, généralement, 300 milles par jour, soit 111 lieues, se rapproche d'une manière sensible de l'équateur. La chaleur devient accablante dans les sous-sols. Aussi, tous les passagers sont sur le pont, assis dans des pliants. On forme le cercle et chacun raconte ses impressions et exploits de la veille. Aucun lopin de terre ne s'offre à nos regards avides de distractions. Dans l'après-midi, « gros événement » : une sauterelle grise est venue s'abattre sur notre habitation ! On examine avec soin le fléau de tant de contrées, qui doit nous venir en droite ligne du Sahara, dont nous ne sommes éloignés que d'une vingtaine de lieues ! Le ravageur des campagnes aura été emporté de la côte par le vent d'est, qui souffle avec une certaine violence.

Le soir, l'océan devient phosphorescent; on dirait le reflet, dans l'eau, des milliers d'étoiles qui parsèment le ciel. Les yeux ravis ne cessent de fixer les « noctiluques », animaux phosphorescents, qui nous procurent ce phénomène et nous amènent à penser que la mer est chargée d'électricité.

24 novembre.

La chaleur augmente fortement. Dans la matinée, on distingue au large une brume épaisse : c'est le « cap Blanc ». L'océan est

absolument calme; le soir, il offre le même spectacle merveilleux que la veille. Un navire passe à 500 mètres à peine de nous. Les signaux lumineux sont exécutés de part et d'autre; le capitaine nous apprend que c'est un steamer allemand qui se rend à Hambourg. Bon voyage!

25 novembre.

Le docteur du bord, M. De Keyser, un Montois qui ressemble étonnamment à l'amiral Gervais, a procédé à une opération chirurgicale consistant à enlever une loupe au visage d'un nègre du bord. Le patient, au cours de l'opération, qui a duré près d'une demi-heure, a fait preuve de beaucoup de courage et j'en déduis que nos frères noirs doivent être bien résistants, car ni la douleur, ni la vue du sang qui s'échappait de deux artères coupées, ne lui ont fait pousser la moindre plainte. Lorsque la douleur devenait insupportable, le nègre grinçait des dents et ses mains crispaient rageusement les bâtons de la chaise sur laquelle il était assis. L'opération terminée, il se remet au travail comme si rien d'anormal ne s'était passé.

Nous nous rapprochons sensiblement de l'équateur. A midi, le « point » indique 15°27' longitude et 17°46' latitude. Peu de temps après, nous arrivons en vue du « cap Vert » et, dans l'après-midi, on distingue la pointe ouest du Sénégal. Le phare, installé sur une espèce de château-fort, domine la pointe extrême du cap.

On sait que le courant impétueux du fleuve qui a donné son nom à la colonie française, ainsi que les nombreux bancs de sable qui obstruent l'embouchure, ne permettent pas aux bateaux d'aborder à Saint-Louis. Pour se rendre dans la capitale, on jette l'ancre à Dakar, puis on prend la voie ferrée qui réunit les deux villes.

De nombreuses pirogues, conduites chacune par un seul homme, sillonnent l'océan près de la côte. Ce sont des pêcheurs



Panor

sénégalais en quête de victuailles. En cet endroit, l'océan paraît, en effet, très poissonneux. Les marsouins et les poissons-volants s'élèvent et plongent dans l'onde à tout instant. Des hirondelles de mer encadrent ce tableau ravissant, sur lequel le soleil de l'après-midi jette un éclat particulier.

Le soir, plusieurs grands requins — signe précurseur, d'après les superstitieux, d'une catastrophe imminente ou d'une mort prochaine parmi les passagers — suivent le steamer et le dépassent même, quoique l'*Anversville* vogue maintenant à 14 nœuds l'heure. Semblables à de petits torpilleurs, ils nagent entre deux courants, faisant avec leurs ailerons un remous très prononcé et laissant derrière eux un large sillon. Le golfe de Guinée, dans lequel nous entrerons demain, nous permettra d'en admirer beaucoup, paraît-il.

Cette nuit, nous arriverons à Freetown, capitale de Sierra-Leone, ville appelée par les Anglais « le tombeau des blancs », à cause de la chaleur excessive et de l'insalubrité qui y règnent en toute saison.

26 novembre.

Je suis réveillé par un coup de canon! Vivement je m'habille et en sortant de cabine, j'apprends qu'on vient de jeter l'ancre devant Freetown. Le coup de canon qui vient de retentir constitue une vieille coutume annonçant qu'un bateau aborde la terre africaine pour y faire escale. Peut-être aussi est-ce l'occasion de faire sentir aux naturels, la force et l'autorité du



·eetown

« blanc » sur le « noir ». Les figures des passagers sont loin d'être rayonnantes, car tout le monde semble fatigué. La chaleur, qui a régné toute la nuit, a transformé nos cabines en véritables fours. Ce sont d'ailleurs les premières chaleurs qui sont les plus pénibles.

La côte africaine, que nous abordons pour la première fois, attire tous les regards. La flore tropicale, toute verdoyante, est d'une originalité et d'une beauté devant lesquelles les hommes du Nord s'extasient dès qu'ils l'aperçoivent, car la flore de nos serres n'est pas à comparer à celle qui croît à l'air libre. L'*Anversville* salue du drapeau belge le vaisseau de guerre anglais, qui répond en hissant le pavillon britannique.

Freetown est située, comme Las Palmas, aux pieds de grandes montagnes verdoyantes. A 100 mètres d'altitude se trouve la caserne. Un régiment d'Indous y tient garnison. De nombreuses barquettes viennent à nous pour transporter les voyageurs à terre. Quelques coups de rames et nous voilà sur le sol africain. Les naturels, vêtus de costumes bizarres, descendent en file indienne vers la côte en faisant de grands gestes et discutant fiévreusement à notre approche ; chacun d'eux veut nous servir de guide dans la ville. De quels accoutrements extravagants et ridicules ils sont affublés ! les uns portent une redingote rouge qui rappelle assez bien celle dont sont revêtus les nègres qui dansent la « gigue » en Europe ; un autre a un magnifique pantalon vert, un veston jaune et un chapeau haut de forme, mais, hélas ! il est dépourvu de chaussures. D'autres encore portent des effets blancs rappelant la nuance « noir mal

teint ». On ne voit pas deux costumes de même nuance ni de même forme : c'est bien la caractéristique du nègre. On se croirait aux premières heures d'un lendemain de carnaval, dans un quartier populeux de Bruxelles. Chose singulière, beaucoup de nègres sont porteurs de parapluies, quoique le temps soit superbe. Le « pepin » ici sert plutôt d'ornement ; il ne se porte pas comme une vulgaire canne, mais ostensiblement sur la tête, afin qu'on puisse le distinguer de loin. Il est bon d'ajouter que tous les objets, même les plus minimes, et aussi les briques, se portent sur la tête. Ici l'habitude est d'avoir toujours les mains libres. Je pense que c'est afin de pouvoir tendre plus facilement une main loyale... qui réclame, par téléphone sans fil, le prix d'une course ou d'un renseignement donné.

Les Sierra-Leone baragouinent la langue anglaise de la même façon que les Marolliens s'entendent au langage français. Les femmes des hauts fonctionnaires sont vêtues d'atours multicolores. Elles marchent la tête haute, en prenant un air d'importance. Sortant de leurs demeures, elles se munissent toujours de leur parapluie. Les autres femmes portent une espèce de pagne laissant à nu de belles épaules à la peau fine.

Au coin d'une route j'assiste à un spectacle très singulier : un nègre, assis sur une pierre, se rase tranquillement sans savon ni miroir, son visage gardant l'expression du calme parfait !

Les fonctionnaires sont généralement « nègres ». Ils portent la barbe ou les favoris à l'anglaise. Au bureau de poste, les employés sont graves et très ménagers de leur parler. Celui qui débite les timbres est habillé à l'européenne et porte la plume à l'endroit où les chevaliers du rasoir mettent ordinairement le peigne. Lorsque la distribution des timbres est terminée, il fait vivement une addition mentale empreinte souvent d'une inexactitude intéressée. Sur quatre passagers qui se trouvaient au bureau postal, trois ont trouvé des erreurs profitables aux intérêts de l'employé. Ces différences variaient entre 4 et 6 shelling pour des achats ne dépassant pas 2 livres sterling.

Nous déjeunons à l'*Hôtel Victoria;* le repas, qui manque de saveur, ne goûte guère. Au salon, on remarque un immense billard à bourses, dont le drap blanchâtre rappelle peu sa couleur verte, primitive. Ce meuble antédiluvien est entretenu et conservé comme un bijou de valeur. Sur un pan de mur, la photographie d'un officier frappe la vue. L'historiette qui s'y rattache mérite d'être contée :

Lors de son voyage pour rentrer en Europe, après avoir accompli un terme de trois ans au Congo, l'officier en question descendit à terre. Quand le moment fut arrivé de rejoindre le steamer, le lieutenant ainsi que le médecin du bord ne purent plus obtenir de barquette, pour les conduire au navire, au prix habituel (1 shelling). Les ingénieux nègres, sachant que les passagers seraient obligés de se rendre à leurs prétentions pécuniaires, réclamèrent 5 shelling pour le transport. Après des pourparlers sans fin, l'officier, impatienté et surtout furieux d'être exploité de la sorte, prit place dans la barquette avec le docteur, déclarant qu'il ne paierait aucun supplément. Pour prix de sa hardiesse, il reçut un formidable coup de rame sur la tête ! Comment ! exposer sa vie pour civiliser ses frères noirs et recevoir, en quittant l'ingrate terre africaine, pour toute récompense un coup de rame aussi solidement appliqué que peu justifié ? C'en était trop ! Il saisit le nègre agresseur et lui administra une paire de giffles retentissantes. Le farouche noir se mit à pousser des cris de paon pour ameuter la foule. La police fut requise et nos deux compatriotes durent se rendre au bureau, suivis d'une foule de nègres vociférant des menaces peu rassurantes.

Après interrogatoire, ils furent invités à se rendre le lendemain devant le tribunal, composé d'indigènes et d'un défenseur nègre. Singulier contraste : voilà un officier qui, après avoir passé trois ans au Congo dans un but humanitaire et pour combattre en faveur de l'affranchissement des esclaves, se voit défendu par un noir !

Après un simulacre de débats au cours desquels l'avocat ne

prit même pas la parole, le Belge fut condamné à une amende de 100 livres sterling. Quant au brillant défenseur, auquel on ne peut pas reprocher d'avoir dit des inepties, il réclama pour son concours dévoué la modeste somme de 20 livres sterling. Le steamer étant parti, nos deux compatriotes durent attendre patiemment pendant un long mois le bateau suivant, qui les ramena en Europe.

Mais revenons aux habitants de la colonie anglaise. Voici les « policemen », d'une propreté remarquable. Ils portent le costume bleu à bordure rouge et le légendaire béret du soldat anglais. Deux de ces policiers sont venus nous rendre visite à l'hôtel non pas pour nous arrêter, mais pour prendre une « collation », que nous leur offrons de bon cœur

Une chose qui frappe particulièrement, c'est la façon dont les fonctionnaires se font transporter : une espèce de « palanquin », dans lequel se trouve un hamac, porté sur la tête par quatre solides gaillards en uniforme, marchant d'un pas accéléré. Ce genre de transport, qui rappelle assez bien les « chaises à porteurs », est fréquemment utilisé autant par les blancs que par les graves fonctionnaires noirs, qui emploient ce système, même pour un parcours de 500 mètres. Les « blancs » que j'ai vu transporter de la sorte avaient la figure bien minable.

La sirène nous rappelle au bateau, que nous trouvons bondé de nègres cherchant à vendre des fruits tropicaux, tels que papayes, bananes, oranges vertes, mangues, et aussi des hamacs en cordes. Au deuxième coup de sifflet, tous les marchands descendent à terre et bientôt l'*Anversville* est en marche pour le golfe de Guinée. Je suis passablement abattu par la promenade, la sueur inonde mon visage, et le linge que je porte, est complètement mouillé. Que sera-ce au Congo?

Nous longeons toute la côte de Guinée et, lorsque nous arrivons en vue de la république nègre « Libéria », je suis tout à fait remis de l'indisposition. La première ville nègre que

je viens de quitter et qui m'a laissé une si singulière impression, retient toutes mes pensées et m'offre un avant-goût des mœurs de la contrée où je vais passer plusieurs années.

28 novembre.

Il y avait à bord six Sierra-Leone, dont le fameux pseudo-pendu. Ils ont quitté le navire en arrivant à Freetown et ont été remplacés par une quarantaine de leurs compatriotes, engagés pour décharger et recharger le bateau au Congo. Il y a aussi des voyageurs noirs, qui se rendent au Congo pour y trouver un emploi. Le paiement du transport, fixé à 3 livres sterling par homme, offre certaines difficultés. Aux uns, il manque quelques shelling; à d'aucuns, une livre; à d'autres encore, plus de 2 livres. Deux de ces ingénieux voyageurs sont totalement dépourvus d'argent! Que faire? Le bateau est trop éloigné de la côte pour les remettre à terre. Le capitaine décide de les garder tous et de conserver les bagages (!) à Matadi, jusqu'au paiement intégral du prix du voyage. Il est à craindre qu'on ne voie jamais la couleur de l'argent dû, les bagages se réduisant à des guenilles.

Les repas servis aux noirs, se composent invariablement de riz cuit à la vapeur. Certains prennent la pitance en commun. Ils se réunissent autour du pot en fer-blanc contenant le riz. La cuiller n'est pas nécessaire à ces braves gens. Plusieurs d'entre eux en possèdent cependant, mais, dès le deuxième jour, ils reprennent leurs « ustensiles naturels », dont nos ancêtres se servaient d'ailleurs encore au XVIe siècle. Le flacon de piment est ouvert et chacun d'eux, après en avoir copieusement arrosé le riz, presse fortement l'aliment dans la main et le porte enfin à la bouche.

29 novembre.

Nous voilà au cap Palmas. Nous longeons ensuite la côte d'Ivoire. Le temps est couvert et venteux. Une soirée musicale

est organisée au profit de la « mutuelle et de la bibliothèque congolaises ». Les officiers italiens nous charment de leur belle voix, dans des fragments d'opéras de Verdi, Gounod et Bizet; au piano l'avocat Weber choisit Peter Benoit, Waltenffel et Litz; une demoiselle (créole), d'une voix de contralto puissante et bien timbrée, nous enthousiasme par son « Chant d'amour de la créole». La fête, qui se termine à minuit, a rapporté 302 francs. Une triple salve d'applaudissements accueille les organisateurs de cette soirée.

30 novembre.

Le ciel est pur et une brise légère rend la température des plus agréable. Nous longeons de très près la côte (10 kilomètres à peine). Aussi aperçoit-on très distinctement les dunes. Successivement le « cap des Trois-Points », Elmina, le « cap Coast » et Accra, capitale de l'Achanti, s'offrent à notre vue.

L'océan reflète une couleur vert tendre; il est d'un calme parfait; de plus, un ciel d'azur nous permet de distinguer clairement de jolies petites embarcations à voile dans lesquelles ont pris place de vigoureux rameurs couleur chocolat. Plus à l'est, la colonie anglaise se profile dans un amas de maisons blanches: cap Coast ressemble assez bien, ainsi, à Carthage, détruite par Scipion l'Africain.

Nous voilà depuis deux jours dans le golfe de Guinée; nous n'avons pas encore aperçu le plus petit requin, alors que la légende veut qu'il y en ait beaucoup. La température est agréable: depuis Sierra Leone, plus nous nous rapprochons de l'équateur, mieux nous supportons la chaleur. J'enregistre ce fait avec une certaine satisfaction, puisque cette température règne à l'état normal au Congo, dont la plus grande étendue se trouve à peu près sous la même latitude.

Voici la côte d'Or, puis la côte des Esclaves, où se trouve le Dahomey. Nous ne distinguons que très imparfaitement le

territoire arraché en 1892 par la France au trop célèbre et cruel Behanzin, déporté à la Martinique.

A propos de ce monarque dépossédé, on nous conte une anecdote qui semble véridique : Quand Behanzin fut embarqué pour la Martinique, il était convaincu qu'on le décapiterait en arrivant à destination. Le gouverneur lui ayant appris qu'il avait la vie sauve et que, en outre, une belle habitation y était réservée pour lui, ses femmes et ses enfants, il fondit en larmes de contentement et pria le gouverneur de transmettre ses remerciements au président de la république pour cet acte de clémence.

Après le lâche assassinat du président Sadi Carnot, une messe fut célébrée à Fort de France, pour le repos de son âme. Behanzin et toute sa suite y assistèrent, Tout à coup, pendant le service divin, il se mit à pousser des cris plaintifs et à pleurer à chaudes larmes. On s'enquit du motif de cette crise inaccoutumée qui faisait croire à un cœur sensible, peu en concordance avec les actes qui l'avaient rendu si tristement célèbre. L'ancien potentat répondit : « Je pleure parce que le bon président, celui qui m'avait fait grâce de la vie, est mort et que le « nouveau » va probablement me faire exécuter. » On eut toutes les peines du monde à le rassurer.

1er décembre.

Dans la matinée, nous arrivons en vue de Lagos et on jette l'ancre à cinq milles de la côte. Une douzaine de navires se trouvent devant la ville. Les passagers ne sont pas autorisés à descendre à terre, l'arrêt étant limité à une heure : le temps de remettre et de prendre la correspondance au maître du port, qui se dirige en pirogue vers le navire.

Comme divertissement, les matelots organisent une pêche au requin à la dunette du bateau. Un immense crochet, pesant au moins 5 kilos, auquel on a attaché de gros morceaux de viande

et de lard, est plongé dans la mer. Rien, absolument rien, pas même le plus petit marsouin, ne se laisse tenter par l'appétissant déjeuner : l'heure du départ étant sonnée, on remonte l'alléchante amorce. Nous sommes désappointés.

L'océan perd son calme, il écume et devient jaunâtre maintenant. Ce sont les eaux du Niger qui amènent ce trouble, à cause du courant qui se fait sentir sensiblement à plus de vingt milles de la côte.

A 8 heures du soir, un coup de canon résonne ; immédiatement après, la sonnerie « aux champs ! » se fait entendre pour annoncer solennellement l'arrivée de Neptune, le dieu de la mer, portant en sautoir une paire de jumelles d'un nouveau genre (deux bouteilles reliées entre elles par une ficelle). Il tient en main un parchemin, qu'il remet au capitaine. Lecture de ce document est faite à tous les passagers rassemblés. Voici ce qu'il contient :

« Sa Majesté Océanique Neptune Ier, roi des mers, et de l'empire aquatique, à tous présents et à venir, salut ! Fait savoir que demain, 2 décembre, vers 4 heures de relevée, elle attendra à l'entrée de son royaume, près de la ligne sublime de l'équateur, ses fidèles sujets pour leur octroyer, avec sa générosité bien connue, le baptême suivant les rites connus.

» Ainsi fait, à zéro degré de latitude, le 1er décembre 1899.

» Neptune Ier. »

Allons, tant mieux ! Je n'ai que trop souvent entendu parler du baptême de l'équateur, pour ne pas le désirer avec une impatience mêlée de curiosité.

2 décembre.

Temps pluvieux et venteux. Des vagues furieuses se brisent sur les bords du navire et rejettent une écume blanche, ressemblant à un immense savonnage. Il fait froid sous l'équateur

aujourd'hui, au point que plusieurs passagers ont repris leurs vêtements de laine.

A midi, on distingue l'île de San-Thomé, et, à 3 heures, l'*Anversville* passe entre cette colonie portugaise et le Gabon. Bientôt, le clairon annonce l'arrivée du cortège baptismal. En tête, précédé du clairon qui sonne une marche guerrière, se trouve Neptune, flanqué de son épouse Amphitrite, déesse de la mer; puis vient, armé d'un terrible rasoir, de la dimension de ceux qu'on représente dans les pantomimes, le barbier; pour finir, les policemen porteurs de gourdins. Le cortège se rend chez le capitaine, et Neptune lui annonce qu'il va procéder à l'opération. Le roi des mers et sa gracieuse épouse (deux officiers du bord déguisés), vont s'installer sur un trône improvisé et, immédiatement après, le baptême commence. Les patients se présentent tous dans le costume le plus sommaire devant le barbier, installé devant un immense bassin. On savonne le premier au moyen de « colle »; puis, rasé — à la façon dont Figaro rase le docteur Bartholo — par le second du bateau, on fait exécuter au patient un saut périlleux en arrière; le voilà dans l'eau purificatrice. Deux matelots le plongent par deux fois jusqu'au fond du récipient, afin que le baptême soit aussi profitable à l'intérieur qu'à l'extérieur; beaucoup goûtent, en effet, bien involontairement, l'eau salée de l'Atlantique. La troisième et dernière phase se passe à la sortie du bassin : on entre dans une espèce d'entonnoir en toile placé horizontalement pendant que le jet continu d'une lance vous frappe par derrière. Entré dans l'entonnoir, la lance cesse d'agir pour faire place aux « policemen » qui vous envoient une volée de coups de gourdins, souples bien entendu, sur la partie la plus charnue du corps afin d'activer la sortie. Mais les « camarades » sont là; ceux-ci marchent sur la partie de l'entonnoir non parcourue, afin (les traîtres!) que l'opération ne se termine pas trop précipitamment. Cette dernière phase ressemble assez bien à un passage aux baguettes, et l'ensemble de l'opération à un excellent bain

de mer, suivi d'une bonne douche et terminé par un massage aussi singulier qu'énergique. En résumé, c'est un supplice aussi inoffensif que salutaire.

Les septante-deux passagers ayant été baptisés, le cortège se reforme et Neptune, toujours en tête, se jette avec Amphitrite résolument dans le bassin, où ils exécutent une sarabande échevelée, qui se termine par un plongeon général du cortège dans l'eau. *E finita la comedia.*

Immédiatement après a lieu la distribution des brevets dispensateurs de nouveaux lavages de l'espèce.

3 décembre.

La ligne de l'équateur est dépassée. Le ciel reste couvert et la pluie tombe toute la journée. On m'a souvent affirmé qu'il faisait moins chaud sous l'équateur, à cause des pluies continuelles, que dans certaines autres contrées voisines de l'équateur, pour ne parler que de Freetown. En effet, il fait aujourd'hui une température presque agréable. Demain nous entrerons dans le grand fleuve appelé précédemment « Zaïre ».

Grand brouhaha ce soir; tout l'équipage se porte vers l'avant, d'où retentissent des cris de fureur. Ce sont deux nègres, semblables à Sulivan et Corbett, qui font une solide partie de boxe anglaise. On arrive trop tard pour les séparer, car l'un d'eux a reçu un formidable coup de poing sur le nez et saigne abondamment! Le motif du pugilat, qui n'a rien de commun avec le trop fameux combat de nègres dans l'obscurité, est une pièce d'un penny, trouvée par l'un et perdue par l'autre (le blessé). Le différend est tranché par le second, qui met dans le tronc du personnel, la pièce, objet du litige. Tout le monde admire la « rapidité » avec laquelle la cause est jugée.

4 décembre.

L'océan a changé de teinte : de glauque il est devenu brunâtre. Ce changement de couleur annonce l'approche de

l'embouchure du Congo, dont les eaux brunes se remarquent à plus de vingt-cinq lieues au large de l'embouchure.

L'après-midi, on distingue les deux larges rives du fleuve et, bientôt après on entre dans l'estuaire du grand cours d'eau qui doit nous conduire au cœur de l'Afrique.

Voici, tout au loin, à la rive gauche, Saint-Antoine du Zaïre; puis, à la pointe extrême droite, Banana avec ses maisons blanches. On jette l'ancre devant le poste de l'Etat jusqu'à demain. Dès que le canon annonce l'escale, des barquettes conduites par des Bangala, habillés de bleu, amènent les autorités au bateau. Fraternisation générale. Beaucoup de nos hôtes ont le visage jaunâtre et plusieurs semblent bien malades. Ce sont des agents envoyés de l'intérieur en convalescence à Banana, qui est considéré comme le sanatorium du bas Congo.

La soirée est très animée : on est heureux de recevoir des nouvelles; ceux qui viennent d'Europe questionnent au sujet des faits importants venant de l'intérieur et ceux de Banana ne cessent de demander des renseignements sur la patrie et les amis. Il fait bien chaud et, pour la première fois, je fais la connaissance des moustiques. Malgré les précautions prises en fermant convenablement ma cabine, je suis bien vite gratifié



Banana



Barquette de pilotage à Banana *

d'une dizaine de morsures qui m'empêchent de dormir, celles-ci étant très douloureuses.

5 décembre.

Le steamer se met en marche à 5 heures du matin. La végétation des tropiques ne cesse de fixer nos regards. Des aigles-pêcheurs volent majestueusement près des rives et donnent ainsi un peu d'animation au pays, qui semble assez triste. Voici la pointe de Lenha, avec la célèbre roche « fétiche ». Le drapeau portugais salue l'*Anversville*, qui répond. Nous arrivons devant l'île de Matéba, renommée déjà par le bétail européen qu'on y élève; puis nous distinguons le fort de Shinkakasa, commandant l'entrée du fleuve. Six canons, garantis par des coupoles, s'offrent à la vue. Immédiatement après, on aperçoit le panorama de la capitale de notre future colonie. Tous les regards sont portés vers Boma, première station fondée par Stanley à la côte occidentale. A la rive, plusieurs petits steamers faisant le trajet entre la capitale, Banana et Matadi sont amarrés.

Il est midi quand on jette l'ancre devant Boma. Immédiatement l'*Anversville* est envahie par une foule d'agents de l'Etat

et de factoriens. Salamaleks, vigoureuses poignées de mains et on fait connaissance des anciens en vidant un verre de bière. Les billets de logement sont délivrés par le chef de station et, immédiatement les soldats de la force publique portent nos bagages aux hôtels, où sont logés les officiers arrivants et les agents destinés à l'intérieur. Les sous-officiers sont dirigés sur la caserne.

Voici les policiers, qui se distinguent des soldats par la ceinture rouge, qu'ils portent en sautoir, et aussi aux menottes fixées à la vareuse. Ils conduisent les condamnés, marchant l'un derrière l'autre. Enchaînés deux à deux, ils chargent les bagages sous la surveillance des policiers. Le spectacle de ces hommes enchaînés produit une sensation plutôt pénible.

Aigle-pêcheur

Nous avons tellement été gâtés à bord de l'*Anversville*, tant pour la nourriture que pour le coucher, qu'en m'installant à l'hôtel, j'éprouve une déception. Ici, il n'y a que des viandes



Caserne de la force publique à Boma *

conservées : le menu est maigre et les chambres, assez malpropres, sont loin d'être confortables.

A la rive, les factoreries ressemblent assez bien à nos grands bazars. On y trouve de tout. Mais l'harmonica domine ; il paraît que c'est l'instrument de musique que le nègre du Congo préfère. Parmi les vendeurs, les Portugais sont les plus nombreux. Quelle singulière impression me font ces Portugais. Jaunes, petits, maladifs, ils parlent très lentement et marchent de même. Serait-ce le résultat d'un long séjour au Congo? Pour être servi, il ne faut pas être pressé ; c'est une espèce d'automate qui prend son temps. Si, comme dit la chanson, « les Portugais sont toujours gais », je deviens sceptique à ce sujet, car je cherche en vain sur leurs visages, la joie et le sourire.

Le plateau de Boma est occupé par les habitations des différentes autorités, l'église, le couvent et la caserne de la force publique.

A 6 heures du matin, tous les soldats sont dans les rangs pour l'exercice. Clairons, tambours et musique en tête, ils se rendent à la plaine des manœuvres. Tous les commandements se font en français.

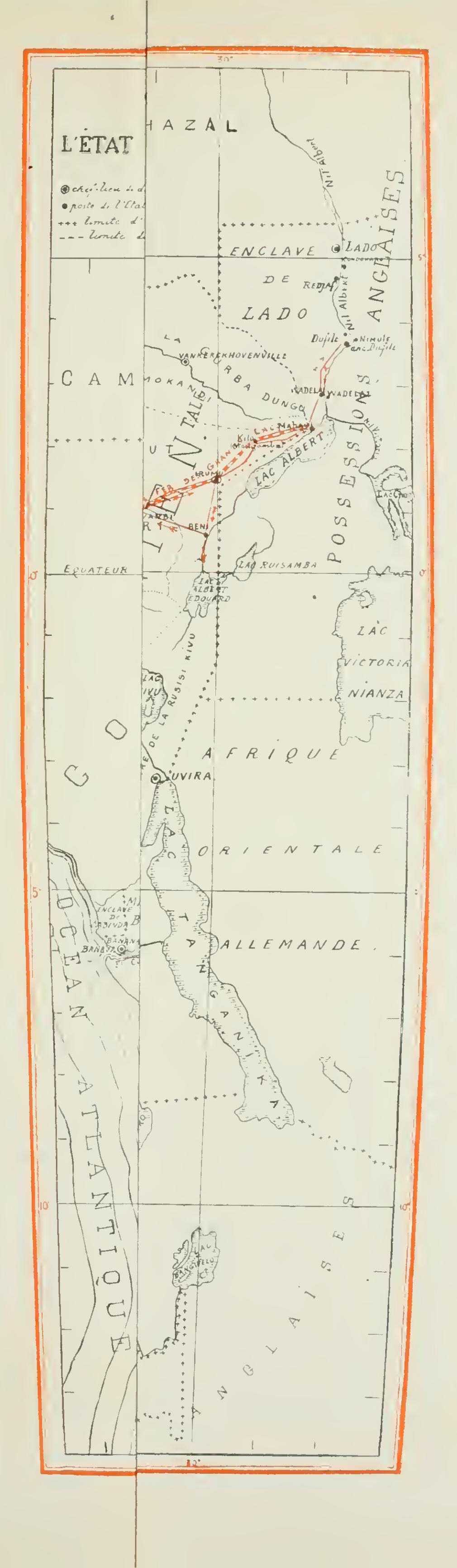


Revue à Boma *

Je suis reçu en audience par le vice-gouverneur général, qui me désigne pour le district des Bangala. Mon départ est fixé au 16 décembre.

Pour la première fois, j'assiste à une grande réjouissance indigène. Les hommes et les femmes ont formé le cercle par sexe. Dans un des cercles, il y a, comme instrument de musique, un tambourin et, dans l'autre, une vieille casserole. Deux hommes frappent à tour de bras sur ces « instruments » et la grande smala commence. Ce sont des battements de mains, des danses bizarres accompagnées de chants qui se terminent toujours par le mot « Mayombé ». La smala se corse, dans la soirée, de « cavaliers seuls », exécutés par quelques fougueux nègres, ivres, qui brandissent des gourdins. Tout se termine cependant bien. On a donné cette bruyante fête en l'honneur d'un nègre décédé la semaine dernière, afin qu'il obtienne le paradis ! « Mayombé » signifiant Dieu, je saisis maintenant la raison de sa fréquente répétition au cours des chants.




L'ÉTAT
HAZAL
ENCLAVE
DE
LADO
LADO
REDJAF
Dufile
Nimule
VANKERCKHOVENVILLE
C A M
MOKANDI
DUNGU
WADELAI
LAC ALBERT
POSSESSIONS
ANGLAISES
BENI
EQUATEUR
LAC RUISAMBA
LAC ALBERT EDOUARD
LAC VICTORIA NIANZA
LAC KIVU
RUSISI
UVIRA
AFRIQUE
ORIENTALE
ALLEMANDE
LAC TANGANIKA
BANANA
OCEAN ATLANTIQUE
ANGLAISES
LAC BANGWELO



CARTE POLITIQUE
DE
L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO.
LEGENDE
BAHR EL GHAZAL
CAMERUN
CONGO FRANÇAIS
ENCLAVE DE LADO
POSSESSIONS ANGLAISES
LIBENGE
DISTRICT DES BANGALA
MONGALA
ZONE DU RUBI
ZONE DU BOMOKANDI
DJABIR
BUTA
BASOKO
DISTRICT DE L'EQUATEUR
COQUILHATVILLE
STANLEYVILLE
STANLEY FALLS
PONTHIERVILLE
PROVINCE ORIENTALE
DISTRICT DU LAC LEOPOLD II.
LEOPOLDVILLE
STANLEY POOL
DISTRICT DES CATARACTES
BOMA
MATADI
DISTRICT DU KWANGO ORIENTAL
POPOKABAKA
BASONGO
LUSAMBO
DISTRICT DU LUALABA KASAI
KASSONGO
KATANGA
LAC ALBERT
LAC VICTORIA NIANZA
AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE
POSSESSIONS PORTUGAISES
OCEAN ATLANTIQUE
POSSESSIONS ANGLAISES

DE BOMA . . . . .
A NOUVELLE-ANVERS

15 décembre.

Le départ est fixé à 6 heures du matin. Tout le monde est heureux de se mettre en route et moi particulièrement, un malaise général ne m'ayant pas quitté : l'inaction, la chaleur ainsi que les cruels moustiques (ah ! les vilaines bêtes) ont compromis mon sommeil. Après les adieux à quelques amis, le *Wal* disparaît de Boma : le contentement se lit sur les visages des voyageurs pour le haut.

Des falaises arides succèdent bientôt aux plaines verdoyantes. Par-ci, par-là, une silhouette blanche à l'horizon indique la maison d'un factorien. Bientôt nous arrivons au « Chaudron d'enfer », ainsi appelé à cause du bouillonnement des eaux et de la difficulté du passage. A cet endroit, le fleuve décrit un angle droit et la passe en est très dangereuse. Plusieurs petits steamers y ont péri et le bateau postal l'*Akassa* a failli y rester. A la sortie du « Chaudron », on distingue au loin, sur la rive gauche, Noki, le poste portugais ; puis, sur une falaise, Matadi. Il est midi lorsque nous y arrivons. Quelques minutes plus tard on aborde, et chacun reçoit son billet de logement pour un des nombreux hôtels installés dans ce port.



Ateliers et dépôt des machines à Matadi *

Du haut de la ville, le panorama est imposant. De belles montagnes, le dépôt des machines et les ateliers de réparations fascinent la vue.

L'œuvre du colonel Thys est là tout entière. Plus de vingt locomotives, des wagons pour voyageurs et pour marchandises sont au garage. Dans les ateliers, le marteau ne cesse de résonner, donnant ainsi une activité tout à fait européenne à la station. Quel travail



Eglise à Matadi *

d'hercule on a accompli là en quelques années ! En arrivant dans le haut de la ville, un grand Christ frappe la vue : Il domine l'entrée de l'église, que les pères rédemptoristes ont érigée avec beaucoup de soin, et qui est de toute beauté. La messe est servie par des nègres.

La journée s'achève à l'hôtel, où nous faisons connaissance des officiers français du bateau *Pernambuco*. Soirée joyeuse, au cours de laquelle on conte des anecdotes, imaginaires et vécues ; elle se termine par une terrible partie de « manille » qui dure jusqu'à l'aube.

Le matin, des exclamations et un va-et-vient continuel de nombreux nègres m'attirent vers la place publique. C'est le marché. Toutes les marchandises sont étalées à terre. Du poisson fumé (quelle odeur !), des bananes, des racines de manioc, des quartiers de viande salée, etc. Des jeunes filles apportent les marchandises dans des espèces de « hottes », qu'elles soutiennent sur le dos. Les cris de demandes et d'offres forment une grande clameur, tout comme aux halles. Des policiers maintiennent attentivement l'ordre. A 10 heures, le clairon sonne la fin du marché. Immédiatement, les policiers armés de cannes font évacuer, non sans peine, les vendeurs et leurs marchandises, cependant que les prisonniers nettoient la place. Un quart d'heure après la sonnerie, il ne reste plus aucune trace du marché, tout comme au marché matinal de la Grand'Place à Bruxelles.



La fin du marché à Matadi

17 décembre.

Il est 6 heures lorsque nous prenons le train pour Léopoldville. Par une délicate attention, le capitaine Fleming, de l'*Anversville*, et plusieurs officiers français sont à la gare pour nous souhaiter bon voyage. De Matadi à Léopoldville, il y a exactement 366 kilomètres de voie ferrée. Les voitures sont d'un modèle inconnu en Europe. On y trouve le confort nécessaire pour prendre les repas et faire la sieste. Les noirs ne sont pas admis dans les wagons ; ils s'installent au-dessus des bâches des wagons à bagages.

Le sifflet a retenti, et le train se met en marche. On se montre le fameux mont « Palabala », le calvaire de l'ancienne route des caravanes. Nous traversons un pays des plus accidenté, semé de rochers, rivières, ravins sur lesquels de solides ponts en fer ont été jetés. C'est immédiatement après le départ de Matadi que se rencontrent les plus grandes difficultés de terrain, et c'est là surtout qu'on reste en extase devant le travail génial accompli par les Belges. Soyons fiers de tels pionniers !

Voici les premiers villages indigènes. Au passage du train, les habitants poussent des cris de joie et les femmes exécutent une danse de circonstance. Beaucoup de nègres possèdent comme instrument de musique, quelques lames de fer placées sur un morceau de bois : la « Marimba ». Le nègre qui en joue est grotesque ; le plus souvent, c'est un grand gaillard et, comme l'instrument, de minuscule dimension, ne rend que des sons très faibles, le musicien a l'air niais.



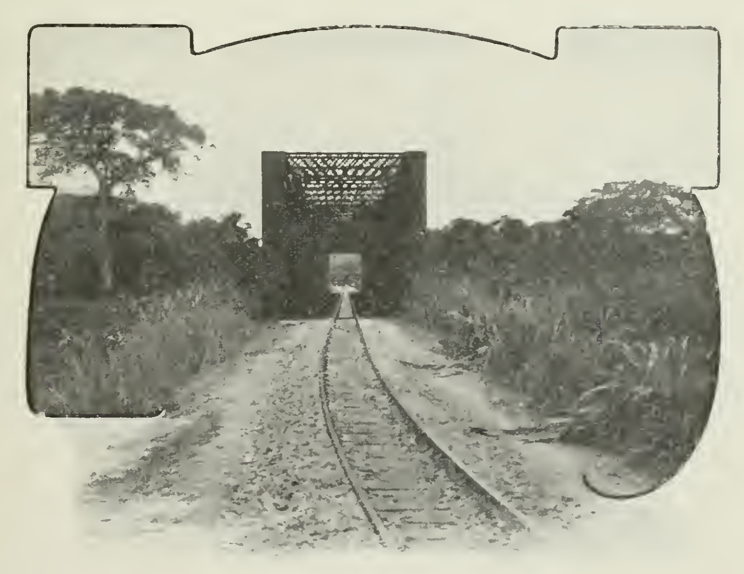
Marimba

Toutes les stations de chemin de fer, haltes et dépôts qu'on rencontre sur la route, sont construites en bois et entourées de jardins ; l'aspect en est très coquet. Les chefs de ces stations sont presque tous Sénégalais, sauf cependant dans les gares importantes, où un blanc dirige.

A 3 heures, nous atteignons Tumba, chef-lieu

du district des Cataractes. Après une bonne nuit, nous nous remettons en route, dès l'aube, pour Léopoldville.

Le machiniste accélère progressivement la vitesse et bientôt nous roulons à raison de 30 kilomètres à l'heure. Le panorama a changé maintenant : des bois, des collines et des ravins au fond desquels murmurent les ruisseaux, ont succédé aux masses rocheuses. De nombreux papillons aux couleurs éclatantes fuient au passage du train. Nous remarquons par moments l'ancienne route des caravanes, et aussi de nombreuses croix, indiquant les emplacements où ont été enterrés, les blancs décédés au cours de la construction du chemin de fer. Nous voici devant le fameux pont de la rivière Inkisi. Cette masse de fer de plus de 30 mètres, d'une seule travée, a été placée en un jour. Au moment de le franchir, le train ralentit sensiblement, puis accélère de plus belle sur la voie luisante, entretenue avec autant de soin que nos voies ferrées belges. A 5 heures sonnant, nous entrons en gare de



Pont d'Inkisi (30 mètres) *



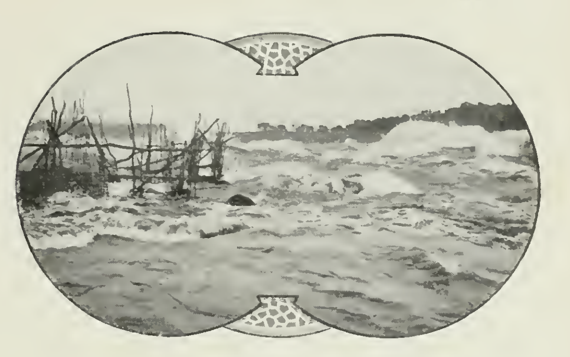
Port de Léopoldville (Départ du *Brabant* pour le haut) *

Léopoldville. Immédiatement a lieu la présentation aux autorités. Nous partirons le lendemain à bord du *Brabant*, grand steamer à fond plat, de 300 tonnes environ. Le diner réunit plus de 60 officiers et assimilés; les conversations ne portent que sur les destinations assignées à chacun.

L'obscurité est à peine dissipée que le *Brabant* lève l'ancre. Il y a 38 blancs et plus de 200 noirs à bord. Un bruit confus, comme une espèce de bourdonnement, nous tinte les oreilles. Ce sont les chûtes de Stanley-Pool que nous apercevons, en aval, près de la rive droite du Congo. Plusieurs bateaux de faible tonnage qui n'avaient pas encore acquis leur maximum de force en partant de Léopoldville, furent arrêtés, dans leur marche en amont, par la puissance du courant; puis, finalement entraînés vers les chutes, ils s'y sont brisés corps et biens, avant qu'on ait eu le temps de les secourir.

Pour éviter le retour de ces catastrophes, les bâtiments flottants décrivent maintenant au départ, une grande courbe vers la rive gauche, et la longent jusqu'au moment où ils peuvent lutter avec le courant sans crainte d'être vaincus.

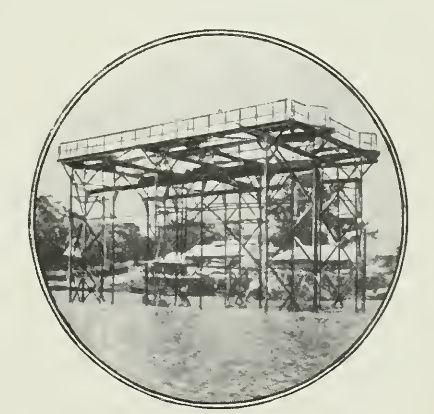
La première station est Kinshasa, où doit se faire l'embarquement du bétail en destination du district des Bangala. Conduites par une dizaine de nègres, aucune des bêtes ne se prête à l'opération. Dès que les ruminants arrivent à proximité de l'eau, ils s'affolent. De quelques coups de tête, ils envoient promener tous ceux qui les tiennent et chargent ensuite dans le vide, la queue en trompette. Cette course de taureaux, d'un genre nouveau, est très amusante ; il s'en est cependant fallu de peu qu'une issue fatale n'en marquât la fin, un nègre ayant manqué d'être empalé. De guerre lasse, le capitaine du *Brabant*, après avoir essayé un nouveau stratagème, qui n'a eu pour résultat que de faire tomber deux taureaux dans le fleuve, se décide à partir sans le bétail.



Chutes de Stanley-Pool *

Une grande animation règne à Kinshasa. Des noirs vont et viennent dans tous les sens ; d'autres travaillent à réparer des bateaux ; d'autres encore se contentent de jouer de l'harmonica. Un imposant élévateur, du modèle de celui de La Louvière, y est installé. De nombreux troupeaux bien gras, broutent tranquillement sous la surveillance de jeunes pâtres.

Le *Brabant* a repris sa marche. Tout à coup, on distingue bien au loin un bateau



Elévateur de Shinkakasa *

qui semble à moitié submergé! Le capitaine dirige le steamer vers lui. C'est la *Belgika*, qui, à la suite d'une voie d'eau, s'est échoué près d'une île. Les passagers et les marchandises ont pu être sauvés, mais le petit bateau semble perdu, l'arrière étant complètement inondé. Aidé d'un remorqueur, le *Brabant* cherche à le renflouer, mais inutilement, et on laisse la *Belgika* s'enfoncer lentement.

Des rochers et des îles s'offrent maintenant à notre vue. Nous longeons de très près la côte et,sur les bancs de sable,on voit, à quelques centaines de mètres, des crocodiles dormant paisiblement.

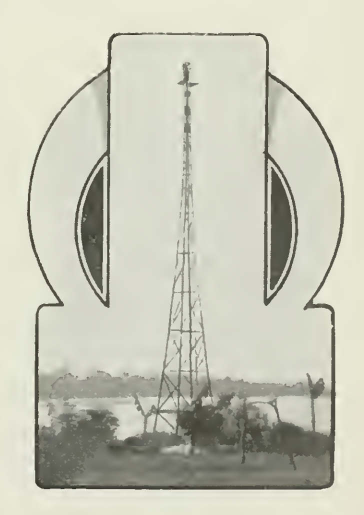
Les instructions défendant de naviguer après la tombée du jour, il est 6 heures du soir quand nous abordons à la rive pour passer la nuit. Les nègres sont invités à descendre à terre et les voilà porteurs de lits de camp et de couvertures, débarquant en file indienne par la planche qui réunit le bateau à la terre. Le campement s'installe immédiatement au milieu de la savane. En un rien de temps, tout le monde a trouvé sa place, puis les feux sont allumés, car, outre la fraîcheur de la soirée, les herbes sont humides. Bientôt hommes, femmes et enfants se groupent autour de l'âtre. Les conversations s'animent, pendant que les femmes préparent le repas. Après le couvre-feu, sonné par la cloche du *Brabant*, le silence se fait et chacun se couche : les blancs dans un lit, les noirs sur le sol, près du feu que l'un d'eux alimente.

A 4 heures du matin, nous sommes réveillés par un brouhaha. Ce sont les noirs qui viennent reprendre leur place sur le *Brabant*. Bientôt tout le monde est sur pied et, à 5 heures, le bateau se met en marche. Le Congo, qui avait plus de 10 kilomètres de largeur en sortant du Pool, se rétréceit de plus en plus; maintenant sa largeur n'atteint plus que 700 à 800 mètres. Les rives sont hautes et couvertes d'abondantes végétations qui leur donnent un aspect vert-foncé superbe. Je suis encore à mes contemplations, lorsqu'un mécanicien effaré accourt sur

le pont et nous montre de la fumée s'échappant du toit. On se précipite pour mieux voir le commencement d'incendie qui vient de se déclarer, près de la machine. La lance est mise en mouvement et il ne faut que quelques minutes pour que le feu soit maîtrisé, à la grande satisfaction des nègres surtout, qui commençaient à s'inquiéter.

Certes, ce ne sont plus les repas lucullucіens de l'*Anversville* qu'on nous sert maintenant! A 7 heures, café, biscuit et sardines; à 1 heure, ragoût de chèvre, pommes de terre douces, poulet, dessert. Comme boisson, du thé. Le soir, potage, sardines, gigot de chèvre, poulet, café et une demi-bouteille de vin portugais. Au début, tout le monde trouvait le manger peu alléchant; la chèvre, le biscuit, la pomme de terre douce et la « chikwang » (pâte séchée faite de farine de manioc), qui remplace le pain, étant des aliments auxquels nos estomacs européens ne sont pas habitués. Mais, petit à petit, la faim aidant, on y prend goût; aussi, après quelques jours de ce régime, on se met à table avec appétit et nous devenons insensibles à l'odeur et au goût particuliers de la viande de chèvre.

Les femmes nègres qui nous accompagnent sont bien propres. Tous les matins, elles se lavent complètement dans les pirogues qui se trouvent sur le côté du bateau, puis, mutuellement, s'aspergent au moyen d'un linge. Chaque fois qu'une d'elles reçoit l'eau bienfaisante, ce sont des petits cris de joie et des larges rires, familiers aux noirs.



Pylône sur le Kasai

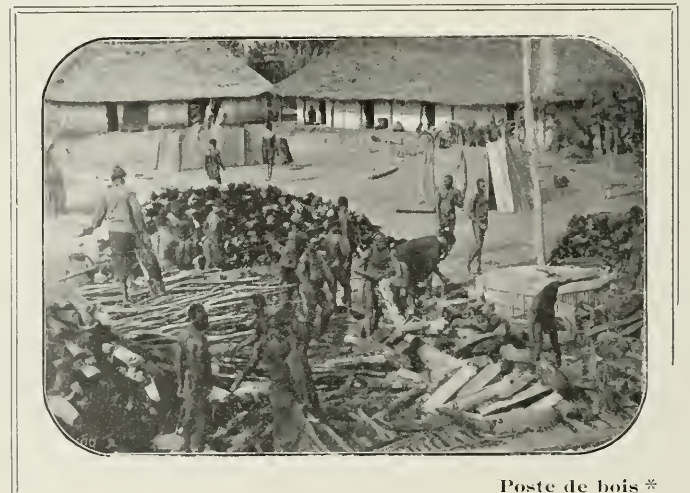
Nous voilà sortis du chenal. Le fleuve s'élargit sensiblement. Ça et là, on aperçoit des herbes aquatiques arrachées et entraînées par la force du courant. Peu de temps après nous

arrivons à Kwamut, poste de l'Etat qui se trouve à l'embouchure du Kasai. Un pylône, d'une hauteur de 38 mètres, vient d'être monté devant Kwamut par le commandant Mahieu. Cette petite tour Eiffel est destinée à supporter le fil télégraphique, qui reliera bientôt Coquilhatville à Boma.

La station est fort jolie. Les habitations, en pisé, sont bien construites et d'une grande propreté. Le potager est fourni de légumes d'Europe. Je me réjouis en admirant cette belle végétation, n'ayant plus vu de plantes potagères en croissance depuis mon départ du vieux continent. Bientôt je pourrai aussi cultiver ces chers légumes.

Je remarque particulièrement chez le nègre un manque absolu de sentiments à l'égard des bêtes. Leurs poules sont reliées entre elles par les pattes. Quand il saisit ces volatiles pour un motif quelconque, ni les cris de douleur, ni les contorsions ne l'émeut. S'agit-il de tuer un des gallinacés, il le prend d'une main par les pattes et la queue, et frappe violemment le cou sur le bras libre tendu, jusqu'à ce que la tête s'en détache. C'est cruel!

Nous rencontrons beaucoup de postes de bois. Les indigènes sont chargés de couper et de ranger à un endroit désigné près



Poste de bois *

de la rive, la substance destinée au chauffage des nombreux steamers qui sillonnent le fleuve. Dès que le bateau stoppe, les passagers noirs doivent prendre le bois apporté à la rive par les indigènes et le mettre sur le bateau. Comme il y a toujours en réserve une bonne quantité de bois, l'opération marche vivement.

Parmi les aliments que les nègres préparent, voici un mets peu commun. Il s'agit d'un plat de « chenilles » qu'une grosse négresse assaisonne à l'huile de palme. C'est, parait-il, extrêmement bon, car toute la famille plonge à tour de rôle la main dans la « casserole » et porte gloutonnement ce plat délicat à la bouche.

Il est à remarquer que les femmes aussi bien que les hommes fument la pipe. Depuis Boma, j'ai vu beaucoup plus de femmes la pipe à la bouche que d'hommes. Ce n'est certainement pas cela qui les rend gracieuses, d'autant plus que les fourneaux à tabac sont souvent malpropres et très grossièrement faits.

Voici les premiers hippopotames. Ils remontent tranquillement le fleuve, n'offrant à la vue que leur grosse tête. Une chasse est organisée, mais on ne parvient qu'à blesser un d'eux, qui fuit au fond du fleuve et ne reparait plus.

Des crocodiles et des échassiers, tels que le héron, l'aigrette, etc., se remarquent sur les bancs de sable et près des îles. On sait que l'aigrette est fort recherchée pour les quelques belles plumes qu'elle porte sur le dos. Ce sont ces plumes, en effet, qui parent si bien les coiffures du beau sexe et de nos brillants chefs de corps.



Aigrette

Le jour de Noël le temps est sombre et de grosses vagues couvrent le fleuve. Un vent froid et vif, auquel succède une pluie diluvienne accompagnée de formidables coups de

tonnerre, plonge les rives dans une demi-obscurité. C'est la fameuse « tornade » dont parlent souvent les Africains. Pour plus de sécurité, le capitaine a mis le *Brabant* à l'ancre près d'une île boisée, qui nous protège contre les coups de vent. Le jour est près de tomber lorsque le temps se remet au beau. Pas de réveillon à cause du manque de liquide.

Le 26 décembre, nous atteignons Yumbi, camp d'instruction; et, le 27, nous abordons à Lukuléla, jolie station où on cultive un



Lukuléla *

tabac fort prisé des Congolais. Les habitations sont entourées de fleurs d'Europe, et des caféiers bordent les nombreuses avenues.

Au moment d'aborder une île pour y passer la nuit, nous apercevons, pour la première fois, plusieurs singes de grande dimension qui, à l'approche du monstre marin, grimpent à toute vitesse sur les branches les plus touffues. Plusieurs passagers apprêtent leurs fusils dans l'espoir d'augmenter le menu d'un « extra », la viande de singe n'étant pas à dédaigner paraît-il. Mais la bonne cachette que les malins quadrumanes ont lestement trouvée rend la chasse d'autant plus inutile, que l'obscurité ne tarde pas à tomber.

Les hippopotames font leur réapparition. Une balle ayant

porté juste, l'amphibie fait un formidable plongeon, puis revient à fleur d'eau. Une seconde « prune » lui est envoyée, qui le fait disparaître à la vue, enseveli dans la pénombre. Les passagers nègres, flairant un festin, se mettent immédiatement à sa recherche et les voilà courant à travers les taillis et les lianes, s'appelant d'un côté et de l'autre. Après une demi-heure de battue, ils reviennent « bredouilles », affirmant que le cadavre de l'hippopotame a été enlevé par les crocodiles !

27 décembre.

Le *Brabant* atteint l'embouchure de l'Ubangi et, peu après, on jette l'ancre devant le camp d'instruction d'Irebu, édifié à l'embouchure du lac Tumba. Toutes les habitations de ce vaste camp sont en briques ; une activité peu commune y règne. Il paraît que c'est le camp le mieux approprié du Congo. Nous, les nouveaux, nous ne cessons d'échanger nos impressions au sujet des travaux importants en cours et des allées qu'on y admire.

Deux cents soldats sont embarqués sur le *Brabant* en destination du Nil. Le lendemain le steamer fait escale à Coquilhatville, chef-lieu du district de l'Equateur. Ici comme à Irebu, toutes les



Homme et femme de la tribu Wangata (près Coquilhatville) *

habitations sont en briques ; les grandes et larges avenues sont bordées de caféiers et de manguiers. Les naturels de la région sont mieux bâtis que ceux que j'ai vus précédemment. Grands et bien musclés, leurs grosses têtes carrées enduites de rouge, donnent à ces hommes, un air bien primitif. Les femmes portent de gros bracelets en laiton aux bras et aux jambes.

Il fait frais et la lune éclaire les avenues bien ombragées, où des insectes lumineux volent en tous sens.

Le district de l'Equateur est en pleine prospérité, par suite de la grande quantité de caoutchouc qu'on y récolte.

28 décembre.

Au moment du départ, une agréable surprise nous attend : la musique militaire, rangée à la rive, exécute la *Brabançonne*, puis *Ou peut-on être mieux...?* de Grétry. Une formidable acclamation retentit après le dernier morceau et nous voilà en marche pour le pays des Bangala.

29 décembre.

Nous sommes arrivés dans le district des Bangala, célèbres par leurs instincts anthropophages. Les figures de nègres que nous rencontrons deviennent de plus en plus grossières. Il y a quelque chose de sauvage dans ces êtres. Les femmes portent des « tutus », faits de feuilles de bananier, qui les font ressembler à nos danseuses, la grâce en moins bien entendu.

30 decembre.

Plusieurs passagers ont ressenti les premiers symptômes de la fièvre et deux d'entre eux ont dû s'aliter. Les anciens leur prodiguent des soins, mais un agent va bien mal. La fièvre atteint bientôt 42°. Ayant fait les dernières recommandations



Femmes Bangala *

pour sa famille, notre compagnon entre en agonie. Une demi-heure après, il a rendu l'âme à Dieu. La consternation s'empare de tous.

Immédiatement le corps est placé dans un linceul à l'arrière du bateau, et le pavillon mis en berne.

Comme nous arriverons demain à Nouvelle-Anvers, l'enterrement se fera là. Une pirogue est envoyée la nuit à la station pour annoncer la triste nouvelle.

On procède à l'inventaire des effets et objets appartenant au défunt et on acte ses dernières paroles, qui seront transmises à la famille, en même temps que le produit de la vente de son équipement.

1er janvier 1900.

Un mois et demi après le départ du pays, j'arrive à Nouvelle-Anvers, chef-lieu du district des Bangala, où je suis présenté à mon nouveau chef, M. Verdussen, et à tout le personnel de la station. Le commandement de la compagnie des Bangala m'est dévolu ; comme je ressens un grand malaise, la reprise de la compagnie est retardée. Obligé de me coucher, une fièvre intense se déclare bientôt. Pendant les cinq premiers jours celle-ci va en s'accentuant, me faisant divaguer et courir presque sans vêtements à l'aventure dans la station, tant la nuit que le jour. Des camarades ou des nègres me reconduisent chez moi et alors seulement je reviens à la réalité. Cette

première fièvre d'acclimatation m'a été très pénible. Ce sont les « gourmes » que je jette, m'écriai-je parfois. Lorsque, huit jours après, je pus me remettre sur pied, j'avais maigri d'une façon sensible.

Dès mon complet rétablissement, je vais visiter la mission des pères de Scheut; dans la jolie petite chapelle, le cœur attendri et les yeux pleins de larmes, je rends grâce à Dieu de m'avoir aidé à supporter vaillamment les premiers malaises du climat africain. Le père Kueut, qui dirige la mission catholique de Nouvelle-Anvers, me donne d'excellents conseils pour l'avenir et m'encourage, me faisant remarquer que ce sont les débuts qui présentent les plus grandes difficultés; puis, en sa compagnie, je fais visite aux sœurs franciscaines, qui occupent un vaste bâtiment.

Le lendemain, j'assiste à la grand'messe. De nouveau mes larmes débordent lorsque les enfants de chœur chantent, accompagnés de l'harmonium, les louanges au Seigneur. Plus de quatre cents nègres assistent au service divin, priant avec ferveur, à haute voix.

Un douloureux événement se produit quelques jours plus tard. Une des neuf sœurs, que compte la mission, est décédée des suites d'une fièvre hématurique. Les cloches de la chapelle sonnent à toute volée pour annoncer le départ de la sainte pour le royaume des élus. Tout le personnel blanc, en grande tenue, assiste aux funérailles. Après le défilé devant la dépouille, la bière est fermée. Le cortège précédé du porte-croix et des enfants de chœur se met en marche : le cercueil porté par huit femmes, puis suivent les sœurs, les pères, les agents blancs et les chrétiens noirs. Il se dirige lentement vers la chapelle, où une messe est chantée dans le plus grand recueillement. Le service divin terminé, le cortège se reforme pour se rendre au cimetière, où, après une dernière prière, le corps est mis en terre. La triste cérémonie est finie, et chacun reprend ses occupations habituelles.

Nouvelle-Anvers est considérée comme l'un des plus beaux chefs-lieux du Congo. Les habitations des hauts fonctionnaires sont vastes, bien aménagées et entourées de jolis jardins anglais; celles des autres agents sont de petites maisons en briques (une pour chaque agent). Les habitations de la force publique et des travailleurs sont également faites d'argile cuite. Une grande propreté y règne. De vastes avenues bordées d'arbres, tels que manguiers, bananiers, bambous, palmiers, caféiers, cacaoyers, lilas, vont dans tous les sens. Quinze bêtes à cornes et huit chevaux, importés des îles Canaries, ainsi qu'une cinquantaine de chèvres forment le troupeau, qui est conduit toute la journée au pâturage. La force publique, pour le district, se compose de sept cents soldats, recrutés parmi quatre tribus, et disposés dans les différents postes du district. Cent soldats forment la force publique de Nouvelle-Anvers. Les travailleurs sont au nombre de deux cents. Ils sont chargés de la construction et de l'entretien des habitations et des routes, et aussi des travaux de culture et autres. Tous les samedis, les villages soumis à l'Etat viennent régler leurs « palabres », et aussi apporter les vivres nécessaires à l'alimentation du personnel engagé par l'Etat. En échange, ils reçoivent des marchandises.



Cacaoyers *

Aidé de deux sous-officiers, je commande journellement la compagnie à l'exercice afin de me familiariser avec mes nouvelles fonctions : n'ayant servi que dans la cavalerie, les manœuvres de l'infanterie me sont quelque peu étrangères : la bonne volonté aidant, j'arrive parait-il, à un résultat

satisfaisant. Après l'exercice, nous nous livrons au travail de bureau ; de temps à autre, je vais jeter le coup d'œil du maître sur les travaux de construction et de culture exécutés par les soldats. La journée terminée, les officiers se réunissent au commissariat de district, les autres agents chez le plus élevé dans la hiérarchie, où en causant des travaux et des événements du jour, on déguste l'appéritif en attendant le dîner, qui est servi à 7 heures. Tous les agents blancs de l'Etat dînent au mess. Ces repas ne peuvent rivaliser avec les mets préparés en Europe ; ils sont cependant de beaucoup supérieurs à ceux du *Brabant*, et les estomacs se font bien vite à la chikwang mais difficilement aux fades patates douces. C'est une question d'habitude et de temps, suivant le caprice des appareils digestifs.

Les Bangala, ou plutôt les tribus comprises dans le district des Bangala, sont loin d'être pacifiques, sauf les riverains. Il n'est pas rare d'entendre dire qu'une tribu a fait la guerre à l'autre, malgré les efforts des blancs pour les en empêcher, ou encore qu'une tribu s'est soulevée contre l'autorité de l'Etat. C'est l'instinct sauvage qui reprend le dessus.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis mon arrivée au district, quand tout à coup une rumeur colportée par les villages et les soldats, nous apprend que les « Budja » ont massacré tous les blancs et les soldats du poste de Mandika, situé dans la région Mongala. L'annonce de ce carnage amène la tristesse et la crainte dans l'âme des soldats ; le soir, les femmes de la station ne cessent de se lamenter. Il faut tout le tact du commandant de la région pour les calmer. Bientôt on reçoit la nouvelle officielle du massacre. Deux blancs, ainsi que de nombreux soldats, en tournée de reconnaissance, ont été surpris et tués par les Budja, avant d'avoir pu faire usage de leurs armes. La troupe marchait en file indienne par l'étroit sentier indigène, ne se doutant nullement de la proximité des rebelles cachés dans les jungles près du sentier. A un signal donné, ils se sont jetés, armés de lances et de couteaux, comme

une trombe sur la colonne, en poussant des cris terribles. Sauf quelques soldats, qui doivent leur salut à la force de leurs mollets, tous ont péri!

On organise l'expédition, qui sera commandée par le commissaire de district. Le calme et la confiance renaissent petit à petit parmi les soldats, qui ont maintenant hâte de venger les leurs tombés au champ d'honneur. Une conséquence de cet échec se fait sentir au chef-lieu même du district : un grand chef encore rebelle aux lois de l'Etat, cherche à s'allier les villages soumis, et projette de marcher sur Nouvelle-Anvers, la garnison ne se composant, dit-il, que d'une cinquantaine de soldats, et de massacrer tout le personnel de l'Etat, tant blanc que noir, y compris les missionnaires. Certains villages devaient arriver par eau et d'autres par terre. L'officier qui remplace le commissaire de district, en reconnaissance dans le pays des Budja, en rit et nous dit que c'est une forfanterie à laquelle il est habitué et qu'il s'y attendait d'ailleurs. Cependant, pour plus de sûreté, il fait appeler sur-le-champ tous les chefs soumis, qui viennent assurer le commandant de leur complète soumission à l'Etat, et n'avoir contracté aucune alliance avec des rebelles. L'effervescence cesse comme par enchantement.

Le 29 avril, un petit steamer arrive avec un ordre du gouverneur, enjoignant au commissaire de district de m'expédier, par le *Brabant*, qui monte vers Bumba, sur la province orientale, afin d'installer un poste de l'Etat à Mahagi, ancien campement égyptien situé au nord du lac Albert. Deux cents soldats, à prendre au camp de Lisala, m'accompagneront.

Lorsqu'on me communique cette nouvelle, je ne me sens plus de joie: je vais donc, si le Tout-Puissant le permet, voir le « haut Nil », rêve que je caresse depuis ma plus tendre jeunesse.

Après avoir remis le commandement de la compagnie à un officier danois, je fais mes visites de départ aux chefs, aux camarades et aux bons missionnaires, puis je m'embarque à nouveau sur le *Brabant*, qui stoppe devant la station.

DE NOUVELLE-ANVERS
. . A STANLEYVILLE

7 mai.

Quoique très heureux de me rapprocher du Nil et de voyager plus à l'intérieur, ce n'est pas sans de vifs regrets que je quitte la compagnie que j'ai eu l'honneur de commander pendant quatre mois. On ne s'aperçoit de l'attachement qu'on ressent pour certains êtres, qu'au moment de les quitter. Un dernier salut aux blancs qui sont au rivage et nous voilà en route pour Stanleyville.

Les indigènes des villages riverains accourent tous au moment du passage du bateau : les femmes en tutu; les hommes porteurs d'un léger tissu allant du bas des reins au nombril; les enfants tout à fait nus.

Les Bangala ne font pas des soldats d'une bravoure à toute épreuve, paraît-il. Malgré l'instinct d'anthropophagie qui les a rendu célèbres, beaucoup d'entre eux ont témoigné de peu de courage dans les engagements sérieux. Ce sont plutôt des travailleurs consciencieux, qui manient facilement le bois, le fer et la terre. Avec les « Bumba », ils forment généralement les seuls hommes, que l'Etat emploie, sur les nombreux bateaux qui sillonnent le fleuve. Ils sont intelligents et de bonne volonté et comprennent vite ce qu'on attend d'eux.

Le fleuve s'élargit sensiblement ; il y a maintenant plus de vingt kilomètres d'une rive à l'autre. Mais d'innombrables ilots, à la flore luxuriante, cachent la rive gauche à la vue.

A bord, je fais la connaissance d'un agent qui a travaillé à la ligne télégraphique Boma-Coquilhatville. Il nous conte l'anecdote suivante : ayant pris à son service comme « boy », un jeune nègre qui possédait pour toute garde-robe un léger tissu tenant lieu de pagne, il lui fit cadeau d'une pièce d'étoffe ; mais, à sa surprise, le boy continua à le servir « habillé » du crasseux lambeau. Un nouveau présent, composé d'une vieille paire de bottines, d'un chapeau et d'une autre pièce d'étoffe lui fut fait, en insistant par de nombreux gestes, pour qu'il s'en vêtit. Le lendemain, au grand ébahissement du généreux donateur, le « moricaud » se présenta de nouveau dans son costume aussi primitif que malpropre! Le blanc entra cette fois dans une violente colère et essaya vainement d'expliquer au « têtu » que, s'il lui avait fait don d'effets, c'était pour les mettre et non pour les cacher. Ces paroles n'ayant produit aucun effet, il s'apprêtait à congédier le négrillon lorsqu'une circonstance lui fit connaître l'énigme de cet entêtement, voici comment : une de ces bonnes « tornades » ayant mouillé le jeune noir jusqu'aux os, il alla se coucher dans sa case. Ne le voyant pas revenir, le blanc se mit à sa recherche et trouva son serviteur revêtu de tous les effets distribués, et le chapeau sur la tête, moelleusement étendu dans une chaise longue. Le boy fit comprendre que dehors il avait peur d' « abîmer » ses effets : c'est pourquoi il ne les mettait que chez lui, afin de paraître « captivant » à sa moitié!

Après Mobeka, construit à l'embouchure de la Mongalla, nous arrivons parmi la tribu des Upoto, au visage entièrement tatoué. Ce sont des pêcheurs renommés et d'excellents pagayeurs, qui portent comme accoutrement un bien petit et très léger morceau d'étoffe. Quant aux femmes et aux enfants, ils sont totalement dépourvus de vêtement. Tous les naturels

sont rassemblés au moment où le bateau passe devant les villages. Ils chantent, crient, gesticulent à qui mieux mieux, pendant que « les dames » exécutent une danse effrénée.

Le 10 mai, on aborde au camp d'Umangi et le jour suivant au camp de réserve de Lisala, où je prends possession des deux cents soldats qui doivent m'accompagner au lac Albert. Ce sont presque tous soldats de la tribu « Bongo-Bongo », nègres grands ayant, comme signe distinctif de leur race, les lobes des oreilles agrandis et ouverts au point de pouvoir y passer un œuf de pigeon, voire un œuf de poule. L'embarquement des soldats donne lieu à des scènes touchantes Tous leurs camarades du camp et les femmes viennent à la rive, pleurent, rient et embrassent les partants et ne cessent de leur souhaiter heureux voyage et bon retour. Quelques heures plus tard, nous touchons Dobo, où cinq soldats viennent d'être massacrés par les Budja. Les blancs qui occupent le poste sont calmes et paraissent être à l'aise dans cette région soulevée.

Un peu en amont de Dobo, le fleuve est réellement beau. Les îles se multiplient et le soleil couchant, en envoyant ses rayons doux sur la végétation sauvage, offre un spectacle qui fait penser aux forêts enchanteresses des opéras wagnériens.

Le « Congo » atteint, un peu en amont de Dobo, le maximum de largeur, soit quarante-cinq kilomètres environ. Sur cette grande nappe d'eau, parsemée de nombreuses îles, le courant est presque invisible ; ainsi le fleuve ressemble plutôt à un lac.

Il est 6 heures du soir quand le steamer atteint Bumba.

Dès que les soldats ont débarqué, je les fais mettre sur deux rangs et leur adresse un « speech » nègre qui se résume en ceci : Etes-vous tous de bons soldats? Etes-vous courageux? Etes-vous forts? A chaque interrogation, deux cents poitrines répondent en chœur : « Oui! » Je leur annonce que, à leur tour, ils peuvent compter sur moi pour les aider à supporter les difficultés que nous allons inévitablement rencontrer. Cette prise en main de la troupe me semble de bonne augure, et satisfait, je fais rompre les rangs.

Il n'y a que deux petits bateaux, d'une contenance de soixante tonnes à peine, qui font le service entre Bumba et Stanleyville. Comme on ne peut embarquer plus de cent nègres sur chaque bateau, je suis forcé de diviser ma troupe en deux parties. La première partira sur la *Florida* et sera commandée par le sous-officier blanc qui m'accompagne.

Pendant mon séjour à Bumba, une rixe a éclaté entre mes soldats et ceux du poste. Un coup de couteau a même été donné à l'un des miens, ce qui lui a occasionné une blessure à la hanche. Résultat : enquête, mise à la chaîne de l'agresseur, en attendant sa comparution devant la justice. Après avoir prononcé un petit discours sévère, j'ordonne, pour « calmer » les esprits, un exercice supplémentaire jusque 11 h. 1/2. L'exercice terminé, tout rentre dans l'ordre.

Voilà la *Florida* arrivée; soixante-quinze hommes sont embarqués sous la conduite d'un sous-officier blanc et, cinq jours après, la *Princesse Clémentine* lève l'ancre avec le restant de la colonne. Le chef de poste de Bumba m'avait affirmé que je trouverais tous les jours des vivres dans les villages ou aux marchés. Cependant, en débarquant à Malema, je ne vois sur la place que neuf indigènes munis chacun d'une seule ration de chikwang. Ils réclament le prix exorbitant de dix mitakos par ration, alors que le prix habituel n'est que d'un mitako (morceau de laiton qui vaut cinq centimes). J'ai cent vingt-cinq soldats à nourrir et je trouve pour tout potage dix rations à acheter au marché! c'est plus que maigre. Aussi, je fais d'amères réflexions au sujet des difficultés que me causera l'alimentation de la troupe, lorsque nous



Petit steamer faisant le service entre Bumba et Stanleyville

serons en marche dans l'étouffante forêt de l'Aruwimi. Mais en ce moment je ne dois pas m'inquiéter outre mesure, mes hommes ayant tous des rations en réserve.

Vers le soir, des cris divers se font entendre à la rive ; quelques instants après, le chef du village, accompagné de plus de cinquante indigènes, vient à moi et me fait comprendre, avec toutes sortes de gestes plus ou moins comiques, qu'un de mes soldats a pénétré dans sa hutte, l'a nargué, puis caressé, ensuite lui a tiré la barbe, et, finalement, a voulu s'emparer du collier en laiton qu'il porte au cou! Sur ces entrefaites apparaît le soldat coupable du forfait, qui prend le chef par le poignet et le fait s'avancer vers moi. Dans sa précipitation, le chef tombe et, croyant sa dernière heure sonnée, crie de toute la force des poumons : « Gai acoufi! Gai acoufi! » (Je suis mort! Je suis mort!) — Cette dernière scène, plutôt burlesque, s'était déroulée avant que j'aie eu le temps d'intervenir. Immédiatement j'ordonne de lâcher le plaignant et j'entends l'accusé, qui prétend n'avoir fait aucun mal, mais, au contraire, avoir reçu du chef un coup de poing au visage, « pamba » (pour rien !). Tous les indigènes protestent par des cris et, comme je ne constate pas la trace du coup de poing, j'inflige une punition au coupable de cette fanfaronnade.

Il advient parfois que les soldats en arrivant dans les villages se croient hors d'atteinte des lois et se moquent des chefs en particulier et des indigènes en général. Dans ce cas, il faut constamment les avoir à l'œil, afin d'éviter des conflits.

Le 27 mai, nous entrons dans le district de l'Aruwimi; le bateau fait escale au village Bungungu, dont il ne reste plus que des vestiges. Les indigènes, craignant une attaque des peuplades voisines, agressives et encore anthropophages, avaient fortifié leur village au moyen de longues futaies de six à sept mètres; se sentant peu en sûreté malgré la palissade, ils ont émigré vers l'autre rive.

Les tribus de l'Aruwimi, les Mongo surtout, sont connues

pour leurs coutumes guerrières et anthropophages. Il faudra encore du temps et de la fermeté, alliée à la patience, pour faire disparaître complètement ces usages qui font descendre l'être humain au rang de la bête.

Le 28, nous abordons devant Basoko, installé à l'embouchure de la rivière « Aruwimi ». A quelque distance, Basoko ressemble plutôt à un château féodal qu'à une résidence africaine. Trois espèces de donjons dominent la station, qui est entourée d'une vaste enceinte à créneaux. Le tout est en maçonnerie sur laquelle on applique périodiquement une forte couche de « blanc » qui donne, au chef-lieu du district de l'Aruwimi, un aspect aussi imposant qu'original. Des canons sont en position, leurs bouches dirigées vers la rivière.

Grâce aux ordres reçus du commissaire de district, mes soldats obtiennent une triple ration pour les dédommager de la petite famine des premiers jours.

Comme la *Princesse Clémentine* ne part que le lendemain, à 8 heures, j'assiste à l'exercice de la troupe. En tête marchent les clairons et les tambours, et aussi une espèce de grosse caisse sans cymbales, sur laquelle le musicien (!) tape à tour de bras. A lui seul, cet instrument fait plus de bruit que tous les tam-



Basoko

bours réunis. L'ensemble produit des sons bizarres, mais non dissonnants, rappelant la musique tartare.

Nous voilà en route pour Mikunga, où nous stoppons pour « faire du bois ». Les habitants de cette grande localité portent, au milieu de la lèvre supérieure, dont on a enlevé au préalable une partie, une rondelle en ivoire. Cette rondelle ressemble assez bien au « jeton » dont on se sert pour jouer aux cartes. Il y a ici un très grand marché. A la vue du steamer bondé de soldats, les villages voisins arrivent dare-dare en pirogues avec toutes sortes de victuailles, parmi lesquelles le poisson domine. Les indigènes acceptent encore le « mitako » en paiement, mais ils préfèrent les étoffes et le « shoka » (morceau de fer valant trente-cinq centimes environ), qui est la monnaie courante. C'est, d'ailleurs, le dernier village où le « mitako » est admis en paiement.

Le capitaine ayant décidé de passer la nuit à Mikunga, le rassemblement de la troupe est sonné. J'indique l'emplacement, en dehors du village, à occuper pour le campement des soldats et menace de punitions sévères ceux d'entre eux qui chercheraient querelle ou qui troubleraient l'ordre dans la localité. Je rends les gradés responsables de leurs hommes.

Malgré ces recommandations, le soir, vers 9 heures, des cris de fureur partent de la terre et un instant après, arrivent au bateau, gesticulant comme des arlequins, une centaine de nègres, armés de couteaux, qui me montrent le camp où ils se dirigent. Pas de doute, il y a un conflit sérieux. Je me place entre les deux partis et prêche le calme, car les clameurs partent des deux rangs.

La tempête s'étant apaisée, j'apprends par le chef du village qu'un de ses concitoyens a été frappé d'un coup de couteau par un soldat, parce qu'il ne voulait pas lui donner des vivres! Tous mes hommes protestent contre cette accusation, alléguant qu'ayant pu se procurer des vivres au marché, aucun d'eux n'avait mis les pieds dans le village. Finalement, après bien des recherches, on parvient à trouver le coupable : c'est un soldat licencié, retournant dans sa tribu, qui a fait le coup. Il

est arrêté, et une instruction judiciaire est ouverte à sa charge. Après la « palabre », tout rentre dans l'ordre et chacun va se reposer.

Le 29, dans la matinée, nous abordons Isangi, poste d'une société commerciale installée à l'embouchure du « Lomami », rivière si tristement renommée depuis les atrocités accomplies par les Arabes sur l'héroïque mission Hodister.

On ne chôme guère à Isangi; plusieurs maisons en briques sont en construction. Ces briques, qui proviennent de la région des Falls, sont en tous points semblables à celles faites en Belgique. La récolte du caoutchouc est en pleine prospérité ici. C'est un va et vient continuel de commerçants.

Nous voilà dans la province Orientale. On s'en aperçoit aisément à la vue des Arabes qui viennent à la rive au passage du bateau. Ils sont là, impassibles dans leur grande chemise et coiffés du fez blanc, comptant peut-être le nombre de « chiens de blancs » qui vont accroître le nombre de ceux qui se trouvent dans les contrées, où ils étaient encore maîtres absolus il y a à peine dix ans! Que d'amères réflexions ils ont dû se faire au sujet de l'arrivée du « blanc » dans leur centre d'atrocités légendaires et de raffles d'esclaves! Impuissants maintenant combien ne doivent-ils pas maudire, en silence, l'importun, qui leur a enlevé leurs privilèges ainsi que les joies sauvages du supplice, du pillage et de l'esclavage.

A la nuit tombante, la *Princesse Clémentine* aborde à « Romée », célèbre par la victoire que les troupes de l'Etat remportèrent sur les indigènes à la rive gauche, au temps où se poste formait une position arabe.

D'après un témoin oculaire, voici comment fut enlevée en 1892, la position arabe :

« En arrivant à Bumba, l'inspecteur d'Etat Fivé apprend la révolte des Arabes aux Falls : un combat avait été livré, disait-on, mais l'issue n'en était pas connue. Accompagné de deux officiers et d'une centaine de soldats, Fivé marche vers les

Falls, voyage toute la nuit, s'empare à l'aube de la position arabe d'Isangi, puis de celles de Jafora et de Jauwany, et livre bataille avec une audace heureuse aux Arabes de la région qui s'étaient rassemblés et fortifiés dans le camp de Romée, situé à l'embouchure d'une petite rivière, entre les deux rives.

» Le combat, après avoir débuté par la position de la rive droite, vers 11 heures du matin, dure plus d'une heure sur le fleuve avant que les troupes de l'Etat puissent aborder. Les Arabes, abrités derrière de solides palissades, font une fusillade très vive, mais désormais plus rien ne peut arrêter l'élan des troupes de l'Etat, qui combattent un contre trente. Conduites par Fivé et Daenen, elles sautent à l'eau avant que le bateau ait été amarré et montent impétueusement à l'assaut de la fortification, en exécutant un feu des plus meurtrier sur les assiégés.

» Epouvanté de cette vaillance, l'ennemi lâche pied et commence à se réfugier vers la rive gauche pendant que les troupes de l'Etat crient : « Victoire ! Victoire ! » La position droite conquise, le feu est dirigé vers la rive gauche, et la bataille reprend de plus belle. L'animation des troupes est extrême ; aussi est-ce une espèce de duel à bout portant ; les Arabes se défendant cette fois avec l'énergie du désespoir. C'est arbre par arbre, maison par maison, que le retranchement est enlevé.

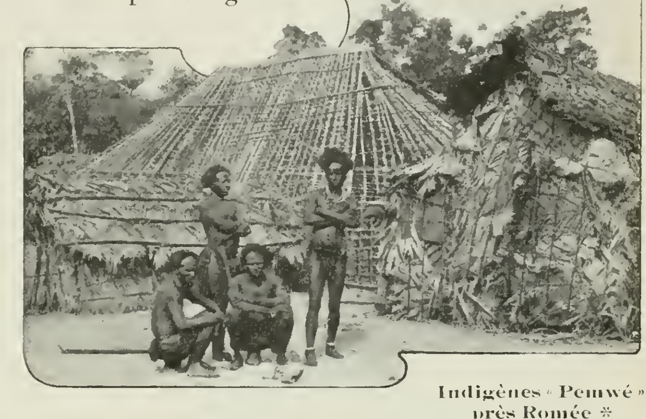
» Les Arabes ont tous fui maintenant vers la rive gauche ; c'est en ce moment que Fivé organise l'assaut de cette dernière position. Faisant une démonstration le long de la rivière pour détourner l'attention des assaillis, il ordonne à Daenen, accompagné des quinze plus braves guerriers, de s'emparer du retranchement arabe.

» Daenen saute à la rivière, la traverse et grimpe à l'assaut, suivi de ses hommes, enivrés par le succès. Un combat corps à corps s'engage ; les Arabes s'apprêtent à battre en retraite, lorsque la *Ville de Bruxelles* arrive des Falls avec tout le personnel du capitaine Chaltin, qui aborde et monte à l'assaut. A la vue de ces renforts, les Arabes, complètement affolés, fuient

dans la forêt. La poursuite, immédiatement organisée, dure jusque 6 heures du soir. Plus de deux cents morts et blessés, et six cents prisonniers, tel fut le trophée de cette journée glorieuse, où le sang belge s'illustra une fois de plus. »

Romée, qui fut le théâtre de cette bataille, n'existe plus. Romée d'aujourd'hui est édifié à la rive droite; il constitue un vaste poste agricole, où on cultive surtout le riz et le café.

Le lendemain, ayant levé l'ancre à 6 heures, le steamer arrive à 2 heures à Stanleyville, qu'on aperçoit après avoir fait un grand coude. De nombreux soldats stationnent à la rive. Lorsque le bateau est à cinq cents mètres environ du point d'abordage, la musique militaire, rangée au débarcadère, entame une marche des plus entraînante. J'étais loin de me douter qu'au centre de l'Afrique, il y eût une musique européenne. Aussi ma joie et mon émotion sont grandes, quand j'entends la célèbre *Marche des carabiniers belges*. Tous les blancs sont au rivage et nous souhaitent la bienvenue.



Indigènes « Pemwé » près Romée *

Quelle imposante station que Stanleyville! On n'y voit plus que de grandes et vastes habitations en briques, les unes complètement terminées, les autres en construction, sur un plan légèrement incliné. D'ici un an, ce centre d'activité sera digne du chef-lieu de la province orientale.

Après le dîner, au moment où les agents sortent du mess, la musique donne une aubade. Ce concert obtient un franc succès, surtout quand les flûtistes (douze boys munis de flûtes

en métal blanc) entonnent leurs soli. Mon souvenir se transporte en Europe, à la scène du 3e acte de *Lakmé*, au cours de laquelle on entend au loin, la fameuse marche guerrière, rappelant Gérard à ses devoirs de soldat.

Un homme d'âge mûr, d'origine asiatique, au costume éclatant de blancheur et de richesse, m'est présenté. C'est Abibu-Ben Salem le plus puissant des Arabes de la province orientale. Ancien traitant, il a fait sa soumission complète à l'Etat ; depuis, en est devenu l'auxiliaire le plus dévoué. Abibu, qui réside à Stanleyville, dirige les Arabes de tout le district.

Une grosse surprise m'attend le lendemain de mon arrivée : les deux cents soldats ne m'accompagnent pas et vont être dirigés sur Kasongo. Je trouverai les soldats et les travailleurs qui sont nécessaires pour créer mon poste, à la baie de Mahagi, chez un officier qui est installé au Nil, paraît-il.



Abibu-Ben-Salem *

Bien que voyager sans soldats me déconcerte, je me console en apprenant que je vais suivre, jusque Iremu, le même chemin « dans les ténèbres de l'Afrique » que l'illustre Stanley, lorsqu'il entreprit de retrouver Emin-Pacha, prisonnier des Madhistes. Il me faudra environ trois mois pour arriver à destination, le parcours se faisant mi-partie en pirogue, mi-partie à pied. A Avakubi, je trouverai les instructions du gouvernement. Le sous-officier, qui est à cette dernière station, doit m'être adjoint.

DE STANLEYVILLE
• • • A AVAKUBI

29 mai.

Après un repos de quatre jours, je me mets en route. Une grande pirogue, munie d'un toit en feuilles, ainsi qu'une autre pour mes bagages, m'attendent à la rive. Adieu, Stanleyville et ses habitants, et maintenant en avant, ou plutôt en arrière, car je descends un peu le grand fleuve, pour prendre au nord la « Lindi », rivière qui, à son embouchure, a plus de sept cents mètres de largeur. Un boy, un cuisinier et un interprète, ainsi que deux soldats, m'accompagnent. Quinze pagayeurs ont pris place dans ma pirogue. Ils rament en cadence et chantent. Un seul commence la chanson et les autres entonnent ensemble le refrain, en terminant la dernière syllabe par des « hé » et des « ho » qu'ils prolongent longuement. Ces chants très doux, plus ou moins plaintifs, font très singulière impression au milieu de la rivière silencieuse : les sons des voix vont s'étein-



En pirogue

dre dans la forêt sombre qui nous entoure. Chaque chanson se rapporte à un fait important concernant le blanc ou l'Arabe. Ils ont débuté par moi en disant : « Mafuta mingui » (Beaucoup de graisse) est un bon blanc, qui leur donnera un fort « Matabiche » (cadeau) pour avoir bien pagayé. Puis ce fut une chanson sur le commandant Lothaire. C'est un grand et puissant guerrier « Lopembé » (sobriquet de Lothaire), mais quand il est venu dans nos villages avec ses soldats, il a réquisitionné beaucoup de vivres et la famine en est résulté. Ensuite, c'est le tour des Arabes, qui sont « éreintés » de belle façon. Ce sont des voleurs; ils nous prenaient nos femmes, nos richesses, nos enfants, et ceux qui n'étaient pas dirigés sur le Tanganika pour être vendus, étaient réduits à l'esclavage. Il est bien heureux que le « blanc » soit venu nous délivrer de ces brigands.

Chaque fois que nous approchons d'un village, ils appellent les indigènes à la rive, en chantant : « Nous conduisons un blanc, venez tous à la rive le saluer. » — Quel honneur, grand Dieu! — En arrivant près d'un village un peu à l'intérieur, ils hèlent les indigènes et chantent : « Nous sommes des gens de l'eau, nous conduisons les blancs, alors que vous autres vous n'êtes bons qu'à faire du caoutchouc! » On le voit, ils savent railler.

Il est 7 heures du soir, quand on arrive à l'étape. Au moment où la pirogue aborde, le chef du village vient me serrer la main, mais tous les indigènes ont fui des huttes. Ai-je donc l'air si farouche? J'envoie le chef et un soldat pour les ramener, mais inutilement; tout le monde a décampé vers la forêt. « Ils sont, me dit-on, très peureux et craignent les étrangers. » Comme une pluie torrentielle vient à s'abattre, je me précipite vers une cahute de nègre. Je dois me plier en deux pour y entrer et elle manque absolument d'air. Cela me donne un léger avant-goût des misères qui m'attendent; mais, bah! comme je me doutais de ces petits inconvénients, en prenant le chemin

de l'Afrique, je ne m'en soucie pas outre mesure, et le ventre creux, je me couche et m'endors bientôt d'un sommeil profond.

Le 30 mai, nous prenons terre au village Kaporata (nom de l'Arabe qui y habite). Quelle surprise agréable de reconnaître dans le blanc qui vient à ma rencontre M. Storms, ex-sous-officier de mon régiment, qui est en Afrique depuis près de trois ans! Comme j'ai « trop » légèrement dîné la veille, et que mon déjeuner s'est composé d'un croûton de biscuit, c'est avec empressement que je fais honneur au dîner. Que de choses on se conte! Storms me questionne sur les dernières nouvelles reçues d'Europe, et moi sur les mœurs et les coutumes des indigènes qui habitent la contrée.

Entretemps, l'Arabe Kaporata et les chefs nègres, viennent me saluer, puis nous allons faire une promenade dans les villages. Les indigènes sont tous munis de petits balais. Je dis : « Tiens! voilà un village qui doit être bien propre » Mais mon ami Storms ne me laisse pas longtemps dans cette grave erreur : « Ces balais, me dit-il, ne servent pas, comme vous pensez, à nettoyer les chimbèques; les nègres les portent uniquement afin d'écarter de leurs corps, les mouches et autres insectes! »

Les hommes de cette race sont grands. Il paraît qu'ils se lavent rarement. Pour se faire « beaux », ils s'enduisent de la tête aux pieds d'une épaisse couche d'huile de palme; puis, au-dessus, mettent une poussière rouge, provenant d'un arbre mort, qu'ils appellent « Gula ». Ils ressemblent assez bien ainsi aux légendaires Peaux Rouges. Beaucoup de jeunes gens portent de longues feuilles vertes, réunies à la ceinture. Ce nouveau genre de « crinoline » est ordonné à tous ceux qui viennent d'être circoncis. Cet accoutrement bizarre leur est imposé pendant un mois. Tous les hommes ici sont circoncis. La coutume a, paraît-il, été imposée, quand ils étaient les maîtres, par les Arabes, en général mahométans. Un indigène spécialiste est chargé de l'opération.

Les cahutes, hautes de trois mètres, sont en forme de cône ;

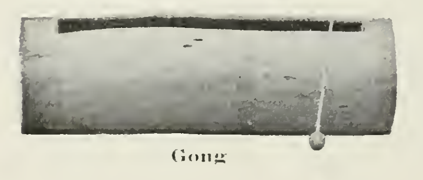
ressemblant, de loin, à d'immenses pains de sucre. Elles n'ont pas plus de deux mètres de diamètre et sont recouvertes de feuilles. La « porte d'entrée » n'est pas plus spacieuse que l'ouverture d'une grande niche. Aussi les habitants de ces singulières constructions, n'y vont-ils que pour se coucher, ou pour s'abriter en cas de mauvais temps. Dès le lever, jusqu'au coucher, ils se tiennent à l'extérieur, devant quelques bûches de bois mort, brûlant toute la journée et qui servent également à la préparation de la nourriture.

Le lendemain, je me mets en route, à pied, pour Bengamisa, les eaux étant trop basses pour faire le trajet en pirogue. Il y a à peine dix-huit kilomètres à franchir, et cependant je n'ai pas accompli la moitié de la route, que je me sens bien fatigué. Il est vrai que c'est ma première marche sérieuse depuis mon arrivée en Afrique et que, en outre, j'ai à traverser de nombreux cours d'eau et marais sur de petits troncs d'arbre. Comme je ne suis pas habitué à ce genre d'exercice, par trois fois j'ai failli verser dans l'eau ou la vase.

Je remarque des pas d'éléphants. Les chemins qu'ils ont tracés à travers la jungle, en brisant les arbrisseaux, ainsi que les excréments qu'on aperçoit à chaque instant, sont des indices certains de leur passage. Quand verrai-je un de ces pachydermes ? Je me promets de ne pas manquer une partie de chasse dans le haut Ituri, où le plus gros des quadrupèdes abonde, m'affirme-t-on.

31 mai.

Je continue ma route à pied. Mêmes obstacles que la veille. Que de lianes et comme le sentier est étroit ! Il est une heure quand j'arrive à l'étape. Les indigènes sont prévenus de mon arrivée par le « gong » qu'on ne cesse de frapper d'un village à l'autre. Ce « gong »



Gong

est fait d'un tronc d'arbre particulier très gros et ayant une grande résonance. Au moyen de deux mailloches entourées de caoutchouc, un indigène télégraphie « sans fil » les différents événements aux villages voisins. Prévenu ainsi de mon arrivée, le chef de la localité vient à ma rencontre, escorté de ses « nyampara », pour me souhaiter, en riant, la bienvenue. Ils me tendent tous franchement la main que je m'empresse de serrer. On m'apporte deux poules (combien maigres!) et quatre œufs. Une demi-heure après, mon pot-au-feu mijote.

1er juin.

Décidément, le temps passe vite. Voilà six mois et demi que j'ai quitté le vieux continent et il me semble que je viens à peine d'arriver en Afrique. Les pirogues m'attendent à la rive, mais les indigènes se sont enfuis, afin ne pas devoir me conduire à destination. Que faire? Ma résolution est vite prise : j'ordonne aux soldats de rechercher les indigènes. Une heure après, ils reviennent accompagnés de cinq hommes et de douze gamins. Cinq hommes et les six plus forts jeunes gens montent dans les pirogues Quelques minutes après, je suis en route pour Gwania ; mais j'avance lentement, les pagayeurs étant très paresseux. Il sera bien tard lorsqu'on arrivera à l'étape, d'autant plus que, à chaque instant, un rapide à traverser retarde encore le mouvement en avant. En passant dans les forts rapides, les hommes descendent des pirogues et vont examiner les « nasses » qu'ils y ont placées hier soir. Sur une dizaine de ces engins de pêche pas un seul ne contient le plus petit fretin. Les indigènes qui ne semblent pas trop peinés, remettent les engins en place, pour les examiner à nouveau, lorsque, après m'avoir conduit à l'étape, ils descendront la rivière.

Il est 5 heures. La faim me fait informer de l'heure d'arrivée à l'étape. « A la nuit noire », me répond-on. Je fais la grimace

et comme mon cuisinier a envoyé tous mes vivres par la voie de terre pour « alléger » les pirogues, m'affirme-t-il sérieusement, il faudra bien que je prenne patience. A 7 heures, une pirogue est en vue, ayant à l'avant le drapeau de l'Etat. C'est le chef de poste de Gwania, qui, prévenu par le « gong » de mon arrivée, vient à ma rencontre. Il a d'excellents pagayeurs, aussi je m'empresse de sauter dans sa pirogue. Nous filons à toute vitesse et à 10 heures on aborde. Je suis bien las; aussi, dès que le souper est terminé, je me mets entre les draps.

Au lever, on m'apprend que mes bagages, expédiés par voie de terre, ont été abandonnés sur la route! Force m'est donc de prendre un repos d'un jour, pour permettre à deux soldats de rechercher mes « biloko ». Je crains fort que plusieurs malles aient été volées par des « passants » avides de connaître leur contenu. A la fin du jour, les soldats et les indigènes arrivent avec le tout au complet. C'est de bon cœur que je donne, en matabiche à chaque porteur, une brasse d'étoffe.

Au cours d'un repas, on nous sert des crevettes d'eau douce. Elles sont en tous points semblables à celles qu'on pêche en mer. On les prend dans les affluents et les mares, près des petits rocs. Cuites dans l'eau salée et poivrée, les crevettes deviennent roses et sont très appétissantes.

Après deux jours de repos, je me remets en route, à pied, pour Banalya, poste situé sur l'Aruwimi, à septante kilomètres de Gwania. Bien reposé, frais et dispos, j'avance d'un pas léger dans la forêt profonde. Bientôt ce ne sont plus que lianes et arbres de toutes les dimensions, qui cachent à chaque instant, l'étroit sentier parsemé de cours d'eau et de mares. Quand la rivière atteint une certaine profondeur, un des deux soldats qui m'accompagnent me porte à dos. A tout moment, je constate des traces d'éléphants. Doit-il y en avoir dans cette contrée! Un piège à léopard m'arrête. C'est un trou : longueur un mètre cinquante, sur septante centimètres de largeur; profondeur trois mètres. L'orifice est caché par des branches légères

et des feuilles recouvertes de terre. Ce piège me rappelle ceux que je faisais, étant jeune, pour faire tomber mes camarades, en les y amenant par toutes les ruses possibles.

Le temps est au beau fixe et de nombreux oiseaux chantent sur les cimes des arbres. Le « toucan » et le « perroquet » se distinguent par leurs cris aigus. Parmi les arbres, il est une espèce, dont une partie des racines sortent du tronc à deux mètres au-dessus du sol, pour entrer ensuite dans la terre à une certaine distance de la base. Cette singulière croissance fait ressembler la base de l'arbre, à un parachute renversé.

Les pluies tombées ces derniers jours ont fait fuir les fourmis de leurs termitières endommagées. Je rencontre en moins de deux heures plus de dix caravanes qui traversent le sentier. Les voilà en marche, plus de cinquante de front, suivant, à grandissime allure, le tracé des fourmis « éclaireurs », et surveillées par des fourmis, d'une taille qui leur est quatre fois supérieure, appelées à juste titre « sentinelles », car elles ne cessent, installées sur de petits monticules, de veiller, la tête haute, à la bonne marche de la colonne, de manière qu'aucune fourmi ne s'attarde ou ne se trompe de chemin.

Après m'être embourbé plusieurs fois jusqu'aux genoux dans les marais fangeux, je m'arrête, vers 1 heure, devant une habitation en pisé. C'est le point terminus de l'étape. A peine arrivé, un formidable orage éclate et porteurs, soldats, boys et moi, nous nous jetons pêle-mêle dans l'unique habitation. Je profite d'une éclaircie pour faire évacuer ma demeure et diriger la caravane vers les huttes, qui se trouvent à quelque distance. Après un frugal repas, je fais apprêter mon lit et ne tarde pas à m'y installer, car il fait bien froid et la pluie ne cesse de tomber.

A 7 heures, en avant. Mon cuisinier et l'interprète ont fui la nuit, prétextant que j'allais trop loin et qu'ils craignaient d'être tués par les sauvages. Chose extraordinaire, ils ne m'ont rien volé! Je me console aisément de cette perte, en apprenant qu'à Banalia, je trouverai des jeunes gens prêts à m'accom-

pagner. A peine en marche depuis une heure, arrivent vers moi des nègres, porteurs de grands couteaux, qu'ils tiennent la pointe en avant, comme s'ils s'apprêtaient au combat! Si, à mon arrivée au Congo, j'avais rencontré une bande ainsi armée, il n'y a pas de doute : j'aurais battu en retraite. « Entre la prudence et la lâcheté, il y a de l'espace », a dit un penseur. Mais maintenant, je suis quelque peu fait au danger et bien que mes soldats soient restés en arrière pour surveiller les bagages, j'avance résolument, quitte à me défendre au moyen de mon bâton. Quelques instants après, ils sont près de moi et leurs visages souriants ne me laissent aucun doute sur leurs intentions. Ils sont une vingtaine qui s'arrêtent tout à coup. Riant de plus belle et poussant des cris de joie, ils me présentent la main restée libre. Je m'empresse de serrer ces phalanges pacifiques, tout en jetant des regards de côté. Ce sont des gens de la tribu « Mongelima » qui vont couper du bois à quelque distance. Après les avoir quittés, je ris de mon émotion; toutefois, pour ne plus me trouver pris au dépourvu, je prescris de prendre mon revolver, enfermé dans un coffre. Une fois armé du cadeau des sous-officiers, dont je ressens pour la première fois l'utilité, je reprends la marche vers l'Aruwimi. Deux escouades du même genre que la première viennent encore à moi, mais, muni de mon « six coups », je me sens à l'aise, et c'est franchement que je les dépasse en répondant à leurs saluts militaires. Un peu plus loin, toujours sur ce sentier fertile en incidents, j'aperçois un serpent vert qui traverse lentement l'étroit chemin, se souciant bien peu de notre présence. Il a plus d'un mètre cinquante de longueur, mais son diamètre n'atteint pas trois centimètres. Un coup de talon, bien appliqué sur la tête du dangereux reptile, l'étend mort, au grand contentement des noirs, qui en avaient une frayeur bleue. Ils manifestent leur joie par des cris, et en simulant le coup de talon appliqué à l'animal rampant.

Vers midi, on entend au loin frapper le « gong »: peu de temps après, apparaît le chef du village, escorté de ses

« nyampara » et d'une quarantaine d'indigènes. Tous me présentent la main et il me faut plusieurs minutes avant d'en avoir fini avec les « salamalecs » d'usage. Pour la circonstance, le chef s'est enduit entièrement d'huile de palme : il a sur la tête, un immense chapeau à plumes. Cet accoutrement étrange le fait ressembler au « terrible » sauvage, reproduit par nos journaux illustrés. Accompagné du chef, qui ne cesse de me parler un dialecte dont je ne comprends pas un traître mot, et des indigènes, dont le nombre s'accroît à mesure que j'approche du village, je m'achemine vers le centre de la localité, où j'arrive éreinté. Les indigènes se rangent « en cercle » autour de moi. Les femmes et les enfants accourent et tous, ne cessent de me dévisager, d'observer mes moindres gestes, ou de se réjouir d'une particularité quelconque de mon être. Il fait terriblement chaud et cependant je ne puis rester plus longtemps ; l'odeur nauséabonde des naturels, qui se sont enduits à qui mieux



Village de la tribu Mongelima *

d'huile de palme et de « gula », me causant des nausées. Je donne le signal « en avant » et me voilà enfin loin des centaines de regards curieux. Quelque temps après, M. Torthon, prévenu par le « gong » de mon approche, se porte à ma rencontre. C'est un Américain, grand, à la figure énergique, qui me souhaite la bienvenue de la façon la plus cordiale. Conduit dans son habitation, je m'affaisse sur une chaise longue.



Banalia, habitation du chef du territoire *

Après le repas, promenade dans le poste. L'air y est vif et il fait réellement bon. De gros tas d'écailles, un peu semblables à celles des huîtres, sont formés aux extrémités du poste. Torthon m'explique que se sont des écailles d'une espèce de grosse huître d'eau douce, qu'on trouve dans la rivière et dont les indigènes sont friands. Précisément une pirogue aborde avec des huîtres; une folle envie me prend de les goûter et immédiatement on m'apporte quelques mollusques. Apprêtées de deux façons, d'abord crues, comme les huîtres, et ensuite cuites et assaisonnées, comme les moules, les fameuses huîtres ne nous plaisent guère. Elles sont dures, élastiques et sans la

moindre saveur. Non, décidément, les huîtres de l'Aruwimi n'ont rien de commun avec nos délicieuses ostendaises. Mais leurs écailles ont cependant leur utilité; brûlées, elles fournissent une excellente chaux, servant aux constructions en briques, qui viennent d'être commencées.

Des femmes, ayant au côté gauche de la tête, des petits paniers en forme d'entonnoir, circulent près de la rive, plongeant et retirant à chaque instant un filet de l'eau. Si quelque poisson s'y trouve pris, la pêcheuse le met dans le petit panier et continue cette singulière pêche jusqu'à la nuit tombante.

La plus grande partie des villages compris dans le territoire de l'Aruwimi, forme la tribu des « Mongelima », dont le grand chef « Lubu » habite près du poste de Banalia. Lubu vient me saluer et me présente deux médailles en vertu desquelles il est reconnu, par le gouvernement, chef des Mongelima. C'est un homme d'une quarantaine d'années, marqué terriblement de la petite vérole. Il me dit avoir fourni des pagayeurs à Stanley, lorsqu'il remonta l'Aruwimi, au secours d'Emin Pacha.

L'Aruwimi est la contrée par excellence des couteaux et des



Lubu, chef de la tribu « Mongelima » *

lances ciselés, qui sont d'une beauté remarquable. Les mines de fer de Boklama (deux jours de marche à l'est), permettent aux Mongelima, de faire face aux nombreuses commandes qu'ils reçoivent des autres tribus. Aussi, les deux forges du village fonctionnent-elles toute la journée. Le fer y est apporté à l'état brut; une heure de travail suffit pour confectionner un grand couteau, que Lubu me remet à titre d'amitié.

Au moment de quitter le village, on me montre un muet. Il fait des efforts extraordinaires pour se faire comprendre par signes. Lorsqu'il veut appuyer sur certains faits saillants, il pousse de temps à autre un rugissement. J'ai beau prêter une attention soutenue à son charabia, je ne comprends absolument rien. Le grand chef vient en aide, m'affirmant que le « muet » veut dire : « Vous allez bien loin, bien loin, « bon » blanc? Eh bien, donnez-moi un « matabiche » avant de partir. » J'aurais dû m'en douter, mais je ne pouvais cependant « immédiatement » penser que, même parmi les muets, le mot « matabiche » était connu. Au reçu du morceau d'étoffe, ce déshérité exécute une danse, en signe de remerciement.

La fièvre, que je ne connaissais plus depuis trois mois, est venue me visiter. Ce sont les changements de travail, d'air et les deux dernières étapes de sept lieues, qui doivent en être les causes. Me voilà cloué à Banalia pour quelques jours encore. Les rats pullulent ici. Pendant la nuit, ils poussent l'audace jusqu'à venir dans mon lit.

Fiévreux, je sommeillais doucement les bras pendants, quand il m'a semblé sentir un grattement au bout des doigts. A cette sensation, je me réveille et, en retirant la main, j'entends un rat qui, après avoir essayé d'entamer les extrémités de mes membres supérieurs, s'enfuit à toutes pattes.

12 juin.

Me voilà sur pied ; après avoir remplacé le cuisinier et l'interprète qui m'ont lâché, je prends la route de l'est. Dès

maintenant je suis exactement le même chemin que Stanley, lorsqu'il s'est dirigé vers le lac Albert. Une vingtaine de pagayeurs prennent place dans les trois pirogues qui me sont réservées, et je remonte l'Aruwimi, égayé par les chants rythmés des Mongelima. Il est 4 heures quand on aborde à Mopé, village peu important : le chef vient faire en mon honneur, une « danse » aussi bizarre que monotone, qui dure à peu près une demi-heure. Après ce divertissement, il me tend la main. Je lui donne quelques clous dorés, et Mopé s'en retourne, enchanté du maigre cadeau. En général, le nègre recherche tout ce qui brille.

Le lendemain, je fais étape à Bolulu, où les pirogues abordent à midi. Ce sont encore des Mongelima. Les indigènes sont à la rive, et les notables viennent me serrer la main. Après mon dîner, le chef m'annonce qu'une grande danse est organisée au centre du village. M'étant rendu à son invitation j'aperçois une quarantaine de grands gaillards, formés en cercle, portant sur la tête de hauts chapeaux à plumes et, à la ceinture, deux queues de léopard, dont une devant et l'autre derrière. Les bras et les jambes sont couverts de colliers de « corris » (espèce de petit coquillage) et de bracelets en laiton : de la tête aux pieds, ils sont enduits de « gula ». La danse battait son plein au moment de mon arrivée. Danse n'est pas le mot propre, c'est plutôt un pas. Ils sont là, exécutant deux pas en avant et un en arrière, puis frappent fortement le sol du talon afin que les « corris », en se touchant, fassent beaucoup de bruit. En même temps, le corps, les bras et la tête font les contorsions les plus diverses, la tête se reposant parfois sur le sol. Les femmes sont à l'intérieur du cercle ; leurs mouvements sont beaucoup moins prononcés ; c'est même avec une certaine grâce qu'elles avancent. Au centre, assis sur un grand escabeau, se trouve le chef paré de ses plus beaux atours. Impassible, le visage même sévère, il dirige sans mot dire la danse, et l'orchestre, qui se compose de deux musiciens. L'un tape à tour de bras sur un tambourin et l'autre

tient dans les deux mains une boîte, mi-remplie de petits cailloux, qu'il fait rouler par un mouvement de bras. (Ce dernier instrument de musique, aussi primitif que peu agréable, semble être assez prisé par nos frères noirs. Depuis Stanleyville, j'en ai vu dans tous les villages.) Il y a aussi des « fous » pour stimuler les danseurs. Ils sont cinq, munis chacun d'un objet qui rappelle le « hochet ». Les fous parcourent le cercle et agitent le hochet, avec ardeur, devant les danseurs qui semblent faiblir. Il faut croire que cet objet, qui fait la joie de nos bambins en Europe, a le don de stimuler ces « hercules », car, dès que les fous agitent les hochets, les contorsions reprennent de plus belle. Cette réjouissance au milieu de la forêt, éclairée de la pleine lune, me reporte aux divertissements qui précèdent les festins d'anthropophages et qui, dit-on, sont du même genre. Cette pensée me décide à quitter immédiatement la « fête », avant que l'idée ne vienne au chef de me faire servir à la broche, à ses concitoyens! Il est cependant fort tard quand je parviens à trouver le sommeil, la fête, dont j'entends un bruit confu, n'ayant pris fin qu'à l'aurore.

Le jour suivant, j'arrive parmi les indigènes du village de Mobamboli. La localité est aussi calme que l'autre était mouvementée. Les autorités viennent s'asseoir sous ma véranda sans mot dire. Les chefs observent attentivement les préparatifs de mon repas. Tout en mangeant, je jette de temps en temps un regard sur l'un et sur l'autre. Comme personne ne se décide à desserrer les dents, je me dis : « Voyons combien de temps on va m'observer ainsi, sans prononcer une parole. » C'est à moi qu'a pesé le plus vite ce mutisme : ces « muets » volontaires, pensant probablement comme le blanc que le silence est d'or, sont restés, semblables à des tableaux vivants, près d'une heure devant ma demeure. Au premier mot que je prononce, ils partent comme des fantômes, sans ouvrir la bouche.

Après une dernière étape chez ces grands « Mongelima », j'arrive aux chutes renommées de Panga, dont le bruit résonne à plus d'une lieue.

Un poste d'Etat est installé à la rive gauche, près des chutes. Le sous-officier qui le commande, prévenu par des soldats de l'arrivée prochaine d'un blanc, portant beaucoup de galons (ils avaient vu mon képi!), me reçoit en tenue officielle. Croyant à la visite du chef de zone en inspection, il a fait mettre le poste dans le plus grand état de propreté. Au moment où ma pirogue aborde, j'aperçois, aligné sur plusieurs rangs à la rive, tout le personnel (soldats et travailleurs). Lorsque je mets le pied sur sol, le commandement : « Portez armes ! » retentit. Je ne doute pas de la méprise.

En vidant la bouteille de champagne destinée au chef de zone, nous faisons plus ample connaissance. M. Robin, originaire des Ardennes, me conte que toutes les nuits les éléphants, les léopards et les buffles viennent aux environs des chutes pour s'abreuver; ils causent, paraît-il, beaucoup de dégâts dans les environs. Il y a quelques jours, M. Robin a été assez heureux de tuer deux éléphants, dont il me montre les ossements. Il s'y est pris de la façon suivante : Ayant remarqué, à la rive, des traces de pachydermes, il se posta, le jour suivant sur la fourche d'un arbre. Vers minuit, il entendit des craquements de branches, puis, quelques minutes après, une masse noire, suivie d'une autre plus petite, vint à la rive et se mit à scruter l'horizon avec grande attention. A ce moment, un coup de feu partit, suivi immédiatement d'un autre, et le plus petit des deux éléphants tomba en poussant des cris. L'autre, la mère, se retourna vers sa progéniture et chercha, au moyen de coups de trombe, à la faire fuir. Entretemps un troisième, puis un quatrième coup de feu partirent et, sur le sol, s'étendit également l'éléphant victime de son dévouement maternel. Le lendemain, les indigènes vinrent les dépecer; on fêta pendant trois jours l'heureuse capture.

Je propose une partie de chasse pour la nuit et, dans l'attente, nous visitons les chutes, qui passent pour les plus tourbillonnantes du Congo. Le courant, nécessairement très fort en cet

endroit, fait vaciller l'embarcation, et l'eau écumante qui, à chaque instant, cherche à y entrer à flots, cause maintes émotions. Enfin on parvient à aborder devant un petit rocher qui domine les chutes. Vues de cet endroit, elles sont réellement impressionnantes. L'eau y abonde en torrents impétueux et, avec une rapidité extraordinaire, vient se jeter avec fracas contre les rochers. Le courant est brisé, l'eau bouillonne, puis, tout écumante de son impuissance, tournoie un instant pour tomber ensuite d'une hauteur de trois mètres, furieuse encore du grand obstacle qu'elle a rencontré et qu'elle n'a pu vaincre dans le cours de sa descente calme vers l'océan.

Les indigènes de l'endroit connaissent parfaitement les rares « passes » plus ou moins praticables des chutes. Ils y placent des « nasses » qu'ils examinent trois fois par jour. La rivière est très poissonneuse à cet endroit périlleux; les nasses relevées en ma présence contiennent chacune de quatre à huit poissons de la forme et de la grandeur du brochet. Je me décide à quitter, à regret, cet endroit poétique.

La pluie, qui a fait son apparition, nous force à remettre au lendemain la partie de chasse projetée. Je me couche tout rêveur au souvenir des flots écumants des chutes qui, par leur bruit, font fuir mon sommeil, jusque bien tard dans la nuit.

Sur pied de grand matin, j'examine la rive et constate avec amertume des traces d'éléphants, d'antilopes et de buffles. J'espère enfin pouvoir satisfaire aujourd'hui ma passion, qui va grandissant. L'après-midi est réservé à une promenade au village de la rive droite, à un kilomètre des chutes. C'est la première localité de la tribu des « Mobali ». Ceux-ci ne portent aucun tatouage à la figure, mais leur corps est couvert de dessins ovales de la grandeur d'un œuf. Les chimbèques en forme de cone ont



Village Mobali

une tendance à disparaître, pour faire place aux habitations quadrilatères. Les naturels sont de grands pêcheurs et de bons pagayeurs. Ce sont eux qui placent les nasses dans les chutes. Ils parviennent à faire passer une pirogue dans le torrent à un endroit où le courant est moins impétueux, mais cependant suffisamment fort, pour engloutir celui qui s'y aventurerait à pied. Le village est divisé en deux parties, et chaque section se partage, pour la pêche, les chutes.

A la fin de la journée, des espèces de poules d'eau sont signalées. Munis de nos fusils, M. Robin et moi partons en pirogue. Elles sont au repos sur de petits arbres, et ne semblent pas trop s'effrayer à notre vue. Une dizaine de coups de feu suffisent pour en faire tomber neuf à l'eau, que les pagayeurs s'empressent de prendre. Deux de ces volatiles font partie du dîner. et, ma foi, — serait-ce parce que je les ai tuées moi-même? — je les trouve excellentes; elles tiennent un peu du canard, mais sont plus dures.

On s'apprête à la chasse au gros gibier; à peine sommes-nous en route, qu'un orage éclate et nous force à rentrer. Décidément, je ne pourrai pas chasser l'éléphant à Panga. Quelle fatalité! Les ordres de départ sont donnés pour le lendemain matin.

20 juin.

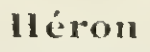
Il est 11 heures, lorsque nous arrivons à l'étape; comme d'habitude, les indigènes sont à la rive pour me dévisager. L'après-midi, deux beaux Touracos, oiseaux de la grandeur d'un poulet, au plumage violet et à la queue en éventail, viennent se poser sur un arbre, près du campement. Un coup de fusil suffit, pour qu'un des animaux aériens me soit servi au souper.


Touraco

Un indigène m'offre en vente un pot conte-

nant du miel, en échange d'une dizaine de clous dorés. Plusieurs abeilles sont encore empêtrées dans le précieux liquide et les cellules sont remplies de cire. Le délicieux miel est en tous points semblable à celui d'Europe. On m'affirme qu'il y en a beaucoup dans la forêt de l'Aruwimi ; je me réjouis à la pensée des bons mets que je pourrai préparer au moyen de cette providentielle substance sucrée, dont hier encore j'ignorais l'existence au Congo.

Le lendemain, l'aube paraît à peine que je poursuis mon voyage en pirogue. La rivière devient de plus en plus silencieuse. On ne voit rien ni en amont, ni en aval, sinon les grands arbres de la forêt vierge. De temps à autre cependant, un héron se lève à l'approche de la barque et, seul par son cri, trouble un instant le silence. L'Aruwimi devient de moins en moins profonde, quoique sa largeur reste toujours de cinq cents à six cents mètres. Les rapides se succèdent maintenant. A leur approche, la pirogue aborde et on fait à pied, à travers la forêt, le passage dangereux. Les bagages sont également déposés à la rive et portés à dos par les indigènes, au nouvel embarcadère. Ces manœuvres évitent le retour des nombreux accidents qui se sont produits antérieurement : plusieurs blancs ayant payé de leur vie la témérité du passage en pirogue. Dès que celles-ci sont vides, les pagayeurs se jettent à l'eau et leur font traverser rapides et cataractes, en les poussant du côté où le courant est le moins impétueux.



Héron

Les sentiers que je traverse dans la forêt m'offrent le plaisir de voir des centaines de papillons de toutes espèces aux couleurs les plus éclatantes, qui voltigent en tous sens et se reposant par instant sur la terre fraîche. Ils sont là parfois plus de cinquante, volant dans un rayon d'une dizaine de mètres,

et se reposant tour à tour. Il y en a de différentes grandeurs et



de toutes les couleurs. A terre, ils se mettent les uns à côté des autres, mais par « catégorie ». Un filet n'est pas nécessaire pour les faire prisonniers; il suffit de se baisser et de saisir par les ailes



celui qu'on désire: c'est que le papillon du Congo est beaucoup plus paresseux que celui du vieux continent et aussi rarement chassé. Il ne fait pas souvent un grand trajet d'une seule volée; au bout d'une minute maximum, il cherche un endroit, sur la terre humide, pour se reposer. Le climat et le contact du nègre en sont probablement les causes.

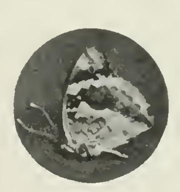
22 juin.

On m'avait affirmé qu'il n'y avait que trois jours en pirogue de Panga à Bomili, prochain poste de blanc. Comme la veille, j'ai remonté la rivière jusque 6 heures du soir, nul doute que j'arrive aujourd'hui à Bomili. Cependant, un soldat dont je fais la rencontre vers 2 heures, m'assure que j'en suis



encore bien éloigné. Je serai aujourd'hui au poste de blanc, me dis-je, dussé-je voyager une partie de la nuit. La lune ayant fait son apparition, tout marche selon mes désirs, sauf que les pagayeurs avancent avec prudence et cessent leurs chants. Bientôt le ciel se couvre de






nuages et nous voilà plongés dans l'obscurité la plus complète. J'ai toutes les peines du monde à faire avancer les pirogues; la peur gagne les pagayeurs, qui veulent, à chaque instant, faire demi-tour vers le village précédent. Enfin, nous abordons vers 9 heures. Je crois avoir atteint le poste, mais hélas, on m'annonce que le restant du trajet, jusqu'au prochain village, doit s'effectuer à pied. Les pagayeurs déposent mes bagages et, montés sur leurs pirogues, disparaissent aussitôt. Que faire? Attendre ici le lever du jour n'est pas possible, il fait humide et la pluie menace de tomber. Je décide de partir avec le personnel porteur de mon lit, des vivres et des ustensiles de cuisine, et de cacher les autres bagages dans les broussailles, où je les ferai reprendre demain matin. Cela fait, j'ordonne la marche en avant et, un soldat devant moi et l'autre derrière, pour surveiller le personnel, en route à la grâce de Dieu, à travers l'étroit sentier de la forêt. Il fait tellement noir que je n'aperçois pas le soldat qui me précède à un pas. Je comprends maintenant toute la difficulté qu'il y a à dessiner et même à s'imaginer un combat de nègres dans l'obscurité !

Le sentier tortueux est parsemé d'arbres morts, de lianes et de grosses pierres et, comme autre divertissement, plusieurs cours d'eau sont à traverser sur de légers troncs d'arbres, qui servent de ponts. Le soldat qui me précède ne cesse de m'appeler et, de son bâton qu'il frappe contre les obstacles, m'indique les endroits dangereux. Malgré toutes ces précautions, je me heurte plusieurs fois aux arbres, ou bien encore je m'écarte du sentier. Les porteurs poussent à chaque instant des clameurs et des cris stridents, afin d'écarter les fauves et les autres animaux dont on entend par moment les hurlements. Pour plus de sécurité, ne tenant pas du tout à prendre un bain froid, je franchis, aidé du soldat, qui se multiplie pour m'éviter tout accident, les rivières à califourchon sur les troncs d'arbres qui les traversent.

Enfin, après deux longues heures de cette marche fantastique, le sentier s'élargit et de chaque côté on remarque des bananiers, signes précurseurs d'une localité. Cette fois, je respire à pleins poumons. Mon corps est couvert de transpiration. Est-ce l'émotion? Quoi qu'il en soit, la traversée de la forêt a été mouvementée et c'est soulagé que je me dirige lestement vers les habitations qui s'offrent à nos regards. Elles sont inoccupées! Le soldat m'annonce que je devrai passer le restant de la nuit ici. Pas de ça! dis-je exaspéré: où habite le blanc? Je veux arriver aujourd'hui chez lui. Comment! avoir risqué maintes fois de me casser le cou pour échouer au port? Je m'apprête à donner le signal du départ, le poste, à mon avis, étant bien près, lorsque, avec de grands gestes, les soldats et quelques indigènes me persuadent que le chemin est encore plus mauvais que le précédent et que nous n'atteindrons pas Bomili avant l'aube. Après avoir constaté que ma montre marquait 11 heures, furieux je décide de faire étape, et me jette sur le lit qu'on m'a hâtivement préparé. Sans songer au dîner, je m'endors aussitôt.

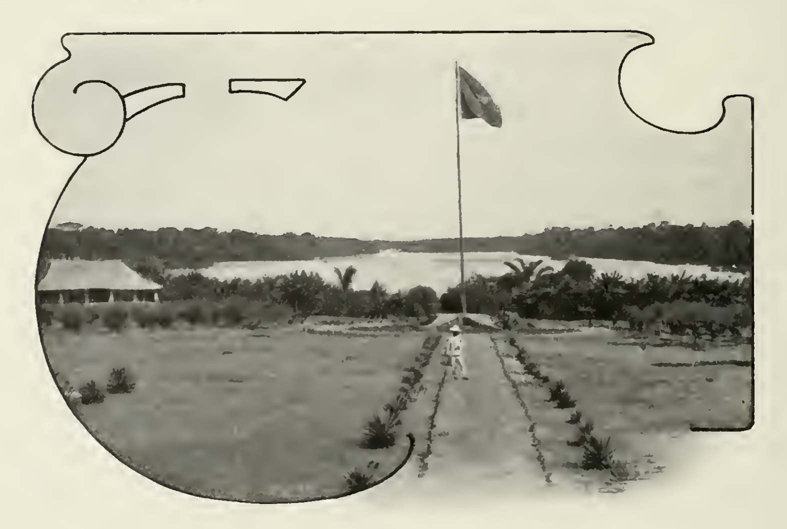
23 juin.

Il est plus de 8 heures quand je me lève. Les indigènes, sous la conduite des soldats, ont été reprendre mes bagages, qui se trouvent au complet devant ma véranda. Des traces de buffles, de léopard et d'antilope se remarquent près de la rive, mais je me garde bien d'y prêter longtemps attention. Le chef de la localité vient m'annoncer que les pirogues sont prêtes et quelques instants après, je vogue sur l'Aruwimi, heureux d'apprendre que personne ne se ressent des fatigues de la veille et aussi que rien ne s'est égaré. Le temps est splendide, la rivière calme et unie. Seuls, de nombreux perroquets, voyageant par compagnie, attirent par leurs cris nos regards vers le ciel. La longueur des ailes n'étant pas, comme celle des autres

oiseaux aériens, proportionnée au poids du corps, le perroquet ne peut planer; il doit constamment battre des ailes, pour fendre l'air. Ces grimpeurs sont très nombreux dans la région de Bomili, et surtout dans la vallée du « Nepoko », m'affirment les indigènes.

A 11 heures, enfin, après une forte courbe, j'aperçois bien au loin des maisons blanches. A vol d'oiseau, j'en ai encore pour une heure ! Je réfléchis à mon entêtement de la veille, de vouloir malgré tout arriver le jour même à la station de l'Etat. Mais aussi, je me souviendrai de la légende qui veut que trois jours de pirogue seulement séparent Panga de Bomili. Il est près de 1 heure quand j'aborde. Le sous-lieutenant Deschamps vient à ma rencontre. Bientôt nous sommes à table, devant un excellent repas.

Le poste de Bomili est considéré comme le mieux conçu de l'Aruwimi et de l'Ituri. Installé en face de la rivière « Nepoko », qui se jette à cet endroit dans l'Aruwimi, on y jouit d'une vue magnifique, et les « cataractes » de Nepoko,



Devant Bomili
(à l'arrière-plan la rivière Nepoko)

qu'on aperçoit à quelques centaines de mètres, augmentent encore l'intérêt de la station. Les habitations, vastes et bien aérées, sont en pisé. Des plantations de manioc, patates douces, maïs et ananas, couvrent tous les environs de cette productive station, dont aucune parcelle de terre n'est stérile.

Parmi les prisonniers, je remarque un vieillard à longue barbe et aux cheveux grisonnants. C'est le chef d'un important village voisin, qui s'est livré à des voies de fait sur un autre chef. Cette tête aux cheveux gris et surtout la belle barbe blanchâtre, très rare au Congo, incitent ma sympathie. Je demande au chef de poste de vouloir bien lui pardonner cet écart. Il est immédiatement fait droit à ma demande. Le libéré vient, les mains tendues, me remercier. Il y a de bons juges au Congo.

24 juin.

Je quitte, à regret, la jolie station. Dans une pirogue des plus légère, où vingt hommes ont pris place, je continue ma route vers Avakubi, dont trois jours me séparent, paraît-il (pas plus cette fois, m'a-t-on affirmé). Vingt pagayeurs, c'est beaucoup; aussi je file à toute vitesse. A midi, j'arrive en un gîte très propret.

Une bonne partie de la nuit, je suis tenu éveillé par des chants et des coups de tam-tam. Ce sont les femmes du village qui, accroupies près de la hutte du vieux chef, cherchent à le « distraire » pendant ses insomnies. Il est là, dans sa hutte, couché paresseusement sur une natte, fumant une énorme pipe. Pas un mot n'échappe de ses lèvres; c'est d'un œil terne qu'il regarde la « smala » nocturne, qu'éclaire un feu pétillant.

25 juin.

Quelques « rapides » assez violents me décident à quitter la pirogue une heure avant l'arrivée à Bafaido. Le sentier qui y



Rapides de l'Ituri

conduit à une largeur de plus de trois mètres et les frais ombrages de la forêt me mettent à l'abri des rayons brûlants du soleil de midi. C'est par centaines maintenant que les papillons s'élèvent de terre au moment de notre passage.

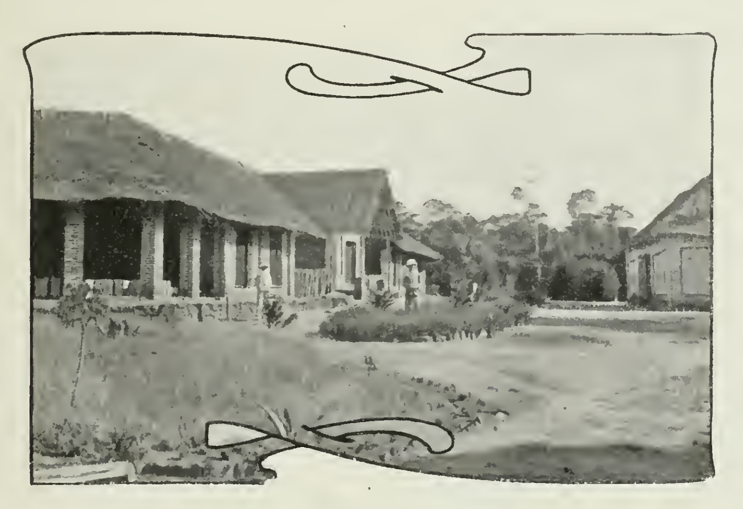
A l'entrée au village, le chef vient au-devant de moi accompagné de serviteurs porteurs de poules, poissons, ananas, papaies et maïs en quantité. Que de vivres, mon Dieu! A la vue de tant d'aliments, les visages de mes serviteurs expriment une joie vive. Mon habitation, située sur une petite proéminence, est d'une propreté au moins égale à la maison de la veille. Après une distribution d'étoffes au chef hospitalier, je vais admirer les « cataractes », un peu en aval du village. Une vingtaine d'indigènes y pêchent au moyen de nasses, mais ne prennent pas grand'chose.

26 juin.

Sachant que, pour arriver aujourd'hui, avant la nuit, au chef-lieu de la zone du Haut-Ituri, il faudra marcher allègrement, je stimule les pagayeurs. A midi, je fais aborder pour mettre quelques vivres sous la dent et, aussitôt après, on reprend la route, la perspective d'exécuter une nouvelle marche de nuit ne me souriant pas du tout. Il est 5 heures et, inquiet, j'en suis toujours à scruter vainement l'horizon, quand on désigne au loin le sentier qui conduit au poste. Une demi-heure plus tard, on aborde; après m'être mis dans la tenue officielle pour me

présenter à mon chef, je m'achemine vers la station. Je traverse plusieurs localités arabes. A ma vue, ceux-ci viennent me saluer; en ôtant leurs fez blancs, ils prononcent : « Sabaké Bwana » (Bonjour maître). La nuit tombe lorsque j'arrive à Avakubi. Un soldat court prévenir les blancs, qui viennent à ma rencontre. Quelques instants après, nous nous trouvons réunis devant l'apéritif.

Le poste, ou plutôt le fort d'Avakubi, ne comprend qu'un seul



Avakubi

bâtiment en briques, dont les plans ont été dressés par l'ex-commandant Lothaire et la construction, qui date de 1896, par le commandant Lemoine. Le fort, bâti au centre de la cour, est fractionné en une dizaine de chambres. Le tout est entouré d'un mur en briques, précédé d'un fossé de deux mètres de profondeur. On était encore en pleine guerre avec les Arabes, quand le plan de ce fort a été élaboré.

Avakubi est un grand centre arabe, où la culture du riz occupe une vaste étendue de terrain. Les autres vivres de la contrée, tels que maïs, manioc, patates douces, s'y trouvent en quantité, ainsi que les ananas, bananes, papayes, citrons et les

« cœurs de bœuf ». Ce dernier fruit, qui doit son nom à sa forme en « grand cœur », est délicieux et très rafraîchissant. Le potager contient d'excellentes pommes de terre d'Europe, qui poussent à plaisir et dont je me fais un régal, ne les ayant plus savourées depuis mon arrivée en Afrique. L'ivoire abonde et les forêts d'arbres à caoutchouc sont importantes.

Après avoir pris connaissance des différentes instructions du gouvernement pour l'installation de mon poste et l'occupation du territoire environnant Mahagi, je prends les dispositions pour le départ, mais une forte fièvre me retient encore plusieurs jours ici. Comme un malheur n'arrive jamais seul, une autre grave nouvelle m'attend lorsque je suis sur pied : le sous-officier qui devait m'accompagner, atteint de la dysenterie, est descendu en toute hâte vers Stanleyville, pour se faire soigner.



Caravane de caoutchouc

D'AVAKUBI A MAHAGI

Quarante jours de voyage me séparent encore du campement madhiste de Mahagi. A partir de ce moment, sauf deux étapes, le voyage s'effectue complètement à pied et se divise comme suit : d'Avakubi à Mowambi, huit jours (dont deux en pirogue); de Mowambi à Iremu, onze jours; d'Iremu à Kilo, huit jours ; de Kilo à Mahagi, treize jours.

11 juillet.

Les préparatifs de départ accomplis, je me mets en marche par une pluie fine et persistante. De plus, je souffre de deux petites blessures aux pieds, produites par l'extraction des « chiques », bestioles parasites qui s'introduisent dans les extrémités des pieds et des mains pour y déposer leurs œufs. Ces malfaisants insectes pullulent au Congo et particulièrement à Avakubi. Il n'est pas midi que j'arrive à Bawatzenzé. Comme d'habitude, grand « tralala » à l'occasion de l'arrivée du blanc. Le soir, les femmes, précédées d'un tambourin, viennent, à l'instar de « Carmen » pour « Don José », danser pour moi seul. Leur corps et leurs membres enduits d'une espèce de plâtre (pembé), elles exécutent un divertissement, d'une monotonie désespérante. D'abord, alignées sur un rang, elles avan-

cent, à petits pas, près de moi, le corps plié en deux, agitant fortement la tête de gauche à droite et poussant toutes sortes de cris discordants. Le bruit assourdissant du tambourin aidant, cet ensemble forme un tableau incroyable. Ensuite, « les dames » se forment en cercle, exécutent quelques pas en tournant sur elles-mêmes, se replient en deux et, le couteau à la main, la pointe en l'air, se précipitent vers le centre du cercle en criant et gesticulant de plus belle, leurs têtes faisant d'interminables signes de « non » fortement accentués.

Après une seconde séance de ce spectacle étrange et m'apercevant que ces filles d'Eve sont prêtes à recommencer, je les congédie et donne à chacune quelques perles, qui sont acceptées avec empressement.

Le jour suivant, marche vers Bunda. J'y trouve le commandant de la compagnie du Haut-Ituri, qui revient, avec ses hommes, d'une reconnaissance au lac Albert-Edouard. D'après les bruits qui auraient couru avec une certaine persistance, les soldats Batétela révoltés auraient été aperçus au nord de ce lac. Ces bruits sont sans fondement, paraît-il. Il n'y a pas plus de révoltés que d'Esquimaux au lac Albert-Edouard !

Dans la région du Haut-Ituri, on est assez rapidement renseigné au sujet des faits importants qui se passent sur une autre partie de la terre, par les informations anglaises, qui arrivent viâ le Nil ou l'Uganda. C'est ainsi que j'apprends, avec une surprise mêlée de tristesse, que le prince de Galles a failli être assassiné à Bruxelles, par un jeune fou, au moment où le train entrait en gare. Est-ce vrai? Les journaux me le diront plus tard.

13 juillet.

Grand mouvement dès 3 heures du matin dans le camp des soldats. Un d'eux qui, la veille, était atteint d'une forte fièvre,

vient de mourir. Immédiatement toutes les femmes se réunissent dans la hutte du trépassé et, accroupies en cercle, se mettent à pleurer et à gémir en cadence, suivant le ridicule usage primitif. Pour celui qui arrive d'Europe, il paraît bien singulier de les voir pleurer de grosses larmes et se rouler de douleur par terre en gémissant, alors que plusieurs d'entre elles n'ont peut-être jamais vu celui qu'on pleure! Ce sentiment de douleur extrême est, à mon avis, peu sincère, d'autant plus que, dès le lendemain du décès, une joie immense succède au profond chagrin de la veille, et qu'on danse et qu'on boit à outrance toute la journée.

Au lever du jour, le corps, enveloppé d'une grande natte et porté par six soldats, est conduit dans une pirogue amarrée à la rive, l'enterrement devant avoir lieu à Avakubi. Les soldats, groupés sur deux rangs, présentent les armes au moment où le cortège funèbre, dans lequel nous avons pris place, défile devant eux. Une salve est tirée dès que la pirogue disparaît. Quelques lamentations de la veuve, qui accompagne le corps de son mari, se font encore entendre, puis le silence se fait autour de l'événement.

Après les adieux au blanc, qui se dirige vers Avakubi, en route pour Kisanga. Une pirogue est prête à la rive, mais, après un si long voyage sur eau, je préfère marcher, afin de me dégourdir et de m'entraîner.

L'étroit sentier n'est pas des plus agréable : des lianes et encore des lianes me font butter à chaque instant, et puis ce sentier argileux est accidenté et particulièrement glissant. Des montées, des descentes et de gros arbres morts sont à franchir à tous moments ; il faut jouer des pieds et des mains pour écarter les lianes, qui croissent dans le sentier et cachent l'horizon ; cela n'en finit pas, aussi je ne tarde pas à regretter la pirogue. Je suis trempé jusqu'aux os par la rosée et aussi par la transpiration, conséquence de la gymnastique désordonnée qui m'est imposée. Enfin, vers midi, j'aperçois au loin une

clairière et des huttes. J'arrive au village plus fatigué que si j'avais accompli un trajet de huit lieues. Dorénavant, je ne chercherai plus à faire inutilement le « globe-trotter ».

Avant de nous mettre en marche le jour suivant, les soldats me préviennent, à plusieurs reprises, que le sentier à suivre est encore plus mauvais que celui de la veille; conséquemment, il vaudrait mieux prendre les pirogues qui nous attendent à la rive. Quoique je tienne compte de l'exagération de leurs renseignements, je me rallie spontanément à leur manière de voir. Me voilà donc pour la dernière fois d'ici longtemps voyageant par eau. A peine en route, on aperçoit un éléphant s'abreuvant tranquillement à la rive. Au moment où je m'apprête à tirer, le pacifique pachyderme, flairant probablement la poudre, rentre précipitamment dans la forêt. Après tant de chasses à l'éléphant ratées, je conviens que ce n'est pas ce gibier-là que je prendrai le plus.

Comme le soleil darde puissamment, je m'assoupis un moment dans ma chaise longue. Tout à coup je suis réveillé en sursaut par des cris; aussitôt trois pagayeurs de l'avant, le visage contracté par l'effroi, se jettent à l'eau et laissent la pirogue aller à la dérive! Je me lève et, prenant mon arme, je m'enquiers du danger qui nous menace. « Itenbo » (éléphant), me répond-on, en me désignant un endroit de la rive. Comme le précédent, il a fui. Sur ces entrefaites, les poltrons regagnent l'embarcation, et, ragaillardis, ils poussent les rames à fond. Je veille maintenant le fusil à la main, mais sans autre incident, j'aborde à la fin du jour à Pengé, hameau bien maigre. Les Arabes viennent en pirogue à notre rencontre, puis m'escortent jusqu'à mon habitation.

15 juillet.

Aujourd'hui, dimanche, j'octroie un jour de repos, quoique, sauf le riz, les vivres soient rares ici. Comme tout vieux

soldat, je possède une réserve pour les imprévus et j'y puise en faible partie. Dès le matin, deux soldats sont envoyés à la chasse au cochon sauvage. A midi, ils reviennent, non pas avec un porc, mais avec un chimpanzé. Les noirs sont dans la joie, car ils savent que le blanc, sauf nécessité, ne mange pas le singe, dont la chair coriace est peu appétissante. Le quadrumane est coupé en morceaux, distribué et rôti sur des feux improvisés autour desquels se groupent mes nègres.

Après un excellent bain, inspection de mon équipement et mise en ordre de mes paperasses. L'après-midi, je travaille à mon « journal », qui n'a plus été mis au courant depuis quatre jours.

16 juillet.

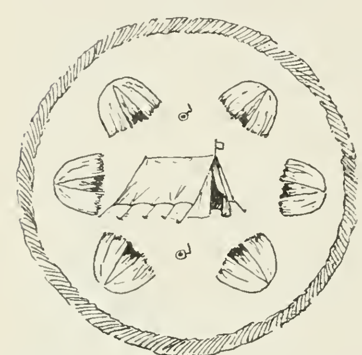
A partir de ce jour, le trajet jusque Mahagi, soit environ cent cinquante lieues, doit s'effectuer à pied. Je compte arriver à destination à la fin du mois d'août.

Je ne suis pas en route depuis une heure que les cataractes célestes déversent une ondée formidable. Le terrain argileux que je traverse n'est pas sans nous donner des difficultés. A tout instant, je glisse et risque de trébucher. Chaque nègre qui a une main libre tient horizontalement une grande feuille de bananier au-dessus de la tête. Ce nouveau genre de « riflard » a le don de les protéger efficacement contre la pluie torrentielle, qui ne cesse de tomber. Que de cours d'eau à traverser à gué maintenant ! Plus un kilomètre sans rencontrer une rivière. Vers midi, un affluent assez impétueux se présente. Il est parsemé de chutes de trois à quatre mètres. Il n'y a qu'un endroit praticable, en cette saison des pluies.



Chimpanzé

Soutenu par deux soldats, j'arrive tant bien que mal à l'autre rive lorsque, à ce moment, le pied vient à manquer et j'enfonce jusqu'à la ceinture dans l'eau. Le courant, heureusement, n'est plus assez violent pour m'entraîner ; j'en suis quitte pour un bain froid, mais comme il pleut toujours, je m'en ressens peu. Toute la caravane manifeste des signes de fatigue. Il est 2 heures quand j'aperçois, enfin, un mamelon où je décide de camper. Tout le personnel aide à défricher le terrain à occuper ; une demi-heure après, on installe la tente au milieu du campement, qui a exactement dix mètres carrés.



Sentinelle
Hutte
Fossé

Afin d'éviter toute surprise, pendant la nuit, des indigènes ou des fauves, je fais construire, à quatre mètres autour de ma tente, des huttes dont l'ouverture donne vers le centre. Ces huttes sont rapidement terminées, car la Providence a fait croître une végétation souple, quoique solide, dans cette forêt vierge. Edifiées au moyen de branches d'arbres et de lianes dont les deux extrémités sont fixées dans le sol, les cabanes ont la forme de coupole. Les carcasses terminées, on les recouvre de grandes et fortes feuilles de liane, fixées simplement l'une au-dessous de l'autre, comme des tuiles, aux branches réunies par des ligatures.

Le bas de ces habitations, des plus primitives, est recouvert d'une couche de terre pour empêcher l'eau d'y pénétrer ; un fossé circulaire de cinquante centimètres de largeur, arrêtera suffisamment les assaillants qui tenteraient de surprendre le campement. La nuit, quatre soldats sont placés, deux par deux, en sentinelle devant et derrière ma tente. Ce mode de campement, adopté pour tout le voyage, est généralement celui employé par les blancs de la région.

En cas d'alerte, tous les combattants doivent se rallier devant ma tente ; afin que tout le monde saisisse son rôle, je simule à plusieurs reprises une attaque nocturne.

Dès que le campement est achevé, on prend possession des huttes et bientôt le feu pétille dans chacune d'elles. Il pleut toujours, mais maintenant tout le monde est à l'abri ; les larges feuilles qui couvrent les huttes étant tout à fait imperméables. Les conversations se multiplient pendant la préparation du riz ; j'entends même les rires de mes grands enfants de nègres. Après mon dîner, composé d'un potage conservé, d'une poule rôtie, de pommes de terre, d'un morceau d'ananas et arrosé d'une demi-bouteille de vin portugais, je me couche, non sans avoir pris la précaution de me bien couvrir, et m'endors au bruit de la pluie, qui ne cesse de tomber sur ma tente solidement plantée.

17 juillet.

Réveil maussade ; il pleut toujours, mais finement. Comme, à partir de ce jour, les étapes seront toujours de cinq à six lieues, j'organise comme suit l'ordre de marche et les repos :

Départ à 7 heures. Deux soldats en avant-garde ; je forme le deuxième échelon avec mon boy, porteur de ma chaise longue, et mon cuisinier, muni d'œufs cuits durs et d'un pot de thé : ensuite viennent les porteurs qui forment le gros : puis l'arrière-garde, composée des traînards, des indisposés et des deux derniers soldats. Après chaque heure de marche, dix minutes de repos et, à 11 heures, une demi-heure est accordée pour prendre une « collation ». Arrivée à l'étape entre 1 et 2 heures.

Toute ma caravane se compose de trente-quatre hommes, y compris cinq nègres libres, pour le cas où un des porteurs serait mis hors de service. Le caporal est chargé de surveiller les porteurs, de veiller à leur remplacement immédiat, au cas où l'un d'eux faiblirait ou serait indisposé. Il doit m'être rendu immédiatement compte de tout événement.

Ces instructions bien comprises par tous, je donne le signal « en avant ». Le froid m'oblige à endosser un gros paletot. Les montées et les descentes se succèdent, ainsi que les nombreux cours d'eau à traverser. Le terrain est toujours glissant; aussi, à la grande halte de 11 heures, tout le monde est très fatigué. La maudite pluie nous a affaiblis; on avance bien lentement. A 1 1/2 heure, j'aperçois un village situé à la rive gauche de l'Ituri, que j'avais quitté depuis deux jours. Je descends précipitamment la falaise qui me sépare de la rivière et prends place dans la nacelle qui m'attend.

Bientôt la caravane arrive au village « Musa », situé au sommet d'une montagne. Heureusement, une excellente habitation en pisé m'y est destinée. Une soif terrible me dévore et, comme le thé n'est pas prêt, je vide en un instant une boîte de confiture. Le thé aidant, je me sens, une demi-heure après, beaucoup mieux.

Les Arabes m'offrent en vente trois poules et, après un repas réconfortant, je vais visiter la localité et les environs en compagnie des notables. L'Ituri est ici encaissé entre des falaises de vingt-cinq à trente mètres de hauteur. La rivière n'a pas plus de cent mètres d'une rive à l'autre; un peu en amont, elle traverse un chenal, où sa largeur n'est plus que d'une vingtaine de mètres. A l'ouest, bien au loin, une forte montagne s'offre à la vue. Je m'informe en vain de son nom auprès des naturels. Bâli, bâli (loin, loin), me disent-ils, et, au fait, elle paraît être à sept ou huit lieues de Musa.

18 juillet.

La pluie a daigné cesser la nuit, mais pour reprendre de plus belle vers 6 heures du matin. Je n'ai garde de me fâcher de ce contretemps; j'annonce au caporal « qu'il y a repos aujourd'hui ». Cette nouvelle met tout le monde en joie, la perspective de camper dans la forêt, par ce temps détestable, ne souriant à personne.

Les Arabes viennent s'asseoir sous ma véranda. Ils ne cessent de me répéter que les « blancs sont leurs bons maîtres » et qu'ils leur sont très attachés. Je m'en serais douté s'ils ne me l'avaient affirmé qu'une ou deux fois, mais comme ils ne cessent de le redire, je finis par douter fortement de leurs protestations de vassalité.

19 juillet.

Serait-ce le déluge ? Il n'y a pas le plus petit espoir de voir la pluie cesser. Le ciel est complètement couvert. Après un moment de réflexion, je décide de partir, à la satisfaction des « fidèles » Arabes. Les blancs sont leurs « bons » maîtres; cependant ils ne souhaitent qu'une chose : c'est de les voir le moins possible.

Le sentier est assez large et le terrain est relativement plat. Plus de cours d'eau à traverser. Quel contraste ! Fort gaiement donc la colonne marche, malgré le mauvais temps. Bientôt des bruits divers partent des feuillages. Ce sont des singes de genre « papion », qui fuient d'arbre en arbre, à l'approche de la caravane. Un soldat s'offre pour les chasser et, vivement, il s'engage dans les taillis. Une demi-heure après, on entend un coup de feu. Quelques minutes encore et le chasseur vient m'annoncer qu'il a tué un grand singe; il est trop lourd pour le soldat; le gibier, que deux hommes vont chercher, est amené comme un blessé. C'est un orang-outang mesurant plus d'un mètre. Quoique la balle du fusil Albini ait transpercé le corps de bas en haut, il n'est pas encore mort. Il roule des yeux effrayés de tous côtés et ouvre à chaque instant la bouche



Papion

en poussant un cri de douleur. Pour l'achever, on lui tire un coup de fusil dans la tempe.

Il y aura encore festin aujourd'hui parmi mes nègres; c'est avec empressement que les hommes sans bagage se chargent de transporter le gibier vers le campement, qu'on atteindra après six heures de marche.

Il est 3 heures quand, enfin, je trouve un endroit sain pour camper. Mes allumettes étant toutes mouillées, je vois, pour la première fois, faire du feu au moyen de deux morceaux de bois. Tout bois ne convient pas à cet usage; il faut qu'il soit dur et léger. Voici comment on procède : Le bloc étant mis à terre, au moyen d'un autre morceau de la même essence, on frotte vigoureusement d'avànt en arrière, dans une rayure faite au préalable (ou bien en roulant le bâton dans une petite ouverture ovale). Au bout d'une ou deux minutes, malgré la pluie et l'humidité, la seiure de bois, que produit le frottement, est réunie à l'extrémité de la rayure et prend feu. On approche du papier, des morceaux d'étoffe, des feuilles sèches ou une autre matière inflammable, qui sont transportés dans les huttes. Bientôt la fumée âcre, sortant des interstices, annonce que chacun se chauffe.



Bois produisant du feu

20 juillet.

Rien que l'idée d'arriver aujourd'hui chez un blanc précipite le départ bien avant l'heure fixée. La pluie fait une courte apparition; quoique le sentier soit moins bon que la veille, on marche d'un pas alerte. Après avoir traversé de vastes cultures de bananiers, on aperçoit à l'autre rive, plantée sur une colline, la station de l'Etat, ou flotte le drapeau azur à étoile d'or. Déjà on m'a aperçu là-haut, car le personnel noir, d'un air affairé, circule dans tous les sens. Je traverse l'Ituri en pirogue

et, en débarquant, un sergent noir m'apprend que le « blanc », parti depuis le matin, reviendra dans l'après-midi

Au faîte de la colline, les soldats, alignés sur deux rangs, saluent mon passage devant eux, par un formidable : « Portez armes ! »

Tant d'honneurs ne peuvent me laisser indifférent. Les yeux en larmes, je réciproque le salut de ces braves. Toutes les difficultés de la route sont oubliées! Je suis heureux et fier, pour notre petite Belgique, de constater combien est grand le respect attaché au blanc.

Dans l'après-midi, arrive le chef du poste, ex-sous-officier italien, ayant servi aux « carabiniers » à cheval. C'est, peut-être à cette particularité que je dois de l'avoir vu « tardivement ». Immédiatement après, c'est au tour des Arabes, à venir me complimenter de leur « Sabaké Bwana » en s'inclinant aussi profondément que le marquis de Moncontours, devant le Roi-Soleil, dans *Le Roi l'a dit*.

Safiri est le grand chef des Arabes de Mowambi (ex-Kilonga Longa). Ce n'est pas un Arabe au sens propre, mais bien un nègre arabisé, à la figure brutale, énergique et malicieuse. Safiri prétend avoir connu Stanley et Emin-Pacha. Il est certainement l'homme le plus craint de la région, qui est un des plus grands centres arables du Congo.

A Mowambi on cultive beaucoup le bananier. Ils sont plus de dix mille, m'assure le chef de poste, et le gibier, que les noirs de la forêt chassent continuellement, est très abondant. En revanche, les léopards sont d'une férocité extrême. Il est courant d'entendre dire qu'un nègre a été enlevé par un de ces félins.

Le léopard, comme presque tous les animaux féroces, est traître: il attaque sa victime par derrière. Blotti dans la savane ou sur un arbre, près des sentiers ou des plantations, comme le chat il attend sa proie. L'ayant aperçue, il se roule sur lui-même et, aussitôt qu'elle est passée, bondit, la saisit à la nuque de ses formidables crocs, pendant que ses fortes griffes

labourent le corps. Il tue presque toujours d'un seul coup de mâchoire. Puis, saisissant le cadavre par le cou, le carnassier l'enlève sur son dos ou le traîne, pour disparaître vivement vers sa tanière. Si la proie est trop lourde, il la dépèce sur place, ne mangeant ordinairement que les entrailles ou la poitrine. C'est surtout la nuit que les félins sont à craindre : aussi, dès la tombée du jour, plus aucun nègre de la région ne se risque à l'extérieur. Parfois on apprend qu'un léopard s'est approché d'une hutte, et en a enlevé un enfant qui se trouvait près de l'ouverture.



Léopard

Au cours d'un repos de quelques jours à Mowambi, j'achète les vivres frais nécessaires jusque Iremu, dont onze jours de marche me séparent. Les poules ne s'obtiennent qu'à grande peine ; les Arabes, en bons commerçants, me demandant le triple et même le quadruple de leur valeur. Des soldats envoyés à la chasse reviennent avec un potamochère (cochon sauvage) et une belle antilope.

23 juillet.

Les militaires qui accompagnent les blancs ainsi que les courriers, n'allant de leur poste qu'au poste du blanc suivant, cinq autres soldats sont désignés pour m'accompagner jusque Iremu, tandis que les autres rejoignent Avakubi.

Avant le départ de la caravane, des recommandations expresses sont faites aux soldats de l'arrière-garde, pour qu'ils ne laissent aucun homme de la colonne derrière eux : les nombreux léopards, qui guettent dans les fourrés, ne manqueraient pas de fondre sur les « solitaires ».

Il est 10 heures quand on se met en mouvement par un soleil ardent, auquel je ne suis plus habitué. Les Arabes viennent tous me souhaiter bon voyage et m'escortent pendant une demi-heure. Le terrain est complètement détrempé par les pluies; j'éprouve quelque peine à trouver un endroit convenable pour camper. Cette contrée est, du reste, malsaine: les vapeurs sortent du sol humide et font respirer un air fade. A peine installé, la pluie, la bonne et inséparable pluie, tombe à torrents, et transforme les environs du campement en un vaste marécage.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut par un cri de frayeur, suivi d'un brouhaha indescriptible, partant de toutes les huttes, qui cesse pour faire place à des rires bruyants! Une des sentinelles m'apprend qu'un léopard est venu rôder dans le camp et qu'il a même failli entrer dans une cabane par l'ouverture insuffisamment fermée. Le nègre qui, le premier, a vu les yeux menaçants du fauve, a poussé le cri d'effroi, répété par tous, et le prudent quadrupède, pris de frayeur, a jugé bon de décamper. C'est alors que les noirs se sont mis à rire du stratagème, employé d'ailleurs dans toutes les circonstances analogues.

24 juillet.

J'ai quelque peine à mettre la colonne en marche: presque tous se ressentent de la mauvaise nuit. On me montre les traces du léopard sur la terre humide. Il a rôdé autour de deux huttes, puis s'est arrêté devant une petite ouverture qu'il a labourée de ses formidables griffes. C'est en ce moment que le cri d'effroi l'a mis en fuite. Il faut avouer que le fauve n'a pas manqué d'audace, pour s'aventurer ainsi en plein camp.

A chaque instant on constate des pas d'éléphants, ainsi que ceux du porc sauvage et de l'antilope, mais aucun cri d'oiseau ou de mammifère ne se fait entendre.

25 juillet.

Arrivé à un endroit où la terre est fraîchement remuée, les soldats m'expliquent qu'un de leurs camarades, envoyé en courrier d'Iremu à Mowambi, a été pris par un léopard. Le second soldat (le courrier est toujours composé de deux soldats dans cette contrée), étant resté un peu en arrière, accourut et déchargea son arme sur le féroce carnassier qui, blessé, s'enfuit, abandonnant sa victime. Mais le militaire avait déjà cessé de vivre, les puissants crocs ayant percé la nuque de part en part. Aidé de quelques indigènes, il enterra le cadavre et une énorme pierre fut placée sur la tombe, afin d'empêcher les hyènes de le déterrer. Quelques kilomètres plus loin, j'aperçois une autre tombe, semblable à la première. C'est celle d'un autre soldat, tué également par un léopard, à peu près dans les mêmes circonstances. Les péripéties des chasses à l'homme auxquelles se livrent les félins et la vue des deux tombes, m'assombrissent un moment.

26 juillet.

Des lianes, des jungles obstruent sans cesse l'étroit sentier ; partout et à tout moment, un marais infect à franchir. Par trois fois, mon chapeau reste accroché aux branches qui barrent le passage. J'arrive au campement mouillé et crotté de haut en bas. Par « extra », je fais mettre deux poules dans la marmite. Le consommé me réconforte complètement et, le ciel s'étant éclairci, je passe le restant du jour à taquiner le poisson, mais en pure perte.

27 juillet.

Est-ce un rêve? La pluie a cessé : aussi, lorsque je sors de la tente, tout le monde, d'humeur gaie, est prêt à partir. Je me sens plus décidé que jamais à affronter d'autres petites misères.

Un moment de bien-être engloutit immédiatement tous les désagréments qu'engendrent forcément des marches de l'espèce dans la forêt vierge. Maintenant, en place des ennemis, lianes, marais, famine, maladies et indispositions morales, on voit les parents, les amis et les chefs dans leurs moments bienveillants; la sombre forêt, au travers de laquelle les rayons du soleil levant percent gaiement, paraît « belle ». Le chant des oiseaux semble plus harmonieux et la vue des imposantes fougères arborescentes amène des cris de joyeuse surprise. Tout enfin dans la nature semble s'être transformé par un simple rayon vermeil. C'est la vie en rose. En chantant, les porteurs traversent maintenant un sentier large de deux à trois mètres, qui conduit au village arabe du nom de Mamulambi, où nous arrivons, après avoir remonté pendant une demi-heure une petite rivière dénommée « Ipokuta ». Le village est tenu dans un parfait état de propreté. Je fais dresser ma tente près de la rive et octroie deux jours de repos, me permettant de laisser les porteurs se retremper et aussi de faire les achats de vivres pour la caravane. Jusqu'à présent, personne n'a souffert encore de la faim, grâce aux conseils suivis de faire escorter les vivres par un soldat et de ne distribuer la pitance qu'en arrivant aux étapes. Trois porteurs affaiblis ont été remplacés par ceux qui montaient sans charge. En général, tout marche à souhait et fait présager une heureuse arrivée à Iremu.

Des boys lavent mon linge, qui est dans un état lamentable. Quant à moi, je me rafraichis et me purifie l'épiderme à l'aide de nombreux bains. L'après-midi est réservé à la pêche dans l' « Ipokuta », divertissement qui repose l'esprit du travail de ce matin, passé à la rédaction des rapports. La pêche s'annonce bien ; à peine ai-je mis la ligne à l'eau, que je retire un poisson de la dimension d'une sardine. Un instant après, nouvelle touche, mais cette fois rien à l'hameçon ! Les tentatives suivantes donnent le même résultat. Après une quinzaine de « touches » successives, je lève l'attirail, non seulement sans poisson,

mais encore veuf de l'appât! Les poissons qui peuplent cette rivière du cœur de la mystérieuse Afrique, seraient-ils donc aussi rusés que leurs congénères d'Europe? De nouveaux essais sont tout aussi infructueux; il faut bien que je me rende à l'évidence, car, dès que l'hameçon est jeté, ils viennent par légion immédiatement y « toucher » ou plutôt y « ronger ». J'alterne, soit en levant vivement dès que le bouchon bouge, soit en attendant jusqu'à ce que la « prise » soit solide, mais tous mes stratagèmes restent infructueux. Les nègres qui assistent à cette pêche malheureuse, rient à cœur joie de mes efforts aussi tenaces qu'inutiles. Après deux heures d'attente vaine, je m'en retourne à la tente, suivi de mon boy, tenant ostensiblement par la queue, ce « butin » de pêche. Sur ces entrefaites, deux soldats s'essaient à leur tour. Leurs efforts restent aussi infructueux que les miens; à deux, ils ne parviennent qu'à prendre une seule et unique espèce de « pinoche ». Cette défaite amoindrit la mienne, les nègres passant pour meilleurs pêcheurs que les blancs.

30 juillet.

Tout le monde se met en route frais et dispos; comme la distance à parcourir est de huit lieues environ, il s'agit de ne pas trop s'attarder.

Le jour suivant, je ne fais que cinq lieues. Je comptais consacrer l'après-midi à la rédaction de quelques lettres à mes proches, mais ce projet doit être abandonné, les mouches et les abeilles étant accourues par centaines près du campement pour se poser alternativement sur mes victuailles et sur ma personne. Si je change de place, elles me rejoignent aussitôt. Contrairement à l'abeille d'Europe, l'abeille du Congo ne pique pas; elle se contente de bourdonner autour des humains et aussi de se reposer sur la peau, les vêtements, les assiettes pour y chercher de la nourriture, entre autres du « sel », dont elles sont très friandes. Plus de cent de ces bestioles butinent à qui mieux le peu de cire

qui se trouve encore sur ma selle de cheval. Mes boys ont toutes les peines à les en déloger ; dès que l'essuie main est abandonné, elles reviennent avec plus d'empressement se poser sur l'objet de leur convoitise.

Les mouches sont encore plus agaçantes. Courtes et grosses, elles se posent de préférence sur la peau et, en y marchant, produisent des démangeaisons et des châtouillements irritants. Chassées inutilement au moyen d'un linge, elles reparaissent, tout comme les abeilles, dès qu'on cesse de les poursuivre. La forêt de l'Aruwimi est infestée de mouches et d'abeilles, et il est rare, aux campements, de ne pas être incommodé par ces énervants insectes. Au coucher du soleil, tous disparaissent, et alors seulement on peut goûter paisiblement son repas et prendre quelque repos, sans être inquiété.

1er août.

Il n'est pas midi lorsqu'on arrive en vue de Tjila-Panda, où je dois camper. Les Arabes de cette contrée, suivis de beaucoup d'indigènes, viennent à plus d'une heure de marche à ma rencontre et me souhaitent la bienvenue en s'inclinant fortement. Outre les poules et les œufs traditionnels, on m'apporte un bon pot de miel, que je reçois avec une joie d'autant plus grande, que je manque de sucre. Hier, je maudissais les laborieuses abeilles ; aujourd'hui, je constate leur utilité. Voilà bien l'inconséquence humaine !

2 août.

C'est l'avant-dernière marche dans la malsaine forêt de l'Aruwimi. Quatorze heures nous séparent encore de l'ancien Iremu. Un lot de cochons sauvages, le verrat, la truie et trois porcelets, sortent du taillis à quelques mètres de moi : dès qu'ils nous aperçoivent, ils filent à toutes pattes sous bois.



Potamochère
(cochon sauvage)

Pas assez vite cependant pour éviter le coup de fusil d'un de nos soldats. La mère est blessée: elle pirouette en poussant des grognements de douleur, pendant que les autres disparaissent précipitamment. L'animal blessé fait des efforts inouïs pour fuir, mais un second coup de feu adroitement dirigé l'abat. Quelques minutes après, lié et porté sur un bâton par deux indigènes, il fait partie de la caravane. Arrivé au campement, le « potamochère » est dépecé; m'étant réservé la part du lion, je fais distribuer le reste aux hommes de la colonne. Comme goût et comme couleur, la viande du porc sauvage tient de celle du sanglier. Quoique un peu sèche, elle est fortifiante.

3 août.

Cette fois, il n'y a plus aucun trainard. Tout le monde est rétabli. Est-ce la perspective de sortir aujourd'hui de la sombre forêt? Mes hommes ne cessent de jacasser comme des pies et de lancer des cris perçants jusqu'au moment où l'orage, qui menace depuis le matin, éclate tout à coup. Le silence le plus complet succède immédiatement au bavardage. Il pleut à torrents: on avance ainsi péniblement pendant une heure, lorsque les bananiers se découvrent enfin. Voilà un village, dis-je. Désillusion complète, cette fois, et je descends encore pendant une autre heure avant d'arriver en vue de huttes. Des lianes d'une autre espèce et beaucoup moins fortes que celles de la forêt, couvrent le sol de tous côtés et s'élèvent à plus de deux mètres. Des éclaircies et des herbes annoncent la fin très prochaine de la forêt. Il est 3 heures quand je débouche au village et, précisément à ce moment, la pluie cesse. On installe le campement près de l'Ituri; quant à moi, je prends possession

d'une excellente habitation en pisé. C'est de cet endroit que Stanley construisit le fort Bodo, où il attendit pendant trois mois l'arrivée d'Emin Pacha.

Le goût de la pêche me reprend ; j'installe mes lignes à la rive. Le caporal m'apprend que les crocodiles y pullulent et qu'il serait téméraire de s'exposer à être happé par les terribles amphibies. Ces arguments me décident à rentrer chez moi ; j'y trouve des naturels qui m'offrent en vente des poules et une chèvre. L'un d'eux me conte qu'il y a trois jours une femme du village, qui lavait le linge dans l'Ituri, fut saisie au bras par un crocodile et entraînée dans la rivière. Elle n'eut que le temps de pousser un cri et lorsque, à cet appel, on accourut au rivage, on vit un bras s'agiter un instant désespérément hors de l'eau ; puis, plus rien !

4 août.

Ayant traversé la rivière, je gravis une montagne assez escarpée : subitement la plaine, la belle et immense plaine verdoyante parsemée de montagnes, de ravins touffus, de jolis bosquets, s'offre à la vue éblouie. Un soleil radieux darde ses rayons circonscrits sur cette immensité. En reportant ma pensée à la sombre forêt, il me semble être sorti d'un vilain cauchemar qui a duré des mois. Je m'arrête à chaque instant pour admirer ce magnifique panorama. La plaine, sur toute son étendue, est couverte d'une herbe sauvage de deux mètres de hauteur environ qui, au loin, la fait ressembler à nos vertes campagnes des Flandres. Une brise légère et très fraîche caresse le visage. Plus de racines, plus de lianes, plus de marais fangeux, mais un excellent sentier bien dur : la nature sauvage dans toute sa beauté rappelle la mère-patrie si lointaine. Voici le mont Pisgah (1,400 mètres), où Stanley établit un camp. Je traverse plusieurs petits bosquets dans lesquels murmurent des ruisseaux à eau limpide.

En sortant d'un de ces petits bois, nous trouvons le sentier barré par des caravanes de fourmis. Coûte que coûte, il faut passer, les côtés étant impraticables. Au pas gymnastique, les nègres franchissent les caravanes. Bientôt j'entends des cris, ensuite des trépignements auxquels succèdent des hurlements ainsi que le bruit de charges jetées par terre! Sur un parcours de plus de trois cents mètres, le sol est jonché de ces bestioles qui, ayant été désorganisées et piétinées, se sauvent par milliers dans tous les sens. Beaucoup d'entre elles sont grimpées sur le corps des importuns, donnant des coups d'aiguillon qui ont provoqué les cris de douleur. Les caravanes traversées, tous mes hommes indistinctement se déshabillent à la hâte et s'enlèvent mutuellement les nombreuses fourmis qui sont montées jusque dans les cheveux! Puis c'est au tour des effets à être inspectés. Garanti par mes chaussures, je n'en ai que quelques-unes dans mon linge.

Ce fâcheux contretemps, qui retarde notre marche d'une heure, a pour conséquence matérielle la perte d'une dame-jeanne de vin et deux verres brisés par la chute des charges.

J'ai à peine parcouru quinze kilomètres qu'on m'annonce l'arrivée du blanc d'Iremu. Quelques minutes après, nos quatre mains s'étreignent fortement. Les blancs se rencontrant rarement dans cette région, les marques de confraternité sont beaucoup plus vives. C'est le sous-officier Norin, d'origine suédoise, qui commande le poste à Iremu. Il y a cinq mois qu'il n'a plus vu un blanc. Aussi sa joie est-elle grande de pouvoir enfin s'exprimer dans une autre langue que celle des nègres. Il ne discontinue pas de me parler; je me garde bien de l'interrompre. Voilà le fort, me dit-il, en me montrant au loin des habitations sur une proéminence. Un peu plus loin, une grande antilope (antilope canna), appelée vulgairement antilope chevaline, est en arrêt à quelques mètres; elle nous fixe d'un air étonné. Sans perdre un instant, mon compagnon saisit le fusil d'un soldat, s'élance dans les hautes herbes et, quelques

secondes après, un coup de feu retentit. Au bruit de la détonation, l'antilope exécute une « tête à queue » pour fuir; mais, trop tard : le plomb ayant touché juste, elle tombe brusquement pour ne plus se relever. Les soldats crient : « ana kufa », « ana kufa » (mort, mort!) et deux d'entre eux partent à toutes jambes vers l'endroit où le gibier a été abattu.

Au moment de notre entrée dans le fort, tout le personnel, y compris les femmes, salue militairement.

Iremu est un petit fortin avec créneaux, de forme circulaire, construit en briques et entouré d'un grand et profond fossé. Toutes les habitations, peu pratiques, sont en briques. De nombreuses cultures, notamment le maïs, qui y croît fort bien, et les patates douces, occupent les terres environnantes qui paraissent fertiles Pour la première fois en Afrique, je vois le bétail indigène : il y a trois vaches, deux taureaux et un veau. La vache indigène a la même robe et la même conformation que celle d'Europe, mais elle paraît mieux musclée et porte sur le garrot une bosse identique à celle du zébu ; elle donne fort peu de lait (un litre au maximum par jour). Certains auteurs affirment que la vache du Congo tient de la vache d'Egypte et des zèbus importés de l'Inde. La vache de l'Afrique équatoriale n'a cependant du zébu que la bosse, alors que tout en elle, y compris la robe, tient de l'espèce qu'on rencontre dans le nord.



Iremu (intérieur du fort) *

Le fort d'Iremu, fondé en 1898, domine les environs à plusieurs lieues à la ronde ; il y fait bon, sain et une brise légère caresse le visage. Mais, dès le coucher du soleil, la température s'abaisse brusquement et, pour se garantir du froid, on est

obligé d'endosser le paletot. Les nègres, pour se chauffer, font de grands feux qui, le soir, ressemblent à des incendies irradiant le ciel, en projetant au loin des lueurs rougeâtres.

Iremu est un sanatorium; malheureusement on s'y ressent de l'éloignement des centres de ravitaillement. Les repas se composent invariablement des mets suivants : au déjeuner, bananes frites à la graisse d'hippopotame, deux œufs et une tasse de thé; au dîner, un potage fait d'herbes ou de haricots indigènes, une poule rôtie dans la graisse d'hippopotame, une banane et une tasse de thé; au souper, même menu qu'au dîner, sauf que la poule est remplacée par de la viande de chèvre et de gibier. Ces aliments, mal préparés et dépourvus de condiments, ne plaisent guère. L'absence de sel en est la cause principale. Le poste en étant privé depuis un mois, on se sert, pour la préparation des mets, d'une espèce de sel végétal fabriqué au moyen d'herbes brûlées. Une grosse poignée en est jetée dans mon potage; il reste cependant fade et me répugne.

Malgré la plus stricte économie, je n'ai plus que dix grammes de sel pour faire la route jusque Mahagi. Je comptais bien en trouver ici, mais le chef de poste m'assure qu'il n'y en a pas dans les environs. Ne pouvant me nourrir uniquement de fruits, il faudra bien que mon estomac s'habitue à la nourriture non salée. Je ne me dissimule pas les difficultés que je vais rencontrer pendant un laps de temps assez long. Pas de sel pour continuer ma route dans des régions inconnues, c'est décourageant!

Afin de me consoler, je décide une promenade dans les environs. On me montre la tomate indigène, de la grosseur d'une noix, et sans rayures, qui pousse dans de nombreux endroits de la plaine et dont le goût est absolument pareil à celui de la tomate d'Europe. J'en fais cueillir pour assaisonner mes repas, ainsi que de belles groseilles, appelées « groseilles du Cap », qui sont délicieuses et n'ont rien à envier, comme goût, aux groseilles à maquereau du vieux continent.

Les Arabes et les chefs des villages soumis viennent me faire visite.

Les huttes de la région des lacs n'ont pas la même configuration que celles de la forêt. Ce sont des habitations en forme de coupole, faites de branches et couvertes d'herbes, ayant comme « porte », une ouverture de cinquante centimètres environ.

Les indigènes que j'ai rencontrés à Iremu sont plus petits et moins forts que ceux de la forêt. Les femmes portent, encastré dans la lèvre supérieure, un morceau de tronc de bananier qui atteint souvent de cinq à six centimètres de diamètre. Cette parure ne les flatte pas et leur fait même éprouver des difficultés de langage. C'est là un usage auquel elles sont attachées et qui constitue un trait caractéristique de leur race.

Le soir, une centaine de nègres, alignés sur un rang, exécutent une danse devant le fort. C'est un simple pas en avant et en arrière, qu'ils cadencent au son du tambourin. De temps à autre, ils poussent quelques cris sauvages pour s'animer, mais cela ne ressemble en rien aux belles danses des hommes de la forêt.

A environ cinq ou six lieues, à l'est d'Iremu, on distingue une formidable chaîne de montagnes, qui du nord se dirige vers le sud-ouest. C'est la fameuse crête de partage des eaux du Nil et du Congo, appelées également « montagnes bleues », à cause de la teinte bleu-foncé qu'elles prennent vers la tombée du jour. Au sud, bien au loin, on aperçoit la cîme neigeuse du grandiose mont « Ruwenzuri » (6,000 mètres environ), qui s'élève au nord du lac Albert-Edouard, soit à plus de cinquante lieues d'Iremu! D'ici, le fameux glacier, que j'espère voir de près plus tard, n'est pas visible par tous les temps. Ce n'est que par un ciel très clair qu'on peut, soit au lever du soleil, soit à la tombée du jour, admirer sa coiffe blanche.

Au sud, la vaste et grande forêt du plateau central se profile sauvagement dans l'obscurité.

Au nord, l'Ituri et une autre forêt, beaucoup plus clairsemée que l'autre. C'est vers cette contrée que je vais diriger mes pas dans quelques jours, pour atteindre Kilo, dernier poste de l'Etat avant Mahagi.

11 août.

Sauf les deux premiers jours de marche, c'est-à-dire après le village de Bolubulu, la région que je vais traverser est encore insoumise à l'autorité de l'Etat. Je m'adjoins quinze soldats munis de dix cartouches chacun. Le terrain avoisinant la crète de partage des eaux du Nil et du Congo étant très accidenté, je désigne deux porteurs par charge. J'emporte deux chèvres, vingt poules, des oignons, des tomates pour mes besoins et du maïs et des patates douces en quantité pour les noirs.

Après un petit speech défendant aux soldats de tirer sans ordre, sauf en cas de légitime défense, la colonne se met en marche dans l'ordre suivant : un caporal et deux soldats en avant-garde; à quelque distance un sergent, moi et sept soldats; puis les porteurs et mon personnel, que trois soldats échelonnés surveillent pour les défendre en cas d'attaque; pour finir, un caporal et quatre soldats à l'arrière-garde, qui ont pour mission de veiller constamment à droite et à gauche et surtout en arrière, car les indigènes préfèrent souvent s'attaquer à l'arrière-garde, où ils craignent moins les représailles.

Profondeur de la colonne : 100 mètres environ.

Au cas où il y aurait surprise ou attaque par les insoumis, ordre est donné de tirer deux coups de feu au moins. A ce signal, la colonne doit s'arrêter et tous les soldats, sauf ceux chargés

Avant-garde
Blanc
Soldats
Porteurs
Arrière-garde

de défendre les porteurs doivent se rallier au pas gymnastique vers l'endroit d'où partent les détonations.

Je n'ai pas fait cinq kilomètres que j'aperçois l'Ituri; après l'avoir quitté si souvent, je le remonte de nouveau. Nous sommes devenus des amis inséparables et je ressens une certaine satisfaction à longer encore une fois ce cours d'eau. A tout moment on rencontre de nombreux affluents ou marais. Ceux-ci étant très profonds, pour les traverser, un robuste soldat me porte à dos. En franchissant l'un d'eux, il vient à perdre l'équilibre et, l'émotion aidant, me lâche et je m'embourbe dans la fange. Quatre autres soldats viennent immédiatement à mon secours et me tirent de ma fâcheuse position, mais dans quel état! Il me faut un quart d'heure pour réparer quelque peu le désordre de ma tenue, qui dégage une odeur infecte.

Quatre jolies antilopes sautantes se montrent à cent mètres à peine de moi, mais je ne me sens pas d'humeur à chasser. Elles nous regardent curieusement sans broncher jusqu'au moment où un soldat leur fait comprendre, par un coup de feu, nos intentions agressives. La détonation les met en fuite à travers les hautes herbes. J'arrive à 1 heure à l'entrée d'un petit bois, où je me décide à camper d'après le dispositif pris dans la forêt.

12 août.

Le dimanche, j'octroie ordinairement le « repos » à la colonne. Cependant, l'humidité du terrain et le peu de vivres dont je dispose me décident à poursuivre avec l'idée arrêtée de ne pas pousser trop loin. Je marche, je marche, sans atteindre le bout du bois. C'est donc encore la forêt que je croyais avoir quittée pour longtemps! J'en suis convaincu quand, à 11 heures, je m'arrête, près de la rive gauche de l'Ituri, sans que les arbres ni les lianes semblent prendre fin. L'emplacement me paraît excellent pour camper et je donne des ordres en conséquence. A l'autre rive, un peu en aval, j'aperçois une position

fortifiée. C'est « Ekwanga », où les troupes de l'État en retraite et poursuivies par les Batétéla révoltés, tentèrent un suprême et inutile effort pour arrêter les mutins dans leur marche vers le cœur du Congo. Je traverse la rivière à dos d'homme et vais examiner de près le retranchement. Je trouve des quantités d'objets ayant appartenu aux blancs de la colonne, tels que malles et malles-bains défoncées, casseroles, bougeoirs et boîtes à conserves (vides, bien entendu.) La vue de ces débris me rend songeur et je rentre au campement l'âme en peine.

Pendant la préparation du repas des cris partant d'une hutte attirent mon attention. Ce sont mes porteurs qui viennent de prendre un grand rat du genre *cabiai*, qui a eu l'imprudence de sortir de la rivière, en quête de quelques détritus. Une minute après, le rongeur, qui a la taille d'un chat, est enfilé à un bâton planté en terre et, sur un feu ardent, il rôtit avec poils, peau et entrailles, au centre d'un groupe de nègres, qui assistent d'un œil d'envie à la cuisson de leur victime. Cuisson n'est pas le terme propre, c'est plutôt « fumigation » qu'il faut lire car de l'âtre s'élève une fumée épaisse qui entre dans le ventre de l'animal. C'est peu régalant mais il paraît, qu'en général, les nègres préfèrent la viande apprêtée de cette façon à celle rôtie dans la casserole. Le fumet, que répand l'animal ainsi préparé, m'oblige à aller respirer plus loin l'air pur.

Le partage donne lieu à des discussions sans fin. Rien ne se perd. La peau roussie et les entrailles sont distribuées aux « jeunes gens », qui les découpent en petits morceaux avant de les « savourer ».

Sur ces entrefaites, arrive le chef Bolubulu, dont le village se remarque à quelques kilomètres à l'est. Il me désigne, ô suprême honneur! du nom de « Bula Matari ». Nécessairement flatté de cette appellation, je l'invite à s'asseoir. Sachant que j'avais un grand voyage à effectuer, il m'apporte des poules, des œufs et une vingtaine de régimes de bananes pour mon personnel. Je paie largement au moyen de perles blanches et lui offre deux

pagnes pour son empressement à venir au blanc. Il paraît ravi et m'assure, à plusieurs reprises, de sa soumission à l'Etat. Avant de me quitter, il répète encore par deux fois « Swaké Bula Matari »!

13 août.

Après avoir rappelé mes ordres antérieurs et m'être assuré que chacun est à sa place, je donne le signal du départ. Dès ce moment, nous entrons en plein pays insoumis : en premier lieu, la tribu des « Wagnari », que je vais rencontrer aujourd'hui probablement. La forêt prend fin, après deux heures de marche, pour faire place à la plaine. Mais ce n'est plus la belle plaine d'Iremu ; les jungles appelées « matété », qui atteignent cinq à six mètres de hauteur, ont succédé aux herbes. Le sentier étant très étroit (40 centimètres) et les longs matété se réunissant au sommet, nous marchons comme dans un souterrain. L'inévitable pluie vient encore rendre la marche plus désagréable dans cette région montagneuse.

Les courriers sont parfois attaqués dans la contrée : il y a un mois à peine, quatre soldats sur six ont été tués par les Wagnari, qui, cachés dans les jungles, attendaient près des sentiers, les soldats marchant en file indienne et insouciants du danger. L'arme dont se servent généralement les insoumis est la flèche empoisonnée. Ils ne font que la guerre d'embuscade. Caché derrière une grosse pierre ou dans les matété, l'indigène lance sa flèche ou son coup de feu, et immédiatement après, s'enfuit à toutes jambes vers un repaire. Si l'engin de guerre a blessé fortement ou tué un homme, un cri de triomphe s'échappe de la bouche de l'agresseur. Le soir venu, un groupe va prendre la victime qui, après avoir été achevée, est servie au repas.

Je fais bonne garde. Mes hommes tiennent les fusils dans la position « apprêtez armes »; quant à moi, je caresse continuel-

lement la crosse du revolver que je tiens dans la poche de mon veston. A l'est et à l'ouest, à une distance de deux kilomètres environ, j'aperçois des huttes sur le versant des montagnes. Des indigènes armés de flèches et de lances se tiennent, en sentinelles, sur de gros monolithes, regardant curieusement passer la colonne. Malgré mes appels, pas un ne veut approcher, ni répondre. J'arrive sans incident à un petit bois, où je fais installer le campement. Pour plus de sécurité, trois sentinelles doubles veillent dès la nuit tombante, et le fossé qui entoure le campement a près d'un mètre de profondeur.

14 août.

Je ne cesse de remonter et de descendre à pic les montagnes qui forment la vallée de l'Ituri. Les soldats de l'avant-garde se baissent à tout moment pour enlever les flèches empoisonnées et les tiges de « matété » effilées appelées « sanguléla » plantées dans la terre, en travers du sentier, par les anthropophages qui nous entourent. Ces engins meurtriers, figurés au tracé ci-contre, sont adroitement cachés à la vue par les herbes et les jungles qui bordent les sentiers, mais les soldats sont tellement habitués à en rencontrer qu'ils leur échappent rarement. Un soldat et deux porteurs viennent cependant d'être blessés aux pieds par les sanguléla empoisonnées. Je lave les plaies avec de l'ammoniaque, puis je fais un pansement à l'eau phéniquée. La colonne reprend sa marche, et, pas plus que la veille, elle n'est inquiétée. A midi, après une marche triste à travers ces jungles, je décide de camper sur un petit mamelon.

15 août.

Les montagnes succèdent aux montagnes et, sauf les sentinelles habituelles, je ne rencontre aucun village. Çà et là des arbres arrachés à leur base ou déracinés par les éléphants, qui jugent probablement trop fatigant de lever leurs

trompes pour prendre les feuilles. Pour se divertir, après le repas, les joyeux pachydermes labourent la terre aux environs. Je ne fais pas deux kilomètres sans rencontrer quelque terrain complètement transformé et piétiné par les énormes quadrupèdes.

J'ai marché pendant plus de sept heures quand, enfin, on rencontre un ravin où coule une source limpide; j'installe la caravane au sommet. Le manger qu'on me prépare ne m'attire pas. Ce sel végétal ne vaut rien et s'il enlève un peu du goût fade aux aliments, en revanche, quand je le vois introduire dans les mets, il me soulève le cœur. Le potage passe encore, mais la viande n'est presque pas mangeable; aussi, dès ce jour, je ne me nourris plus que de riz, maïs et bananes.

La nuit est froide et humide; outre mon paletot, je triple les couvertures de mon lit; malgré cette précaution, je n'ai pas chaud. Mes nègres ont fait du feu dans les huttes; cela ne les empêche pas de grelotter et de claquer des dents. Est-ce croyable à 1° de l'équateur?

16 août.

Arrivé au faîte d'une montagne plus élevée que les autres — et Dieu sait combien j'en ai gravi depuis quelques jours! — un spectacle unique s'offre à mes yeux. Le brouillard qui couvre la plaine et les vallées environnantes, ressemble à de nombreux nuages au-dessus desquels je « plane ». L'effet produit par ces nuages de brouillard est grandiose et me transporte un instant à la chevauchée de la *Walkyrie*.



Antilope des roseaux

Toujours les désagréables « matété »; ma figure et mes mains sont couvertes d'égratignures produites par ces grandes herbes sauvages. Je relève des

traces d'éléphants et de cochons sauvages dans les petits bois. Je m'étonne de ne rencontrer ni oiseaux ni antilopes. Aucun village ne s'offre à la vue et, sauf les habituelles sentinelles juchées sur les blocs de pierre, les indigènes restent invisibles. Encore des pièges et surtout aux sentiers qui conduisent aux villages. On me montre, cachés dans les herbes près d'un sentier, plus de vingt « sanguléla » effilés.

Au repos, j'assiste à la fabrication d'une pipe des plus primitive. Un soldat prend une tige de bananier; il la perce de part en part dans le sens de la longueur avec la baguette de son fusil, et voilà le tuyau fait. Près de l'une des extrémités, il fore un trou dans lequel il place une feuille d'arbre tournée en cornet, et voici la pipe terminée. Le possesseur la bourre d'une... « braise » fumante, et un moment après, l'ingénieux noir aspire bravement. à pleins poumons, la fumée âcre qui s'échappe du bois réduit en charbon. Après quelques bouffées de ce « tabac », il passe précieusement le nouveau calumet à un camarade et ainsi de suite à tous les autres fils de Mars.

Voici des huttes Je n'en ai plus vu de près depuis sept jours. Elles sont vides, naturellement. J'y installe la caravane; tous mes nègres sont dans la joie d'avoir enfin un abri convenable, sans humidité, pour y passer la nuit. Un soldat se place au sommet d'une montagne et y allume un grand feu. C'est pour annoncer au poste de Kilo, qui n'est plus qu'à quatre lieues. qu'une caravane loge ici et arrivera demain.

17 août.

J'ai à peine franchi dix kilomètres, que j'aperçois bien au loin le poste de Kilo. Le sentier est défriché à maints endroits et atteint jusque 4 mètres de largeur. Il n'est pas 11 heures, que j'arrive devant l'officier commandant la station. Après m'avoir souhaité la bienvenue, il me demande avec anxiété si j'apporte des vivres! Sur ma réponse négative, il déclare n'avoir rien à

manger depuis un mois et il n'a qu'une poule et des patates douces à m'offrir. Mais il a encore du sel! Un panier de champagne offert à ce moment ne m'aurait pas autant transporté de joie que cette nouvelle. C'est du sel du lac Albert, me dit-il, et il n'est pas des plus pur. Qu'importe, je revis en constatant *de visu*, que la substance indispensable à une bonne nutrition, existe en quantité suffisante à la station.



Kilo *

Le poste de Kilo est formé d'habitations faites de tiges de jungles qui lui donnent un aspect rustique sinon confortable. Situé entre le 1er et le 2e parallèle nord, à seize cents mètres d'altitude environ, la température y est des plus variable pendant la saison des pluies. Le matin il y fait très frais: à 10 heures, il fait chaud; à midi, il fait une chaleur torride: puis les nuages, qui s'amoncellent au lac Albert, crèvent et bientôt la pluie, mêlée de gros grêlons, tombe avec fracas et une température glaciale succède à la chaleur. Le soleil de l'après-midi apparaît ensuite et le climat est agréable jusqu'à la tombée du jour. Dès que le soleil disparaît à l'horizon, la

température s'abaisse de nouveau fortement et il n'est pas rare de voir à l'aube, le givre couvrir la verdure environnante. Quatre couvertures de laine me sont nécessaires la nuit, pour me garantir du froid.

Le commandant du poste me dit qu'il y a exactement sept mois qu'il n'a plus aperçu de blanc. Les indigènes, tous encore insoumis, sont de véritables fauves qui traquent continuellement les soldats et le personnel. Il parle avec la rapidité et les éclats de voix habituels aux hommes du midi. Son visage prend souvent une expression peinée quand il me décrit ses déboires. Un grand chef arabisé, du nom de « Walu », tient la région sous sa férule. Il est craint de toutes les tribus environnantes, qui lui obéissent par terreur. Tous les efforts tentés jusqu'à ce jour en vue de leur soumission à l Etat sont restés sans résultat. Continuellement une guerre de « guérillas » est faite aux troupes de l'Etat. Il n'y a pas longtemps, sept soldats ont été pris dans une embuscade, et mangés par ces anthropophages. Les ossements furent ensuite déposés près du poste, sur le sentier que suivent ordinairement les courriers, afin d intimider les soldats en leur faisant connaître *de visu*, le sort réservé à leurs camarades ! N'est-ce pas la barbarie poussée à son degré extrême? Tant qu'on n'aura pas mis la main sur ce brigand, ajoute mon interlocuteur, la région restera insoumise et, au fait il n'y a pas une hutte indigène à plusieurs lieues à la ronde.

Dès que le soleil paraît, je vais faire une promenade dans les environs. Des centaines de colibris gazouillent dans les jungles sur lesquelles le soleil levant envoie ses doux rayons. C'est le réveil de la nature. A la tombée du jour, les corbeaux, perchés sur les arbres d'un petit bois, ne cessent de faire entendre leurs croassements.

Pas une seule hutte indigène ne se distingue près des montagnes majestueuses qui entourent le poste. C'est l'isolement complet.

23 août

Après cinq jours de repos, je quitte Kilo. Avant le départ, nous décidons de nous envoyer, dans la mesure du possible, les vivres et condiments, qui seraient demandés par courrier et c'est dans les meilleurs termes qu'on se dit : « Au revoir, bonne réussite, ne m'oubliez pas ».

Comme la région qui conduit au poste de l'officier, que je dois remplacer, est notée plus mauvaise que celle entre Iremu et Kilo, vingt-cinq soldats m'accompagnent maintenant. Après avoir fait une ample provision de patates et de bananes, je mets la colonne en marche dans l'ordre habituel et donne les mêmes instructions qu'au départ d'Iremu, en recommandant expressément de ne tirer qu'en cas d'attaque. A peine ai-je franchi la petite rivière contournant Kilo, que le sentier cesse pour faire place aux passages d'éléphants, qui s'entrecroisent en faisant de grands détours dans la direction de Mahagi. C'est une nouvelle route que je fraie, l'ancienne faisant un grand détour vers le nord. Je suis en route depuis deux heures et je n'ai pas franchi quatre kilomètres. Des « matété » immenses cachent le soleil et l'horizon ; il fait sombre et humide dans ce couloir sans fin. Des soldats sont envoyés à la recherche d'un sentier dans la direction est, mais ils reviennent tous m'affirmer qu'il n'y en a pas. Je fais avancer sept des plus vigoureux soldats qui, sous les ordres d'un sergent, fraient, au moyen des hachettes, un passage dans la direction est. Ces braves et courageux soldats taillent les épaisses jungles qui nous barrent la route pendant que des porteurs les piétinent et les écartent du nouveau sentier. Malgré toute l'ardeur de mes hommes, je n'avance guère plus d'un kilomètre à l'heure. Il est 2 heures, je décide d'arrêter la marche et des huttes sont construites au moyen de jungles. Après le repas, je fais défricher le terrain environnant afin d'éviter les surprises des rebelles qui nous entourent.

24 août.

Le même assommant et énervant travail que la veille est repris dès 7 heures. J'ai beau stimuler les soldats, je n'avance guère plus que hier. Mon personnel et moi, sommes meurtris par les hachures des « matété » et beaucoup d'entre nous ont des blessures aux pieds, aux mains et au visage. Après six heures de ce travail, je décide de camper dans les mêmes conditions que la veille. Le restant de la journée se passe bien tristement : il fait froid et plusieurs soldats et porteurs sont épuisés; cependant nous n'avons pas franchi plus de quinze kilomètres en deux jours !

25 août.

Après deux nouvelles heures de travail, on découvre enfin un sentier qui va vers l'est. Tout le monde se sent soulagé ; néanmoins le sentier est loin d'être large et uni. En arrivant dans un petit bois, je fais dresser ma tente à la hâte, la pluie menaçant de tomber. Le campement est à peine commencé, que l'orage éclate et une pluie, mêlée de gros grelons, inonde les environs. Quoique accoutumé aux nouveautés sans m'émouvoir, les grêlons de la forme et de la dimension de « pastilles » m'étonnent beaucoup. Mes nègres les ramassent vivement et les sucent avec avidité.

26 août.

Toujours des montagnes à franchir. La température s'adoucit et on ne ressent plus l'air vif et froid de Kilo. Le sentier est encore bordé de jungles et de lianes épineuses, dans lesquelles mes courageux soldats râpent à tour de bras. Dans l'après-midi, une immense montagne à gravir. En arrivant au sommet, je suis payé de mes peines par la vue d'un panorama grandiose : au nord et au sud, de nombreux « matété », des bosquets et de

grands monts en forme de coupole; à l'est, direction que je dois poursuivre, la forêt, immense, profonde et sombre dont on ne voit pas la fin. Je décide de camper sur le versant de cette belle montagne. Chose curieuse : pas la moindre hutte n'est en vue et cependant je constate la présence de plusieurs champs de patates et de haricots où mon personnel va puiser ses « réserves » pour s'alimenter dans la forêt. Je suis près de la région du chef rebelle Walu, mais, pas plus que les indigènes, il ne se montre aux environs.

27 août.

C'est la forêt, mais non plus celle du plateau central ; elle est encore plus vierge. La tranquillité n'est rompue, de temps à autre, que par le chant de quelques oiseaux. Cinq marais, que je traverse à gué, ont des eaux noires et pestilentielles. Ces marais, qui atteignent de mille à deux mille mètres de longueur sur cent à deux cents mètres de largeur, sont cachés par des papyrus, des fougères arborescentes qui atteignent jusque sept et huit mètres, des nénuphars aux fleurs blanches et d'autres herbes aquatiques. Le silence le plus profond y règne et l'écho répond immédiatement de là-bas au moindre éclat de voix. Aux berges, des arbres presque complètement dépouillés de feuilles, mais portant de grosses fleurs, d'un rouge vif, qui font contraste avec le vert foncé de tout ce qui les entoure. Ces couleurs rouges donnent encore un aspect plus sauvage et plus féerique à cette partie essentiellement insalubre de la forêt.

Tout à coup un animal, couvert d'écailles, de la grandeur d'un chien, sort d'un fourré et nous voilà nez à museau. Nous semblons tous deux effrayés; pour lui, je suis probablement le seul homme pâle qu'il ait rencontré, et pour moi, la vue subite de cette « cuirasse » m'arrête net. Un

Pangolin

mammifère aussi bien protégé n'est-il pas disposé à me livrer combat? Le doute ne subsiste qu'une seconde; le « pangolin » ayant pris le parti de fuir vivement dans les lianes.

Le cours d'eau qu'on aperçoit à l'entrée de la forêt s'appelle « Shari », et son courant, très impétueux, se dirige vers le sud-ouest. C'est vraisemblablement un affluent de l'Ituri oriental. Un tronc d'arbre, jeté à la diable par les soldats, me permet, avec l'aide de deux d'entre eux, de traverser la rivière qui a plus de quinze mètres de largeur; mais avant d'arriver à l'autre rive, je baseule et plonge dans le cours d'eau, profond d'un mètre. Quelques soldats se précipitent à mon secours J'en suis quitte pour un bain très froid.

28 août.

Les troncs d'arbres et les branches, qui s'enchevêtrent à qui mieux, sont littéralement couverts par la mousse épaisse que l'humidité fait croître. Si, par moment, je pénètre dans une partie de terrain non boisée, c'est pour y retrouver les exécrables « matété » qui fatiguent et épuisent beaucoup plus que la marche dans la forêt. Au soleil couchant, j'aborde enfin un cours d'eau, près duquel j'installe ma tente. Aux environs, pas de villages ni de vivres. Je décide de tuer ma dernière chèvre; après m'être réservé un des gigots, je fais distribuer la bête entre mes soixante hommes, que la faim mine. Tout y a passé, y compris la peau et les entrailles. L'eau brune, dans laquelle grouillent des milliers de microbes et qui est remplie de grains de sable, est loin d'être potable; cependant tous mes nègres en boivent avec avidité

Au dire des soldats, nous atteindrons la plaine demain. Ma principale préoccupation est de pouvoir subvenir à l'alimentation de mon personnel. Il me reste encore six jours de marche à effectuer dans cette région inhospitalière, avant d'arriver au poste, et je ne possède plus rien à mettre sous la dent ni pour

mon personnel ni pour moi. Espérons que, demain, la Providence nous viendra en aide pour sortir de cette situation difficile.

29 août.

A l'heure du lever habituel, quelques soldats et presque tous les porteurs refusent de sortir des huttes, prétextant la faiblesse. Je les encourage et leur promets que certainement aujourd'hui, il sera mis fin aux privations; et j'ajoute : « nous allons aboutir à une contrée fertile ; ceux qui désertent sont des lâches qui seront tués et mangés par les anthropophages guettant notre départ ». Après bien des hésitations, on parvient à charger les bagages sur le dos des indigènes, qui semblent marcher automatiquement. Il me faut plus de deux heures d'exhortations pour mettre, tant bien que mal, la colonne en marche. Les repos se succèdent; dès que les charges sont mises à terre, les soldats et les indigènes arrachent des feuilles d'arbres qu'ils dévorent littéralement pour calmer la faim. Les larmes aux yeux, j'assiste impuissant à ces repas. Ce spectacle m'attriste et mon moral s'en ressent. Après m'être réservé un maigre petit morceau de viande, je fais distribuer aux affamés mes derniers vivres, puis je les engage de nouveau à la marche. Plusieurs porteurs, complètement affaiblis, ont déposé leurs charges, que mes soldats transportent, et suivent avec l'arrière-garde. En traversant un marais à eau stagnante et noire, les porteurs, pour se désaltérer, se baissent et, du creux de la main libre, prennent de cette eau dormante qu'ils portent aux lèvres. Je m'efforce de les en dissuader, affirmant que beaucoup d'entre eux tomberont malades, mais ils ne tiennent plus compte de mes paroles. Je prêche dans le désert. Enfin, après une dernière montagne, la belle plaine s'offre de nouveau à la vue. Les porteurs, sentant l'approche des vivres, montent maintenant allègrement. Parmi les lianes et les buissons, j'aperçois des « mûres », petits fruits de la ronce que, étant éco-

lier, j'ai cueillies souvent. J'en décroche plusieurs grappes qui calment ma soif. Un groupe de huttes vides qu'on me désigne à quelques centaines de mètres servira de campement. Aussitôt les charges déposées, les soldats et les porteurs se jettent dans les champs avoisinants et « broutent », pardon, « cueillent et mangent » des graminées, espèce de millet, qu'ils appellent « Bulèche ». Bientôt ces champs sont complètement dévastés. Mon personnel, momentanément restauré, je me réjouis de le voir « moudre » la farine entre deux grosses pierres.

Après le repas, je fais une petite reconnaissance dans les environs. Des groupes de huttes se distinguent dans toutes les directions. Pas un seul naturel n'est en vue et cependant à chaque instant, on entend le son du « cor » indigène Ils sont cachés dans les hautes herbes, m'affirme le sergent, et si un petit groupe des nôtres s'aventurait à quelque distance, nul doute qu'il serait pris par les cannibales, à l'affût tant le jour que la nuit. Malgré ces paroles pessimistes, je l'envoie en reconnaissance, accompagné de douze soldats, vers un groupe de huttes installées sur une proéminence, avec ordre d'essayer de parlementer pour l'achat de vivres et, au cas où les indigènes persisteraient dans leur mutisme, de prendre les vivres qu'il trouverait. Défense formelle est faite de tirer, sauf en cas d'attaque sérieuse. Entretemps tout le personel, fortifie. en creusant un fossé circulaire, les huttes qui nous servent de campement, car on me prédit une attaque pour la nuit. Des flèches empoisonnées ont été placées, la pointe en l'air, dans les sentiers environnants et près des berges du petit cours d'eau, où va s'abreuver la caravane.

J'étais inquiet du sort de mes soldats en reconnaissance quand, à la tombée du jour, je les revois amenant quatre beaux moutons et une dizaine de paniers de haricots. Dieu soit loué! nous sommes à l'abri de la famine. Après avoir gardé une réserve pour le lendemain, je fais la distribution des vivres et bientôt deux des moutons rôtissent sur des feux ardents.

Comme nous sommes entourés de nombreux villages dont les indigènes sont insoumis et anthropophages, je place cinq sentinelles doubles aux extrémités du campement, avec ordre de tirer sur quiconque ne s'arrêterait pas au signal ou marcherait en armes vers le campement.

Les rires et les conversations animent mes noirs, malgré le danger qui nous menace. Il est vrai que le ventre ne crie plus famine, ce qui leur fait oublier les misères de la forêt. Leur bavardage ne roule que sur les incidents de la route.

30 août.

Contrairement aux prévisions, nous n'avons pas été inquiétés la nuit. Le cornet d'alarme a bien retenti plusieurs fois, mais aucun indigène n'a été aperçu par les sentinelles. Cependant trois flèches empoisonnées ont été piquées : deux dans les huttes et la troisième dans le sol. Ce sont les rebelles qui, la nuit et cachés dans les hautes herbes, après s'être approchés du campement en rampant, ont lancé leurs engins de guerre.


Flèches et carquois

Avant le départ, je rassemble les soldats et leur dit de redoubler de vigilance. La colonne n'a pas plus de cinquante mètres de longueur, car les traînards courent grand risque d'être happés par les sentinelles qui nous guettent sur les monolytes de marbre et sur les arbres isolés. C'est la tribu des « Walendu » que je traverse ce jour. Plus j'avance, plus le son du cornet d'alarme augmente. Les indigènes se montrent à quelque

distance, puis disparaissent dans les hautes herbes, sans que je découvre la direction de leur fuite. Des flèches empoisonnées sillonnent le sentier, un combat semble proche : je recommande une dernière fois de ne tirer qu'en cas d'attaque. Tous les soldats, la baïonnette au canon, marchent avec précaution dans la position : « apprêtez armes ». Un coup de feu retentit à l'arrière-garde, suivi de deux autres. J'arrête la colonne et me dirige avec les soldats du gros vers l'endroit menacé, mais ce n'est pas grave. Quelques indigènes ont attaqué l'arrière-garde par une volée de flèches. Trois coups de feu ont suffi pour les mettre en fuite. Personne n'est heureusement blessé ; un projectile est cependant allé se blottir dans un ballot d'étoffes qu'un indigène porte sur la tête. J'augmente l'arrière-garde de trois soldats et reprends le mouvement en avant. Après deux heures de marche dans ces conditions, les herbes et les fougères, qui atteignent jusque deux mètres cinquante de hauteur, font place à une herbe beaucoup plus courte. La « passe » dangereuse vient d'être franchie. Plus de surprises à craindre maintenant. On aperçoit tout le pays environnant et, à l'est, bien au loin, l'admirable crête de partage des eaux du Nil et du Congo, dont je distingue visiblement les sommets majestueux.

Un peu plus loin, on me signale l'endroit où trois soldats ont été tués, il y a un mois, par les insoumis. Leur tombe n'a pas été profanée, ni par les cannibales, ni par les hyènes. Je salue, en passant, ces victimes du devoir.

Après six heures de marche, on débouche au sommet d'une petite montagne et j'installe tout le monde dans les trois huttes que nous y rencontrons.

Le restant du jour, je scrute l'horizon. Dans tous les sens, mes soldats invitent les indigènes à approcher, les assurant de mes sentiments pacifiques. Ces appels répétés restent sans écho et personne ne se montre. Le cornet d'alarme ne cesse cependant de retentir.

31 août.

La nuit a été calme et cependant nous avons atteint la tribu des « Pendolo », indigènes renommés pour leur férocité et les guerres incessantes qu'ils font aux autres tribus. Des villages se remarquent fréquemment à quelques kilomètres, ainsi que les sentinelles habituelles. Mais pas un indigène ne vient à moi, ni en ami, ni en ennemi. C'est d'autant plus désolant qu'on me montre au loin des troupeaux de gros bétail et des chèvres. Arrivé au sommet d'un petit rocher, je trouve quelques huttes pour passer la nuit. Les mêmes appels pacifiques que la veille sont faits, mais en pure perte. Le silence le plus complet règne dans la région. Comme les vivres me font défaut, j'envoie à nouveau mon sergent avec douze soldats, à la recherche des indigènes. C'est à la nuit tombante seulement que mes courageux reviennent au campement en chantant. Ils sont accompagnés de trois indigènes qui m'amènent douze chèvres, quatre moutons, des épis de maïs et des haricots Après avoir payé ces vivres au moyen d'étoffes, je les invite à faire venir leur chef au campement, les assurant que je ne demande qu'à traiter de la paix. « Le chef ne veut pas voir le blanc et il lui fera la guerre », me disent-ils; puis ils disparaissent vivement avec les étoffes que je leur ai distribuées. Il y aura festin ce soir. Quatre chèvres et un mouton sont tués. Pendant une bonne partie de la nuit, les mâchoires ne cessent de fonctionner. Les conversations bruyantes et les exclamations joyeuses me tiennent éveillé bien tard. C'est de bon augure et ce fait prouve que, en général, mes porteurs ne se ressentent plus des fatigues extrêmes de la pénible marche accomplie depuis notre départ d'Iremu.

Un soleil radieux met tout le monde d'humeur agréable; il n'est pas 7 heures que la marche est reprise sans la moindre difficulté. Sauf deux soldats et deux porteurs blessés par les sanguléla, tout le monde est très dispos. Un peu au nord, les fameux monts Speke et Schwenfurt. dominent tout le panorama.

Puis, c'est une bande d'une trentaine d'éléphants qui paissent tranquillement à quelques centaines de mètres. Mais, à l'approche de la caravane, ils donnent des signes d'inquiétude, promènent leurs grandes trompes dans tous les sens, puis s'éloignent lentement, en file indienne. Des soldats sollicitent l'autorisation de les chasser, mais je me garde bien de leur permettre de s'éloigner, étant toujours guettés par les indigènes groupés sur les montagnes voisines. Des petits rochers de marbre et de granit se découvrent à tout moment, tandis que les bosquets se font de plus en plus rares. Je remarque aussi dans toutes les directions des champs de sorgho, de haricots et de millet. Il est à peine 10 heures que le sergent me propose de camper dans les huttes en vue. Désirant franchir aujourd'hui la crête de partage qui se découvre à une petite distance, je lui réponds « En avant », en lui désignant les montagnes. « Vous ne la traverserez que demain, » est sa réponse. Brandissant, en signe de défi, mon bâton dans la direction des montagnes, je donne l'ordre d'avancer! La marche n'est pas reprise depuis plus d'une heure que le ciel se couvre de gros nuages. Plus aucune hutte ne s'offre à la vue, sauf bien loin au nord. Bientôt un formidable orage éclate, et des grêlons de la grosseur d'un petit œuf lui font l'«honneur» de s'abattre avec force sur la malheureuse caravane. Le ciel s'est complètement obscurci, la foudre éclate à tout instant et une pluie froide accompagnée d'un vent violent succède à la grêle. Et pas le moindre abri pour se réfugier! Une fois encore, je regrette amèrement de ne pas avoir suivi le sage conseil du sergent, je paie cher mon entêtement. Cet intermède se prolonge pendant une demi-heure, combien longue! Enfin, une éclaircie se produit. J'arrive devant deux débris de huttes dans lesquelles l'eau est entrée aussi facilement que dans le sable. Tous grelottent et, après avoir de nouveau scruté l'horizon et m'être assuré que je suis encore éloigné de plusieurs heures de la chaîne des montagnes bleues, qui semblent s'éloigner à mesure que j'avance, je décide de ne pas pousser plus avant. Que ne l'ai-je fait plus

tôt! On est heureux de ma détermination et peu de temps après de grands feux reconfortent tout le monde. On répare tant bien que mal les huttes et les porteurs, trop éloignés des feux, s'accroupissent *les uns derrière les autres*, pour se réchauffer mutuellement. Six chèvres font les frais du repas ; mais, après cette formidable douche, la joie ne renaît pas, et puis il fait trop humide dans les huttes pour que les visages se dérident. Je suis tout près de la tribu « Baouda », dont on voit les villages au nord. Ils sont insoumis, mais non aussi guerriers que les « Pendolo ». Comme les sentiers qui conduisent à leurs villages sont couverts de pièges, je n'envoie pas de soldats chez eux, d'autant plus qu'on ne manque pas de vivres et que je me réserve de revenir plus tard ici, pour tâcher de soumettre ces sauvages

Un des soldats, en escortant les porteurs à la rivière pour y puiser de l'eau, est tombé dans une traque dressée par les insoumis. Ce piège consiste en une excavation d'une profondeur de 1 mètre environ sur 20 centimètres de largeur. Il est pratiqué au bord du sentier; l'orifice, recouvert de feuilles et de terre, est caché par les herbes du chemin. Une dizaine de pointes de fer empoisonnées garnissent le fond du trou. Trois sont entrées dans le pied du malheureux. Je lave la blessure avec de l'ammoniaque et de l'acide phénique. Après avoir appliqué un bon bandage, je lui prescris le repos. Quoique souffrant, aucune plainte ne lui échappe.

2 septembre.

La blessure n'a pas empiré, mais le soldat est dans l'impossibilité de marcher seul. Deux de ses camarades l'accompagnent, le soutiennent et lui permettent de poursuivre la route. Parti à 7 heures, il est 9 heures quand je gravis enfin la fameuse chaîne de montagnes. Une heure après, j'arrive le premier au sommet, où j'aperçois à l'infini, les montagnes qui forment la vallée du

Nil. Tant de beautés ne peuvent me laisser insensible. D'un brusque mouvement, je soulève mon chapeau et, ma pensée tournée vers la mère-patrie, je crie : « Vive le roi ! » Mes soldats me regardent avec un étonnement bien compréhensible, mais je ne connais pas encore suffisamment le kisuahili pour leur expliquer le motif de cette démonstration enthousiaste.

Les indigènes ont fui les villages ; ils sont cependant en vue sur des monticules et armés les uns de lances, les autres de flèches ou de fusils. Toutefois, ils ne semblent pas désirer la guerre Ce sont des indigènes de la tribu des « Licoti ». Aucun piège ne se rencontre dans les sentiers et on me signale le bétail à quelques centaines de mètres à peine.

Après l'installation du camp, les indigènes, pénétrés de mes intentions pacifiques s'approchent insensiblement ; ils viennent, après bien des hésitations s'incliner jusqu'à terre devant moi. Ce sont de grands et forts gaillards, bien muselés, effet de la gymnastique qu'ils doivent exercer continuellement dans ce pays de montagnes par excellence. Après leur avoir présenté la main, qu'ils touchent à peine, ils exécutent, au son d'un « cor », des danses individuelles aussi drôles que désordonnées. Comme un simple pacha, j'assiste impassible à toutes ces démonstrations de joie, que je me garde bien d'interrompre. Au bout d'une bonne demi-heure de ce divertissement, ils se décident, faute de souffle, à cesser ces sarabandes d'un nouveau genre Sur mes conseils, ils vont appeler leur chef ; mais ils reviennent bientôt en m'affirmant qu'il est « malade » ! Ils sont porteurs de poules, d'œufs et de lait de vache. Me voilà donc avec des indigènes sociables quoique fortement bâtis. J'en suis d'autant plus heureux que, depuis la région d'Iremu, je n'en ai plus vu un seul venir spontanément à moi. Ici, heureusement, la force brutale ne prime pas le droit, sinon c'est moi qui serait le « nègre » avec des hercules de cette envergure.

Comme je suis arrivé chez des indigènes qui me paraissent pacifiques, je dédouble mes sentinelles de nuit et ne fortifie pas

le campement. Mes pauvres soldats et mes porteurs ont besoin de repos et c'est avec un ensemble parfait qu'ils entrent dans les huttes dès que la nuit paraît. Je renouvelle le pansement de mon blessé, dont l'état s'améliore; je vais ensuite me jeter dans les bras de Morphée.

3 septembre.

Malgré le dimanche et la pluie, comme il me tarde de voir ce fameux lac Albert, je décide la marche afin d'arriver demain au poste qu'occupe M. Bryde. Des vallées couvertes de bosquets, des montagnes, des cours d'eau et des marais sillonnent la route. Cette partie du pays est tout autre que celle parcourue jusqu'à ce jour. Les villages sont nombreux et les cultures couvrent une grande superficie du terrain fertile que je traverse.

Vers midi, sept magnifiques éléphants, qui broutent à l'aise, me sont signalés. Cette fois, j'organise une chasse avec cinq soldats. Nous nous approchons lentement dans les hautes herbes, qui nous cachent complètement. Arrivé à une bonne centaine de mètres, je tire sur celui qui est le plus rapproché et mon coup de fusil est suivi de cinq autres, envoyés par les soldats. L'éléphant atteint lève la trompe, qu'il promène dans tous les sens, bat des oreilles et semble cloué au sol. Une seconde décharge lui est envoyée, et cette fois j'espère bien le voir tomber. Erreur, s'étant aperçu d'où partait le « plomb », il se dirige, d'un pas mesuré, dans une direction opposée à la nôtre. Deux nouvelles décharges n'ont pour effet que de faire prendre un « temps de trot » au dur pachyderme. Il est bientôt hors d'atteinte ainsi que ses congénères. Cette chasse a duré près d'une heure. Nous sommes tous en transpiration et nos effets sont abîmés par les ronces et les hautes herbes. Plus de vingt-cinq balles ont été envoyées à l'animal et n'ont eu pour résultat que de le décider à « prendre un temps de trot »! J'en conclus que les balles d'Albini ne doivent pas, à deux

cents mètres, produire plus d'effet sur l'épaisse carapace des éléphants qu'une pomme de terre sur l'homme. Je retourne bredouille auprès de la caravane, qui m'attend ; beaucoup de mes gens s'amusent de ma déconvenue.

Quelques heures plus tard, après avoir franchi une grande montagne qui domine la région, une petite troupe m'est signalée. C'est le chef arabisé Boké, qui, escorté de ses nyampara, vient à ma rencontre pour me souhaiter la bienvenue. Au moment où il se prosterne devant moi à la manière arabe, deux coups de feu retentissent qui mettent toute la caravane en émoi. Ce sont ces farceurs de nyampara qui, pour accentuer la joie ressentie de rencontrer un blanc, ont tiré deux coups de feu en l'air. Escorté du sultan et de ses sous-chefs, je me dirige vers le centre du village, dont une heure nous sépare encore. Boké me montre tous les villages environnants en me disant qu'il en est le chef incontesté. Bientôt nous atteignons le centre de la localité et, à ce moment, trois nouveaux coups de feu sont tirés par les indigènes qui l'occupent. Quel honneur ! Si cela continue, on tirera le canon au village suivant. *Vanitas vanitatum !* Après la distribution des présents, en échange de chèvres et de poules, je fais le tour des huttes. Tous ces nègres me prennent probablement pour un ogre, car, dès que j'approche, les femmes, suivies de leurs rejetons, se précipitent dans les huttes, qu'elles ferment avec empressement. Lorsque je m'éloigne, plusieurs petites têtes, roulant de gros yeux, se montrent timidement à l'ouverture des habitations, mais les petits poltrons n'ont garde de franchir le seuil de leur cachette. Il faudra quelque temps encore avant d'avoir persuadé les indigènes que le blanc n'est pas le monstre de la légende nègre. Ce qui retardera la civilisation dans ces contrées encore à demi-sauvages, ce sont les arguments dont se servent beaucoup de mères quand les enfants crient, pleurent, ou enfreignent leurs défenses : « Si vous ne cessez pas, disent-elles, je vais appeler l'homme blanc pour qu'il vienne vous manger ! » Comme bien on pense,

de telles perspectives produisent un effet magique sur les petits négrillons qui n'ont jamais vu le « croquemitaine pâle » dont on leur fait un épouvantail. Ces menaces d'être mangés par l'homme blanc, faites très souvent par des anthropophages, ne manquent pas de piquant !

Et voilà pourquoi, dès que le blanc se montre dans certaines contrées, les jeunes nègres disparaissent à toutes jambes, en poussant des cris de frayeur. Être mangés n'est pas plus dans le goût des nègres que dans celui des blancs.

4 septembre.

L'aube paraît à peine que je suis sur pied. J'ai été énervé toute la nuit et ma pensée, au cours de ma longue insomnie, va uniquement vers le lac Albert. Mon impatience d'arriver au terme du voyage est tellement grande que je ne cesse d'arpenter le village de long en large pendant les préparatifs du départ, qui me semblent bien longs. Enfin, le signal est donné; au moment de quitter la localité, deux nouveaux coups de feu sont tirés en mon honneur! J'ai revêtu la grande tenue: le chef Boké m'accompagne. Cet habillement, inconnu dans la région, ne manque pas de produire l'admiration, aussi bien des soldats que des indigènes. Le point de mire est incontestablement ma décoration, que des yeux brillants fixent avec persistance. Je suis « très entouré » des naturels, qui viennent sur le sentier me dévisager et pousser toutes sortes d'exclamations Ils en hèlent d'autres qui accourent grossir le nombre de mes admirateurs. Seulement, c'est bien plus l'habit que le moine qui est l'objet de leur curiosité. Quoi qu'il en soit, je suis satisfait de l'impression produite.

Quelques heures après, je gravis en serpentant une immense montagne. Arrivé au faîte, un panorama inoubliable s'offre tout à coup à ma vue. A l'est, à quelques centaines de mètres plus bas, une vaste et belle plaine unie et verte, parsemée çà et là de

gros arbres : plus loin, bien loin près de l'horizon, une énorme nappe azur : le lac Albert. Puis, à cinq ou six lieues vers le nord, une rivière, semblable à un cordon blanc de cinq centimètres de largeur, décrivant dans un sillon argenté, une forte courbe vers l'est. C'est le « Nil blanc » ! le fameux Nil, berceau des Pharaons, ce Nil de Moïse dont on parle depuis les temps les plus reculés de l'humanité ! Mes yeux se remplissent de douces larmes et, tendant les bras comme pour le serrer, je crie : « Te voilà donc, Nil, rêve de ma jeunesse ! » Du haut de cette montagne, il me



Le Nil blanc

semble que je le domine et que je sors vainqueur, du défi que, dans mon imagination, il m'avait lancé. Tant de beautés de la nature me rendent rêveur et, après avoir remercié le Tout-Puissant de sa protection, je me découvre et crie d'une voix vibrante : « Hourra ! Hourra ! Hourra ! » en agitant aussi haut que possible et d'une main nerveuse mon couvre-chef. L'écho me renvoie le triple hourra comme un souhait de bienvenue.

Je ne sais combien de temps je suis resté en extase devant ce tableau à la fois fastueux et grandiose, mais lorsque je me suis décidé à continuer ma route, il était plus de midi.

Je constate maintenant la présence de petites pierres scintillantes près des rochers qui nous entourent. J'approche du

« blanc », car des soldats et des femmes viennent à la rencontre de la caravane pour souhaiter la bienvenue à leurs amis. Peu après, j'aperçois enfin le poste Les soldats tirent trois coups de feu pour annoncer mon arrivée et le chef, que je relève, vient à ma rencontre. Les soldats, sur deux rangs, « présentent » les armes. Une vigoureuse poignée de main échangée je fais connaître le but de ma mission, qui consiste à fonder Mahagi, près du fort égyptien construit, au lac Albert, par Emin Pacha.

Après le repas, j'inspecte les soldats et les porteurs. Aucun de mes septante nègres ne manque à l'appel et, sauf trois blessures produites par les sanguléla, tout le monde est bien portant. Ainsi donc depuis Avakubi, où commence le portage à dos d'homme, pas un décès ne s'est produit parmi les noirs qui m'ont escorté. C'est là un résultat inespéré; pendant près de deux mois, nous avons traversé des contrées aussi accidentées qu'insalubres. Il y a progrès depuis le temps, pas bien éloigné, où les blancs perdaient la moitié de leurs nègres après la traversée de la ténébreuse forêt de l'Aruwimi! Ces progrès marquants sont dus au mode du service de portage établi dans la région.

M'ayant fait une description de la situation politique de la région, M. Bryde, qui a accompli son terme de service, se décide à retourner sans plus tarder à Avakubi. Puis l'ayant conduit jusqu'à mi-chemin de la première étape je rentre au poste, en me disant comme l'ancien : « A demain les affaires sérieuses! »



DEUXIÈME PARTIE

Au Lac Albert

• MAHAGI •

INSTALLATION DU POSTE

La frontière sud de l'enclave de Lado a été déterminée, entre les gouvernements anglais et congolais, par une ligne de vingt-cinq kilomètres, partant immédiatement au sud du fort de Mahagi-Sokair et se prolongeant jusqu'à la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.



En vertu des ordres que me donne le gouvernement, je dois occuper Mahagi même, ou un point s'en rapprochant sensiblement, situé dans la direction nord-ouest. Comme point de repère, on me signale le fort égyptien d'Emin Pacha, près d'une baie. Pendant huit jours, je me livre à de vaines recherches pour

découvrir le village de Mahagi. Les vieillards et les chefs que je questionne ne connaissent pas de village de ce nom. Quelques indigènes cependant m'indiquent l'emplacement occupé jadis par un campement madhiste, lorsque ces fanatiques nomades remontèrent le Nil et vinrent s'installer dans la région du lac Albert, pour y faire reconnaître les lois du Prophète. Les nègres de la région dénommaient les Derviches « Madi » ; ils auront, par extension, appelé « Mahagi » l'emplacement qu'ils ont occupé. D'autre part, quand Emin Pacha, gouverneur de la province équatoriale, arriva au lac Albert, il fit construire deux forts à la rive occidentale, qu'il appela, en souvenir du Mahagi des Derviches, l'un Mahagi-Kebir, situé en territoire britannique, au sud du second parallèle nord, l'autre Mahagi-Sokair, édifié sur le territoire cédé à bail à l'Etat congolais, au nord de ce même parallèle.

Après trois jours de nouvelles recherches, je trouve enfin un amoncellement de terre représentant les ruines de l'ancien fort égyptien de Mahagi-Sokair et immédiatement les dispositions sont prises pour installer le poste de l'Etat.

Sans aucun doute, j'aurais construit la station au fond de la belle baie où se trouve notre port, mais le manque d'eau potable dans les environs, les nombreux marais avoisinants, ainsi que la mauvaise situation climatérique me décident, après de nombreuses marches et contre-marches, à chercher un emplacement offrant des conditions plus favorables. Après quatre nouveaux jours de recherches, nous campons définitivement, à la grande joie de tout le personnel, que ces tâtonnements ne laissaient pas d'énerver. L'emplacement choisi, à trois lieues nord-ouest de la baie, constitue un vaste plateau, à l'abri des vents, entre la première et la deuxième chaîne de montagnes qui forment la vallée du lac. Il est situé au centre de nombreux villages et offre les conditions essentielles d'installation nécessaires : salubrité, eau potable, sol fertile, termitières pouvant fournir l'argile nécessaire aux constructions, ainsi que des arbres pour les charpentes.

CONSTRUCTION DU POSTE
et des VOIES DE COMMUNICATION

Cinquante fusils Albini et deux cents cartouches, voilà ce que je possède quand, le 29 octobre 1900, j'arrive avec tout le personnel, composé de cinquante soldats, quarante-six femmes de soldats, quinze travailleurs et dix gamins, chez le chef Songé. Je débute par un grave échec politique : la fuite précipitée des indigènes dans les montagnes; d'autres, plus peureux, sont partis avec armes et bagages vers les villages plus éloignés. Par des cris de paix : « Molembé, Molembé » (en paix, en paix), nous cherchons à les rassurer, mais ils sont craintifs et ce n'est qu'après bien des hésitations que, le jour suivant, certains d'entre eux s'aventurent près de leurs huttes abandonnées.

Je parviens cependant à les tranquilliser en me présentant seul au milieu d'eux, leur serrant la main et les invitant à amener leur chef. Enfin, le lendemain, à la tombée du jour, les chefs Englé et Songé viennent au campement accompagnés des notables des villages. Je leur fais un exposé des droits de protection qu'accorde l'Etat aux peuplades soumises; Englé et Songé, après en avoir référé à l'assistance, déclarent accepter l'autorité de l'Etat pour leurs indigènes. Immédiatement, le « cornet » annonce la fin de la palabre et les indigènes regagnent les cabanes abandonnées.

Le jour suivant, dès l'aube, tout le personnel, plein d'ardeur, se met à l'œuvre pour la confection des cinq huttes en paille qui doivent constituer le poste provisoire de l'Etat. Bientôt des centaines d'indigènes, de tous les villages environnants, arrivent en chantant au poste, portant sur la tête de grosses bottes

d'herbes. Dès que les bottes sont jetées à terre, ils viennent danser et chanter devant ma tente en m'appelant : « Mukama diti, diti ! » (chef grand, grand). Tout cela est de bon augure et, heureux, je surveille mes braves soldats, qui travaillent d'arrache-pied aux habitations provisoires.

Quelques jours plus tard, je quitte les huttes indigènes infestées de vermine et je m'installe dans une des trois constructions en paille qui forment la station. Les deux autres bâtiments (!) sont affectés l'un au magasin, l'autre à la garde de police et au cachot. Immédiatement, les dispositions sont prises pour entamer la construction des habitations en pisé d'après le plan ci-contre.

Ce projet adopté, et après un nouvel examen détaillé du plateau sur lequel je vais installer le poste de l'Etat, je rassemble le personnel et donne les dernières instructions. Au moyen de lianes achetées aux indigènes et de quelques vieilles machettes, on se livre au débroussage d'une étendue de terrain de deux cents mètres carrés. Le sergent Mangapa est chargé de la surveillance des équipes de travailleurs placées sous les ordres des caporaux, tandis que je dirige l'ensemble des travaux, jalonnant d'un côté, mesurant de l'autre, rectifiant et donnant des indications à chacun.

Les indigènes, sous la conduite des chefs de village, apportent les matériaux (herbes, branches, ligatures et argile blanche venant du Nil, pour le blanchiment des habitations).

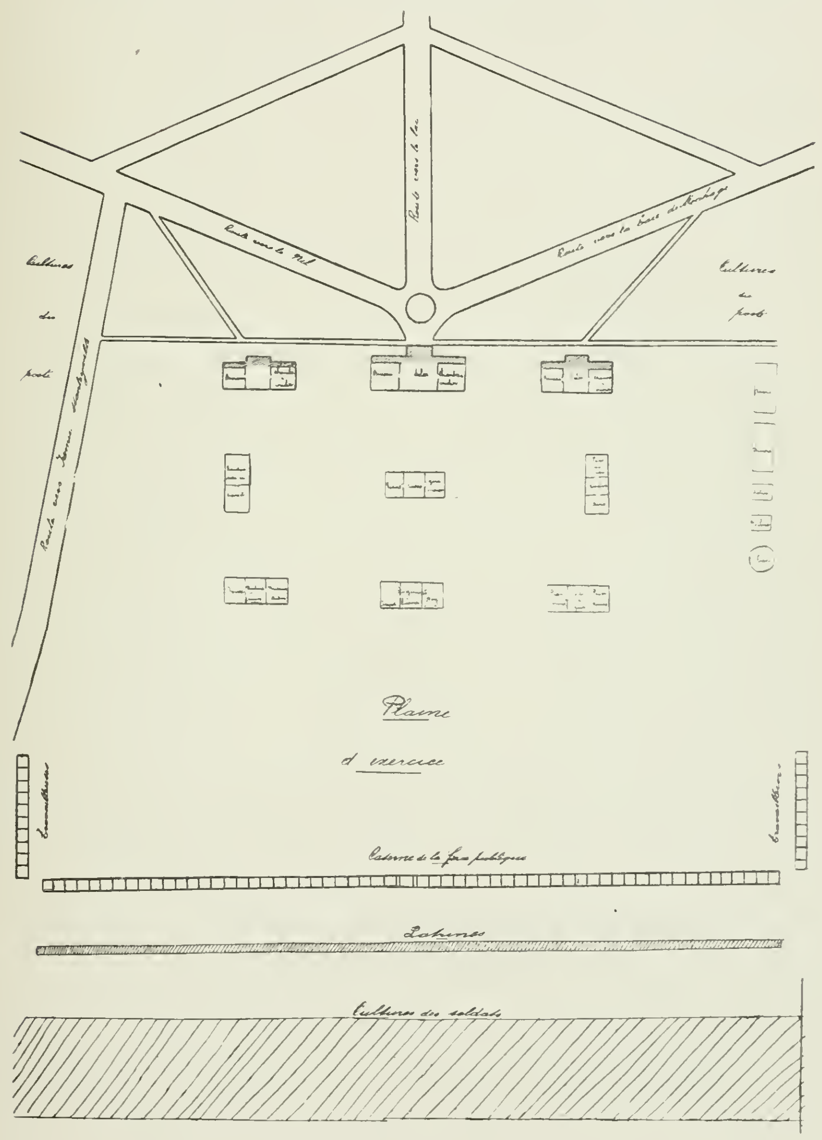
En même temps, j'entame la construction, vers l'est, de trois grand'routes, bordées ensuite d'arbres fruitiers, à cinq mètres d'intervalle.

Les cultures du personnel occupent le terrain libre avoisinant la station, et mon potager est installé à proximité d'une source. Plus tard, on tracera une quatrième route allant vers l'ouest, dans la direction de Stanleyville : mais on ne pourra y songer qu'après la soumission des tribus encore rebelles, qui habitent au delà de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.

Pendant la période d'installation, le tableau de travail est ordonné comme suit :

5 1/2 heures, réveil ;

6 heures, appel de tout le personnel aligné sur deux rangs et



inspection de la force publique en armes. Immédiatement après, les travailleurs et les femmes des soldats s'en vont aux travaux manuels, tandis que s'exerce la troupe ;

De 8 à 8 1/2 heures, repos;

De 8 1/2 à 11 1/2 heures, travaux de construction pour tout le personnel et visite, par mes soins, des malades, mon boy me servant d'aide pour les pansements ;

De 11 1/2 à 2 heures, repos ;

A 2 heures, rassemblement, garde montante et, jusqu'à 5 1/2 heures, mêmes travaux que le matin ;

A 6 heures, après le bain, repos jusqu'au lendemain ;

A 7 heures, couvre-feu ;

Les dimanche et jours fériés, repos complet.

Pour ce qui me concerne, toute la journée est prise par les travaux en cours, les différends à régler et les écritures.

Sauf quelques cas d'indiscipline vite réprimés, tout marche dans un ordre parfait. A peu de temps de là, une heureuse circonstance me permet de constater les liens qui m'attachent déjà à mon personnel : une fièvre intense m'avait retenu plusieurs jours au lit; quand je pus me lever, toutes les femmes, conseillées par les soldats, vinrent devant ma demeure chanter en l'honneur de mon rétablissement, disant, entre autres : « Dieu a bien voulu garder notre maître ! » Flatté d'une telle démonstration, je les en remerciai et c'est avec une nouvelle ardeur que je me remis à la tâche, convaincu que le dévouement des soldats m'était acquis. Après trois mois de travail régulier, trois constructions en pisé sont terminées (ma maison, la cuisine et la prison).

Clairon sonnant et suivi de tout le personnel, je vais prendre possession de ma nouvelle demeure, où je trouve un bien-être inconnu depuis longtemps. Il y fait frais et sain et, ici, la première nuit je dors comme un loir !

J'avais soigné, avec succès, toutes les blessures occasionnées à mes soldats par les flèches empoisonnées de sève de cactus,

lancées par les tribus encore rebelles, et la renommée du blanc qualifié de « mongonga mokoba » (grand médecin !) avait franchi les limites du poste, au point que plusieurs indigènes vinrent faire soigner des plaies purulentes, que je pansai à l'acide phénique.

Peu de temps après, toute une « smala » se présente au poste : le chef Badja, portant son unique petit garçon (atteint d'une longue plaie à la jambe) et escorté de nombreux indigènes. Badja me supplie de guérir sa progéniture. Tous les indigènes importants du village sont derrière leur chef et imitent ses gestes. A peine ai-je commencé le lavage antiseptique de la plaie, qu'un orchestre, composé d'une guitare, d'une flûte et d'un gong, se fait entendre pendant que les autres nègres se mettent à chanter et à danser lentement, tout en ne perdant pas de vue le malade. Peu après, la jambe entourée d'un beau bandage blanc, l'enfant est remis au père, lequel me remercie avec émotion et porte continuellement les mains à la bouche comme pour m'envoyer des baisers ! Quant aux indigènes, ils viennent tous se prosterner devant moi en me serrant la main avec respect. On prétend cependant que le nègre n'est pas reconnaissant ! Encore une légende qui disparaît.

Les principales habitations terminées, j'annonce aux soldats et aux travailleurs, logeant tous encore dans des huttes en paille, que chacun d'eux va construire sa maison. A cet effet, l'après-midi leur est laissée libre jusqu'à nouvel ordre. J'accorde deux lunes (deux mois) à chacun pour terminer sa construction et, afin de ne pas être en reste avec Bruxelles, j'annonce qu'un « concours de façades » aura lieu, lors de l'achèvement complet des maisons d'après un modèle uniforme. Des prix, consistant en rasoirs, couteaux, pagnes, etc., seront accordés aux hommes dont les bâtisses auront été les mieux faites ; en revanche, celles mal édifiées seront détruites. Entretemps, je pousse activement les voies de communication vers le lac Albert, le Nil et Stanleyville. Chacune d'elles a six mètres de largeur et comme le sol

est très uni et peu boisé près du poste, les travaux avancent rondement. Les deux premiers kilomètres terminés, je réunis les chefs des villages avoisinant les routes et leur annonce que, dorénavant, ils auront à exécuter, sur leurs territoires respectifs, les travaux de construction et d'entretien de routes et ponts ; j'adjoins à chacun deux soldats-cantonniers, pour veiller à la bonne marche du travail. Dès ce moment, des palabres à ne pas en finir surgissent ; tous les jours je suis assailli de réclamations et de menaces de quitter le territoire, par les plus paresseux et les plus grincheux. Ils cherchent, par tous les moyens, à se soustraire à ce devoir. Parfois aussi ce sont des chefs qui prétendent que le terrain à débrousser n'est pas situé sur leur territoire, ou bien, pour la construction des ponts rudimentaires, que, les cours d'eau ne passant pas dans leur village, ils n'ont pas à s'en occuper. C'est à tel chef à faire ce pont, vu que la rivière passe plus près de son village. Naturellement ce chef proteste, prétextant que, la route ne parcourant pas son domaine, il n'a rien à y voir. D'autres fois, ce sont mes cantonniers improvisés qui viennent se plaindre, alléguant que le cornet d'alarme retentit dès qu'ils sont en vue des huttes, et que nos vaillants frères noirs, abandonnant les villages comme par enchantement, s'éclipsent dans les hautes herbes ou sur les rochers, en narguant le représentant de l'autorité !



Route vers le Nil

Pour les parties de terre dont les limites donnent lieu à contestations, je me rends sur le terrain. Après avoir entendu les intéressés, qui se renvoient, avec un accord touchant la partie à construire, je décide moi-même la séparation des villages, augmentant ainsi l'étendue de leur domaine. Sans cette détermination, il est fort à craindre que l'achèvement des voies de communication ne soit compromis.

Toutes les maisonnettes du personnel étant terminées le 1er juillet 1901, jour de l'anniversaire de la fondation de l'Etat Indépendant du Congo, je passe l'inspection minutieuse des habitations. Sauf quelques travailleurs, tous ont rivalisé d'ardeur et méritent d'être encouragés. Les maisonnettes des soldats de la tribu « Mobenge » sont particulièrement bien finies, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, où les objets de quelque valeur sont mis en évidence sur les tables et les escabeaux; les femmes des soldats, affublées de leurs plus beaux atours, me font les honneurs de leur « home ». Après la proclamation des quinze vainqueurs, commence la distribution des prix, réhaussée par la présence de tout le personnel en grande tenue. Pour donner plus d'éclat à cette réjouissance, j'accorde une remise générale des punitions et cinq chèvres feront les frais d'un festin qui s'organise pour l'après-midi. Les trois premiers prix vident un verre de vin avec le « président-organisateur du concours de façades ». Le restant de la journée se passe en réjouissances populaires en honneur dans la mère-patrie : jeu de l'œuf (pour les femmes), mât de cocagne, concours de tir à la cible, course de vitesse (cent mètres), course de fond (trois kilomètres), course dans les sacs. Ces divertissements, tout à fait inconnus dans la région, amusent beaucoup le personnel, et les indigènes des villages les plus rapprochés qui forment le cercle, rient et poussent toutes sortes d'exclamations, provoquées par la joie que leur procurent ces « nouveaux jeux ». Pour finir dignement cette journée, tout le personnel vient chanter et danser au son du tam-tam devant ma demeure jusque bien tard, la pleine lune daignant s'associer à la fête.

POSTES DE RAVITAILLEMENT

La construction du poste et des routes étant suffisamment avancée, j'installe des postes de ravitaillement échelonnés à un jour de marche (cinq lieues), dans les villages que traversent ordinairement les caravanes, qui se rendent aux autres stations.

Ces abris en pisé se composent d'une maison pour blanc, d'un magasin à vivres, d'une habitation pour soldats, de huttes pour les porteurs et d'une latrine. Autour de ces haltes, de vastes champs de patates douces forment une réserve, afin d'éviter la famine aux courriers. Un nyampara est chargé de veiller à la remise des vivres aux caravanes et à l'entretien du poste, dont le chef de village a la surveillance. Le premier poste de ce genre est installé au fond de la baie de Mahagi, à l'endroit même où j'aurais dû éventuellement construire la station. Un petit port y est aménagé de manière à permettre, aux bateaux de faible tonnage et aux pirogues d'aborder facilement.

Au débarcadère, un poteau indicateur est planté avec cette mention :

MAHAGI
PORT CÉDÉ A BAIL AU ROI SOUVERAIN
DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO
POSTE MILITAIRE ☛ 15 kilomètres

Le second poste de ravitaillement est construit chez le chef Dobukelu, aux sources du Nil Blanc; les troisième, quatrième et cinquième sur la route d'Irému-Stanleyville, à un jour de marche d'intervalle, soit chez les chefs Boké, Kilikoi et Boo.

L'emplacement attribué à ces postes donne, dès le début,

d'excellents résultats quant au ravitaillement des caravanes: en arrivant au gîte, elles n'ont plus à redouter, comme précédemment, la famine. D'autre part, les indigènes, qui craignaient le vol de leurs récoltes, ne fuient plus à l'approche des caravanes et viennent, au contraire, offrir en vente des poules et du maïs.

Les vivres distribués sont payés une fois par mois aux chefs de tribu, à raison de quatre centimes par ration, représentée par un petit bâton.



GÉNÉRALITÉS GÉOGRAPHIQUES OROGRAPHIQUES et GÉOLOGIQUES du LAC ALBERT . . . .

Situé à six cent cinquante mètres d'altitude, le lac Albert a une étendue approximative de deux cent vingt kilomètres de longueur sur trente de largeur. L'eau est limpide et légèrement salée; le fond sableux est rempli de coquillages les plus variés et de toutes couleurs. Le lever du soleil est merveilleux. A 6 heures, Phebus apparaît à l'horizon et s'élève graduellement, reflétant ses rayons d'or sur la nappe d'eau azurée. A 6 heures du soir, il disparait auréolé de feu. Le reflet de la pleine lune sur le lac



Au bord du lac Albert

n'est pas moins poétique, sa pâle clarté illumine tendrement, pendant la plus grande partie de la nuit, le silencieux plateau. Vers 10 heures du matin, le vent se lève et le lac s'agite progressivement. Bientôt la houle se forme et les vagues se jettent contre les rochers ou se perdent dans le sable. En ce moment, le lac a le même aspect que la mer. A 4 heures, le vent tombe et le lac redevient calme jusqu'au lendemain. Les tempêtes sont rares et ne se produisent que pendant la saison des pluies. Elles sont d'une violence extrême. Aux grands coups de vent qui en sont le prélude, succède une pluie torrentielle, mêlée de gros grêlons. On ne saurait, en Belgique, se faire une idée de la violence de ces tempêtes. Des vagues de plus d'un mètre vont se jeter avec fracas sur les rochers, puis retombent en écume dans le réservoir du Nil. Dès que la tempête s'annonce, les indigènes amarrent leurs pirogues, et tous, pâtres, cultivateurs, pêcheurs se réfugient dans leurs huttes, avec les troupeaux. L'ouragan cause des ravages énormes dans la campagne environnante; parfois des champs de sorgho et de maïs sont littéralement hachés et les récoltes perdues. Les arbres fruitiers sont dépouillés de leurs feuilles et les fruits arrachés ou abîmés par les grêlons. Aussi, après une violente tempête, je recevais des doléances de tous les chefs qui allaient jusqu'à me demander le moyen de remédier à cet état de choses!



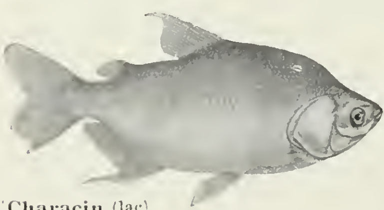
(Ibis)

Le lac est peuplé d'une grande variété de poissons qui tiennent du poisson de mer et de celui d'eau douce. Ces derniers viennent principalement de la rivière Semliki et du Nil Victoria. Certains d'entre eux atteignent jusque

deux et trois mètres. Quand l'eau est calme, on peut admirer, à tout instant, des poissons de différentes grandeurs, qui se plaisent à sauter à plus d'un mètre de l'eau, pour saisir les nombreux insectes qui volent à la surface. Les hippopotames et les crocodiles y pullulent. Sur les berges, ainsi que sur les bancs de sable, de grands oiseaux aquatiques, tels le héron, la cigogne, le marabout, l'aigrette, le pélican, la spatule, l'ibis, le canard, etc., dont le cri seul trouble le silence, habituel du lac. Peu chassés, ces animaux ne s'effraient pas à la vue de l'homme et se laissent facilement approcher jusqu'à une dizaine de mètres. Sur les arbres des rives et dans les hautes herbes, reposent des multitudes d'oiseaux aux couleurs éclatantes et bigarrées, ainsi que des mouettes, qui, à la tombée du jour, se réunissent et exécutent, à fleur d'eau, des conversions savantes à rendre jaloux nos étourneaux. Des traces de buffles, d'éléphants, de léopards et d'antilopes, venant s'abreuver, se remarquent fréquemment. De nombreux singes habitent les creux boisés.

Toute médaille a son revers : il en est également ainsi du lac, dont les beautés signalées n'empêchent pas les environs d'être très malsains, non parce que la chaleur y est extrême, mais à cause des nombreux marais, qui répandent des odeurs fades, et aussi des myriades de moustiques et autres insectes malfaisants qui, dès la tombée du jour, y grouillent.

Mon premier voyage sur le lac fut marqué par un incident assez bizarre : J'examinais, en « bac », les berges pour y trouver le fort égyptien, quand mon attention fut attirée sur un gros échassier, que notre approche ne semblait nullement inquiéter. Son grand bec me frappa particulièrement par les trois couleurs qui l'ornaient et faisaient miroiter exactement — ô ma patrie ! — celles de la Belgique, *rouge*, *noire* et *jaune*. Ma joie mêlée de surprise était tellement grande que je ne songeais même pas à



Characin (lac)

tirer l'animal national. Heureusement l'oiseau donna quelques signes d'inquiétude. A l'instant même, je saisis le fusil d'un soldat et envoyai une balle à l'insulaire qui s'abattit. Trois soldats se jetèrent à l'eau et ramenèrent le gros oiseau qui se débattait dans une dernière convulsion. En inspectant attentivement les couleurs du bec, je grattai un peu la corne afin de m'assurer si ce n'était un tour de quelque facétieux Arabe qui aurait « peint » le bec à mon intention. Mais non, les couleurs étaient naturelles. Bon présage, concluai-je en abordant chez le chef Tokukenda, avec mon butin, que tous les indigènes vinrent examiner et dont la classification est la suivante :

« Ephippiorhynchus senegalensis, sorte de « jabiru », animal de la famille des cigognes, qui s'étend au travers de l'Afrique. Encore nommé Iaddle-bellet stork, c'est-à-dire « cigogne » à bec en forme de selle. »

C'est le seul oiseau de l'espèce que j'ai vu dans la région du lac Albert et du Nil, pendant mon séjour.



Jabiru

Les rives du lac sont sablonneuses, la plaine est argileuse et la chaîne de montagnes qui sépare les eaux du Nil de celles du Congo, ainsi que les montagnes qui forment la vallée du lac Albert, sont rocheuses. Dans la plaine et sur les chaînes de montagnes, on remarque des monolithes de marbre et de granit. Le minerai de fer est abondant et surtout parmi la tribu Koro. Les roches des montagnes, qui constituent la vallée du lac, contiennent des quantités de pierres scintillantes appelées mika ou encore grisaille. Leur présence à fleur de terre fait supposer l'existence de gisements aurifères.

La température ne varie guère sensiblement aux environs du lac, mais, dès qu'on aborde la crête de partage, le froid devient vif à la tombée du jour. Quant au vent, il y souffle toujours

avec violence. Pendant la saison sèche, le thermomètre marque régulièrement de trente-sept à trente-neuf degrés centigrades entre midi et 2 heures. Quand, à ce moment de la journée, le simoun du désert saharien ou le vent chaud fait son apparition, la chaleur devient étouffante et presque insupportable. En saison de pluies, la température varie entre trente et trente-cinq degrés. L'altitude est de mille cinquante mètres au poste de l'Etat, atteint mille trois cent cinquante mètres au village Boké, de deux mille à deux mille cinquante mètres à la crête de partage et deux mille cinq cents mètres au point culminant de cette même crête. Il y a, par conséquent, une différence de niveau de près de deux mille mètres entre le lac et la partie la plus élevée de la crête de partage, soit sur une distance de moins de quarante kilomètres.

Dans le bassin du lac Albert, le sol, semblable à celui des rives du haut Nil, est plutôt stérile à cause des grandes sécheresses de ces régions. Aussi les parties boisées sont-elles rares. L'herbe sauvage, entremêlée de fougères, couvre le sol sur une étendue de terrain de quatre-vingts kilomètres environ, soit depuis le lac jusqu'à l'entrée de la forêt de Kilo. Ce n'est que dans les ravins et à proximité des marais et cours d'eau qu'on rencontre de petits bosquets au frais feuillage, précurseurs d'une certaine fertilité.

Il y a deux saisons parfaitement déterminées; août à novembre, saison des pluies (période la moins chaude); fin novembre à février, saison sèche (période très chaude). Au mois de mars, une courte saison de pluies recommence pour prendre fin en avril, et pendant les trois derniers mois (mai, juin et juillet), une nouvelle saison sèche y succède, qui est aussi la plus brûlante.

Fin juillet, quand les nuages commencent à s'amonceler, les chefs de tribu organisent de grandes fêtes dans les villages et, durant les danses, aspergent les indigènes d'herbe mouillée. Ce signe annonce la prédiction de l'Esprit, transmise par le

féticheur, que la saison des pluies est proche. Après avoir indiqué les parties du sol à ensemencer et la nature des cultures à produire, les chefs de tribu délèguent leurs nyampara à la surveillance des champs. Les indigènes se rendent aux travaux agricoles et commencent le défrichement des terres. Les premières pluies marquent l'époque des semailles. Les cultures en plaine se composent de sorgho, millet, haricots, maïs, patates, manioc, tabac et de bananeries. Il n'est formé qu'un seul champ de culture de la même espèce pour tout le village. Quand la moisson approche, des multitudes de colibris s'abattent sur le sorgho et le millet. Pour parer aux ravages énormes que font ces oiseaux, les enfants sont envoyés dans les champs de sorgho, dont les tiges atteignent, en pleine maturité, plus de deux mètres. Séparés l'un de l'autre dans le champ entier, les gamins guettent l'arrivée des ravageurs. Dès que la volée s'approche des cultures, tous ces enfants poussent ensemble les cris perçants les plus divers, en agitant vivement les bras en l'air. Ces épouvantails vivants produisent l'effet attendu, car la bande de maraudeurs, étonnée, change de direction et va s'abattre sur les arbres environnants. La première fois que j'assistai à cet étrange spectacle, ma surprise fut grande; n'ayant entendu que des clameurs sortant des champs, je ne saisissais pas la portée du stratagème. Ce n'est qu'après avoir vu les silhouettes gesticulant et la nuée d'oiseaux fuyant que je compris et, en riant, je félicitai le chef Englé de son ingéniosité.

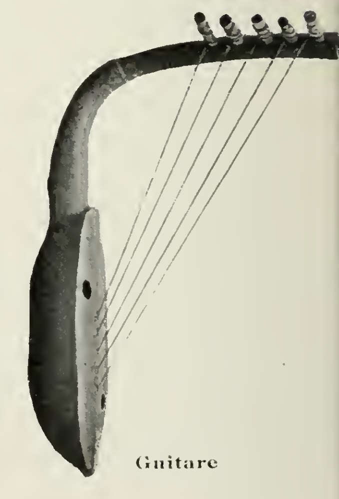


Enfants de la région du Nil *

La récolte entrée, la fête de la moisson, d'une durée de trois

jours, est organisée par les chefs de tribu. Dès l'aube, les indigènes jouent du cor, en guise d'invite à se réunir chez le sultan ; bientôt la smala commence. Assis sur un grand escabeau et entouré de tous ses nyampara, femmes et enfants, le chef, tenant en main un petit bâton fétiche, donne le signal des réjouissances. Les autres indigènes et leur famille dansent et chantent les louanges du grand et puissant chef. Rassemblés en cercle, les femmes et enfants au centre, ils exécutent, bannière déployée et en chantant, un pas tournant, ayant comme pivot un bâton planté au milieu du lieu de réjouissance. Le tambourin, la trompe, la flûte et la guitare animent les danseurs. Par instant, un homme se détache du groupe et vient exécuter devant le chef un pas qui se résume à se plier en deux et à lever vivement et alternativement l'une ou l'autre jambe en même temps que le bras. Après une demi-heure de ce charabia, les nyampara distribuent le « pombé » traditionnel (bière capiteuse faite de sorgho ou de millet fermenté). Tous boivent à la jarre qui circule à la ronde. Un autre sous-chef distribue de la viande fraîche, de plusieurs chèvres qu'on vient d'égorger et que les naturels dévorent crue et non assaisonnée. La fête reprend aussitôt ; après une couple d'heures de ce divertissement, la plupart des participants sont gris, et leur visage exprime l'idiotie. Les femmes d'âge mûr se


Tambourin

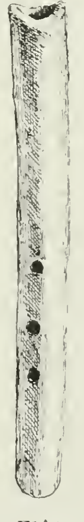

Guitare

Trompe en fibre
(2 mètres)

distinguent par leur exubérance. Parfois, l'une d'elles tombe, au grand amusement de l'assistance. La réjouissance se termine ordinairement à la tombée du jour, à moins qu'il n'y ait pleine lune ; dans ce cas, la danse se poursuit toute la nuit.

Je me plaisais à assister à ce genre de fête, qui me fournissait l'occasion d'haranguer la tribu, l'encourageant à augmenter ses cultures afin de se tenir à l'abri d'une famine résultant de sécheresse extrême, d'une invasion de sauterelles ou de toute cause analogue qui, précédemment, avait provoqué, à plusieurs reprises, l'émigration en masse vers la côte orientale.

Presque toutes les tribus suivirent sagement ces conseils: un an après, je pouvais constater que nous étions hors d'atteinte de la famine, les cultures ayant plus que doublé dans la plupart des villages.



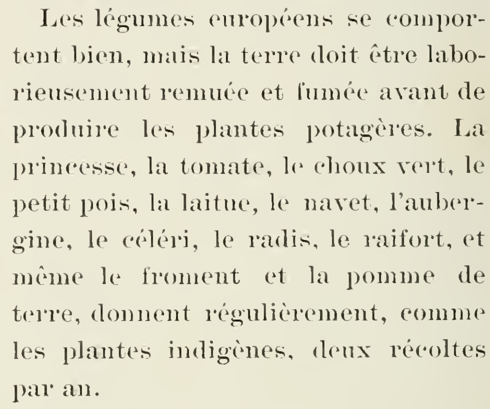
Flûte

L'ARBORICULTURE

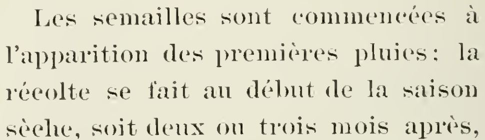
L'arboriculture se compose principalement du baobab, de l'acacia, du cactus gigantesque (chandelle et autres) et d'une quantité d'arbres et d'arbrisseaux à épines qu'on rencontre généralement parmi les terres stériles.

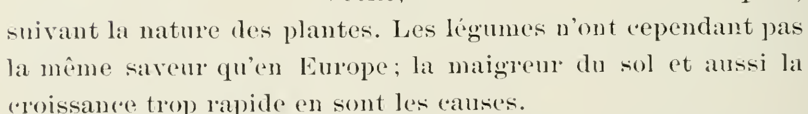


Baobab



Les légumes européens se comportent bien, mais la terre doit être laborieusement remuée et fumée avant de produire les plantes potagères. La princesse, la tomate, le choux vert, le petit pois, la laitue, le navet, l'aubergine, le céléri, le radis, le raifort, et même le froment et la pomme de terre, donnent régulièrement, comme les plantes indigènes, deux récoltes par an.





Les semailles sont commencées à l'apparition des premières pluies : la récolte se fait au début de la saison sèche, soit deux ou trois mois après, suivant la nature des plantes. Les légumes n'ont cependant pas la même saveur qu'en Europe ; la maigreur du sol et aussi la croissance trop rapide en sont les causes.

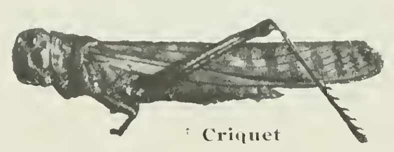
Comme arbres à fruits exotiques, le papayer, le citronnier, le groseillier du Cap se développent normalement, ainsi que l'arbre ornemental « lilas de Perse », dont la fleur bleu-rose répand exactement le même parfum que sa congénère d'Europe.



LES SAUTERELLES

En octobre 1900, j'avais remarqué, près de la rive du lac, une grande quantité d'acridiens qui, par milliers, fuyaient en sautillant, leurs ailes, trop courtes, ne leur permettant pas encore de prendre le vol. Les insectes, ayant grandi, s'étaient rassemblés; puis, en masse compacte, avaient pris leur vol, à la recherche d'une nourriture plus tendre que les herbes sauvages. C'est ainsi qu'un immense nuage de sauterelles, arrivant en ligne droite du lac, vint s'abattre dans la région du poste. En moins d'une heure, toutes les verdures furent couvertes du fléau de l'Egypte et de l'Algérie. Le sorgho, le maïs, le millet furent, en premier lieu, pris d'assaut. Semblable à un bruyant bourdonnement, la mastication des cultures se faisait entendre. Bientôt les criquets furent si nombreux qu'ils s'enchaînèrent les uns aux autres pour se maintenir sur les plantes. Un grand nombre, ne trouvant plus de verdure, couvrirent les chemins.

Ce spectacle, à la fois curieux et pénible — les arbres, pareils à des fruitiers chargés, ployaient sous la masse des sauterelles — ne fut pas sans m'émotionner, en songeant aux conséquences désastreuses qui en découleraient. Ayant rassemblé le personnel et les chefs indigènes des environs, je prescrivis que, à un signal donné, tous les hommes, armés de fusils ou de bâtons, pousseraient des clameurs accompagnées de sons de trompe et que, à ce moment, les uns frapperaient les criquets à coups de bâton, tandis que les autres tireraient des coups de feu en l'air, afin d'effrayer la masse et la faire fuir. L'opération ne réussit nullement, l'ensemble faisant défaut. Dès


Criquet

que les criquets étaient chassés d'un côté, ils trouvaient d'autres endroits non occupés, pour continuer leurs ravages. La chasse n'en continua pas moins, mais nos efforts restèrent impuissants. La nuit venue, la battue dut être interrompue. Le lendemain matin, je constatai que déjà presque tous les arbres étaient dégarnis et que les tiges de sorgho et de millet étaient dépourvues de graines. Tous les oiseaux avaient fui au loin; les ravageurs seuls, précurseurs de la famine, se remarquaient de tous côtés. En moins de trois jours, toutes les cultures furent dévastées, sauf la verdure de la pomme de terre, de la patate douce et du manioc, que les insectes rongeurs dédaignent habituellement. Leur exploit accompli, les sauterelles se réunirent par petits groupes dans les airs, en tournoyant autour des villages et du poste en guise de remerciement; puis les groupes se rassemblèrent et la masse disparut tout à coup, en un nuage gris, dans la direction est.

A quelque chose malheur est bon : la sauterelle est un excellent repas, de nègre s'entend. Certains indigènes les embrochent comme des *éperlans,* puis les fument; d'autres les rôtissent. Cette ripaille est fort prisée par quelques tribus, au point que certains villages, qui ne s'occupent pas de cultures, attendent avec impatience le passage du fléau. Mais une quinzaine de jours suffisent à épuiser la provision d'insectes et puis commence pour l'indigène la disette jusqu'à la récolte suivante. Dès lors, la nourriture se compose exclusivement des tiges de plantes potagères, des détritus, des limaces, chenilles et même des fruits sauvages. Si la famine se prolonge, l'émigration en masse vers la côte orientale se produit. Chose digne de remarque, les acridiens arrivent à leur complète croissance et prennent leur vol à l'époque de la grande récolte, soit en octobre.



LA FAUNE

LE LION, L'ÉLÉPHANT, L'HIPPOPOTAME,
LE LÉOPARD, ETC.

La faune est d'une richesse inappréciable au nord-ouest du lac et à la rive gauche du Nil. Les principaux types sauvages sont : le lion, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, le léopard, le serval, la genette tigrée, le chat sauvage, le chacal, l'hyène rayée, le porc sauvage, le porc-épic, l'antilope, le singe et même le lièvre.

Le lion (simba), à la démarche lourde, est presque dépourvu de crinière; habitant les endroits rocheux, il voyage également en plaine. A peine installé dans la région, j'eus l'occasion d'être mis en presence du roi du désert, dans les circonstances suivantes : la sentinelle m'ayant informé qu'un gros animal se trouvait sur un tronc d'arbre, je courus me poster à une cinquantaine de mètres et m'apprêtai à tirer. Dès qu'il m'aperçut, résolument il sauta à terre, et s'enfuit dans les hautes herbes! Ahuri, je pressai vivement la détente, ce qui n'eût pour résultat que de faire accélérer la marche du fuyard. Je ne pus en distinguer l'espèce. Cependant, lorsqu'il traversa la route, les soldats crièrent : « simba »! Je demeurai étonné de voir le lion ou plutôt la lionne, car l'animal était totalement dépourvu de crinière, fuir l'homme.



Lion

Plus tard, le Père blanc Varangot, auquel je contai l'histoire, m'assura que le lion manque de courage. « Dans l'Afrique orientale, où il abonde, me dit le missionnaire, le lion fuit l'homme et même ne se préoccupe pas de son voisinage, à tel point qu'un nègre de mon escorte, s'étant attardé dans un fourré, fut presque frôlé par le félin sans que celui-ci y fît autrement attention!» Toutefois, Mgr Streicher m'affirma qu'au cours d'un récent voyage, deux de ses porteurs furent enlevés par des lions; tapis dans les herbes, ils y attendaient probablement le passage de



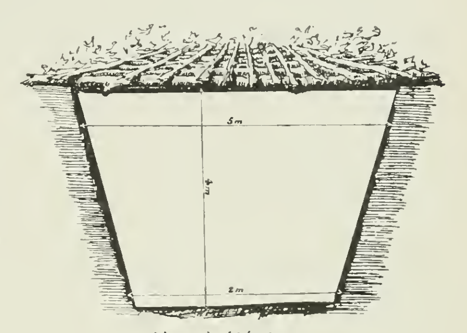
Eléphant *

la caravane, quand, tout à coup, on vit bondir des jungles deux fauves, qui se jetèrent sur deux nègres et profitèrent du désarroi pour disparaître vivement dans la brousse avec leur proie! M'est avis que le lion n'attaque l'homme qu'à défaut de gibier, et encore faut-il qu'il y soit poussé par la faim.

L'éléphant (tembo) est très abondant. Par groupe de quinze à vingt, ils paissent tranquillement dans la plaine. Ils voyagent en file indienne, les éléphanteaux au-dessous ou à côté de leur mère.

Au moindre bruit insolite, les trompes se lèvent, se promènent à gauche, à droite et les oreilles battent afin de s'assurer de l'endroit d'où vient le danger. L'indigène le chasse au moyen du fusil à piston et de la lance; il dresse aussi des pièges, consistant en grands trous en forme d'entonnoir, de trois à quatre

mètres de profondeur, qu'il recouvre de branches et de terre. Par des manœuvres savantes, il dirige l'éléphant vers l'embûche; mais bien rarement le pachyderme s'y laisse prendre. J'incline à croire que l'éléphant est un animal pacifique, ne se rebiffant pas contre les balles. Même lorsqu'il voyage en groupe, il ne cherche le salut que dans la fuite. Il m'a cependant été affirmé qu'un soldat, ayant blessé un éléphant près d'Iremu, fut chargé par celui-ci. Ayant saisi son agresseur, il le piétina avec une telle rage que son corps en bouillie fut retrouvé à peu près enterré; le fusil, brisé en plusieurs morceaux, était étalé à proximité du cadavre.



Piège à éléphant

L'hippopotame (boko) vit en groupes compacts au nord du lac et surtout dans le haut Nil. On les rencontre souvent par bande de vingt à trente. La tête seule émerge ordinairement de l'eau. Par moments, ils s'ébattent dans l'onde, plongeant, s'élevant, exécutant tour à tour des sauts, en poussant de formidables beuglements. On représente l'hippopotame en colère, chargeant les embarcations et les faisant chavirer. Personnellement, je n'ai jamais été attaqué, alors qu'au cours de voyages sur le Nil, j'en ai rencontré des bandes nombreuses qui s'approchaient jusqu'à une cinquantaine de mètres de nos pirogues. Mais bientôt ils cessaient d'avancer, puis toute la bande, prise de panique, plongeait avec un ensemble parfait et ne reparaissait à la surface que cent mètres plus loin. L'hippopotame passe la nuit sur terre. C'est à ce moment que les indigènes le poursuivent à la lance. Cette chasse n'a rien d'émouvant. Dès que l'animal se sent touché ou, encore, lorsqu'il est réveillé par quelque bruit, il ne cherche le salut que dans la fuite, en se dirigeant, le moins lentement possible,

vers le rivage dont il ne s'écarte que de cinquante mètres et où seulement il se sent en sûreté.

Le léopard (usué) est d'une férocité excessive et aussi d'une lâcheté extrême. Il est commun dans la région. Comme presque tous les animaux sauvages, c'est à la tombée de la nuit qu'il opère habituellement. Dès le crépuscule, il vient roder près des villages et si, par malheur, un enfant s'éloigne de la hutte, le léopard en a bientôt fait sa victime qu'il emporte dans sa tanière. Dans cette région, le léopard s'attaque peu à l'homme. L'abondance du gibier, des chèvres et des moutons en est la raison probable : cependant, j'ai failli faire connaissance de ses griffes dans la circonstance suivante : pendant la nuit, au cours d'une reconnaissance, un léopard a, paraît-il, bondi sur ma tente qui, heureusement, était solide et bien close. J'en fus quitte pour une forte émotion. Ce carnassier affectionne particulièrement la viande de chien : aussi, à certaines époques (le rut) où le léopard voyage beaucoup, dès la tombée du jour tous les chiens hurlent, sentant l'approche de l'ennemi, dont ils ont une crainte justifiée. Un de ces félins, poussé par la délicatesse de l'appât, est venu la nuit prendre mon chien dans la chambre où dormait mon adjoint! Voici un exemple de son instinct sanguinaire : Je venais de construire une bergerie en pisé, à proximité du corps de garde. Un matin, le caporal de garde m'annonce qu'un léopard s'étant introduit la nuit dans la bergerie, y avait fait un massacre général, sans que la sentinelle eût rien remarqué d'anormal. Le carnassier avait délicatement enlevé l'argile du mur de la maisonnette, puis, étant parvenu à faire une ouverture suffisamment grande pour se livrer passage, avait égorgé tout le bétail. Le massacre terminé, le léopard, après s'être repu du sang des onze moutons, était retourné vers sa retraite en emportant le plus gros d'entre eux. Le léopard est certainement le fauve qui fait le plus de ravages dans la région, et longue serait la liste de ses exploits. D'une grande souplesse, il agit avec une prudence rusée et ne livre combat qu'avec la certitude de vaincre.

Le serval, la genette tigrée, le chat sauvage et le chacal ne sont guère redoutables; ils se contentent de petits mammifères, de poules et autres oiseaux.

L'hyène n'est que désagréable pour l'homme, par les hurlements dont elle remplit l'atmosphère dès la nuit tombante. Elle se contente du gibier, surtout de chèvres et de moutons.



Chat sauvage

Outre le singe (makako), cercopithèque qu'on rencontre dans la plaine et dans les creux boisés, le papion, le mandrille et surtout le hurleur y vit en groupe, mais fuit vivement à l'approche de l'homme en poussant des sons gutturaux qui ressemblent à des hou, hou, hou! Le guereza, au pelage noir, à tête et queue blanches, se tient dans les petits bois, près du rivage du lac.

La région du haut Nil est la terre promise de l'antilope (sama). On y rencontre la gazelle, l'antilope sautante, qui au moindre bruit, fuit avec une rapidité fantastique, faisant d'énormes bonds en zigzag; l'antilope addax et l'antilope à croissant, lesquelles voyagent beaucoup. La chair de ces deux dernières espèces n'est guère recherchée des nègres. La plus commune est l'antilope canna (chevaline), qui voyage ordinairement par groupe de quinze à vingt en file indienne. Une



Antilope haruachée

d'elles surveille, en bonne sentinelle, la colonne, et si un danger les menace, elle donne la direction de fuite. Régulièrement, les groupes viennent tous les jours s'abreuver au Nil. Entre Mahagi et Dufilé, l'antilope canna abonde particulièrement, et comme elle se laisse approcher facilement, la chasse en est toujours fructueuse.

REPTILES ET SAURIENS

LE CROCODILE, LE SERPENT, L'IGUANE, LE VARAN, LE LÉZARD, LE CAMÉLÉON, ETC.

Le crocodile, hideuse amphibie, compté parmi les animaux sacrés de l'antique Egypte, se rencontre particulièrement sur le haut Nil et au nord du lac. Sa taille atteint jusque quatre et même cinq mètres. Le jour, dès que les rayons du soleil deviennent brûlants, le saurien sort habituellement de l'eau et s'endort bientôt sur le sable près des rives ou sur les îlots. Au coucher du soleil, il se glisse à l'eau et forme, le corps submergé, des groupes d'une vingtaine d'individus placés l'un derrière l'autre, à quelques mètres de la rive.

Quoi qu'en dise la légende, le crocodile n'est pas à craindre sur terre. Au moindre bruit insolite, la peur le gagne, et il fuit vivement au fond de l'eau. Cette crainte est due probablement aux efforts que nécessite son déplacement à la surface.





Œuf de crocodile



Crocodile du Nil

Particularité curieuse qu'il m'a été donné de constater à plusieurs reprises : c'est la présence de petits échassiers (espèce d'aigrette) tout près des crocodiles étendus sur les bancs de sable et qui becquetaient dans la gueule entr'ouverte du saurien pour y prendre des détritus, sans que celui-ci cherchât à happer l'imprudent. Il paraît que le crocodile n'aurait garde de déranger ces cure-dents vivants qui lui procurent un grand bien-être pendant la sieste.

Quand le crocodile solitaire se met en quête de nourriture, il attend sa proie à proximité de la rive où les animaux ont l'habitude de se rendre pour s'abreuver et les indigènes pour pêcher ou se baigner.

Tapi en un endroit assez profond qui le cache à la vue, il attend le moment favorable ; subitement s'élance avec une rapidité foudroyante sur sa victime, qu'il saisit ordinairement, les humains par la jambe ou le bras, les animaux par les naseaux au moment où ils se baissent pour s'abreuver. Dès que la proie est pressée de ses soixante-huit dents, le crocodile fait une tête à queue et disparaît vivement au fond de l'eau avec son fardeau, que, pour plus de sécurité, il noie avant de dévorer.

Souvent sa proie lui échappe, quand la vigueur et les cris de la victime empêchent le saurien de disparaître assez vite au fond de l'eau. Alors, la peur le gagne, il arrache le morceau qu'il tient entre les dents et s'éclipse au plus vite afin de se mettre à l'abri des représailles.

Un de mes soldats du nom de Pandé fut enlevé sous nos yeux par un saurien. Nous traversions à pied une petite baie peu profonde quand, tout à coup, on vit Pandé, qui suivait à quelques mètres, se débattre un moment, puis tomber à l'eau de toute sa longueur en poussant un seul cri ! Avant qu'on pût lui porter secours, il avait disparu à tout jamais dans les profondeurs du lac, un crocodile l'ayant saisi au bas de la jambe.

Les compagnons de Pandé résolurent de venger sa mort. Ils guettèrent patiemment l'endroit de la disparition ; le troisième

jour, le crocodile revint dans les parages, à la recherche d'une nouvelle proie. Plusieurs décharges de fusil Albini lui furent envoyées et, peu après, le saurien se montra, à fleur d'eau, mortellement atteint. Dans l'estomac, on découvrit une manche de la vareuse du malheureux soldat et plus d'un demi-kilo de perles non digérées, parures d'autres victimes.

Le serpent (nioka) de la région est venimeux, mais aucune des morsures reçues pendant mon séjour n'a entraîné la mort. Sa taille varie parfois de trois à quatre mètres, mais, en général, elle n'atteint pas plus d'un mètre.

Au cri « nioka », les nègres ont l'habitude de fuir. C'est que le serpent est l'animal terrien le plus craint du noir. Cependant, tous les reptiles que j'ai vus évitent l'homme.

L'iguane et le varan sont aussi inoffensifs que le lézard et le caméléon. Les nègres raffolent de leur chair, qui est exquise.

OISEAUX (Déké)

Outre les oiseaux aquatiques du lac, on rencontre dans la région l'aigle, le vautour, l'épervier, le calao, le coucou, le merle vert-bronzé, la pintade, la perdrix rouge, la tourterelle, le geai, l'hirondelle, la bergeronnette, etc., et cent espèces de colibris.

L'aigle-pêcheur habite les rives du Nil et le nord du lac. Il vit solitaire.

Le vautour se déplace à certaines périodes. Voyageant par groupe de quinze à vingt, ils s'installent, pendant un certain temps, à proximité des villages, à la recherche des détritus.

L'épervier-autour élit domicile près des postes et villages. Rassemblés dans les nues en nombre de dix à quinze, ils décri-

vent, à une vingtaine de mètres, des circonférences à n'en pas finir, guettant les appâts. Tous les détritus jetés hors des habitations sont immédiatement saisis par ces rapaces, qui veillent ainsi à l'hygiène et à la propreté des villages. Malheureusement, l'autour fait une guerre acharnée aux oiseaux de basse-cour et surtout aux poussins. Aussi n'est-il pas rare de voir une mère dépouillée, en deux ou trois jours, de tous ses rejetons, que l'oiseau de proie enlève au passage. La rapacité et l'audace de cet épervier sont très souvent poussées jusqu'à la témérité. Ce fait seul le prouvera : mon boy m'apportait un bifteck. Au sortir de la cuisine, un autour, arrivant derrière le négrillon, fondit sur le plat et saisit, entre ses serres, le morceau de viande qui m'était destiné ! Gris d'effroi (le nègre blanchit quand la peur le gagne), mon serviteur vint tout penaud me conter l'aventure en me montrant dans les nues l'oiseau de proie occupé à déchiqueter le morceau de résistance de mon repas.



Autour Epervier

Le calao d'Abyssinie est un gros oiseau au bec énorme et au plumage entièrement noir. Il vit couplé sur le sol, à la recherche de petits animaux dont il fait exclusivement sa nourriture. Il passe la nuit sur les arbres.

Le merle vert-bronzé, appelé aussi « merle métallique », vit en société sur les arbres. Son sifflement n'égale pas celui de son congénère d'Europe : à peine quelques notes bien claires. Il est très agile et difficile à approcher. Sa chair est excellente et semblable à celle de nos délicieuses grives.

L'hirondelle est passagère comme celle d'Europe. Vers le mois de décembre, commencement de la saison sèche et époque où les insectes sont les plus nombreux, l'hirondelle fait son appa-

rition. Son cri n'est pas aussi perçant et se répète moins souvent que celui de l'hirondelle d'Europe. A la tombée du jour, ces oiseaux de passage se réunissent pour décrire de grands cercles à une dizaine de mètres du sol. Après deux mois de séjour, ils disparaissent jusqu'à la saison suivante.

Des quantités d'espèces de colibris rouges, jaunes, verts, bleus ou noirs sillonnent les nues près des rives du lac, à l'époque où les jeunes prennent leur vol. Ils se reposent sur les tiges des herbes et, lorsque le soleil darde des rayons trop brûlants, ils vont chercher la fraîcheur sous bois ou à l'ombre des grandes jungles. A l'aube, et vers 5 heures du soir, ils se réunissent dans les hautes herbes ; alors commence un délicieux gazouillement qu'on entend à plusieurs centaines de mètres.



Calao d'Abyssinie

La bergeronnette est le plus gentil oiseau du Congo, aussi est-elle l'ami du blanc. Dès que Phébus paraît, l'aimable volatile accourt en droite ligne, de son lieu de repos, à l'habitation occupée par l'homme pâle. Tout en sautillant sur la véranda, elle jette dans les airs quelques claires et jolies notes pour annoncer sa présence ; déjà elle a vu le blanc qui vaque à ses affaires ; elle l'examine et tourne la tête pour mieux scruter de ses yeux vifs et aussi pour se faire admirer. Le gracieux oiseau ne craint d'ailleurs pas l'homme ; il sait que, par sa gentillesse, il a conquis droit de cité. Si le blanc s'assied, la légère bergeronnette s'approche de plus en plus en se dandinant, pour mieux faire remarquer la sveltesse de sa taille, tout en ne négligeant pas de prendre les insectes qui se trouvent sur son passage. Bientôt, après un dernier cri qui semble dire : Au revoir ! le petit oiseau disparaît dans la campagne. Au moment où le soleil cesse de poindre, la bergeronnette recommence le divertissement du matin, puis,

légère comme l'hirondelle, s'envole vivement vers l'arbre qu'elle a choisi pour gîte, non sans vous avoir salué d'un cri familier : A demain !

Le nègre voue également une certaine affection à la bergeronnette. Considérant cet oiseau comme inspiré du bon esprit, il se gardera bien de le détruire.



Merle vert-bronzé

INSECTES (Bilulu)

Sans compter les sauterelles, qu'on rencontre à l'état permanent, il y a au Congo, de nombreuses espèces d'insectes de dimensions variées. Le papillon, sans atteindre la grandeur et la richesse de couleurs de ceux de la forêt, est cependant plus joli que celui d'Europe, par la pureté de ses ailes écaillées. Il vit plus isolé que son congénère de la forêt.



La libellule, qu'on voit près des petites rivières et des ruisseaux, est en tous points semblable à la « demoiselle » du vieux continent.

La fourmi-termite, taupe d'Afrique, fait des ravages énormes. Cette fourmi blanche est très



recherchée du nègre, pour son agréable goût de noisette. Quant aux termitières, ce sont des monticules d'un mètre environ qui forment une excellente argile, pour la construction des maisons en pisé et la fabrication des briques.

L'abeille établit ses alvéoles dans les creux des gros arbres. Le miel, délicieux, fait l'objet d'un commerce assez important parmi les indigènes, qui s'emparent des compartiments d'alvéoles en frappant, la nuit, à grands coups de bâton sur la branche où se trouve la ruche. Prises de frayeur, les abeilles quittent précipitamment leur demeure et le nègre en profite pour mettre les « cellules » dans un récipient.



L'auteur du larcin est souvent gratifié de nombreuses piqûres, mais peu lui importe, il n'est pas sensible à la douleur lorsqu'il s'agit de prendre ! A propos d'abeilles, un incident singulier est arrivé au moment de l'invasion des sauterelles. Après le désastre, ma principale préoccupation était de rechercher les moyens de subvenir à l'alimentation du personnel et d'éviter ainsi l'émigration des indigènes; cette situation était d'autant plus critique que le découragement se peignait sur le visage de mes vaillants soldats. Tout à coup, je fut tiré de mes réflexions noires par l'arrivée d'un nuage de sauterelles prenant son vol de départ et qui vint évoluer devant ma hutte, immédiatement suivi d'un essaim d'abeilles.



Ce phénomène comme un avertissement de la Providence, sembla prophétiser que la famine, représentée par le nuage de sauterelles, serait longue, mais que l'abondance, allégorisée par les abeilles, y succéderait.





Bétail de Mahagi

ANIMAUX DOMESTIQUES

Les animaux domestiques sont : la vache (gombé), le mouton (gondolo), la chèvre (buji), le chien (imboi) et la poule (kuku). La vache est de la taille de nos ruminants flamands, sauf qu'elle possède au-dessus du garrot la bosse du zèbu. Autrefois, la région possédait un lot important de gros bétail, mais depuis les incursions des Arabes, des Madhistes et des Egyptiens, qui envoyaient les troupeaux à la côte ou les exterminaient, ces espèces n'existent plus que chez les grands chefs de tribu. La vache indigène, dont le prix varie entre vingt-cinq et quarante francs, donne peu de lait ; en moyenne un litre par jour. Sa nourriture se compose uniquement d'herbe sauvage. L'amour maternel et l'instinct sont très développés.

CHÈVRES ET MOUTONS.

Ces mammifères sont très abondants. Une agglomération de dix à quinze huttes, soit quarante à cinquante habitants, possède en moyenne une cinquantaine de chèvres et moutons. Tous les jours, ils sont conduits au pâturage par un gamin d'une dizaine

d'années qui, installé sur un gros arbre et armé d'une lance où de flèches, surveille et protège le troupeau contre les voleurs et les fauves. Remarque curieuse, le mouton ici a la peau recouverte, non d'une toison touffue, mais d'un *poil* lisse et fin.

Le chien est de couleur fauve. De la grandeur du fox-terrier, il est vif et méchant. Gardien du village, il ne suit pas l'homme et n'aboie pas. En cas de danger, ce sont des hurlements qu'il fait entendre; c'est aussi par des gémissements qu'il exprime sa joie. Le chien se nourrit de détritus, de poules, d'œufs qu'il dérobe, ou de petits mammifères auxquels il fait la chasse.



Grelot en bois pour mouton

LES INDIGÈNES.

ORGANISATION SOCIALE

Les peuplades qui occupent les terres comprises dans la région de Mahagi, soit une étendue de quatre-vingts kilomètres environ, se divisent en tribus, villages et sections (agglomérations de dix à quinze huttes). Le tableau ci-dessous en donne le dénombrement :

POPULATION APPROXIMATIVE	TRIBU	COMMERCE	EMPLACEMENT
3,000	Bagongo (ch. Tokukenda)	Poisson, pirogues, cultures, poterie, flèches.	Lac Albert.
500	Pagnemur (chef Dobukelu)	Salines, pirogues, poisson.	Sources du Nil blanc.
3,000	Bangari (chef Keta)	Cultures en grande quantité, poterie, armes, instruments aratoires.	Versant est de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.
2,500	Atsheri (chef Boké)	Idem.	Idem.
1,000	Boro (chef Dongo)	Idem.	Près du poste.
2,000	Licoti (chef Kilikoi)	Idem.	Au sommet de la crête de partage.
1,000	Baouda (chef Unéga)	Idem.	A l'ouest de la crête de partage.
4,000	Koro (chef Tjili)	Idem.	Idem.
3,000 2,000 2,500	Pendolo Pamitu Wallendu } chef Tjulu	Idem.	Idem.
1,000	Paeli (chef Buddé)	Idem.	Idem. (nord-ouest).

Il y a des siècles que l'Arabe venant en ligne droite de Mascate a, en remontant le Nil, exploré les grands lacs africains et inculqué aux nègres des rives ses lois, ses mœurs et même la religion de Mahomet. C'est ainsi que la plupart des chefs de tribu des villages établis à proximité du lac Albert, tous nègres arabisés, gouvernent leurs peuplades d'après le système arabe. Ils divisent leur territoire et en confient la direction à un sous-chef par contrée ou village et à un nyampara par agglomération de huttes (quinze à vingt en moyenne). Chaque nègre a ses femmes et ses terres; mais les troupeaux appartiennent par moitié à la tribu. Il en résulte que sur deux bêtes que possède l'indigène, une lui revient de droit, tandis que l'autre est laissée à la tribu. Le sultan seul peut en disposer. Le chef le plus puissant gouverne l'ensemble de toutes les tribus de la région.

Avant l'arrivée du représentant de l'Etat dans la contrée, ce sultan était Tjulu, Derviche renommé par sa grande énergie et ses cruautés. Il avait sous sa férule trois tribus, les Pendolo, les Pamitu et les Wallendu. Les Pamitu et les Pendolo étaient fort craints des autres tribus, à cause de leurs instincts guerriers et pillards; aussi se considéraient-ils, avant l'arrivée du blanc, comme les maîtres incontestés de la région nord-ouest du lac Albert. Les riverains et les hommes de la plaine ne sont pas, ou plutôt ne sont plus anthropophages; par contre, ceux de la forêt (tribu Walendu) sont des cannibales redoutés. Ils n'ont ni la vigueur, ni la taille des hommes de la plaine et l'expression du visage parait bonasse. Ils sont tributaires des peuplades qui occupent la lisière de la forêt (Pamitu et Pendolo), bien qu'ils aient une organisation sociale complètement distincte.

Une classification spéciale divise les hommes de chaque tribu en deux catégories : les Allulu ou hommes libres et les Wallendu ou esclaves. Les Allulu habitent, en général, près des chefs et sur les crêtes des montagnes. Ils sont chargés de la police et des réquisitions ordonnées par les sultans. En cas de conflit, ce

sont les Allulu qui aident les chefs de tribu à régler les différends.

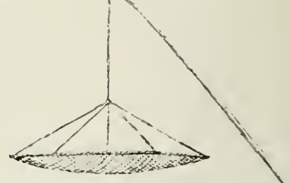
Les Wallendu établissent leurs demeures sur les vallées et les plateaux. Leur occupation consiste dans les travaux de culture, la pêche, le portage, la garde des troupeaux, etc. Les villages des rives sont divisés en agglomérations distinctes de pêcheurs, de pagayeurs, de porteurs, d'agriculteurs et de potiers. Les chefs exigent rarement de l'indigène un travail autre que celui auquel il est préposé. Les naturels de la région nord du lac ont la peau extrêmement noire. Ils sont de grande taille ($1^{m}70$ à $1^{m}90$). Le riverain est pacifique et beaucoup plus civilisé que l'homme de la plaine et des montagnes; il évite les incursions à l'intérieur. Très commerçant, il trafique avec les étrangers qui viennent de l'Uganda. Quant à l'indigène de la plaine et des montagnes, il est aussi primitif que possible. Grand, fort et bien muselé, ce nègre a la tête grossière et sauvage; chez certains, la poitrine est fortement velue. Une peau de félin, de chèvre ou de mouton jetée en sautoir, constitue invariablement son seul vêtement.



Nyampara de la tribu « Bangari »

D'un tempérament paresseux, il emploiera tous les stratagèmes pour se soustraire aux corvées fatigantes. Aussi le

chef est-il obligé parfois d'avoir recours aux moyens de contrainte, afin de le mettre à la besogne. Travaillant peu, il n'a pas besoin de réparer ses forces. Un repas lui suffit par jour: il consiste en un demi-kilo environ de sorgho, millet, haricots ou patates et, éventuellement, de poisson. Bien que les troupeaux soient nombreux, la viande n'est servie que dans les grandes circonstances : à l'occasion d'une victoire, de la moisson, d'avènement d'un chef, etc. Exception est faite cependant quand une bête meurt.


Filet de pêcheur du lac

La femme est plutôt considérée comme une chose qui cède inconsciemment aux volontés du maître. La richesse de l'indigène est proportionnée au nombre de femmes qu'il possède. La valeur marchande de celles-ci varie entre vingt-cinq et quarante chèvres ou moutons, représentant vingt-cinq à cinquante francs. Les chefs de tribu ont, suivant leur importance, dix à cinquante femmes; les chefs de village, cinq à dix femmes; les hommes libres, une à quatre femmes, et les esclaves, les heureux, se contentent d'une femme ou même se bornent à vivre seul. Les occupations de la femme consistent en travaux de culture, préparation des aliments, confection de poteries et entretien des villages. Dans certaines tribus des montagnes, la femme marche souvent sur les quatre membres. Si elle doit se présenter à son maître la femme doit se courber, les mains appuyées sur la terre, le regard fixé au sol et marcher dans cette position — combien révoltante! — vers l'endroit à atteindre. J'ai vu, parmi les gens de la tribu arriérée des Pendolo, de jeunes et jolies filles dont la peau des genoux était complètement

Femme de sultan


Bracelet en ivoire

durcie par la marche. Au début, chaque fois que nous cherchions à modifier ces coutumes barbares, des velléités de révolte se manifestaient parmi les chefs de tribu. Quand une femme a cessé de plaire, l'indigène cherche un acquéreur. Si les intéressés s'accordent pour le prix, la femme, sans avoir été entendue, accompagne son nouveau seigneur sans protestation ni regret. S'il s'agit d'une jeune fille, on procède de tout autre façon et les formalités à remplir sont nombreuses, comme on va voir.

Le jeune homme qui désire acquérir une jeune fille, pour laquelle il ressent une certaine amitié, se rend chez le père. Après avoir, au préalable, fait présent de deux ou trois chèvres, il lui expose le but de sa démarche. Si le père est favorable au marché, il autorise le prétendant à voir la jeune fille, à laquelle il fait un cadeau consistant généralement en colliers de perles et bracelets. Quelque temps après, nouvelle visite au père et à la « promise ». Alors se débat le prix du marché soit, en moyenne, de quarante à cinquante chèvres ou moutons. Quand le solliciteur possède le troupeau nécessaire à la liquidation du prix déterminé, il se rend triomphant chez le père et lui remet le nombre de bêtes convenu, déduction faite de celles livrées en acompte. Immédiatement les villages environnants organisent des festivités en l'honneur des « époux ». Le père offre deux ou trois des bêtes reçues et arrose le festin de « pombé ».

La fête terminée, les heureux se rendent à leur demeure. Peu après, le père rend visite aux jeunes unis et, à son tour, fait présent de chèvres. Cette fois, une fête est donnée par le gendre en l'honneur du père. La jeune fille acquise dans ces conditions reste la femme légitime de l'indigène; les autres femmes qu'il s'adjoint dans la suite ne sont que des esclaves.



Grelots en fer pour nègres

FÉTICHISME

Le nègre est convaincu que la mort n'est pas le néant. Il croit à un Esprit supérieur réglant les destinées d'ici-bas.

Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de recevoir les enseignements de nos missionnaires se livrent, dans leur ignorance, au fétichisme. Tout monolithe, mont, pic, arbre gigantesque et autres proéminences de la contrée, sont considérés comme des fétiches ayant quelque rapport avec l'Esprit supérieur. Le féticheur est une espèce de fou, qu'on croit inspiré par l'Esprit et possédant le don d'annoncer les dangers qui menacent la tribu. Dans chaque tribu, il y a un féticheur, résidant près de la hutte du chef. Il se laisse très difficilement approcher. Complètement bariolé, il porte sur la tête un grand chapeau à plumes et, autour du cou, ainsi qu'à la ceinture, plusieurs colliers de dents effilées provenant de lions, léopards, crocodiles, singes et autres animaux. Il ne travaille pas; sa seule occupation consiste à placer dans les villages de petits fétiches, tels qu'arbrisseaux, troncs d'arbres morts et de la poudre provenant de plantes pulvérisées, qui doivent préserver la contrée des calamités. A certaines époques de l'année, il se rend sur les monts et pics qui ont rapport avec l'Esprit. Pendant que le « tam-tam » bat, il brûle des herbes spéciales, afin d'obtenir soit une bonne récolte, soit une victoire, ou encore pour garantir la région de la famine qui résulterait d'une sécheresse trop grande, ou d'une invasion de sauterelles. C'est également le féticheur



Chapeau de féticheur

qui prédit au chef de tribu les grands événements. Son prestige est tel que le sultan ne prend aucune décision, pour la réglementation d'une affaire importante, sans l'avoir consulté : généralement, il suit ses conseils. Au moyen de certaines herbes réduites en poudre, il s'applique aussi à guérir les blessures, ainsi que les maladies internes. Un chef ou un de ses proches tombe-t-il malade, un décès inopiné se produit-il, une calamité s'abat-elle sur la région, le féticheur doit désigner celui qui en est cause. A cet effet, il se rend sur le mont, où est installée une espèce de « pharmacie », bat du « tam-tam » et, en se livrant à toutes sortes de signes cabalistiques, demande à l'Esprit de lui désigner le coupable. Malheur à celui que le féticheur accuse ! Si c'est le chef d'une autre tribu, la guerre est déclarée ; s'il s'agit d'un indigène, il est impitoyablement mis à mort.

Quelques exemples prouveront l'influence exercée par le féticheur. Le chef Boké était atteint d'une maladie grave. Comme tous les remèdes du féticheur n'avaient donné aucun résultat, les sous-chefs se réunirent en conseil. Le féticheur entendu, ils conclurent que la maladie était anormale. Alors, sans hésiter, le féticheur désigna le chef de village Genombé, comme coupable d'avoir, durant la nuit, empoisonné Boké, en jetant un maléfice sur le champ de sorgho, dont le sultan avait mangé. La nuit même, quelques nyampara assaillirent la demeure de l'innocent Genombé : son cadavre fut retrouvé labouré de coups de flèches et de lances.

A peu de temps de là, le chef Huma, dont les villages sont situés en territoire britannique, à quatre lieues du poste, avait perdu une de ses favorites. La douleur et la colère de Huma furent immenses. En grand chef, il ordonna au féticheur de lui désigner immédiatement le coupable. Précisément quelques nègres d'autres tribus se trouvaient dans les villages de Huma, pour y exercer leur commerce ; le féticheur les tint pour responsables de la perte de la favorite. Sans autre forme de procès, Huma donna l'ordre de ligoter tous les étrangers et de

Fétiche du chef Tjulu

les amener, afin de les mettre au supplice! Cette grave nouvelle me parvint la nuit suivante. Ce furent d'abord les « cors » des villages soumis à l'Etat, qui se répétèrent la nouvelle du massacre de plusieurs des leurs; ensuite, les chefs et les indigènes vinrent se lamenter et me demander aide pour venger la mort des innocents dont les cadavres, m'affirmait-on, avaient été livrés en pâture aux gros oiseaux noirs (calao d'Abyssinie), qui les avaient dévorés!

Cette dernière assertion me détermina à renvoyer tout le monde, promettant d'examiner cette affaire dès l'aube. Le restant de la nuit les pleurs, le cor et le tam-tam ne cessèrent. Dans la matinée, précisément au moment où je rédigeais un projet de rapport priant les autorités anglaises, de faire une enquête au sujet des faits reprochés à Huma, un grand brouhaha m'annonça l'arrivée d'un groupe de noirs. C'était une centaine de nègres faisant ronde autour de trois des leurs. Le silence rétabli, j'appris que les héros avaient été ligotés comme d'autres par les gens de Huma; mais que au moment du supplice, le sultan se souvenant que, parmi les condamnés, se trouvaient des indigènes des tribus soumises à Bula-Matari (roi), et craignant les représailles, il les fit mettre en liberté sur-le-champ. Comme bien on pense, cet événement rehaussa mon prestige dans toute la région. Mettant sans tarder cette victoire à profit, je fis menacer le sultan Huma de peines sévères, si les indigènes soumis à l'autorité de l'Etat du Congo étaient encore inquiétés dans la suite. Dès ce moment, les naturels se sentirent en sécurité et fournirent les impôts avec moins de répugnance.

Dans une autre circonstance, mon autorité fut fortement ébranlée, l'influence du féticheur m'ayant été défavorable auprès du sultan Tjulu. Il n'était soumis que depuis peu. Désirant entretenir l'amitié naissante et intéressée qui nous unissait, je lui fis savoir que j'allais me mettre en route pour lui faire visite. Le sultan me répondit « qu'il serait d'autant plus heureux

de me revoir qu'il avait plusieurs différends à régler avec d'autres tribus ». A mon arrivée dans la contrée, toutes les huttes étaient vides !

J'appelai vainement les indigènes cachés dans les hautes herbes ; pour toute réponse, je perçus ces mots énigmatiques : « Nous n'osons pas approcher ! » Pendant deux jours, je parcourus inutilement, avec mon escorte, les nombreux villages, dont les indigènes fuyaient tous à mon approche. J'appris enfin que Tjulu ne venait pas à moi de crainte d'être tué ! Je lui envoyai de nombreux parlementaires munis de cadeaux ; tous mes efforts restèrent vains ; je reçus invariablement cette réponse : « Je ne vais pas au blanc parce qu'il veut me tuer. »



Bracelet-fétiche (en peau que portent les guerriers

Je dus rentrer au poste sans avoir obtenu la plus petite entrevue ; ce ne fut qu'un mois après, que Tjulu se décida à venir à moi, le féticheur l'ayant assuré que le malheur qui planait sur sa tête était conjuré !

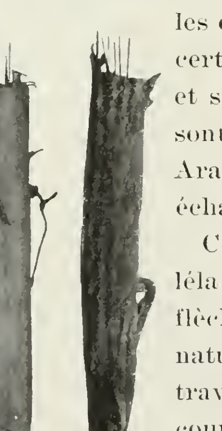
Quand une tribu déclare la guerre à une autre peuplade, le féticheur accompagne toujours les guerriers. Vêtu de ses atours des grands jours, il exécute en marchant, au son du cor et du tam-tam, les contorsions les plus variées, qu'il mêle de signes bizarres, pour exciter l'Esprit contre la tribu adverse et aussi afin d'inspirer confiance aux guerriers. Lors du combat, si le féticheur est tué, la débandade se produit immédiatement et les valeureux guerriers ne cherchent le salut que dans la fuite, même si leur nombre est dix fois supérieur à celui de l'adversaire. Aussi le féticheur, qui marche ordinairement aux côtés du chef, est-il particulièrement visé. Le prestige du féticheur et les coutumes barbares, qui en sont la conséquence, sont extrêmement difficiles à déraciner. Le moyen le plus efficace est le

« médicament » européen, qui fait échec à celui du féticheur. Aussi les missionnaires et les agents de l'Etat s'en servent-ils à toute occasion pour annihiler la puissance du féticheur et, comme les remèdes soutiennent victorieusement la concurrence de ceux de l'Esculape couleur suie, le prestige du féticheur diminue de jour en jour, et tombera complètement lorsque le missionnaire aura inculqué à nos frères noirs de la région les premiers principes de la religion chrétienne.

GUERRES

L'arme de guerre du nègre de la région de Mahagi est la flèche empoisonnée au moyen de sève du cactus. L'indigène la lance à l'arc avec une habileté rare. Dans le combat corps à corps, il se sert de la lance et du couteau. Il n'a pas de bouclier; quelques nyampara se mettent autour du corps, en guise de cuirasse, un morceau de peau d'éléphant ou d'hippopotame. On constate également, dans les villages occupés par les chefs de tribu, la présence d'un certain nombre de fusils à piston et système Remington. Ces armes sont cédées aux sultans par les Arabes de la côte orientale, en échange d'ivoire et de troupeaux.

Comme piège, il y a le « sangu-léla », morceau de bois effilé ou flèche, enduite de poison, que le naturel place, la pointe en l'air, en travers des sentiers, au fond des cours d'eau peu profonds et des marais, dans les champs et à l'entrée des huttes, voire dans celles-ci. Le



Carquois

Flèche et arc

« sanguléla » fait, à lui seul, plus de victimes que toutes les autres armes réunies. Aussi, dès qu'on arrive en pays hostile, tous les regards sont-ils portés vers le sol. Semblables aux chiffonniers de Paris, on voit les noirs fouiller du bâton, les herbes près des sentiers et à l'entrée des villages, à la recherche des maudits pièges, placés de manière qu'ils entrent dans les chairs, au moment où l'homme met le pied sur le sol.

Il en résulte que l'extraction du morceau de bois du pied est très laborieuse et que la plaie est difficile, parfois impossible à guérir. L'équipement complet du nègre qui se met en campagne se compose d'un carquois, de flèches, d'un arc, d'un couteau, d'un sac à vivres, d'un cornet, d'une pipe et d'une corde roulée en bandouillère (pour attacher les prisonniers à la queue leu leu). Eventuellement, l'armement est complété d'un fusil ou d'une lance. Avant de se mettre en route, il a soin de se barioler la tête et le corps d'argile blanche, afin d'être préservé des coups de l'ennemi. Le conflit entre deux tribus éclate parfois pour une futilité, telle que le vol de troupeaux, ou bien encore parce que le féticheur endosse à un homme d'une autre peuplade, la responsabilité de la mort d'un proche parent du sultan ; soit encore pour un vol de femmes ou d'enfants. Le plus souvent, c'est l'orgueil et la jalousie qui engendrent la guerre, un sultan étant devenu trop puissant. L'animosité personnelle, résultant des richesses acquises, n'est pas toujours étrangère à la guerre. Certains chefs, dont le prestige est diminué par quelques malheurs, espèrent se réhabiliter en organisant une expédition contre un chef voisin, beaucoup plus faible, dont ils font piller et brûler les villages. Quand les chefs de deux tribus se sont déclaré la guerre, les travaux ordinaires de culture cessent et, dès ce moment, les indigènes ne s'éloignent plus et circulent en armes dans les villages. Toute la journée est consacrée à la fabrication de flèches, lances et couteaux ; des

Pipe de chef

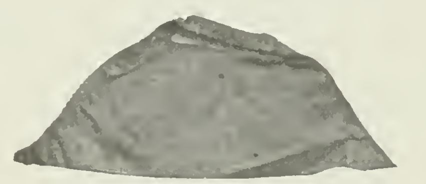
émissaires sont envoyés dans le s tribus amies pour acheter des armes. Les Arabes non soumis, qu'on rencontre toujours au moment psychologique du conflit, arpentent la région, vendant des fusils et de la poudre à des prix exorbitants. Sur les mamelons, aux extrémités des villages, des huttes sont construites et des sentinelles avancées y sont placées. Des cris de guerre se font entendre ça et là. Les chefs et les nyampara tiennent à tout moment des conciliabules pour décider du jour d'attaque ; les guerriers se réunissent journellement et, au son du gong et du cornet, exécutent des simulacres de combat, bondissant dans les herbes, tout en lançant des cris affreux. Les plus braves se rendent le soir à proximité des villages ennemis et, blottis dans la montagne, font retentir le « cornet » afin d'éveiller l'attention sur eux. Après un moment de silence, les visiteurs lancent les insultes les plus violentes à l'adresse de leurs adversaires.


Gaine et couteau de guerre

Les assaillis répondent sur le même ton, mais ni les uns ni les autres n'ont garde d'approcher, les coups de feu et des flèches de parade s'entrecroisant. Quelques jours après, c'est la tribu adverse qui vient « rendre sa visite » et le charivari recommence. Quand l'animosité entre les tribus antagonistes est arrivée au comble, le sultan qui se sent le plus fort prend résolument l'offensive. Pendant les préparatifs du départ, on distribue de fortes rasades de « pombé » et les sacs à vivres sont remplis. Les femmes se réunissent et chantent victoire ! Bientôt la colonne se met en marche, bannière au centre, au son assourdissant du tam-tam, des trompes et des cornets. Presque tous les guerriers fument du chanvre, poison introduit par les Arabes, lequel possède les mêmes propriétés que

l'opium. Aussi les combattants se trouvent-ils bientôt dans un état d'ébriété très prononcé, ce qui vient à propos pour leur donner le courage nécessaire à la marche en avant. En arrivant à proximité des villages ennemis, la colonne accélère l'allure; les tam-tam, trompes, etc., font un bruit formidable auquel se joignent les coups de feu et les hurlements des agresseurs, qui, en brandissant vivement leurs armes, tâchent de produire une panique chez les défenseurs, et de provoquer leur fuite.

Cependant la sentinelle de la tribu assaillie, a prévenu, par le cor, le village de l'arrivée de l'ennemi. Immédiatement, des « sangulèla » en grand nombre sont plantés dans les sentiers, les champs et les huttes; des fétiches consistant en poules et chèvres empoisonnées sont placés sur les sentiers que doivent suivre les agresseurs. Entretemps, des nyampara sauvent, dans une direction opposée à celle de l'attaque, les richesses, ainsi que les femmes et les enfants. Ces dispositions prises, les guerriers attendent l'assaillant, cachés dans les hautes herbes, dans les champs et derrière les grosses pierres. Les esclaves se tiennent à l'écart pour donner le coup de main décisif en cas de victoire. Peu de temps après, le choc se produit et le carnage commence; les antagonistes, tout en combattant corps à corps, poussent des vociférations et des cris de rage en frappant du couteau ou de la lance.



Sac à vivres

Ordinairement, le chef de tribu, flanqué du féticheur et de quelques sous-chefs, s'installe sur une haute montagne, où il attend l'issue du combat. Après le premier choc, il donne ordre de brûler les huttes, de rechercher l'ivoire, les femmes, les troupeaux et les vivres. A la fin du jour, les guerriers rejoignent leur chef, les uns, avec le « butin habituel », consistant en mains, pieds, têtes, nez, oreilles, permettant d'estimer le nombre d'ennemis tués ou blessés; les autres, envoyés à la

recherche de « Mâli » (richesse), présentent la « razzia » composée de femmes, enfants, troupeaux, ivoire et armes. Lorsque le vainqueur juge sa haine suffisamment assouvie, il rentre dans ses terres avec le fruit de la campagne. Les esclaves et les femmes se rendent à la rencontre des guerriers et les reçoivent avec force démonstrations joyeuses. Après la distribution de la razzia, des réjouissances sont organisées; on danse et on chante pendant plusieurs jours en l'honneur du puissant sultan; celui-ci fait distribuer des vivres et du « pombé » en quantité. Quant à la tribu battue, son moral se trouve forcément amoindri de la défaite. Pendant les dix premiers jours, les villages pleurent leurs morts et leur misère. Petit à petit, ils se remettent au travail; les localités restent cependant mornes pendant plusieurs mois. Les vaincus commencent ensuite à relever la tête et parfois même l'espoir d'une revanche les hante...

Le Gouvernement s'efforce par tous les moyens de faire cesser ces scènes de sauvagerie sur son vaste territoire.

Cependant, malgré toutes les recommandations, voire les menaces de condamnations sévères, il n'est pas rare de voir l'instinct sauvage et pillard des tribus éloignées de la station, se rebeller contre les mesures civilisatrices. La palabre la plus difficile à régler est celle de la guerre entre deux tribus, car habituellement, ce n'est que le chef battu qui vient se plaindre au blanc, en ayant soin d'endosser tous les torts à la tribu adverse, dont il exagère les déprédations. Quant au vainqueur, dans sa gloire et son orgueil éphémères, il se considère déjà comme supérieur au blanc; à toutes les sommations de venir au poste pour régler le différend, il répond invariablement « qu'il n'a pas le temps ». Il faut alors user de stratagème, en faisant « cueillir » la nuit le sultan et ses nyampara.



Entrave de prisonnier

SOUMISSION DES TRIBUS

A notre arrivée au lac Albert, une seule tribu (les Atsheri) était soumise à l'autorité de l'État. Les autres peuplades, tout en déclarant s'en référer aux lois des Arabes, leurs véritables chefs, permettaient le passage des caravanes de blancs, à condition que les vivres remis, fussent réglés à des taux exorbitants. Cependant le sultan des trois tribus Pendolo, Pamitu et Walendu, avait ouvertement déclaré la guerre au blanc, en faisant attaquer les caravanes se rendant au poste de Kilo et qui devaient conséquemment traverser, durant plusieurs jours, son vaste territoire.

Quelque temps avant ma venue dans la région, quatre soldats avaient été massacrés par les rebelles. Le premier courrier que j'expédiai fut attaqué plusieurs fois au cours du voyage et les malheureux soldats revinrent à la station dans un état lamentable : l'un d'eux avait même été tué et cinq des dix échappés étaient blessés par les flèches et les sanguléla des insoumis. Le personnel était dans la consternation.

Que faire pour sortir de cette impasse? Il fallait absolument une solution. Recourir aux armes n'était guère possible en ce moment. D'une part, ma présence était nécessaire à la station pour tenir en respect les peuplades environnantes; d'autre part, je ne possédais pas de munitions en quantité suffisante pour prendre une sérieuse offensive.

Je résolus donc de tenter, conformément aux vues du gouvernement, de soumettre « pacifiquement » les tribus rebelles. Un nyampara, nommé Brassani, fut envoyé au sultan, afin de lui exposer les avantages qui découleraient pour lui et ses indigènes de leur soumission à l'Etat. La réponse me parvint

huit jours plus tard. Tjulu — c'est le nom du sultan — ne voulait pas que le blanc circulât sur ses terres; de plus, il ne reconnaissait pas sa supériorité. Il avait même ajouté : « Je vais combattre toutes les tribus soumises! » Mettant immédiatement sa menace à exécution, il avait déclaré la guerre à la tribu Licoti.

Sur ces entrefaites, le courrier revint de Kilo; sur treize soldats qui le composaient, dix étaient blessés.

Cette fois, la situation n'était plus tenable. Bien que mes chefs fussent prévenus de l'hostilité constante des insoumis et que des secours dussent m'être envoyés plus tard pour mettre ces sauvages à la raison, je fus acculé à une dernière tentative de soumission par la force morale.

Afin que Tjulu fût pénétré de mes intentions paisibles, je décidai de ne m'adjoindre que dix soldats, ainsi que le drapeau, qui fait nécessairement partie de toutes les reconnaissances.

Les péripéties de ce voyage sont actées textuellement d'après mon journal :

12 janvier 1901.

A l'aube, tout le personnel est rassemblé sous les armes. Mes instructions étant transmises au sergent à qui la garde du poste est confiée et le drapeau salué, la colonne, composée de douze hommes, les visages rayonnants, se met en route.

13 janvier.

Après avoir logé chez le chef des Atscheri, j'arrive au cœur de la tribu Licoti. Kilikoi, leur chef, organise une grande fête en mon honneur et me fait remettre des vivres en quantité pour les braves qui m'accompagnent. Brassani, le nyampara, qui connaît à fond la région, vient se mettre à ma disposition avec six de ses indigènes.

14 janvier.

A 6 heures, tout le monde est prêt. Je prononce une allocution, faisant appel au courage, à la patience et à l'endurance de chacun et, après avoir donné des ordres sévères afin qu'aucun coup de feu ne soit tiré sans mon ordre, la petite troupe se dirige vers le faîte de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo, qu'elle franchit. Brassani, équipé en véritable sauvage (lances, flèches, cordes, plumes de coq sur la tête et, enroulé au corps, un morceau de peau d'éléphant comme cuirasse), marche en tête ; mon caporal le suit, puis le clairon et le restant de la troupe en file indienne, car le sentier n'a pas plus de vingt centimètres de largeur; je me tiens entre le caporal et le clairon. Afin de nous dérober à la vue des indigènes, nous quittons le sentier et nous voilà marchant à travers les hautes herbes qui nous cachent entièrement. Vers midi, nous arrivons en vue des villages; au même moment, nous apercevons les indigènes qui fuient à toutes jambes, en faisant retentir le cornet d'alarme. Nous accélérons la marche afin d'empêcher la fuite des naturels et aussi pour ne pas leur donner le temps de nous résister par les armes.

Cornet

Peu après, à proximité des villages, nous montons au sommet d'un mamelon d'où, après avoir constaté la panique qu'a produite notre arrivée soudaine, je donne ordre à l'interprète de les tranquilliser sur mes intentions et aussi de leur assurer que ma visite n'a d'autre but qu'une entrevue avec le chef.

Ne recevant pas de réponse, je conduis ma troupe au pas gymnastique vers trois agglomérations de huttes qui se trouvent à proximité. Hélas! elles sont déjà vides.

Le cornet d'alarme retentit de tous côtés. A quelques centaines de mètres, je vois fuir les indigènes armés de fusils, lances et flèches; en tête, les femmes, les enfants et les troupeaux. Désirant rester fidèle à la ligne de conduite que je me suis imposée, je défends, malgré les instances

réitérées de mes soldats, d'arrêter les fuyards. Ayant fait avancer l'interprète à mes côtés, je fais annoncer, durant plus d'un quart d'heure, que je ne leur veux aucun mal et que, si leur sultan se soumet à l'autorité de l'Etat, la guerre cessera. Ces paroles pacifiques répétées maintes fois restent sans écho ; quelques instants après, les rebelles sont hors de vue. Tout à coup quelques flèches, parties des hautes herbes, sont dirigées sur la colonne, mais n'atteignent personne. Je rallie vivement la troupe et, avant que le commandement « joue » ait retenti, tous les agresseurs ont fui dans les épaisses jungles.

Ce moment d'effroi dissipé, je décide de pousser plus loin, de nouvelles huttes étant signalées. Nous n'avons pas franchi cinquante mètres que nous sommes obligés d'abandonner le sentier, les nombreuses flèches, cachées dans les bordures de celui-ci, ayant blessé Brassani et une couple de mes soldats. Après deux heures de marche, nous aboutissons sans autre incident aux nouveaux villages. Comme les précédents, ils sont tous vides. Aucun indigène n'est en vue. Mon campement installé et le drapeau hissé au sommet de la hutte principale, je fais une petite reconnaissance dans les environs, Brassani m'affirmant que le « boma » du grand chef Tjulu n'est pas éloigné de ce point. A la tombée du jour, la présence d'indigènes armés est signalée dans les hautes herbes. Mes paroles pacifiques sont répétées: celles-ci sont écoutées et même les indigènes répondent à l'interprète qui ne parvient pas à saisir leur baragouinage. Dès que celui-ci avance, les rebelles se cachent vivement dans un fourré, puis disparaissent.

Lance

La journée s'achève dans le calme. Afin d'éviter toute surprise la nuit, j'installe quatre sentinelles aux extrémités du campement. Le restant de la troupe guette l'arme au pied.

15 janvier.

La nuit, passée en veilles, a été relativement paisible. Il n'y a eu aucune tentative agressive, mais des voix ont été entendues à plusieurs reprises, à proximité du campement.

Au lever du jour, à une centaine de mètres, d'énormes flammes se lèvent de trois côtés. Ce sont les indigènes qui ont mis le feu aux herbes environnant le village, dont nous occupons le centre. Comme le vent souffle avec une certaine violence, les sauvages espèrent voir bientôt notre campement et son contenu détruit par les flammes.

Leurs vœux se réalisent quelque peu, le feu se communiquant aux huttes avec une rapidité effrayante. La retraite se fait du côté opposé au vent et, après une marche accélérée, la colonne est bientôt à l'abri d'une rôtisserie.

Après quatre heures de marche sans rencontrer le moindre village, nous atteignons une agglomération de huttes vides, entourées d'un « boma ». C'est, m'affirme Brassani, la résidence du sultan Tjulu. Personne n'est en vue et le silence le plus complet et le plus triste règne dans toute la région environnante.

La petite troupe reprend le voyage vers l'ouest, à la recherche de nouveaux villages. Mes courageux soldats donnent des signes de lassitude et se plaignent de la non-réussite de ma reconnaissance. Pour les ranimer, je monte sur tous les blocs de marbre qui parsèment la contrée Rien, absolument rien, ne s'offre à ma vue. Tout le monde est à bout de force.

Vers la tombée du jour, nous arrivons devant cinq huttes abandonnées, à proximité d'un champ de maïs. En un clin d'œil, le champ est ravagé. Je me jette dans ma chaise longue, hanté par de pénibles réflexions.

Piège

J'étais installé depuis peu lorsque l'interprète vient me signaler la présence dans les hautes herbes d'indigènes armés de fusils. Je me rends immédiatement dans leur direction. Posté avec l'interprète sur un mamelon, je fais renouveler mes exhortations de la veille. Ils écoutent maintenant attentivement, mais répondent par ces seuls mots : « guerre, guerre, guerre au blanc ! » Ce nouvel échec ne nous décourage pas ; aussi, dès que les cris cessent, je fais répondre en protestant de mes intentions pacifiques. A mesure que les pourparlers

se poursuivent, le groupe devient plus nombreux et les parlementaires semblent moins agressifs. Ce colloque dure plus d'une demi-heure sans amener de détente. Subitement, à ma demande, l'un d'eux se détache du groupe et se dirige vers nous. Je fais redoubler les pourparlers en l'engageant à se rapprocher davantage ; il s'avance jusqu'à trente mètres de nous. Je l'invite à déposer les armes et à venir franchement à moi, lui montrant mes mains vides. Ce dernier geste est décisif et, un instant après, nous lui serrons tous la main afin de le tranquilliser, car il manifeste des signes d'ahurissement et de crainte. Le calme renaît rapidement. Après lui avoir remis un cadeau pour le sultan et pour lui, je lui fais répéter à plusieurs reprises mes bonnes intentions en concluant : « Si le sultan Tjulu fait sa soumission à l'Etat, amnistie complète sera certainement accordée pour tous les faits de guerre antérieurs. Au cas contraire, une guerre à outrance sera entreprise immédiatement. » Tjato, c'est le nom du nyampara qui a osé s'approcher du blanc, me promet de revenir au plus tôt me transmettre la réponse du sultan. Il rejoint ses amis et, après avoir échangé quelques paroles, ils disparaissent vivement dans la direction sud.

La soirée se passe sans autre incident ; je suis convaincu d'aboutir sans violences à la soumission de cette peuplade.

Cependant, la nuit, la trompe de guerre et le cornet d'alarme se font entendre à proximité de nos huttes, mais aucune tête humaine n'est aperçue par les sentinelles, qui font bonne garde.

16 janvier.

De grand matin, le drapeau de l'Etat flotte au sommet d'un monolithe. En attendant le retour du courrier envoyé au sultan, une nouvelle reconnaissance est faite dans le pays environnant. Nous découvrons un village de plus de cent huttes, dont les occupants ont tous pris la fuite depuis plusieurs jours. Le

silence n'est troublé que par les hurlements des chiens, qui s'inquiètent de cette solitude prolongée.

Au commencement de la soirée, le cornet retentit joyeusement; quelques minutes après, la sentinelle paraît avec le brave Tjato et un ami. Le sultan refuse de venir immédiatement à moi; il juge nécessaire de réfléchir et de consulter ses nyampara. Il accepte cependant ma proposition de cesser les hostilités, a prescrit de ne plus faire la guerre aux hommes de Bula-Matari et d'enlever les pièges des sentiers. En signe d'adhésion à l'armistice, il me fait présent d'un magnifique bélier. Tjulu se plaint de ce que tout le monde lui fasse la guerre : Huma, des possessions anglaises; puis Djili, allié aux Wallendu de la forêt, lui a tué récemment beaucoup d'indigènes et volé, entre autres, un troupeau fort de quarante-sept vaches, représenté par autant de petits bâtons, qu'il me fait remettre. Je renouvelle l'assurance de mes bonnes intentions en ajoutant que Bula Matari ne désire que la paix parmi les tribus soumises.

J'apprends que Tjulu est sultan des trois tribus Pendolo, Pamitu et Wallendu, qui occupent le vaste plateau compris entre la crête de partage des eaux du Nil et du Congo et la forêt de Kilo. J'insiste inutilement pour connaître l'endroit où réside Tjulu. Leur mission accomplie, je congédie les parlementaires, en donnant rendez-vous à leur chef pour le surlendemain, près d'un rocher qui domine la région. Ils se retirent très satisfaits de mes paroles et s'éloignent en gambadant au son du cornet. Mes soldats ne sont pas moins heureux; ils m'entourent et organisent une « smala » en l'honneur du blanc, au cours de laquelle ils répètent : La guerre est finie, plus de sangulėla, la route est libre, nous ne devons plus craindre d'être tués !

Sauf deux sentinelles, tout le monde prend un repos mérité, qui se prolonge jusque 9 heures du matin.

17 janvier.

Bien que la hutte dans laquelle je passe la nuit soit infestée de vermine et dégage une odeur nauséabonde, je me lève à regret tant la fatigue est grande.

L'après-midi, nouveau courrier de Tjulu, porteur d'un autre présent, consistant en quatre belles chèvres. Il me fait savoir qu'il ne peut venir maintenant à cause de la palabre, qui doit se prolonger pendant plusieurs jours entre lui et ses sous-chefs, mais qu'il me transmettra lui-même, au poste de l'Etat, la décision prise. Je lui accorde un nouveau délai de dix jours, faute de quoi je retournerai dans ses villages.

19 janvier.

Nous rentrons à la station. Les chefs voisins, désireux de connaitre le résultat des pourparlers, viennent me questionner à plusieurs reprises. Je suis convaincu que je ne serai maître dans la région qu'après avoir soumis complètement le puissant sultan, dont le nom seul provoque la crainte. Que Dieu me vienne en aide et la région sera pacifiée

27 janvier.

Je surveillais les travaux de culture potagère, lorsque mon sergent se présente tout essoufflé. Son énervement est tel que je ne parviens pas à saisir l'objet dont il veut m'entretenir. Je finis par savoir que Tjulu vient de m'envoyer un nyampara avec un présent.

Je m'achemine lentement vers ma demeure, ne voulant à aucun prix trahir la grande joie que me cause la visite des envoyés du sultan. Devant mon gîte, sept nègres accroupis, se mettent à plat ventre à mon arrivée. Je les invite à se lever, en leur disant que le blanc ne veut pas qu'on se prosterne

devant lui. Djato, le même qui avait osé s'approcher de moi lors de la reconnaissance, m'apprend que la palabre est terminée et que Tjulu se soumet à l'autorité de l'Etat. Il me fait remettre une vache et deux immenses pointes d'ivoire, mais il n'ose venir au poste vu l'état de guerre qui existe entre sa peuplade et la tribu Likoti. Le sultan serait très désireux d'avoir sur ses terres une entrevue.

Après une ample distribution de cadeaux, je renvoie les indigènes de Tjulu, leur annonçant que, trois jours après, je me rendrai chez lui, afin d'organiser la région au point de vue du service des étapes de ravitaillement et de portage.

4 février.

Je me trouve à nouveau parmi les indigènes du grand sultan.

Les sentiers qui, précédemment, étaient criblés de flèches et de pièges de toutes espèces, sont entièrement libres, mais les naturels, toujours craintifs, fuient à notre approche. Après quelques appels, ils s'avancent avec précaution vers mon escorte et j'en profite pour leur tendre la main. Ils se joignent à nous et font retentir au cornet des airs signifiant « paix ». « Molembé ! Molembé ! » (paix ! paix !), crient-ils maintenant à pleins poumons aux villages encore éloignés et, finalement, ils chantent et dansent derrière ma troupe. J'envoie un présent à Tjulu en désignant l'endroit où je l'attends. Il réciproque par trois moutons, mais, disent les indigènes, il n'ose pas approcher de peur d'être tué ! Je renvoie un nouveau cadeau avec l'assurance que personne ne touchera ni à lui, ni à ses gens qui m'escortent.

A la fin du jour, un grand nombre de nègres viennent en armes au campement avec des vivres pour ma troupe, mais le sultan reste invisible.

5 février.

Je continue ma marche dans les villages, suivi de plus de cent indigènes, qui ne cessent de danser.

Dans l'après-midi, des nyampara viennent m'annoncer que le grand chef est à quelque distance, mais que, craignant d'approcher, il désire que j'aille *seul* à lui !

Accompagné d'un soldat, je me rends à sa rencontre et, au moment où il est en vue, je m'installe sur un petit mamelon ; bientôt il me rejoint, escorté de plus de cent nègres et arabisés.

Ce grand sultan est décidément bien penaud au moment de l'entrevue; il baisse les yeux et s'accroupit devant le blanc à la mode arabe. Pour le rassurer, je lui serre la main et l'invite à venir au campement. Il se décide enfin à me suivre et, un instant après, nous nous trouvons réunis, au centre d'un grand cercle, formé par mes soldats et les gens de Tjulu. Arabisé dès sa plus tendre jeunesse, Tjulu paraît âgé d'une trentaine d'années. Sa taille ne dépasse pas 1^{m}70, mais son visage, garni d'une barbiche soignée, exprime, avec des yeux noirs pétillants, une mâle énergie. Il porte le fez et les vêtements arabes et tient continuellement en main une badine, afin d'accentuer ses ordres par le geste. La démarche est fière et le pas rapide. Le silence rétabli, j'invite Tjulu à renouveler devant tous sa soumission aux lois de l'Etat. Aussitôt le grand sultan annonce d'une voix vibrante à ses nyampara, au nombre de trente, sa soumission à Bula Matari, ajoutant qu'il est heureux de vivre en paix avec mukama dîti (le chef blanc), ainsi qu'avec les soldats de l'Etat.

Nous nous serrons vigoureusement les mains ; au même instant, un immense cri de joie sort de plus de deux cents poitrines. Successivement par ordre de rang, toute sa suite vient me toucher les phalanges.

Les présentations terminées, Tjulu me fait remettre, comme gage de son serment, cinquante chèvres et moutons, quatre vaches et veaux et deux nouvelles pointes d'ivoire.

Après avoir réglé le tout suivant le barème d'usage, nous vidons les deux seules bouteilles de vin que je possède. Il fait honneur au vin, qu'il me dit n'avoir jamais goûté.

Dans le camp des soldats, le «pombé» circule à la ronde et mes braves fraternisent avec la suite de Tjulu. Peu après, à la clarté de la lune, plus de trois cents hommes, femmes et enfants se livrent autour de nous à des danses folles et des chants joyeux parmi lesquels je distingue : « Molembé » (en paix), « Mukama dîti » (grand chef) et « Bula Matari ».

Tjulu ne cesse de me dévisager. Pas plus que la plupart de ces indigènes, il n'a vu l'homme blanc, mais les Arabes et les Derviches lui en avaient fait un portrait tel qu'il avait juré de lui faire une guerre sans merci. Dès son enfance, on lui avait parlé avec terreur du blanc et sa mère même lui avait fait promettre de ne pas l'approcher. « Il te mangera, » disait-elle.

Tjulu me questionne sur l'Europe; il me demande si j'ai vu souvent « Bula Matari »; sur ma réponse affirmative, il se renseigne sur son physique, sa manière de vivre et ses occupations. D'après lui, comme de l'avis de tous les nègres de la côte occidentale du lac Albert, le roi du pays des blancs est l'illustre Stanley, qui a laissé parmi les populations noires le souvenir, encore vivace, du «surhomme», tant par son énergie que par ses qualités d'explorateur et d'organisateur. J'ai toutes les peines du monde à faire comprendre à ces naïfs que le roi n'est pas Stanley, mais bien un homme de grande taille, à la belle barbe blanche.

Après avoir décidé pour le lendemain les visites dans les villages occupés par les trois tribus sous la férule du sultan, nous nous quittons amicalement.

6 fevrier.

En marche de grand matin, nous atteignons les villages occupés par les « Pendolo », grands et forts gaillards à la figure brutale. Ils forment la garde de corps de Tjulu. Nous occupons ensuite la tribu des Pamitu, qui sont les pâtres et les agriculteurs; puis installation de notre campement au milieu d'un grand village, où je ne tarde pas à devenir la curiosité générale des femmes et des enfants.

7 février.

Enfin, nous aboutissons à la plaine, parsemée de petits bosquets, qui s'étend jusqu'à l'entrée de la forêt de Kilo. Cette partie de terrain est occupée par les Walendu. A notre arrivée, tous les indigènes fuient ; la parole énergique de Tjulu s'impose pour leur faire réintégrer les huttes.

Les Walendu s'occupent exclusivement de culture. Petits et gras, leur visage, au lieu d'inspirer la crainte, dénote plutôt une nature « bonasse ». Cette tribu est anthropophage. Je leur notifie les lois qui punissent le cannibalisme et annonce que ceux qui enfreindraient cette interdiction seraient traduits en justice.

8 et 9 février.

Ces deux jours se passent en inspection des villages. Toutes les occasions sont mises à profit pour engager les chefs et les indigènes à augmenter les productions végétales du sol et à élargir les sentiers que suivent les caravanes. Un poste de ravitaillement sera installé au village « Boo », à quatre journées de marche du poste; puis nous nous dirigeons vers la station.

En arrivant au village, un indigène me montre un gamin de quatre à cinq ans souffrant d'une plaie au pied. Ma présence n'a pas le don de le tranquilliser, car il pousse des cris à fendre l'âme. Enfin, après bien des hésitations, il se laisse examiner la

jambe, qu'il parvient cependant à retirer plusieurs fois encore de mes mains, avant que le pansement à l'acide phénique ne soit terminé. A la vue du beau bandage blanc qui enveloppe la plaie, il rit bruyamment de sa frayeur.

10 février.

Tout est rentré dans l'ordre. Les indigènes sont aux travaux et les nyampara s'occupent de faire reconstruire les huttes brûlées lors de mon arrivée dans la région.

Lorsque nous approchons de la crête de partage des eaux du Nil, Tjulu et sa suite donnent des signes visibles d'inquiétude. Le sultan brusquement m'exprime le désir de rentrer dans ses terres, ne voulant pas passer par la tribu Licoti, avec laquelle il est en guerre. Lui ayant affirmé, à plusieurs reprises, qu'il n'a rien à craindre, il se décide à gravir la chaîne de montagnes.

Nouvel arrêt en arrivant près du premier village des Licoti. C'est le moment le plus critique, la présence de Tjulu chez les Licoti étant indispensable, pour aboutir à la cessation des hostilités entre ces deux peuplades. Après de nouvelles exhortations, Tjulu poursuit sa marche et me voilà bientôt au sommet de la crête de partage, suivi du vaincu de la veille.

Kilikoi, le chef des Licoti, entouré de sa suite, vient à notre rencontre. Je mets les deux sultans en présence et les invite à s'asseoir et à s'expliquer.

Le règlement de la plalabre est laborieux, car les deux rivaux ont une foule de méfaits à se reprocher; ils finissent cependant par se serrer la main et se quittent bons amis.

Ma mission est terminée; Tjulu rentre chez lui tandis que, de mon côté, je m'acheminerai demain vers la station.

12 février.

Rentrée heureuse au poste, où m'attendent le personnel et les indigènes prévenus de notre réussite. Tous les soldats

sont sous les armes et le commandement « portez armes » retentit au moment où j'approche d'eux. Les femmes des soldats, couvertes de leurs plus beaux atours, exécutent le salut militaire en souriant. Les chefs Tokukenda et Keta m'envoient chacun une vache comme présent. Tous les visages rayonnent; les chefs et les indigènes de marque viennent tour à tour me féliciter. Si maintenant, après tant d'honneurs, la vanité ne me perd pas, je vais pouvoir faire fructifier cette vaste région d'une ère de paix.

A mon tour, j'amène devant le front de la troupe les dix vaillants soldats qui m'ont accompagné. Après les avoir félicités de leur endurance, j'annonce que leur conduite sera signalée à mes chefs. Des fêtes sont organisées le restant du jour; l'animation est grande, tous cherchant à amplifier les péripéties de cette reconnaissance qui n'avait pas duré moins d'un mois.

Cette facile soumission me permit d'administrer pendant six mois la région sans qu'aucune velléité de révolte se manifestât.

L'arrivée, par la côte orientale, de trafiquants arabes, qui vinrent vendre aux chefs de tribu de la poudre et des fusils en échange d'ivoire, modifia ces heureuses dispositions.

Keta, le chef des Bangari, leva le premier l'étendard de la révolte. Comme ses villages se trouvaient à proximité du poste, je ne me sentis plus en sécurité. N'étant pas parvenu par diplomatie à éteindre le feu qui couvait depuis plus d'un mois, nous dûmes, cette fois, faire usage des armes pour mettre les révoltés à la raison. Après huit jours de palabres, au cours desquelles le frère de Keta fut tué aux avant-postes — ce qui détermina la débandade — les mutins se soumirent, affirmant que les Arabes et les quelques Derviches qui habitent la contrée étaient les instigateurs du soulèvement.

Un mois après, Keta et plus de deux cents indigènes vinrent danser et chanter durant trois jours devant le poste, confirmant par cette démonstration leur obéissance aux lois de l'Etat.



PERSONNEL DE LA STATION

Une petite diversion à ce récit de voyage permettra de se renseigner au sujet de l'organisation de la force publique et des travailleurs au service de l'Etat.

FORCE PUBLIQUE

Le recrutement de la force publique se fait au moyen d'engagements volontaires et de levées annuelles de milice. Celles-ci se font à raison de un homme par vingt-cinq cases, ce qui, en tablant sur une moyenne de quatre habitants par case, ne représente que 1 p. c.

Le terme de milice est de douze ans, dont sept à passer sous les armes et cinq à la réserve.

Quand le milicien a accompli sa période active, il est envoyé en congé illimité dans le village où il a déclaré vouloir s'établir. Pendant les cinq années suivantes, il reste à la disposition du gouvernement en vue d'une mobilisation.

Le terme d'engagement volontaire varie, sans toutefois être inférieur à trois ans. L'effectif des volontaires ne peut être supérieur au quart de l'effectif total de chaque compagnie.

La solde du volontaire est stipulée par conrat; elle ne peut être supérieure à quinze



Soldat

francs par mois pour les districts de Boma et de Banana, et à dix francs pour les autres districts; les frais de nourriture, d'habillement et d'équipement non compris.

Le milicien reçoit une solde calculée à raison de vingt et un centimes par jour. Le milicien rengagé pour trois ans touche trente-cinq centimes par jour et celui rengagé pour la seconde fois, cinquante centimes.

Il est, en outre, accordé une allocation mensuelle de réserve de fr. 1.25, à tous les militaires, sauf aux volontaires de la côte, pour le temps passé sous les armes. Cette allocation leur est payée au moment où ils quittent le service actif. Tout militaire rengagé reçoit une prime de cinquante francs.

Les femmes légitimes des militaires de toutes catégories ont droit à une allocation mensuelle de un franc, en échange des travaux de culture qu'elles exécutent dans les postes.

Les compagnies se composent de sergents-majors, premiers sergents, sergents, caporaux-clairons, caporaux, clairons, soldats de 1re et de 2e classe.

Des suppléments journaliers de solde sont accordés aux gradés : vingt-cinq centimes aux sergents-majors; vingt centimes aux premiers sergents; dix centimes aux sergents; sept centimes aux caporaux-clairons; cinq centimes aux caporaux; quatre centimes aux clairons-soldats de 1re classe et deux centimes aux clairons et soldats de 1re classe.

Les soldats réformés pour lésions ou maladies incurables contractées pendant le service, perçoivent une solde de réforme variant entre les deux tiers et le quart de leur solde journalière.

L'habillement se compose : en grande tenue, du fez, de la veste et du pantalon en serge bleue; en petite tenue, du fez, de la veste et du pantalon en toile bleue.

Chaque soldat a droit à une tenue et à une couverture par an.

Il est établi pour les soldats, des livrets individuels dans lesquels est consigné, outre le signalement, le compte courant, c'est-à-dire la solde et les autres paiements effectués, ainsi que les allocations revenant aux intéressés.

La solde est payée le dernier jour de chaque mois, en numéraire ou en marchandises ayant cours dans la région.

Deux fois par an, le 30 juin et le 31 décembre, les comptes des livrets sont clôturés et l'avoir éventuel est reporté au semestre suivant.

L'armement se compose du fusil Albini et de la baïonnette.

TRAVAILLEURS

Les nègres sont admis au service de l'Etat en qualité de travailleurs à un salaire arrêté de commun accord et qui varie suivant la région. Les paiements se règlent de la même manière que ceux des soldats.

A mon arrivée dans la région, je constatai que ni soldats, ni travailleurs n'étaient renseignés sur le temps de service qui leur restait à accomplir, ni au sujet de la somme qui leur revenait. Je fis connaître verbalement à chacun sa situation exacte, remettant un nombre de petits bâtons égal au nombre de lunes (mois) qu'ils avaient à rester sous les drapeaux. A chaque premier



Travailleurs

quartier de lune, tous jetaient joyeusement un petit bâton. Quant aux sommes qui leur restaient dues, chaque autre petit bâton distribué représentait un doti d'étoffe appelée « américani », valeur fr. 2.50, qu'ils auraient à toucher lors de leur congédiement.

L'alimentation du personnel est nécessairement assurée par le chef de poste. Tous les samedis, les chefs de village présentent les vivres requis, payés à raison de quatre centimes la ration. Le même jour, tout homme obtient sept rations, se composant chacune d'un kilo de sorgho, de maïs, de haricots ou de millet.

Deux fois par semaine, le samedi et le mercredi, trois chèvres sont distribuées ainsi qu'une ration de sel et de poisson.

La ration ainsi composée est suffisante, d'autant plus que, pour compléter leur alimentation, tous les noirs de la station se livrent à la culture des patates douces.

TABLEAU DE TRAVAIL

Les jours ouvrables, le travail est réglé de la manière suivante :

Réveil à 5 1/2 heures, appel à 6 heures. Les travailleurs se rendent aux champs et les gamins conduisent les troupeaux au pâturage, tandis que les femmes et les boy nettoyent les habitations et leurs alentours. La force publique est exercée journellement : le lundi, école de peloton et de compagnie que je commande moi-même ; le mardi, école du soldat que commandent les caporaux ; le mercredi, inspection des armes et théories diverses sur les devoirs du soldat envers la patrie, le roi et les blancs ; sur la moralité, le respect envers les chefs ; conseils pour resserrer les liens de famille et d'hospitalité ; le jeudi, exécution d'un service de campagne ou d'une marche-manœuvre ;

le vendredi, travail d'assouplissement et exercice de pointage; le samedi, école du soldat, commandée par les sergents.

L'exercice terminé, le clairon sonne la visite médicale qui, en l'absence de l'homme de l'art, est passée par le blanc aidé de son boy.

Les affections et indispositions les plus fréquentes consistent en fièvres, maux d'estomac, coliques, diarrhées, dysenteries, constipations et aussi les blessures occasionnées par les pièges et les armes des insoumis. Des médicaments sont envoyés périodiquement par le gouvernement. Certains de mes nègres affectionnent particulièrement l'huile de ricin, qu'ils ingurgitent sans la moindre grimace, léchant même les parois du gobelet. La quinine, cette substance ultra-amère, délivrée en comprimés, est croquée comme le plus délicieux bonbon.

Quant aux blessures produites par les armes des rebelles, elles sont lavées à l'eau phéniquée. De l'ammoniaque pure est introduite dans la blessure au moyen d'un seringue, et immédiatement après, on la lave à l'acide phénique. Ce remède radical, mais souverain, faisait parfois bondir le patient.

Les autres médicaments employés ne sont pas moins efficaces, puisque, pour un séjour de vingt mois dans la région, il n'a été enregistré que le décès d'une personne et d'un enfant, et ce pour un contingent de cent cinquante individus environ.

La visite terminée, déjeuner à 8 1/2 heures; immédiatement après on sonne le rassemblement. Tout le personnel est en tenue de travail (vieux effets, pagnes, chapeaux, etc.). Répartition aux différentes escouades du travail de construction, de culture et de plantation. Les cantonniers sont envoyés aux routes, tandis que les gardes-champêtres (soldats civilisés) partent dans les villages, à la recherche des chefs et des indigènes ayant commis quelque délit ou devant régler une palabre. Chaque jour, le blanc va jeter le coup d'œil du maître sur les travaux, ainsi qu'au potager, que cinq femmes entretiennent.

Rentré au poste, je règle les différends entre naturels..

A 11 1/2 heures, le clairon sonne la cessation du travail.

A midi, déjeuner et, à 2 heures, a lieu le troisième appel et la garde montante.

Le travail entamé le matin est ensuite repris. J'en profite pour me livrer aux travaux d'écriture et, éventuellement, aux paiements. A 5 1/2 heures, le labeur prend fin. Le personnel, ainsi que les détenus, sont envoyés à la rivière voisine, où tous vont se baigner.

Après m'être rafraîchi, je m'habille de blanc et prends, sous le feuillage, l'apéritif, composé souvent de miel et d'eau, tout en traçant mentalement les occupations du lendemain.

Le personnel noir se réunit, par tribu, sous une espèce de champignon. Fumant leur pipe, les hommes devisent au sujet des événements saillants et des potins du jour. A 7 heures, dîner et, à 8 heures, le clairon sonne la retraite. Immédiatement le silence le plus complet fait place au brouhaha d'une journée remplie. Seuls la sentinelle et les hommes de garde veillent à la sécurité de la station.

Le dimanche et les jours de fêtes légales, repos complet. Une bonne partie de mes nègres se rendent dans les villages voisins pour faire des échanges, tandis que je m'adonne au plaisir de la chasse. Parfois aussi, les indigènes se réunissent l'après-midi près de mon habitation et, jusqu'à la tombée du jour, se livrent aux danses et chants en honneur.

ALERTES ET MARCHES

Une fois par mois, il y a « alerte » la nuit et même le jour.

La consigne disait : Au cas où un coup de feu serait entendu la nuit, tous les soldats doivent se rendre au pas gymnastique au magasin d'armes, sans prendre la peine d'endosser les

effets militaires. Quant aux femmes et aux travailleurs, ils devront rester chez eux.

Pour y exercer la troupe, je sors nuitamment de ma demeure et tire un coup de feu en l'air ou bien encore je fais décharger son fusil par la sentinelle.

Ceux qui, les premiers, ont entendu le coup de feu, donnent l'alarme, tandis que le clairon sonne le rassemblement. Tous se dirigent vivement vers le magasin d'armes et se groupent sur deux rangs. On distribue les armes et les munitions préparées à l'avance, et cinq minutes après la troupe, une cartouche dans le magasin et un paquet dans la cartouchière, se met en marche sur quatre rangs, et baïonnette au canon, vers un point désigné.

Après un simulacre de combat, une marche de nuit est entreprise. La sortie se prolonge pendant une heure environ, puis la troupe rentre au poste.

Le jour, je choisis le moment où tout le monde est aux travaux pour faire sonner l'alerte. Le rassemblement s'exécute d'après le même ordre que celui de nuit.

Parfois aussi se produisent de fausses alertes, soit que la sentinelle ait tiré sur les léopards qui viennent rôder autour de la station, soit qu'elle ait cru apercevoir dans la nuit une silhouette humaine, qui ne s'est pas arrêtée au commandement d'usage. Cependant, afin de ne pas subir, le cas échéant, le sort du berger de la fable, j'exécute quand même la marche de nuit.

Afin d'habituer les indigènes à ne plus fuir à l'arrivée de la troupe, j'organise mensuellement un simulacre de campement dans un village soumis. La troupe prend le pas de route jusqu'à cinq cents mètres de l'entrée du village; puis, clairon sonnant et drapeau déployé, on entre dans la localité, où le chef et les nyampara nous reçoivent, non sans un certain émoi. Après avoir fraternisé et bu du « pombé » avec les habitants, la colonne reprend le chemin de la station.

Ce genre de marche était fort prisé des soldats; mais, au début, les indigènes n'étaient pas très rassurés, d'autant plus

que je choisissais ordinairement comme halte, le village en retard du paiement de l'impôt. Cette démonstration, que je qualifiais de « navale », avait le don de faire régler immédiatement les impôts arriérés.

D'autres fois, afin d'entretenir une saine émulation dans cette région fort montagneuse, nous faisons l'ascension des monts les plus élevés. Cette opération ne laissait pas d'apeurer les populations y ayant placé leurs médicaments les protégeant du mauvais esprit; aussi les indigènes prédisaient-ils des malédictions aux soldats.

NAISSANCES

Suivant l'usage, la naissance d'un enfant parmi le personnel donne lieu à des formalités auxquelles je me plie avec satisfaction.

A peine une heure s'est-elle écoulée depuis la nativité du baby, que la mère et l'heureux père viennent me le présenter. Je les félicite tous deux et, pour me conformer aux coutumes, je donne un doti d'étoffe comme indemnité de trousseau.

La déclaration de naissance est aussitôt actée ; certains noms ont, durant un temps, une vogue particulière. C'est ainsi que sur cinq filles nées en l'espace de quatre mois, quatre portent le nom de « Tabusuku »

DÉCÈS

Un décès produit la consternation générale. Toutes les femmes de la tribu du trépassé se réunissent dans sa hutte et, accroupies en cercle, se lamentent et se roulent par terre jusqu'au moment de la levée du corps.

Après la constatation du décès, le corps, enveloppé dans une natte, est conduit au cimetière sur une civière improvisée.

La troupe en tenue sans armes, les travailleurs et les gamins affublés de leurs plus beaux atours, suivent le cortège funèbre, dans lequel je prends rang immédiatement après le corps.

Au champ de repos, je prononce quelques paroles rappelant les qualités du défunt, puis tout le monde salue militairement; ensuite, les amis du disparu jettent dans la fosse des étoffes, des perles, des bouteilles vides, afin que, d'après leur pensée, le camarade puisse s'en servir dans l'autre monde.

Le respect des morts, inculqué aux noirs par les instructions du gouvernement, augmente l'attachement du nègre pour le blanc.

INSPECTIONS

Tous les mois, il y a inspection générale de la troupe et des habitations.

Après le salut au drapeau, je donne lecture à tous des décrets, instructions et ordres, et aussi des peines prononcées par les conseils de guerre. Ensuite, je distribue les galons aux nouveaux promus et les récompenses aux lauréats des concours.

Cette cérémonie accomplie, on exécute une marche-parade d'une heure, terminée par un défilé. Semblable inspection a lieu également à la veille d'un événement heureux. C'est ainsi qu'à l'occasion du mariage du prince Albert avec la princesse Elisabeth, une prise d'armes est commandée.

Après l'annonce de cette heureuse union, je rassemble la troupe et je fais tonner par trois fois le canon, puis congé est accordé pendant toute la journée ; cinq chèvres et d'autres vivres supplémentaires sont distribués au personnel. Ensuite, les chefs de tribu et les principaux nyampara sont appelés au poste. Ayant porté à leur connaissance le motif de la fête, ils reçoivent chacun un présent composé d'étoffes. La naissance du prince Léopold est annoncée par la même démonstration de loyalisme

VISITES D'HOMMES BLANCS

Seul blanc dans la région depuis près de neuf mois, je me demande journellement quand cette longue solitude prendra fin. Aux noirs, je n'ai garde de conter mes souffrances morales, m'étant aperçu que la discrétion est une qualité inconnue du nègre. Toute plainte est interprétée comme un signe de faiblesse, diminuant fortement le prestige. Aussi, la nostalgie m'avait rendu mélancolique et sombre. Parfois, à la tombée de la nuit, lorsqu'un profond silence succédait au brouhaha de la journée, je ressentais le besoin de causer de la patrie absente et de ma famille, dont je ne recevais des nouvelles qu'à de trop longs intervalles. Alors, afin de me ressaisir, j'allais me promener seul dans les allées, parlant tout haut.

Le 13 juin 1901, jour à jamais mémorable, un indigène du village de Tokukenda, s'arrête hors d'haleine devant ma demeure et me présente une baguette à l'extrémité de laquelle est lié un bout de papier. C'est une missive signée « Bresson » m'annonçant que deux blancs ont logé chez Tokukenda et qu'ils sont en marche pour la station !

Tour à tour, je blanchis, je rougis, je me mets à trembler. Des larmes de satisfaction me vinrent aux yeux. Je donne immédiatement l'ordre du départ, pendant qu'on apprête la chambre destinée aux voyageurs.

Je vole à la rencontre des chers inconnus, que je joins à mi-chemin. C'est le cœur débordant d'allégresse que je souhaite la bienvenue à mes hôtes, lesquels sont deux Pères blancs, MM. Bresson et Varangot. Après quelques instants de repos, nous nous mettons en marche pour le poste.

Courrier

Ma curiosité est grande : aussi je ne cesse de les questionner. A notre arrivée à la station, nous vidons sur-le-champ la seule bouteille de porto qui me reste Ah! quel agréable moment.

Ces missionnaires me donnent les dernières nouvelles d'Europe et d'Afrique : assassinat du roi d'Italie, décès de la reine Victoria et avènement au trône d'Edouard VII, mort de l'ex-roi Milan, mariage du prince Albert de Belgique, etc., etc.

Le siège de la mission des Pères blancs se trouve au « Toro », dans l'Uganda. L'évêché est installé près de Mengo. Quant à mes visiteurs, leur section est à Homia, soit à deux jours de marche du fort Kibero, installé à la rive orientale du lac Albert.

Les renseignements que me communiquent ces vénérables missionnaires, concernant les indigènes de la région frontière et aussi au sujet des Arabes et des Madhistes me sont très précieux.

Le Père Varangot, à la belle barbe fleuve, est un vétéran de la terre africaine, où il est établi depuis treize ans. Ses débuts, en Terre-Sainte, lui ont procuré le suprême honneur de célébrer la messe en l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Il a visité ensuite l'Algérie, pour aboutir, il y a sept ans, dans l'Afrique centrale par Bagamoyo et Tabora.

Le Père Bresson est un Breton au parler franc. Il jouit d'une santé et d'une vigueur rares au cœur de l'Afrique. Quoique beaucoup plus jeune que son collègue, il a déjà à son actif de nombreux voyages en Algérie et dans l'Uganda.

A ma demande pressante, les deux missionnaires resteront mes hôtes pendant cinq jours. Grands cultivateurs, ils me donnent d'excellents conseils au sujet des plantes potagères et des arbres fruitiers; ils veulent bien me promettre l'envoi de plants de citronnier, de grenadier et de fraisier de bois d'Europe, qui poussent normalement à Homia.

Nous visitons les villages environnants et faisons ensemble plusieurs parties de chasse.

Le moment du départ a sonné; ces hôtes charmants repren-

nent le chemin de l'Uganda; je les accompagne jusqu'au Nil blanc, qu'ils désirent voir de près. A peine sommes-nous installés au campement, que le goût de la chasse les incite à se remettre en route; bientôt deux belles antilopes chevalines gisent devant nos tentes.

Le soir, nous soupions tranquillement à la rive du Nil, quand une petite troupe est signalée : ce sont des policemen de l'Uganda; un d'eux me remet une lettre !



Lieutenant Maxsted

Je suis agréablement surpris en y lisant que deux gentlemen anglais ont foulé le sol du territoire de l'Etat. Ils m'informent que, vu l'obscurité, ils campent au village Kagolo, mais qu'ils se rendront le lendemain à la station. Je m'empresse de répondre aux autorités anglaises que leur venue est impatiemment désirée des missionnaires et moi.

Tant de bonheur trouble mon sommeil !

Le lendemain matin, nos nouveaux visiteurs arrivent au campement. Ce sont MM. Hugh Maxsted, lieutenant au 4e régiment des fusiliers royaux et le docteur Branch.

Le lieutenant Maxsted, jeune, exubérant de santé, d'une grande affabilité, est très communicatif. Commandant du fort de Wadelai, de fondation récente, il s'est rendu, de concert avec le docteur Branch, au lac Albert. Ayant appris qu'un fort belge était installé en face du Nil Victoria, il est venu nous faire

visite de bon voisinage. En hommes pratiques, comme le sont, du reste, tous les Anglais, ils se sont munis du nécessaire : vivres, conserves, condiments et liquides en quantité.

Après avoir vidé le verre de l'amitié, je propose une partie de chasse à l'éléphant, en l'honneur des autorités anglaises.

Cette offre est acceptée d'emblée et aussitôt les blancs se mettent en route vers un petit bois, où se tiennent ordinairement, pendant les heures chaudes, les éléphants de la région.

A tout instant, nous relevons des traces de passage des pachydermes, mais, par un singulier hasard, aucun de ses colosses n'est visible. Nous changeons de tactique en formant deux groupes qui, aidés des soldats des deux nations, battent le bois en tous sens. Rien, rien ! Visiblement déconcertés et afin de ne pas rentrer « bredouilles », nous nous acharnons sur un beau singe noir et blanc, le « guereza », qui perche au sommet d'un arbre. Pour calmer nos nerfs, une décharge générale lui est envoyée. A la seconde salve, le quadrumane, bourré de plomb, lâche prise et vient tomber à nos pieds.


Guereza

Il est midi lorsque, fort fatigués, nous décidons de retourner au campement. Un dîner, préparé diplomatiquement mi-partie par le cuisinier indou, mi-partie par mon cuisinier nègre, nous réconforte.

L'homme pâle ayant peu parcouru la rive gauche du haut Nil, la réunion de cinq blancs de trois nationalités différentes aux sources du Nil blanc constitue un véritable événement. Aussi les indigènes ne s'expliquent-ils pas le motif de cette « invasion blanche ».

Les missionnaires ne pouvant prolonger leur séjour, font leurs préparatifs de départ. Après les plus cordiaux adieux et

leur avoir fait espérer ma visite à la mission de Homia, les Pères Bresson et Varangot s'embarquent dans les allèges mises gracieusement à leur disposition par les Anglais, tandis que ces derniers s'acheminent, avec leur escorte, vers la station.

L'obscurité est apparue depuis longtemps quand, à 7 h. 1/2, nous arrivons au poste, où la troupe sous les armes nous attend.

Nous avons parcouru cinquante kilomètres environ depuis ce



M. Maxsted au repos

matin et pourtant, dispos, mes hôtes nouveaux se mettent à table. Mais la fatigue se fait sentir et nous ne tardons pas à aller nous étendre dans nos lits.

Le jour suivant, je m'empresse de faire visiter aux autorités anglaises les constructions, le bétail, le champ de tir, le potager, les routes, tandis que les soldats des deux nations, dont une couple d'indous, échangent des cadeaux.

Le lieutenant Maxsted se rend également dans les villages à proximité du poste. Il me dit être émerveillé du travail que les Belges ont accompli en si peu de temps aux bords du Nil.

Ayant les mêmes vues, nous ne tardons pas à nous vouer mutuellement amitié; celle-ci facilitera notre tâche dans le règlement amiable des différends, qui surgissent forcément

dans une région frontière, où les brigands se mêlent à la population dense.

Désirant sceller sa venue, le lieutenant Maxsted me propose l'organisation d'un service postal reliant le Haut-Ituri à l'Uganda et à l'Egypte : la première voie, par l'Uganda, via Mahagi, Wadelai, Mengo, Port-Florence et Mombasa, situé à la côte orientale ; la deuxième voie, par le Nil, via Mahagi, Wadelai, Gondokero, Kartoum, Le Caire.



Mgr Streicher

La ligne de chemin de fer du Caire au Cap étant terminée jusque Kartoum, et de Kartoum des canonnières anglaises faisant régulièrement le trajet sur le Nil jusque Gondokero (près de Lado), quarante jours suffiront, à l'avenir, pour transmettre la correspondance d'Europe à Mahagi, alors que, par la voie de Boma, les courriers mettent cent et vingt jours.

Mettant immédiatement notre projet à exécution, M. Maxsted me remet des timbres de l'Uganda en échange de ceux de l'Etat, et nous décidons que, le premier de chaque mois, un courrier partira de Mahagi pour Wadelai et vice versa.

Voilà le Haut-Ituri désormais relié par Mahagi, l'Uganda et l'Egypte au vieux continent.

Avant de reprendre le chemin du Nil, les autorités anglaises me font promettre une prompte visite à Wadelai.

Une semaine s'est à peine écoulée que ce parfait gentleman

me fait remettre, avec une aimable lettre, un magnifique chien danois.

Ma période de « veine » continuant, les Arabes de l'Unganda viennent m'offrir en vente un âne de Mascate, qui me rendra les plus grands services lors de mes tournées de reconnaissance, d'autant plus que, ancien cavalier, j'ai beaucoup souffert de l'absence, en Afrique, de la plus noble conquête de l'homme.

Les Anglais ont quitté la région depuis une quinzaine de jours à peine que je suis avisé de la visite de Mgr Streicher, évêque de Taboreo, qui, après avoir parcouru successivement les postes frontières d'Iremu et de Kilo, s'en retourne dans l'Uganda, par Mahagi.

Je joins Monseigneur au village de Boké. Sa Grandeur, quoique âgée de quarante ans, voyage toujours à pied. C'est un des missionnaires de la première heure, qui s'est voué corps et âme à porter la parole du Seigneur au cœur de l'Afrique.

Malgré mes instances, Mgr Streicher ne peut prolonger sa visite au delà de deux jours à Mahagi, une besogne pressante l'attendant à Taboreo. Il quitte le territoire de l'Etat, en remerciant vivement tous les blancs de leur bonne hospitalité.

Me voilà à nouveau seul durant sept longs mois; cependant ces visites m'ont retrempé l'âme et, bien que souffrant parfois de la solitude, je vis dans l'espoir d'autres visites et aussi du prochain retour dans la mère-patrie!





Train de la ligne Mombasa-Port Florence *
(Uganda)

RECONNAISSANCE SUR LE NIL

Quatre vastes lignes de chemin de fer traverseront, dans un avenir rapproché, l'Afrique : dans le sens de la longueur la ligne du Caire au Cap ; dans celui de la largeur la ligne Mombasa-Port-Florence-Lac Albert, qui se réunira à la ligne Congo-Nil. Le point d'intersection de ces trois immenses voies ferrées sera vraisemblablement le nord du Lac Albert, près de Mahagi.

La ligne de chemin de fer, qui doit relier le Congo au Nil, comportera environ douze cents kilomètres de voie ferrée, partant de Stanleyville.

Afin de ne pas entreprendre des travaux inutiles, il s'agissait d'être fixé sur la navigabilité du Nil entre Mahagi et Dufilé. A cet effet, mes chefs me signifièrent l'ordre de reconnaître la rive gauche du Nil — qui était peu ou pas connue — jusque Dufilé et de les renseigner au sujet des populations riveraines.

Pour ne pas apeurer les indigènes, je fis annoncer un mois à l'avance mon départ pour Dufilé. Entretemps, j'organisai l'escadre (!) qui devait m'accompagner.

La tâche la plus ardue consistait à trouver les pagayeurs et

porteurs; la descente du Nil étant redoutée à cause des Madhistes, habitant cette région. Il me fallut énormément de patience pour convaincre les naturels de la protection que leur assureraient mes soldats.

Le 10 février 1902, toutes les palabres étaient terminées; je décidai du départ pour le lendemain.

11 février.

En route pour le port de Mahagi. Quinze soldats et trente indigènes de Keta m'accompagnent pour le transbordement éventuel des pirogues. Le chemin récemment percé, rend l'escorte d'humeur gaie; c'est clairon sonnant que la troupe atteint le poste de ravitaillement installé au fond de la baie.



Tokukenda

Tokukenda, le fameux sultan des Bagongo, à qui échut l'honneur d'assister à la rencontre de Stanley et d'Emin Pacha au lac Albert, vient avec une très imposante escorte, tout habillée de blanc, me faire la visite réglementaire. Il met quatre bacs à quarante pagayeurs à ma disposition. Avec les trois grandes pirogues qui m'ont été envoyées par mon chef, l'escadrille, composée de sept bâtiments dont trois cuirassés (!) (les pirogues), pourra imposer sur le fameux Nil blanc, visité pour la première fois, dans cette région, par les troupes de l'Etat.

Ayant été prévenu que la rive gauche du Nil était inhabitée, on procède au chargement de moutons, de chèvres, de poules et de nombreuses rations de sorgho.

12 février.

Tokukenda assiste aux préparatifs de départ. Tous les indigènes, au nombre d'une centaine, placés sous l'œil vigilant d'un

nyampara, expriment leur satisfaction de se rendre à Kartoum (!) d'autant plus qu'un doti d'étoffes leur est promis à la rentrée. Bientôt tout ce monde prend place dans les pirogues.

Il est huit heures quand un coup de canon, pardon, « de fusil » donne le signal du départ; la flottille démarre lentement pendant que le clairon sonne des fantaisies joyeuses.

A midi nous abordons chez Dokukelu, aux sources du Nil blanc. Ce sultan, chef des Pagnemur, vient à ma rencontre et m'offre deux bacs et des pagayeurs.

13 février.

Aucune désertion ne s'est produite, et la flottille, au grand complet, se met en branle au lever du soleil.

Désirant admirer aisément les sites et faire face aux événements, ma pirogue, en vaisseau amiral, prend la tête de l'escadre qui suit le thalweg en file indienne, les bâtiments (!) espacés de cinq mètres. Nous longeons la côte anglaise; la confiance commence à naître; les villages ont disparu. Le chant de mes pagayeurs seul éveille l'attention des paisibles échassiers qui, troublés dans leur douce somnolence, fuient en poussant des cris perçants. Des espèces de genêts de cinq à six mètres ont remplacé la brousse et les bois. Tout à coup, une panique surgit parmi les pagayeurs qui refusent d'avancer. C'est une bande d'hippopotames qui veut barrer le passage à la flottille, mais quelques coups de feu mettent ces intrus en fuite.



Milan

Le Nil, qui atteint de cinq à six kilomètres de largeur à sa sortie du lac Albert, se rétrécit sensiblement. De belles collines se dessinent à l'horizon. Les rives, très pittoresques, sont parsemées de petits bois. A tout moment, on aperçoit sur le fleuve silencieux, des aigles, des éperviers et de petits oiseaux, perchés sur des espèces de bambous, dont le gazouillement nous ravit. A trois heures, un village est en vue à la rive anglaise, je décide de camper en face. Des indigènes traversent le Nil et viennent m'offrir des vivres en vente. Ils ne paraissent pas étonnés de notre visite et lient vite conversation avec mes gens.

14 février.

Pendant la marche, le tableau de travail est ainsi réglé : 6 heures, réveil au clairon, soins de propreté et léger repas ; 7 heures, en pirogue. A moins de circonstances imprévues, on voyagera jusqu'à 4 heures. Arrivée à l'étape, installation du cantonnement, distribution de vivres, repas, palabres et, à 7 heures, retraite sonnée par le clairon, afin d'inspirer le respect aux populations. Trois sentinelles veilleront continuellement à la sécurité du campement, dont personne ne pourra s'éloigner sans mon autorisation ; aucun étranger ne pourra s'approcher sans déposer les armes.

Le voyage se poursuit suivant les ordres donnés. Tout le monde est en pirogue à l'heure réglementaire. Le plus grand fleuve du monde n'a plus, à certains endroits, que cinq cents mètres de largeur. Les rives sont nues. Par ci, par là, un palmier. Des îlots, couverts de genêts, commencent à obstruer la régularité de la nappe d'eau, qui se dirige lentement vers la Méditerranée.

Vers midi, un village s'offre à la vue sur la rive gauche : nous abordons dans une localité composée de cent huttes. Tjatim, le chef, vient à ma rencontre sans aucune méfiance. Ses

hommes sont grands et, signe particulier, paraissent bien faibles. Ils portent, incrusté au bas de la lèvre inférieure, un morceau de verre. Nous ne devons pas craindre la faim, car des vivres nous sont remis en quantité.

L'après-midi, j'organise une chasse au gros gibier. Nous apercevons plusieurs troupeaux d'une trentaine d'antilopes chevalines. Impossible de les approcher; dès que nous diminuons la distance qui nous en sépare, elles fuient à toute allure.

Les moustiques nous assaillent dès la tombée du jour, et, en quantité telle, que je me hâte de protéger mon lit d'une double moustiquaire.

15 février.

Tout le monde est dispos au départ. De nombreuses hirondelles volettent tout près des pirogues et nous accompagnent un moment. Le Nil est toujours calme à peine aperçoit-on le fil de l'eau. Le terrain est très plat; de nombreuses îles divisent le cours.

Des pélicans, des canards, des ibis sacrés et des marabouts sommeillent sur le sable des rives; d'autres échassiers, perchés sur les arbres, s'inquiètent au passage de la flottille et vont assurer leur retraite au loin.

Le Nil s'élargit maintenant et mesure mille cinq cents mètres environ d'une rive à l'autre. Plusieurs villages sont installés à la rive gauche. Les indigènes, tous très grands et complètement nus, assistent curieusement au défilé de la flotte fantôme.

A 1 heure, le poste anglais de Wadelai est en vue. J'y aborde pour rendre visite aux officiers. Les troupes anglaises pré-



Marabout

sentent les armes à mon passage et, à l'arrivée au fort, une cordiale réception m'est réservée par les autorités. M. Maxsted, qui a été appelé au commandement du poste de Gondokero, est remplacé par M. Knnoles. J'y retrouve cependant le docteur Branch. Après un succulent repas, bien arrosé, les amphitryons organisent une partie de chasse sur le Nil. Nous voilà installés sur une spacieuse allège à voile, à l'affût du canard.



Devant le poste de Wadelai *

Les Anglais ne ratent pas un canard au vol, tandis que moi, j'éprouve des difficultés à abattre un maigre héron, ce qui porte un rude accroc à ma réputation de chasseur.

Les soldats anglais qui sont venus à Mahagi, reconnaissent mes hommes; ils fraternisent, et les indous conduisent mes lascars dans les bazars arabes, où, en causant, ils boivent et fument toute la soirée.

Pendant le dîner, qui réunit six blancs, les danses et chants des pygmés exécutés par mon nain, ne laissent pas d'égayer la société. Il reçoit des cadeaux de tous.

J'ai toutes les peines à écourter mon séjour et à délaisser de si tôt une hospitalité vraiment anglaise. Il est bien tard quand je vais me reposer.

16 février.

Six jours vous séparent encore de Dufilé, m'ont dit les insulaires en me souhaitant « bon voyage. »

Les îlots font leur réapparition. Aux rives des collines boisées et, par-ci par-là, des villages dont les habitants nous dévisagent d'un œil tranquille.

Dans la suite, les îles, toujours couvertes d'espèces de genêts,



Indous et Indigènes de l'Uganda (commerçants).

cachent les rives, qui sont distantes de plus de cinq kilomètres. Dans un labyrinthe de marais, je cherche vainement un point pour atterrir.

L'après-midi, un violent orage éclate et met le silencieux Nil en fureur. D'énormes vagues menacent même la flottille. Le calme renaît, mais les pagayeurs ont perdu le fil de l'eau. Nous voguons à la recherche de la rive gauche. Toutefois, les îlots se présentent en si grand nombre que je désespère d'y aboutir. A 5 1/2 heures, enfin, nous voyons la terre ferme. Après avoir dévoré quatre épis de maïs, je me mets au lit. Voulant parer aux ennuis de ma solitude, les moustiques, par centaines, voletant contre les parois de ma moustiquaire — heureusement hermétiquement close — organisent une sérénade.

17 février.

Mes nègres, moins bien protégés, se ressentent de la visite des moustiques, car personne n'est prêt à partir quand je donne l'ordre de lever l'ancre.

Le voyage à peine repris, une vingtaine d'hippopotames approchent jusqu'à trente mètres des pirogues. Ils nous fixent curieusement et poussent des beuglements; puis, plongent et reparaissent plus loin. Les marais ont fait place aux îlots et le pays environnant les rives est uni. Bientôt, nous sommes assaillis par une cinquantaine d'hippopotames. Ils paraissent vouloir nous barrer la route. Un seul coup de feu les fait fuir tous!

Le jour tombe quand on dresse ma tente et, peu après, tout le monde, sauf les sentinelles, va goûter le repos.

La nuit, les hippopotames font leur réapparition. Sans quitter l'eau, où ils se sentent en sécurité, ces pauvres reviennent beugler et se plaindre jusque près du campement. C'est que, par un hasard malheureux, nous avons dérangé les colosses, en installant nos tentes à l'endroit où ils ont l'habitude de passer la nuit! Parfois, des beuglements plus énergiques semblent vouloir nous inciter à déguerpir. Quelques hippopotames poussent la témérité jusqu'à venir tout près de la rive montrer leur grosse tête, en soufflant fortement, espérant probablement nous effrayer. Comme nous ne faisons mine de bouger, les colosses, de guerre lasse, prennent le parti de passer une nuit blanche à l'eau!

18 février.

Nos visiteurs nocturnes de la veille nous attendent au large. Auraient-ils l'intention de nous faire payer notre bravade? En tous cas, l'œil en feu, ils paraissent guetter pour nous livrer combat; mes pagayeurs manifestent des signes d'effroi. Trois coups de feu décident les monstres à plonger au loin, à la grande joie de tous les indigènes. A peine avons-nous passé la zone dangereuse que la bande reparaît; cette fois, un seul plomb les fait définitivement battre en retraite.

Les marais obstruent le cours normal du fleuve; les rives toutes plates paraissent désertes et le silence n'est troublé que par le bruit des pagaies. Il est 4 heures quand nous abordons à un endroit très sec, permettant de camper.

19 février.

La nuit a été calme, mais, à peine en route, nouvelle visite des monstres sous-marins.

Plusieurs belles chaînes de montagnes s'offrent à la vue; ensuite, c'est une bande d'une trentaine d'éléphants broutant tranquillement à la rive droite. Peu après, on me signale la présence, dans un marais, de sept nouveaux éléphants. Sans éveiller leur attention, nous en approchons à une quarantaine de mètres et une décharge de quatre coups d'Albini part. Un pachyderme, atteint au front, chancelle. Une nouvelle décharge lui est envoyée et quelques minutes après, son corps gît dans la fange, tandis que ses compagnons décampent lentement du bourbier.

Quoique 5 heures aient sonné, nous ne pouvons aborder, étant entourés de marais. Je décide de camper sur un petit rocher qui émerge au milieu du Nil. Il y fait chaud et malsain, surtout à



Ivoire apporté aux autorités anglaises *

cause des odeurs fades que dégagent les marais. Je renonce au dîner et me contente de grignoter deux épis de maïs.

L'escorte donne des signes visibles de lassitude : les conversations gaies des premiers jours ont fait place au silence morne.

Je visite le campement et, tout en causant de choses diverses, j'annonce que dans trois jours nous arriverons à destination. Ces paroles n'ont pas le don de les ranimer.

20 février.

Le départ se fait d'une façon pénible. Tous mes hommes semblent fatigués; ce n'est qu'une heure après que les pagayeurs, en maugréant, se mettent sérieusement à la besogne.

Voilà de nouveau nos inséparables amphibies. Cette fois, le décor change. Ils sont plus de quarante, couchés sur un banc de sable. Un coup de feu fait disparaître sur-le-champ cette masse de chair au fond de l'eau, qui rejaillit écumante à plusieurs mètres de hauteur.

Vers 1 heure, un village se distingue à la rive gauche et je donne l'ordre d'y mettre le cap. En approchant, j'aperçois de nombreux soldats, puis deux visages blancs ! Tous ont l'air effaré. Un moment après, des coups de feu et des cris de joie partent de la rive, répétés par mes soldats. Je n'ai pas le temps de me renseigner sur le nom du lieu où nous abordons que, déjà, deux sous-officiers, m'apprennent que nous avons atteint Dufilé nouveau, ancien fort égyptien, construit par le savant Emin Pacha. Fini ! crié-je aux gens de mon escorte, dont le visage se déride rapidement.

Pendant que je prends une collation, on m'apprend que Dufilé vient d'être déplacé par ordre supérieur et que l'installation du nouveau poste se fait exactement sur l'emplacement occupé jadis par les troupes égyptiennes.

De nombreuses habitations en briques sont enclavées dans le fort, dont l'étendue dépasse deux cents mètres carrés. Un for-

midable fossé et des remblais en défendent l'entrée. Décidément, Emin Pacha s'est surpassé ici.

Dans l'attente du retour du commandant de Dufilé, qui occupe encore l'ancien poste, nous assistons aux festivités organisées par les soldats, à l'occasion de l'arrivée des hommes de Bula Matari; celles-ci se prolongent bien tard dans la soirée.

21 février.

Arrivée du lieutenant Renard. Quelle heureuse rencontre que celle de cette vieille connaissance d'Europe! Nous nous amusons quelque peu de l'accoutrement dans lequel nous nous présentons l'un à l'autre. Moi porteur d'une grande barbe en broussaille et couvert d'effets rappièces; lui, le brillant officier du 3e lanciers, en bras de chemise, coiffé d'un chapeau boër et montant un bourriquet harnaché d'une selle taillée dans un tronc d'arbre!

Mais le décorum est d'ordre secondaire. Notre préoccupation du moment n'est-elle pas de conduire à bien les travaux urgents qu'on nous a confiés.

Après avoir vidé le verre de l'amitié, nous nous mettons en marche vers Dufilé ancien, que nous atteignons après quatre heures de marche.

Les bâtiments, construits au moyen de pierres bleues, sont grands et solides et en font une coquette station. A quelque distance, le poste ressemble à s'y méprendre à un hameau de la province de Liége. Il y fait sain; outre une température beaucoup moins élevée qu'à Mahagi, une brise légère se lève dès 8 heures du matin, et les moustiques y sont rares. Les indigènes sont semblables à ceux que j'ai vus au cours du voyage. Les hommes sont presque tous nus, tandis que les femmes sont légèrement vêtues.

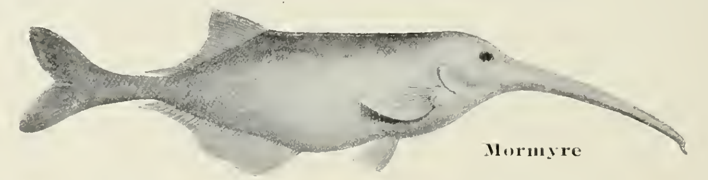
23 février.

Nous profitons du dimanche pour excursionner dans les cataractes du Nil, à vingt minutes de la station.

Les indigènes ne possédant pas de « bacs », nous transbordent au delà du Nil, qui se divise en deux tronçons, sur des radeaux d'un nouveau genre : sept ou huit grosses branches attachées l'une à l'autre. On s'assied à l'avant, tandis qu'à l'arrière un indigène, la poitrine appuyée sur le radeau, le restant du corps à l'eau, nage et pousse les branches vers l'endroit désigné. C'est peu pratique et l'eau entrant par les interstices, mouille le bas des reins. Ce moyen de passage, tout à fait primitif, porte le nom énigmatique de « Toror » !


Toror

Nous avons atteint la seconde branche du Nil. Les rapides y sont impétueux; le bruit du clapotement de l'eau sur la pierre se fait entendre à plus d'un kilomètre. Comme le poisson est fort abondant près des cataractes, une partie de pêche... à la tonite est décidée. Une cartouche est jetée dans le fleuve. Une forte détonation, suivie d'une gerbe d'eau, trouble les profondeurs du Nil et fait venir quinze à vingt gros poissons à la surface. Etourdis pour un moment, il n'y a plus qu'à les cueillir. Cette pêche miraculeuse est renouvelée trois fois avec le même succès.


Mormyre


Silure

Soudain, une explosion se produit près de moi. Instinctivement, je me retourne en me cachant le visage des mains. A cet instant, M. Bleusen vient à moi, pâle et couvert de sang. Il me montre son bras droit, qui ne forme plus qu'un amas de chair vive, dont les os se détachent. M. Renard et moi volons à son secours, mais le blessé se dégage vivement. Ne se rendant pas compte de la gravité de l'accident, il veut courageusement poursuivre seul; ses forces le trahissent et il s'affaisse aussitôt. Pendant un premier pansement, nous dépêchons un courrier auprès du docteur à Nimelé (poste anglais en face de Dufilé); puis, nous nous empressons de faire repasser la branche du Nil à notre blessé, installé sur le radeau Toror. Une demi-heure après, il est déshabillé et étendu sur son lit. La main droite n'existe plus et du poignet il ne reste que des lambeaux sanglants auxquels adhèrent des os réduits en bouillie. La figure et le corps sont couverts de petites blessures provenant des éclats. Les plaies sont immédiatement lavées à l'eau phéniquée, puis pansées au moyen de la ouate et de gaze.

L'accident s'explique comme suit : Bleusen tenait une cartouche de tonite dont la mèche était allumée. Il s'apprêtait à la lancer dans le fleuve, quand un soldat lui dit de la diriger vers un autre endroit; trop tard, hélas! la cartouche avait déjà éclaté dans la main de l'imprudent.

24 février.

Notre malade, quoique souffrant énormément, se porte relativement bien : sa faiblesse est grande par suite des pertes de sang. Le médecin, que nous attendons impatiemment, arrive dans la soirée. C'est l'aimable docteur Branch, dont on n'a pas oublié la visite à Mahagi, qui, de passage à Nimelé, vient offrir ses services. Après un examen attentif de la plaie, il juge une opération nécessaire, fixée au lendemain.

25 février.

L'opération a heureusement réussi. Après avoir endormi le patient, on lui a amputé l'avant-bras mutilé.

Bleusen (1) se réveille une demi-heure après et, les larmes aux yeux, remercie le praticien. Nous joignons de tout cœur nos félicitations à celles de notre camarade, l'opération ayant été menée avec grande habileté.

L'heure du départ a sonné pour moi. Je quitte mes compagnons pour reprendre le chemin du lac Albert. Au moment de nous séparer, le lieutenant Renard et moi, nous nous crions à plusieurs reprises : « Au revoir ! à Bruxelles ! »

Minuit est proche quand nous atteignons Dufilé-nouveau.

26 février.

C'est au son d'une fanfare de clairon que l'escadre appareille vers le sud, en longeant la rive gauche.

A 5 heures du soir, nous abordons devant une grande falaise.

La nuit, la chaleur accablante m'oblige à ouvrir ma tente, bien que je sois couché sans couverture ni drap de lit.

27 fevrier.

Des rochers et des collines se remarquent à l'ouest. Aucun village n'est en vue. Les rives, légèrement boisées, sont couvertes de brousses. Le vent souffle et nous avançons bien lentement à cause des vagues qui sillonnent le Nil. Nous passons la nuit sur un îlot bien marécageux. Il pleut, tous mes noirs sont momifiés.

---

(1) Bleusen, ex-sous-officier au régiment des Carabiniers, promu au grade de sous-lieutenant dans la suite, est rentré dans la mère patrie quelques mois après. Il n'a pas tardé à retourner en Afrique ; il y est décédé, dans la région de Mongala, en 1905.

28 février.

Un village est en vue vers 1 heure. Je décide *illico* d'y loger. A notre approche, tous les indigènes ont fui. Armés de lances, ils se tiennent à quelque distance. A l'appel du nyampara qui m'accompagne, ils reviennent aux huttes.

Nous avons atteint la tribu des Aliba, ayant pour chef Aou. Des vaches, des moutons et des chèvres forment la richesse de la peuplade dont les hommes, de même que les femmes, sont totalement dépourvus de vêtements.

Cette importante localité est clôturée au moyen de branches d'arbres, pour parer aux incessantes attaques des Madi, qui habitent les montagnes, à l'intérieur du pays. Aou me conte qu'il n'a vu qu'un seul homme blanc. Il venait du lac Albert, accompagné d'un grand nombre de soldats, montés sur des pirogues. Les soldats appelaient le blanc « Kambelia Matafaé ». N'était-ce pas Emin Pacha ?

1er mars.

A 4 heures, nous arrivons devant un joli bosquet touffu et bien frais, où nous trouvons un excellent campement. Je pars immédiatement en chasse avec quelques soldats. C'est le paradis dans le désert, car nous voyons d'innombrables et belles espèces d'oiseaux qui se laissent approcher, mais que nous dédaignons pour les nombreuses antilopes, qui gambadent à peu de distance. Une d'elles paie de la vie l'imprudence de voisiner avec le blanc. Deux lièvres, les premiers que j'aperçois

Antilope chevaline

au Congo, parviennent à se sauver. La nuit, les fauves, qui ne sont pas à ignorer en cet endroit giboyeux, viennent nous rendre visite. Leurs hurlements divers, parmi lesquels se distingue le rugissement du lion, nous tiennent éveillés toute la nuit. Pour compléter ce « concert africain », nos amis les hippopotames font à la rive une nouvelle apparition bruyante. Ce sont les feux du bivouac qui inquiètent tous ces « pleureurs » et les dérangent dans leur champ d'action.

Afin de parer à toute éventualité, cinq soldats, l'arme au pied, veillent dans la direction d'où partent les rugissements. Décidément, me dis-je, il n'y a donc pas de médaille sans revers?

2 mars.

La nuit a été bien mauvaise. Serait-ce la sérénade de la nuit qui en est la cause? Une pluie diluvienne nous mouille jusqu'aux os. Les crocodiles, couchés paresseusement sur les bancs de sable, fixent d'un œil vitreux notre cavalcade qui ne les émeut pas. Cela nous énerve de constater que notre passage laisse les sauriens indifférents. En guise d'ultimatum, un coup de feu leur est envoyé, qui les tire de leur torpeur. Comme mus par un ressort, et en signe d'effroi, ils ouvrent toute large leur immense gueule, puis, dare dare, disparaissent au fond du fleuve.



Labyrinthe du Nil près de Wadelai

Au coucher du soleil, les mouettes glissent sur l'onde, donnant ainsi un éclat particulier, au morne paysage qui nous entoure.

La nuit est venue; nous ne trouvons pas, dans l'enchevêtrement d'îlots qui nous entourent, d'endroit pour aborder.

Les énervants moustiques font leur apparition et bientôt nous avons à nous débattre contre ces importuns. Parfois même les pagayeurs poussent des cris de douleur. Quant à moi, semblable à un naufragé de la « Méduse », j'agite continuellement un essuie-main pour me protéger des maudits insectes. Nécessairement, l'allure de la marche s'en ressent et, à tout instant, il faut tempêter pour que nous n'allions pas à la dérive.

Heureusement, une bonne pluie met tous ces diptères en fuite. Les pagayeurs replongent maintenant avec force leurs rames dans le Nil, mais cette ardeur est de courte durée, la fatigue étant grande. A 10 1/2 heures, enfin, nous apercevons un village. Des cris de joie partent avec un ensemble touchant de tous mes bâtiments. Au moment où nous abordons, les indigènes viennent à la rive et leur chef, Bagay, m'offre des vivres. Nous n'avons garde d'y toucher, désirant avant tout nous reposer dans ce grand village, entouré d'un boma, par crainte d'une incursion des Madi.

3 mars.

Nous stoppons jusqu'au lendemain parmi la tribu Ometi, où nous arrivons après trois heures de voyage. Leur sultan Pòké m'assure que, tout jeune, il a vu venir chez lui, en bateau à vapeur, les deux seuls blancs qu'il ait rencontrés avant moi. Nous n'avons pas peur des blancs, ajoute-t-il, mais nous avons horreur des Madhistes, qui pillent tout sur leur passage.

4 mars.

Mes nègres ont bavardé une bonne partie de la nuit. Serait-ce la rentrée prochaine qui leur aurait fait délier la langue?

La rive gauche, que nous cotoyons, devient de plus en plus pittoresque. Quantités d'oiseaux gazouillent sur les arbres. Plus loin, j'aperçois, perchés sur un seul arbre, plus de cinquante

gros oiseaux blancs et noirs. Ce sont des cigognes, qui se laissent approcher de très près, puis s'envolent toutes en une longue traînée semblable à une belle gerbe. Comme c'est joli!

Au crépuscule, nous nous arrêtons au village Uratji.

5 mars.

A peine avons-nous dépassé Wadelai, que nous sommes assaillis par une violente tempête. A tout moment, nos embarcations menacent de chavirer ou d'être submergées; les vagues se jettent jusque dans les pirogues. Heureusement, le ciel s'éclaircit et mes nègres se mettent à chanter, parce que nous avons échappé à un danger sérieux, d'autant plus grand que, éloignés des rives, nous nous trouvions dans une région marécageuse, qui aurait rendu le sauvetage difficile, sinon impossible.



Personnel du fort anglais de Wadelai *

Nous passons la nuit chez le chef Tjalawa.

Je m'apprête à goûter le repos examinant une dernière fois le Nil qui, dans la large vallée et la nuit noire, semble dormir calme et sombre.

Soudain, comme par un effet magique, une clarté paraît à l'horizon et change instantanément l'aspect du fleuve et des environs. Maintenant la nappe liquide a une teinte argentée et les bois sont dans la pénombre : la pleine lune est apparue..Peu après, un long murmure poétique, semblant sortir de terre, s'élève graduellement en harmonie parfaite, nous

extasie l'âme en rêveries les plus douces et les plus mystérieuses.

Ce sont plusieurs centaines d'indigènes de la rive droite, dont nous sommes séparés de près de deux kilomètres, qui entonnent tous le même chant mélodieux, que les coups de tam-tam, à peine perceptibles, rythment lentement. L'effet en est ravissant et à tout jamais inoubliable.

6 mars.

A peine en route, les pagayeurs reprennent leurs chants: l'approche des villages, quittés il y a près d'un mois, n'est pas étrangère à cette bonne humeur. Le concert prend fin en arrivant au village de Dobukelu qui, pour la circonstance, fait venir tous les indigènes à la rive, afin d'assister à la rentrée de ses hommes.

7 mars.

Nous voilà en pirogue pour rejoindre le port d'attache de l'escadrille et, à 11 heures, nous entrons dans la baie de Mahagi. Toute mon escorte chante, tandis que les indigènes se rassem-



Le Nil près du lac Albert *

blent y compris Tokukenda, devant le poste de ravitaillement. La terre de Mahagi est saluée d'un coup de feu au moment où la flottille aborde.

Tokukenda et ses nyampara ne cessent de nous interroger au sujet de Kartoum (!) et des peuplades que nous avons rencontrées. Leur joie est grande quand ils apprennent que pas un indigène ne manque à l'appel. Après le paiement, les pagayeurs se hâtent de regagner leurs villages, où ils amplifieront singulièrement les incidents du voyage et les beautés de Kartoum (!)

8 mars.

Rentrée à la station. Au moment où j'atteins le sommet de la chaîne de montagnes qui forme la vallée du lac, je salue une dernière fois cette belle et enivrante nappe d'eau, remplie de souvenirs glorieux, que je ne reverrai peut-être plus jamais.

Voici les femmes du poste, vêtues de riches étoffes, qui viennent à la rencontre de mes hommes et, peu après, j'aperçois la troupe réunie en grande tenue, le drapeau flottant au centre.

Comme je suis heureux de revoir mes braves : l'émotion me gagne quand je serre la main au sergent Mangapa. Mon successeur est annoncé et sera ici dans quelques jours. Les fatigues du voyage m'ont indisposé, aussi vais-je retremper mes forces par quelques heures de repos, remettant au lendemain le règlement des palabres dont on veut m'entretenir.

Conclusions.

Le but du voyage à Dufilé a été atteint.

L'expédition se composait de :

Neuf embarcations (dont six baes); trente indigènes pour le transbordement éventuel par terre; quarante-cinq pagayeurs; quinze soldats; quatre cents rations de vivres de réserve, plus dix moutons et vingt poules.

Il a été reconnu que :

Le Nil est navigable entre le lac Albert et Dufilé, attendu que le voyage a été effectué à l'époque où les eaux étaient les plus basses ;

La distance qui sépare ces deux points est de neuf jours de Mahagi à Dufilé, et de onze jours de Dufilé à Mahagi ;

Le service de transport et de courrier sur le Nil peut être considéré comme établi, trois soldats ayant, quelques jours après notre reconnaissance, refait le même voyage sans être inquiétés ;

La rive gauche est peuplée d'indigènes paisibles, qui possèdent du gros bétail, des chèvres et des moutons en quantité ;

Seize jours séparent Mahagi de Lado, dont neuf à effectuer en pirogue et sept à pied (de Dufilé à Lado).



Canonas à Lado *

ADIEUX A LA STATION

19 mars 1902.

M. Vervloet, est arrivé à la station. C'est un officier énergique et plein d'ardeur. Après la remise du commandement je lui donne un aperçu de la politique de la région, puis, mes préparatifs de départ pour la mère patrie sont faits.

Je ne puis me figurer que je vais quitter Mahagi, où nous avons, le personnel et moi, peiné pendant près de vingt mois.

Les chefs des environs viennent déclarer qu'ils regrettent mon départ; cependant j'ai dû sévir envers tous. « Tu étais notre père et maintenant que tu t'en vas qu'allons-nous devenir? » s'écrie un d'eux. Je le rassure, promettant que mon successeur suivra les mêmes traditions, qui sont, d'ailleurs, conformes aux vues du gouvernement.

Au cours de cette dernière entrevue, l'émotion me gagne; j'ai peine à cacher mes larmes. Il est donc possible de s'attacher à des sauvages!

Une partie des soldats ont fini leur terme d'engagement et retourneront avec moi. Je ne serai donc pas seul à voyager jusque Iremu. L'heure des adieux sonne. La troupe rassemblée dans l'allée des bananiers, porte l'arme, et je dis au revoir aux soldats. Quelques minutes après, je serre la main au nouveau chef de poste et me voilà en route pour la Belgique.



Calaoo

TROISIÈME PARTIE

De Mahagi
à Anvers

DE MAHAGI A BENI

19 mars 1902.

Devant rendre compte à mon chef de zone, qui est en reconnaissance au lac Albert-Edouard, de ma mission sur le Nil, j'entreprends, en faisant un assez long détour par Beni, ma marche vers la mère patrie.

Du 20 au 29 mars.

C'est à regret que je quitte le village Boké et pourtant j'ai hâte de traverser au plus vite la région. La chaleur est extrême ; les porteurs s'enveloppent les pieds de morceaux d'étoffe, pour se les préserver des brûlures occasionnées par le sol surchauffé. La caravane avance péniblement ; je perçois chez mes porteurs des velléités de désertion. Partout, sur mon passage, l'affreux sentier du début a été élargi de trois à quatre mètres. Des passerelles ont été placées jusque sur les plus petits cours d'eau.

La pluie bienfaisante fait son apparition au moment où nous quittons la plaine pour entrer dans la marécageuse forêt de Kilo.

Une route a été construite facilitant ainsi énormément la marche; toute la caravane traverse allègrement les clairières. Mon front se déride et j'avance d'un pas alerte; ces grandes jungles (Matétés) qui, à l'aller, nous avaient fait souffrir et nous cachaient le ciel et le panorama environnant, sont fauchées par les indigènes de la région, soumis par le chef de poste de Kilo. Dans la plaine, nous relevons des traces de buffles et de phacochères, mais aucun animal n'est en vue. Il ne me faut que sept jours pour atteindre Kilo, alors que j'en ai mis douze à l'aller. Ces progrès sont dus tant aux coupures introduites dans les tracés, qu'à la construction des routes.

Réception cordiale à Kilo, que je ne trouve pas sensiblement changé. Avec quelle joie je constate la présence dans le potager de choux, carottes, céleris, etc. Le « pot au feu » mijote bientôt avec trois belles poules, des légumes et du vermicelle: c'est un vrai régal.

Le changement de climat produit ses effets; me voilà cloué au lit pendant trois jours, atteint de fièvre.

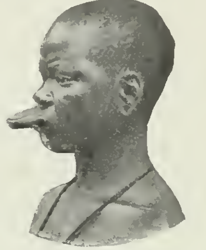
Du 30 mars au 3 avril.

Kilo, rendu tristement célèbre par la retraite d'une partie de l'expédition du Nil qui devait, en 1897, se diriger vers Kartoum pour aider lord Kitchener, commandant en chef des troupes égyptiennes, et qui fut prise entre deux feux de madhistes est une station intermédiaire entre Iremu et Mahagi. Le pays environnant est particulièrement montagneux et la population peu dense. La végétation dominante est le maigre et désolant « matété »; aussi les soldats se désignent-ils la station, sous le surnom de « Matété ».

Une route relie actuellement Kilo à Iremu et des villages soumis, installés à certains endroits entre les deux postes, permettent de se rendre compte du travail important accompli en moins de deux ans, par les officiers, sous-officiers et agents de l'Etat.

De nombreuses montagnes sont à gravir et à descendre à pic, c'est la partie la plus accidentée du voyage. A l'étape, heureusement, des indigènes sont installés maintenant dans les postes de ravitaillement et viennent offrir des vivres.

Ces postes ne sont pas toujours entretenus avec tout le soin désirable. Les puces y ont élu domicile et nous agacent de façon telle que personne ne parvient à trouver le sommeil.


Femme Wallendu de la région d'Iremu

En passant au large d'un villageabandonné de la tribu des Wagnari, on me signale l'endroit où le chef Walu, exécuté depuis, avait fait massacrer sept soldats envoyés en courrier à Iremu.

La forêt fait de nouveau place à la brousse. J'y découvre une espèce d'anachorète nègre qui vit isolé dans les profondeurs du bois. Accroupi dans une hutte faite de branchages et de feuilles, il reste muet à nos questions, tout en nous fixant d'un regard indifférent sinon absent. Sa nourriture consiste uniquement en fruits qu'il fait griller sur la cendre; nul ne l'approche ordinairement, car on le craint pour ses sorcelleries.

La belle plaine d'Iremu s'offre à la vue. Je revois avec émotion la longue et imposante chaine de montagne qui sépare les eaux du Nil de celles du Congo et, à l'ouest, la noire rivière Ituri, qui serpente au centre des bosquets.

Iremu, le sanatorium de l'Ituri, est atteint; j'y goûte le repos pendant plusieurs jours. Le fort n'a guère changé depuis mon


Personnel de la station d'Iremu, affublé de ses plus beaux atours

premier passage; cependant, de nombreuses habitations ont été construites à l'extérieur. Plusieurs villages d'arabisés sont venus s'installer à proximité du fort.

7 avril.

En route pour le fort Beni. L'immense et sauvage forêt de l'Aruwimi, si riche en plantes caoutchoutifères, se dessine au sud, dans un cadre grandiose. Je vais encore la traverser en faisant cependant un angle droit par Beni, où j'ai hâte d'arriver.



Camp du chemin de fer

Après deux jours de marche j'atteins le campement de la commission d'études du chemin de fer des « Grands Lacs » que dirige M. Vervloet, chef de la brigade d'étude de la ligne qui devra réunir le lac Albert au lac Albert Edouard.

Chaque tronçon de ligne comprend une brigade d'études, composée de deux ou trois blancs, cent cinquante travailleurs nègres et un peloton de soldats qui assure la police. Au point initial se dresse le camp, où se sont agglomérées, dans un quadrilatère, quatre vingts huttes. Le centre en est occupé par trois grandes habitations à l'usage des blancs, des magasins et du cachot. En cinq jours, le campement est achevé et recouvert de branchages et de feuilles.

Celui-ci terminé, le tracé du chemin de fer est immédiatement entamé. L'ingénieur fait jalonner la direction à suivre et un sentier d'un mètre est aussitôt formé à coups de hache. Cent cinquante indigènes armés de machettes se mettent en ligne et, sur une largeur de dix à quinze mètres, forment le tracé

définitif, en sapant les arbres à cinquante centimètres du sol, sauf cependant ceux de trop grande envergure. Cette besogne accomplie sur un parcours de vingt kilomètres, le camp est délaissé puis érigé au nouvel emplacement.

Un mois de travail est nécessaire à une brigade de cent cinquante hommes, pour effectuer le tracé sur une distance de vingt kilomètres.

A Iremu, la brigade Beni, rencontrera celle de l'ingénieur Adam, qui doit réunir le Congo au Nil, dont le point initial est Stanleyville.



Maisons danoises du chemin de fer - grands lacs.

Dès ce jour, les étapes se feront aux camps abandonnés par la brigade, dont je suis à rebours le tracé. Il pleut journellement : aussi est-ce transie de froid et mouillée jusqu'aux os que la caravane arrive aux étapes. Des bandes de singes vont et viennent dans tous les sens et, à notre approche, fuient en santant de branche en branche. La nuit, les hyènes et certains oiseaux nocturnes nous réveillent par leurs cris. Les villages sont rares ; mes porteurs, pour apaiser la faim, mangent des feuilles de haricots indigènes et des tiges de maïs. Heureusement, nous approchons de Beni, appelé l'Eldorado du Congo.

La plaine, aux montagnes élevées, fait place à la forêt. Peu après, nous aboutissons à une large avenue bordée de bananiers. Les indigènes viennent me saluer militairement sur la route et j'entends un grand brouhaha dans le fort. M. de Magne, grand et fort sous-officier des chasseurs à pied, escorté des chefs et

des nyampara, vient à ma rencontre, suivi de la troupe en armes, clairon sonnant.

Le fort Béni est le plus coquet, sinon le meilleur, de tous ceux que j'ai vus. Un mur d'enceinte entoure complètement la station composée de cinq bâtiments, dont trois en pisé. Le troupeau de gros bétail est formé de plus de cent bêtes à cornes et d'un lot important de chèvres et moutons; on fait également un grand élevage de poules.

Un panorama splendide s'offre à la vue. Au fond de la vallée, la rivière Semliki, au courant rapide, traverse une jolie contrée boisée, en dessinant de nombreux zigzags. Dans la plaine environnante, d'immenses plantations de bananiers, riz, maïs, etc., couvrent le sol. Au nord-est, des falaises et des chaînes de montagnes se dressent en remparts de la grande forêt.



La Semliki à Beni

Beni rappelle aussi un souvenir glorieux. C'est la plaine où l'intrépide commandant Henry, parti d'Avakubi avec deux cents soldats, remporta la première victoire sur les révoltés Batétéla et Bakusu, qui, après avoir massacré les blancs et les soldats de l'avant-garde de l'expédition du Nil, commandée par le commandant Leroy, se livraient au pillage de la contrée.

Kilongosi, le grand chef de la région, parle avec effroi des révoltés, lesquels après la défaite infligée par le commandant Henry, s'enfuirent vers le Maniema.

Depuis la retraite des mutins, Kilongosi est le plus dévoué sultan de la région. Journellement, il vient s'informer des travaux à exécuter, de manière à occuper ses nombreux indigènes.

Glacier et volcans

Dans la direction est, se dresse le fameux pic « Ruwenzuri », le quatrième des grands sommets connus de la terre, dont le point culminant est à 6,000 mètres d'altitude.

Le Gaurisankar, dans l'Hymalaya, atteint 8,800 mètres; dans l'Amérique du Sud, l'Aconcagua s'élève à 6,900 mètres et le Chimborazo à 6,300 mètres; le Ruwenzuri à 6,000 mètres; immédiatement après vient le Mont Blanc à 4,800 mètres.

Le sombre et majestueux Ruwenzuri domine dans un élancement grandiose toutes les montagnes voisines, qui semblent des tertres de taupes. A la base de la masse rocheuse, des villages sont installés et de grandes cultures de bananiers s'échelonnent jusqu'à cinq cents mètres. Plus haut, elle est couverte d'arbres et d'herbes entremêlés, qui se clairsèment à mesure que les yeux s'élèvent, puis, le roc paraît aride; finalement ce sont les trois cîmes éternellement couvertes de neiges qui éblouissent la vue.

Le Ruwenzuri, que les anciens appelaient « Mont de la Lune », bien que situé entre la ligne équatoriale et le premier parallèle nord, est toujours coiffé de blanc. Ce phénomène est unique sur le globe terrestre. La partie supérieure du glacier, semblable à tout ce qui est réellement beau, ne se montre qu'exceptionnellement; cette particularité s'explique en ce sens que beaucoup de nuages, en voyageant, se heurtent contre le roc. Arrêtés radicalement dans leur marche et cependant poussés par le vent, ils s'étendent et se répartissent dans les environs, provoquant de nombreuses et bienfaisantes pluies. C'est à cette bizarrerie qu'est due la fertilité extraordinaire de la région Beni, nom, du reste, prédestiné.

Au nord du lac Kivu (1) dans la vallée supérieure de la rivière

---

(1) Description du commandant Sillye.

Rutshuru s'étend, en un vaste et majestueux hémicycle,la chaîne des grands volcans (Kimuga).

Plusieurs de ces colosses sont encore en activité; maintes éruptions de lave se sont produites en ces dernières années. La région est également parsemée de petits lacs, anciens cratères, plus ou moins importants. Le terrain qui entoure la chaîne des volcans est recouvert, en grande partie, de sco-



Chaîne des volcans
Au milieu le volcan « Muhovura »

ries et des graillons de lave, au milieu desquels la marche est des plus pénible. On y trouve fort peu d'eau; à peine quelques sources, dont le débit est généralement très faible et intermittent. La contrée des volcans est parsemée de cavernes qui se sont formées probablement, au cours d'anciennes éruptions. Généralement l'accès en est extrêmement difficile; il faut ramper à plat ventre sur quarante à cinquante mètres dans un étroit boyau avant d'arriver aux galeries principales, qui atteignent souvent un kilomètre de longueur, huit à dix mètres de largeur, sur cinq à six mètres de hauteur. Ces cavernes ser-

vent de repaires aux indigènes de la plaine (les Bahutu), lesquels, toujours exposés aux incursions des Batura (les Pygmées des montagnes), s'y réfugient en masse, à la première alerte.

La végétation varie suivant l'altitude. Les volcans sont recouverts à la base, d'une brousse peu élevée, mais assez dure ; puis, de taillis épineux ; enfin, sur les flancs des volcans et jusqu'à plus de deux mille cinq cents mètres d'élévation, de hautes forêts de bambous, parsemées de poches marécageuses et même de pâturages, où vivent de nombreux troupeaux de gros bétail. A des altitudes plus considérables encore, on rencontre de vastes champs d'immortelles, alternant avec les bruyères aux fleurs blanches et mauves, se couvrant de givre sous le souffle glacial des vents.

On peut dire que ce pays est exceptionnellement intéressant : la chaîne si imposante des volcans ; ses contreforts, aux crevasses immenses ; les splendides forêts de bambous qui les couvrent ; les curieux petits lacs qui les entourent... tout cela forme un ensemble superbe, dont la plume ne saurait exprimer le pittoresque ni la magnificence !

Le commandant Sillye est annoncé, revenant de Rutshuru, où il est allé fonder un nouveau poste. Tout le personnel se porte à sa rencontre. C'est avec une réelle émotion que je retrouve, au cœur de l'Afrique, un camarade de jeunesse.

Pour la circonstance, le chef de poste a fait hisser une vingtaine de drapeaux devant le fort et, au moment où notre chef entre, le clairon sonne par trois fois au « colonel », tandis que les troupes présentent les armes !

Conseil de guerre.

Un chef de village, nommé Nobudana, est prévenu d'assassinat de soldats. La zone étant sous le régime militaire spécial, il sera jugé par le conseil de guerre.

A 6 heures du matin, les tables sont apprêtées sur la véranda de l'habitation du chef de zone ; le prévenu, la chaîne au cou, est amené. Une demi-heure après, le juge du conseil de guerre, en grande tenue, la poitrine ornée de décorations, fait son apparition. Remplissant les fonctions de greffier, il me fait prêter serment et, immédiatement après, l'audience est ouverte. Quelques indigènes et le personnel libre de la station assistent aux débats, qui sont publics. Nobudana est accusé d'avoir fait massacrer des soldats qui, escortant un courrier, passaient par son village. Deux des trois soldats ont été tués ; le troisième est parvenu à s'échapper, quoique blessé d'un coup de lance à l'œil. Il est présent à l'audience.

Au cours de l'interrogatoire, le président rappelle au prévenu Nobudana toutes les péripéties des crimes qu'on lui reproche sinon comme coupable, du moins comme instigateur.

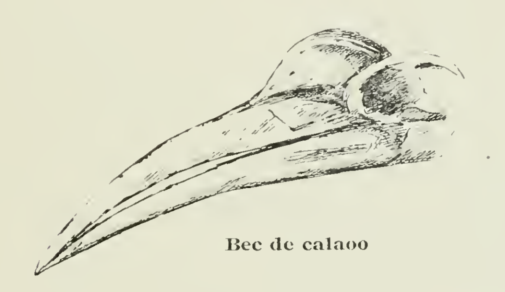
Nobudana, tremblant de tous ses membres, nie énergiquement toute participation au meurtre, mais les témoins sont affirmatifs dans leurs dépositions. Ils reconnaissent, dans le prévenu, l'instigateur du massacre, qu'ils ont vu courir, une lance à la main, sur les soldats. L'accusé ne peut produire aucun témoin à décharge.

Les débats se poursuivent, puis le juge se retire pour délibérer. Quelques minutes se passent et le conseil de guerre rentre en séance pour le prononcé du jugement. Nobudana est condamné à la peine de mort du chef d'assassinat. Il sera immédiatement exécuté par pendaison.

Le jugement est traduit au condamné, qui le reçoit sans sourciller. La potence est installée, sur-le-champ, à la place d'Armes.

Nobudana est conduit, par la troupe en armes, au lieu du supplice. Tout le personnel de l'Etat et des indigènes de la région sont réunis sur la place. Nobudana se passe lui-même autour du cou le nœud coulant qu'on lui remet et monte vivement sur la traverse horizontale, qui est rapidement détachée. Un instant après, le corps se balance. Justice d'ici-bas est faite.

La veille du départ est arrivée. Banquet, au cours duquel le lieutenant Anzeluis, officier américain, nous conte ses exploits pendant la guerre hispano-américaine. Notre pensée se reporte ensuite sur le pays que je vais bientôt revoir, et je me charge bien volontiers des visites à faire aux parents de mes compagnons d'Afrique, que je laisse en plein labeur.



Bec de calaoo

DE BENI . . . .
A STANLEYVILLE

Cette partie de la route est certainement celle où les intempéries de la grande forêt du plateau central m'ont été les plus nuisibles. La nuit, une chaleur humide m'empêche de prendre le repos; le jour, nous sommes sans cesse gratifiés d'averses. Mes serviteurs sont tous fiévreux et moi-même je paie un nouveau tribut au climat de la terre d'Afrique.

La mousse est parsemée d'insectes aux odeurs nauséabondes. Installés dans un fourré pour y prendre une collation, nous voyons venir des milliers d'abeilles qui se posent sur les aliments; leur nombre sans cesse grandissant nous oblige à lever le camp, sans avoir pu satisfaire notre faim. La lumière du soleil pénètre à peine sous la voûte feuillée; la caravane avance tristement et péniblement à travers les fouillis de lianes et les nombreuses mares stagnantes.

Les nains.

Un groupe de petits hommes armés est signalé à mi-chemin de Mowambi. A notre vue, ils s'éclipsent en poussant des cris. Cependant, à mes appels, quelques-uns reviennent sur le sentier;

ils s'approchent de nous, suivis immédiatement de l'autre partie du groupe formant en tout vingt et un nègres armés de lances et de flèches. Un d'entre eux est porteur d'une petite antilope, prise au filet, que le plus grand de la bande m'offre par une mimique aussi expressive que comique. Cette aubaine me décide à camper à l'endroit même, afin d'étudier de façon plus précise les mœurs des célèbres « gnomes » africains.


Nain

Petits, trapus, les genoux à l'intérieur, le visage grossier, dur et méchant, les nains sont des nomades qui ne reconnaissent aucune autorité. Ils vivent en petits groupes dans les profondeurs de la forêt et à proximité des villages. Leurs habitations, en forme de coupole, sont faites de branches et couvertes de feuilles. Elles sont agglomérées à proximité d'un village. Dès que le groupe de nains a construit son repaire, leur chef s'abouche avec le village voisin pour la vente du produit de la chasse en échange d'armes. L'accord conclu, les hommes se mettent du matin au soir à l'affût du gibier, tel qu'éléphant, okapi, antilope, hyène, léopard, civette, etc., pendant que les femmes et les enfants restent au campement. Leurs armes consistent en lances et en flèches.

Le nain s'attaque à tous les animaux sauvages indistinctement, dont il n'a aucune crainte; si la bête traquée n'est pas atteinte, il grimpe, avec une agilité de singe, sur un arbre et, avant que l'animal en fureur ait eu le temps de bondir sur son agresseur, celui-ci a déjà assuré sa retraite sur une solide branche. Pour la chasse à l'éléphant, il se sert de la lance. Caché près du sentier que suit ordinairement le plus grand des proboscidiens de notre époque lorsqu'il se rend à la rivière pour s'abreuver, le pygmée guette son arrivée et lui jette avec force sa lance dans le jarret. Une seconde, puis une troi-


Nain

sième lance, suivie d'autres encore, lui sont envoyées dans le pliant des membres jusqu'à ce que la bête tombe. La chasse au léopard se pratique d'après les mêmes principes. Quant à l'antilope, elle est prise soit au filet, soit au tir à l'arc.

Le nain pratique la chasse avec une adresse remarquable. Rarement l'arme ne porte pas. Le coup d'œil est si rapide



Boy " Pygmée „

qu'il parvient à atteindre à la flèche, combien peu équilibrée ! des oiseaux au vol. Le produit de la chasse (ivoire, viande et peaux) est porté au chef du village avec lequel le marché a été conclu, et qui remet en échange des lances, flèches, couteaux et aussi des vivres cultivés. Si la chasse est de maigre rapport, les nains vont marauder dans les champs indigènes et s'emparent de tout ce qui peut servir à leur alimentation. La guerre en résulte parfois; cependant, les pygmées étant craints, les indigènes

prudents ne cherchent à les prendre que dans des embuscades. Dès que le gibier devient rare dans la région, le groupe de nains se met à la recherche d'une région plus propice. Cet endroit trouvé, le chef du groupe, escorté de plusieurs nains, se rend au village le plus voisin et conclut l'accord des échanges avec les chefs indigènes.

La vie de ces primitifs, qui consiste uniquement à chasser pour subvenir à leur alimentation, est donc en tous points semblable à celle des premiers hommes. Aussi les agents de l'Etat ont-ils à faire à forte partie lorsqu'ils tentent de les soumettre à la loi commune.

Le groupe qui est au campement paraît se ressentir de l'influence de la forêt. Ils examinent curieusement, tout en échangeant leurs impressions à voix basse, les installations érigées pour la nuit, ainsi que les préparatifs des repas.

L'après-midi, après une distribution d'étoffes, je sollicite, par une mimique expressive, la faveur d'une danse. Après s'être fait prier comme de grands artistes, ils s'exécutent ; cet exercice se résume à frapper alternativement les pieds sur le sol en balançant le corps de gauche à droite et vice versa et à tourner en cercle, accompagnant ce pas d'un chant doux et lent, dont les mêmes monosyllables sont répétées en cadence. A la fin du jour, je congédie les « mombuti », ainsi que les Arabes et les indigènes de la région les surnomment, et ils disparaissent tous dans la profondeur de la forêt, en gambadant et en hurlant des cris de joie.

Lance de pygmée

L'Okapi.

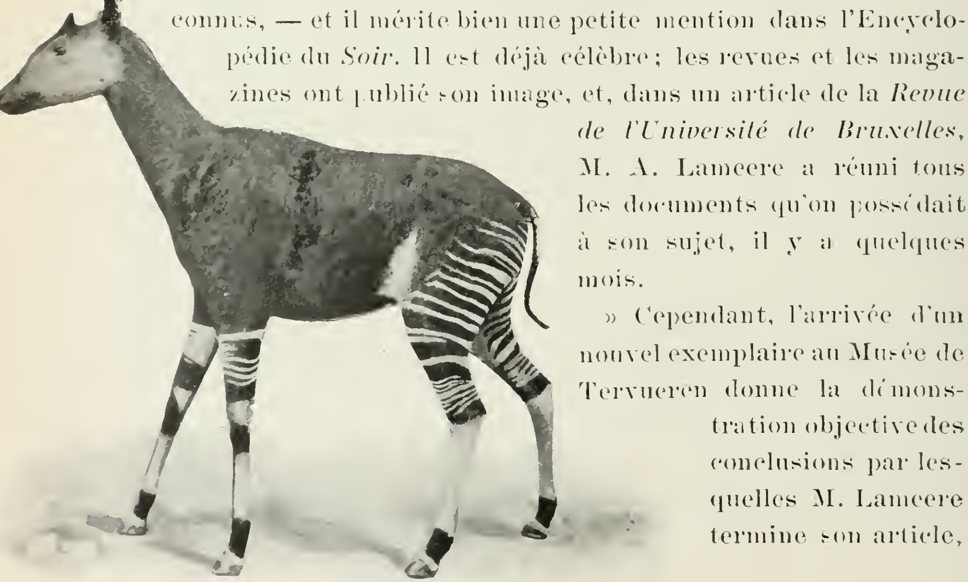
Nous campons au cœur de la zone habitée par l'animal qui occupe en ce moment les savants zoologistes du monde, l' « okapi ».

On prétend que les nains et les okapis vivent dans la même région. Cependant, depuis mon départ d'Iremu, j'ai rencontré à

plusieurs reprises des groupes de nains sans avoir aperçu d'okapi. Je grille du désir d'entrevoir le curieux quadrupède. Les soldats et les nains affirment que l'okapi ne sort pas des fourrés. Comme je ne possède pas l'agilité des nègres et des pygmées pour traverser l'inextricable fouillis de plantes qui couvre le sol, je me borne à scruter en vain l'horizon. La nouvelle que deux okapis ont été tués récemment et que leur dépouille se trouve à Mowambi me console. La description que fit un grand journal de la capitale permettra de connaître dans tous ses détails l'origine et la manière de vivre de ce mammifère.

« Il n'arrive pas fréquemment, à l'époque actuelle, qu'on trouve quelque animal vivant appartenant à une espèce nouvelle. Il en est dont on parle depuis longtemps sans que nul soit arrivé à fixer la découverte : par exemple, le fameux serpent de mer qui, s'il faut en croire M. Racovitza, n'est pas une fable, et les antilopes au pelage inconnu, que des voyageurs prétendent avoir entrevues dans les parcs fermés de l'empereur de Chine. L'okapi, lui, dont personne n'avait parlé, surgit, en coup de théâtre, — c'est le plus récent des animaux nouvellement connus, — et il mérite bien une petite mention dans l'Encyclopédie du *Soir*. Il est déjà célèbre ; les revues et les magazines ont publié son image, et, dans un article de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, M. A. Lameere a réuni tous les documents qu'on possédait à son sujet, il y a quelques mois.

» Cependant, l'arrivée d'un nouvel exemplaire au Musée de Tervueren donne la démonstration objective des conclusions par lesquelles M. Lameere termine son article,



Okapi mâle

et il sera peut-être intéressant, pour les promeneurs qui poussent jusqu'à Tervueren, de connaître l'histoire de cet animal, dont ils peuvent voir les dépouilles dans les vitrines du Musée du Congo.

» A la séance du 20 novembre 1900, de la société zoologique de Londres, le secrétaire de la société lisait une lettre du gouverneur général de l'Uganda, sir Harry Johnston, où celui-ci racontait avoir fait une excursion qui l'avait amené à pénétrer dans la grande forêt congolaise et à recueillir des renseignements sur une nouvelle espèce de zèbre :

» Feuilletant l'ouvrage de Stanley : *Darkest Afrika*, je notai qu'il mentionne que ces pygmées ont une dénomination pour le cheval ou pour l'âne, et qu'ils assurent que de pareils animaux se trouvent dans leurs forêts. Comme le type ordinaire du zèbre évite prudemment l'épaisseur des forêts, cette donnée me parut curieuse.

» Entretenant depuis des mois la bande de pygmées qui avaient été capturés par un flibustier allemand (et leur rapatriement était l'un des motifs pour lesquels je me rendais sur le territoire de l'Etat Indépendant du Congo), je les questionnai à ce sujet, et ils furent très explicites : ils me dirent qu'ils appelaient l'animal okapi. Ils le décrivaient comme étant bai ou d'un gris foncé sur toutes les parties supérieures du corps, avec des bandes sur la croupe et sur les jambes. Dès que j'arrivai au poste belge de Beni, je commençai à questionner mon hôte, qui, immédiatement, reconnut l'existence de cet animal et promit de m'envoyer là où je pourrais en tirer un. On assurait qu'il fréquentait les parties les plus profondes de la forêt, qu'il allait ordinairement par couples. Les Belges assuraient que la tête était très longue et très effilée. Un homme déclara que le museau était particulièrement effilé. On commença par m'allécher, en déclarant qu'il y avait quelque part une peau que je pourrais avoir; mais on trouva que la peau avait été découpée par les soldats indigènes pour en faire des ceintures et des bandou-

lières. Deux de ces fragments furent trouvés et on me les donna. Quel que puisse être l'animal auquel ces morceaux appartiennent, ce n'est aucun des zèbres ou des ânes sauvages connus; les morceaux de peau, malheureusement, montrent principalement les bandes de la croupe et des jambes. Ces bandes sont très irrégulières, avec une bordure marron, et elles paraissent se détacher d'un fond bai ou gris foncé uniforme. Malheureusement, nous ne réussîmes pas à avoir un spécimen de cet animal dans la forêt, durant notre court séjour; mais un des agents de l'Etat Indépendant du Congo a promis de m'envoyer une peau et un crâne complets.

» Mis en possession de ces fragments de peau dont parlait sir Harry Johnston, M. Sclater, le président de la Société zoologique de Londres, concluait à la présence, dans la grande forêt équatoriale, d'un animal nouveau, différent des espèces de zèbres connues et appartenant, sans doute, au genre *Equus*.

» Mais, plus tard, le commandant du poste de Beni faisait parvenir à sir Harry Johnston, une peau et deux crânes de l'animal désigné par les indigènes sous le nom d'okapi. Dès lors, le naturaliste anglais pouvait constater que l'okapi n'appartenait pas au genre *Equus;* il avait le pied fourchu : c'était donc un ruminant, et il appartenait à la famille dont la girafe était le seul représentant vivant. Celle-ci ne se trouvait plus isolée parmi les mammifères, et on retrouvait un lien, « l'anneau perdu » des tranformistes, entre elle et les ruminants tertiaires.

» La girafe rentre dans l'ordre des boïdiens, où on a réuni les bêtes à cornes et leurs parents directs dans la généalogie animale. Les boïdiens ne possédaient point de cornes à l'origine, mais, chez le mâle, les canines supérieures étaient développées comme chez le sanglier. Le muse est le seul représentant actuel de ce stade antérieur. Il est apparenté à des espèces éteintes, telles que le *Dremotherium*, qu'on retrouve encore dans le miocène de l'Allier et celui de Sansan (Gers), et qui était encore dépourvu de cornes.

» L'évolution réduisit les canines supérieures chez le mâle et, par un phénomène de compensation ou de balancement qui n'est pas rare, et qui est fort intéressant, développa les cornes. On assiste à une répartition différente du capital organique. C'est ainsi que, chez le muntjac de l'Inde, on trouve encore d'assez grandes canines supérieures et de petites cornes; le mâle du cerf et du chevreuil n'ont plus que des canines supérieures petites ou nulles, tandis qu'ils ont, au contraire, des cornes très développées. Chez le renne, les cornes apparaissent aussi chez la femelle.

» La structure des cornes s'établit aussi dans des sens différents. Chez la girafe, les cornes sont formées d'un cornillon (proéminence crânienne qui sert de support au reste de la corne), d'un bois (d'origine dermique) permanent et simple, d'une thèque (c'est la peau qui coiffe le bois) permanente aussi; chez le cerf, le bois tombe chaque année et s'accroît d'un andouiller, la peau également tombe et se reforme chaque année. Chez le bœuf, le bois est réduit et ne se voit que chez l'embryon. La thèque est permanente : elle est formée d'un épiderme épaissi, qui se transforme en corne creuse. C'est le stade le plus développé.

» On voit que la girafe offre la structure la plus simple, celle qui a précédé les deux autres. Elle a conservé à peu près le crâne primitif des cervidés; mais, à d'autres égards, elle constitue un type supérieur, ne serait-ce que par la présence des cornes chez les deux sexes, ce qui est un caractère lié à une forme évoluée.

» Il existe une espèce éteinte, le *Samotherium*, qui est une forme de transition entre les ancêtres des cervidés. Le Samotherium est un girafidé, son crâne a les mêmes caractères que celui de la girafe, mais, par d'autres caractères, il se rapproche d'un ruminant ordinaire; les membres antérieurs ne sont pas plus longs que les membres postérieurs; le cou n'est pas allongé comme chez la girafe. A côté du *Samotherium*, l'*Helladotherium*,

autre espèce éteinte, s'apparente à l'ancêtre direct du Samotherium, mais sa descendance évolue dans un sens parallèle et différent de celui qui mène du Samotherium à la girafe.

» On avait d'abord cru que l'okapi représentait l'Helladotherium, ressuscitant de toutes pièces. L'examen attentif des dépouilles de l'animal a montré que l'okapi vient se ranger entre le Samotherium et la girafe, et l'étude dit :

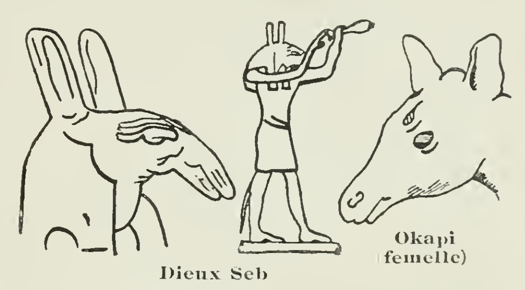
« L'okapi a la taille et le port du cerf, les membres antérieurs un peu plus hauts que les membres postérieurs, la queue assez longue, terminée par une touffe de poils noirs, les oreilles très grandes et larges, bordées d'une frange noire soyeuse; les côtés de la tête étaient de teinte crème; assez haut sur le front, on remarquait au-dessus de chaque œil une petite touffe de poils noirs, que Johnston considérait comme la trace des cornes disparues; le museau, par l'allongement des narines, par la forme des lèvres entièrement couvertes de poils, ressemblait singulièrement à celui de la girafe, de sorte qu'on était en droit de supposer que la langue était aussi longue et mince, pour permettre à la bête de cueillir les feuilles de la forêt. »

» En mai 1902, le Musée de Tervueren recevait un squelette et une peau d'okapi. Le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo chargeait M. Forsytts, major, de l'examen de ces dépouilles. Ce sont les conclusions de ce savant naturaliste qui ont fait placer l'okapi entre les Samotheriums et la girafe. Cependant, il ne faut pas concevoir l'okapi comme un ancêtre direct de la girafe. Il est le dernier terme d'une évolution où l'un et l'autre ont eu un ancêtre commun, mais il a acquis, de son côté, des caractères perfectionnés qui le détachent d'une source commune, et ne lui laissent avec la girafe que des rapports de parallélisme ou, si on veut, de cousinage.

» L'okapi vit dans l'épaisse forêt qui va de l'Equateur au 2e degré de latitude nord, à l'ouest de la rivière Semliki, non loin du mont Ruwenzuri.

» Cependant, il semble que l'okapi ait jadis résidé dans la

vallée du Nil, d'où il aurait été refoulé jusque dans les régions équatoriales. Un savant anglais vient de découvrir que les Egyptiens connaissaient l'okapi. Un de leurs dieux, Seb, père et meurtrier d'Osiris, porte une tête bien caractérisée d'okapi, comme on peut s'en convaincre par l'examen des figures ci-contre. L'habitat de cet animal s'est donc restreint pendant les périodes historiques. Il est à supposer que l'espèce disparaîtrait maintenant bien vite si elle n'était rigoureusement protégée.



Dieux Seb

Okapi (femelle)

» Ni la grandeur de ses oreilles, ni l'originalité de sa robe ne pourraient le sauver du Blanc, ce passionnant animal étant devenu l'objet d'une forte demande de la part de tous les jardins zoologiques et de tous les musées. Heureusement, le souverain de l'Etat Indépendant du Congo vient de rendre un décret qui déclare l'okapi « tabou ». Il est désormais formellement défendu d'y toucher; exceptionnellement, un petit nombre d'exemplaires seront sacrifiés pour le Musée de Tervueren, et on cherchera à en amener un au Jardin zoologique d'Anvers. Nous ne verrons probablement jamais l'okapi vivant, car il est à supposer qu'il sera impossible de le maintenir en vie, en dehors de la grande forêt congolaise, si chaude, si humide, que son atmosphère a été comparée à celle d'un bain turc.

» Parlant des exemplaires arrivés au Musée de Tervueren, M. Lameere, qui ne connaissait qu'un d'eux et qui savait que le second était en route, comparait le premier exemplaire de Tervueren aux figures données par M. Ray Lankester dans son mémoire. Il concluait à l'existence probable de deux (1) espèces d'okapis, l'une petite, portant des cornes, ayant une robe plus obscure et des raies plus nombreuses sur les pattes; l'autre, plus

(1) Il n'existe qu'une seule espèce d'opaki; le mâle est cornu, tandis que la femelle n'a pas de cornes. (Note de l'auteur.)

grande, sans cornes et avec un nombre moindre de rayures sur les pattes.

» On peut s'étonner que l'okapi soit resté si longtemps ignoré, quand des postes commandés par des blancs étaient occupés dans le réseau même de leur habitat coutumier. La faute en est à l'ignorance et à l'indifférence. »

Nous poursuivons en pleine zone arabe. Comme j'ai hâte d'atteindre Stanleyville, je renonce à l'hospitalité qui m'est offerte aux étapes intermédiaires. A mon arrivée au village Linda, installé à la rive d'un affluent de l'Ituri, nous tombons littéralement de privations. Il est impossible de s'y procurer des vivres : le chef arabe Gazi me déclare, avec un sourire ironique, que les nombreuses poules qui picorent dans le village sont vendues aux soldats et qu'il en est de même des autres vivres. Invité à me faire connaître les noms des acheteurs, il hésite. Je le somme de fournir les réquisitions pour alimenter ma caravane ; au lieu de s'exécuter, il cherche à s'éclipser. Deux soldats l'amarrent et, les menottes aux mains, je le fais conduire en détention, à la grande joie de l'escorte. Instantanément son visage change, il me supplie maintenant de lui rendre la liberté, m'assurant que les vivres demandés seront immédiatement remis. Entretemps, d'autres Arabes accourent avec une grande quantité de poules, d'œufs et de bananes pour mes porteurs. Le paiement effectué, je remets le prisonnier en liberté ; il s'accroupit devant moi et me fait force gestes de soumission.


Dans la forêt de l'Aruwimi *

La réglementation de cette palabre me rend fiévreux au point que je me vois obligé de prendre un repos d'un jour. Le

lendemain, j'atteins l'Ituri. A la vue de la large rivière qui annonce le terme d'un voyage de plus de deux mois de marche, je ne me sens plus de joie. Je revois avec plaisir le village où, en me dirigeant vers Mahagi, j'ai logé. Les Arabes, le visage souriant, viennent maintenant m'offrir des poules et des vivres, dont je ne sais que faire. Que les temps sont changés !

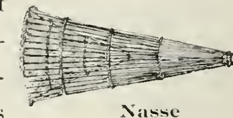
Un mois de voyage en pirogue me sépare de Stanleyville ; les pagayeurs (Wagenia) filent à toute vitesse et je descends l'Ituri fasciné par les chants des hommes de l'eau. Le panorama est splendide ; aux deux rives, la vaste forêt, sur laquelle le soleil darde ses rayons d'or, ne m'a jamais paru plus grandiose. De temps à autre, le bruit des chutes d'eau me tire de ma rêverie.

« Sabaké bwana ! » s'écrient tous les Arabes lorsque j'aborde dans les villages et, en se découvrant, ils me présentent des vivres. Auraient-ils donc été informés de la punition que j'ai dû infliger, il y a quelques jours, à un des leurs ? Bientôt nous atteignons Avakubi, où je trouve quatre blancs, dont l'intrépide lieutenant Siffer. Après quelques jours de repos, je m'embarque sur les pirogues qui doivent me conduire à Banalia. Les pagayeurs entonnent leurs chants. En approchant d'un village arabe de la rive gauche, dont les indigènes en chantant défrichent le sol, mes pagayeurs reprennent leur refrain et, de la terre à l'eau et de l'eau à la terre s'échange le même couplet qui, semblable à un formidable écho, se répercute au loin dans la sombre et silencieuse vallée.

Plus loin, debout sur un petit roc, au milieu de la rivière, un hippopotame solitaire nous fixe stupidement. On me signale l'animal en m'invitant à le tirer. Je m'en garde bien et mon souvenir se reporte aux « joyeuses » chasses du Nil.

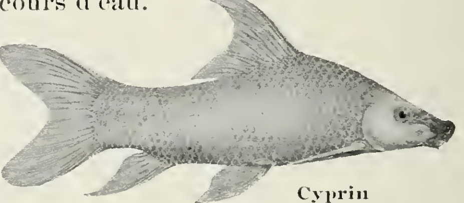
A Bandaka, les indigènes m'attendent à la rive. Mon arrivée provoque une hilarité générale ; celle-ci persistant, j'en demande la raison ? Au lieu de répondre on redouble les rires. Je saisis enfin le motif de cette gaieté subite que rien ne semblait justifier. Leur chef m'ayant accueilli en riant bruyamment, tous ces naïfs,

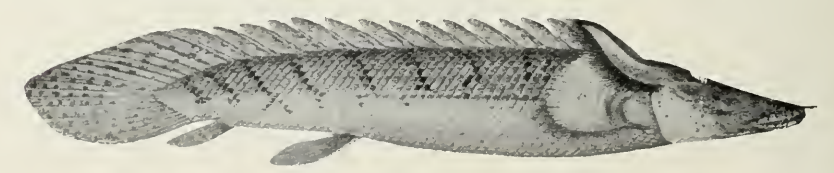
semblables au gendarme de la légende, ont jugé nécessaire de l'imiter longuement. Cette scène ridicule porte atteinte à mon autorité : plusieurs sommations sont même indispensables pour obtenir des vivres, que je paie cependant largement. Vers la tombée du jour, les indigènes se rendent aux « rapides » afin d'examiner les nasses calées dans les interstices rocheux, où le courant bouillonne. Une dizaine de nasses, qu'on relève contiennent toutes des poissons de dix à trente centimètres, aux écailles luisantes, qui se débattent avec force contre les parois de leur cage. En général, la délicatesse de la chair du poisson est proportionnée à la force du courant où il se tient habituellement. C'est ainsi que les poissons pris dans les courants impétueux et limpides (chutes et rapides) sont plus fins que ceux saisis dans les eaux calmes des cours d'eau. Leur chair, qui se ressent de la pression de l'eau, est ferme et, par conséquent, plus appétissante.


Nasse

Characin

Le service des transports est organisé de façon exemplaire sur l'Aruwimi. Tant par eau que sur terre, il se fait de village à village. Dès que des pirogues sont annoncées par les gongs, les indigènes délaissent leurs travaux et, munis de leurs pagaïes, se rendent vivement au débarcadère, où ils devancent très souvent l'arrivée des embarcations. Les pagayeurs


Cyprin


Polyptère

sont relayés et le transport poursuit immédiatement sa marche. Les premiers retournent dans leur village en se servant d'une pirogue qui stationne à la rive. A l'approche d'un endroit où les rapides, cataractes et chutes empêchent le transport par eau, les charges sont déposées à terre et les pirogues, conduites par quelques nègres, franchissent à vide les passes difficiles. Les hommes, femmes et enfants, des villages installés aux environs des rapides vont prendre les charges déposées par les pagayeurs et les transbordent à l'endroit où le service par eau va être repris immédiatement. Le fait qu'aucun des nombreux transports destinés aux brigades d'études du chemin de fer et aux agents du haut Ituri n'est resté en souffrance, démontre l'excellence de l'organisation.



Rapides en saison sèche

Je passe successivement les stations de Bomili, que commande le sous-lieutenant Nilis, et de Panga, pour aboutir à la tribu des Mobali, nègres aussi pacifiques que peureux. Jamais ils n'entreprennent la guerre et, avant l'installation des postes de l'Etat sur l'Aruwimi, ils étaient les esclaves des Mongélima, peuplade plus brave et plus guerrière, ayant pour chef Lubu, dont il a été question précédemment. Quoique grands et forts, les Mobali ne désirent que la paix; aussi sont-ils considérés comme les indigènes de la région les plus soumis à l'Etat. Arrivés au morne village Kalakbwoi, les naturels nous reçoivent avec méfiance. La plupart des huttes sont vides parce que, me déclare le chef, les tribus Walesé et Medjé leur font la guerre. A la tombée du jour, les indigènes se réunissent devant la hutte du chef et, au son du « gong » et d'une espèce d'ocarina, se mettent

à chanter tristement. Ce charivari ne prenant pas fin, je fais dire de cesser ces chants lugubres et discordants qui nous empêchent de prendre du repos. Mais le chef insiste, alléguant que tous les jours, depuis le crépuscule jusqu'à l'aube, le même concert est organisé pour effrayer les ennemis! Il me conte qu'il y a peu de temps un indigène a été saisi par les Medjé et mis sur le bûcher, pendant que tous les gens du village dansaient autour du supplicié. La frayeur de tous ces nègres est si grande qu'ils la communiquent à mes soldats d'escorte et à mes boy, lesquels ne veulent pas quitter ma véranda, les Medjé ne devant pas être loin. Je cherche en vain à les rassurer. C'est tout tremblants et roulant de grands yeux que les indigènes regagnent la hutte du chef, où ils reprennent le charivari un instant interrompu. Je ne me sens plus à l'aise, aussi je ne sommeille que d'un œil, écoutant les chuchotements de mon personnel qui veille au coin du feu. Finalement, je me lève et, armé, je passe le reste de la nuit dans ma chaise longue.

Les Medjé ne se sont pas plus montrés que les léopards, qu'on m'avait affirmé être nombreux dans le voisinage. En quittant cet endroit inhospi-



Baby saluant les blancs *

talier, je réfléchis au sujet de l'exagération dont les nègres émaillent toujours leurs appréhensions et leurs plaintes. Le chant des pagayeurs et le soleil levant dissipent la mauvaise humeur provoquée par une nuit blanche et agitée. Aux rives, les indigènes viennent tous voir passer les pirogues ce pendant que les enfants, en riant, font le salut militaire. Le gong fait sa réapparition ; nous pénétrons dans le domaine des Mongélima. Semblables à des Peaux-Rouges, tous les naturels, en grande tenue, c'est-à-dire couverts d'huile et de gula, viennent me serrer la main. L'odeur de l'huile de palme et de gula me soulève le cœur ; aussi ma visite est-elle de courte durée et je me jette précipitamment dans la pirogue, ayant hâte de respirer l'air pur.



Pagayeurs Mongélima *

Les villages deviennent de plus en plus nombreux et le « gong » ne cesse de battre, annonçant le passage du blanc sur les terres des Mongélima. Nous filons à une allure vertigineuse, car les riverains excitent les pagayeurs qui semblent rivaliser de vitesse. En approchant de Banalia, où je désire arriver avant la nuit, une querelle éclate entre les pagayeurs de l'avant et ceux de l'arrière. Ne parvenant pas à imposer mon autorité aux adversaires, dont les gestes désordonnés faisaient louvoyer la pirogue, je me demandai comment prendrait fin cet incident tragico-comique qui mettait notre vie en danger, quand, tout à coup, la pirogue bascula et faillit se retourner ! L'émotion qui en résulta fut si forte que, sur-le-champ, la querelle cessa ; un instant après,

les antagonistes se mirent à chanter. Banalia est atteint. J'y trouve le capitaine Nahan et son adjoint. Le poste se ressent de l'action d'un commandant originaire du Luxembourg; des cultures de toutes espèces environnent la station. Des routes bordées d'arbres fruitiers sillonnent le pays dans tous les sens; des habitations en briques ont fait place à celles en pisé. Au dehors, la station est agrémentée d'une cité militaire en chaume. Ce sont les militaires congédiés, originaires



Cité de soldats (Mongélima licenciés, à Banalia *

de la région, qui y ont élu domicile avec femmes et enfants. Leur temps de service expiré, les braves fils de Mars, considérant les indigènes comme leur étant maintenant de beaucoup inférieurs, forment déjà, en érigeant domicile entre le poste et les villages, une nouvelle génération. Ils composent ainsi une classe de transition entre le blanc et l'indigène. S'inspirant de la devise : « Par l'épée et par la charrue », ils se livrent au travail des grandes cultures indigènes et aussi à celles des légumes d'Europe, qu'ils vendent, avec un réel profit, aux blancs de passage.

Leur physique n'a plus cet aspect brutal qu'on remarque chez les autres habitants (1); ils sont vêtus d'étoffes européennes et leur manière de vivre tend à se rapprocher de celle des blancs avec lesquels ils ont été, pendant plusieurs années, en contact direct. Cet ensemble prouve d'une manière éclatante le bond formidable effectué par la civilisation.

Après un jour passé dans la jolie station, je me remets en route pour atteindre la rivière « Lindi », située à deux jours de marche. Le « gong » ne cesse de m'annoncer dans les nombreux villages que je traverse à la hâte pour échapper aux compliments habituels des chefs, huilés et poudrés. Mes charges restent en panne à une halte; le sultan m'informe que ce sont les femmes qui sont chargées de cette besogne. Celles-ci étant aux champs, il faut attendre leur retour, qui se fait bien désirer. Voyant que je suis visiblement impatienté, quelques indigènes se décident à transporter mes bagages, mais si lentement que la caravane n'arrive qu'à 8 heures du soir. Je suis obligé de me mettre au lit le ventre creux. Après une mauvaise nuit, la colonne est en vue de Gwania. Un blanc se promène de long en large dans la station; son accoutrement, plus encore que sa démarche, fixe mon attention. L'uniforme se compose d'un immense pantalon bleu d'une ampleur démesurée, d'une chemise bouffante en flanelle rose et d'une large ceinture de cuir. Coiffé d'un chapeau de feutre à la d'Artagnan, surmonté d'une énorme plume, il marche d'un pas mesuré, tenant à la main, en guise de canne, une lance le fer en bas. Abordant ce singulier personnage, je lui demande s'il est Breton. Moi, me répond-il avec un accent de terroir, je suis Bruxellois! Sur ce, il me conduit sans trop d'empressement à mon logement pour y prendre le « frais ».

Tout est étrange ici. Les constructions sont de forme cylin-

---

(1) Par comparaison examiner le village Mongélima de la page 75, avec celui de la cité des Mongélima licenciés du service.

drique et à peine habitables. Les nègres qui se promènent dans la station sont, les uns, sans vêtement, mais la tête couverte d'un chapeau à larges bords; les autres ont endossé une redingote, mais, en revanche, n'ont ni pantalon ni couvre-chef; d'autres encore se promènent le pantalon boutonné au-dessous de la chemise. A la véranda de l'habitation de mon original amphitryon, j'aperçois, suspendus aux « stick », des oiseaux, des crocodiles, des lézards, des varans, des peaux de singes, des crânes de gorilles et d'orangs-outangs, des chauves-souris, des pieds d'antilopes, etc., le tout répandant une odeur infecte. Çà et là, des touffes de plumes plantées au plafond. Tel blanc, telle station !

La nuit, nous sommes réveillés par des clameurs. Un soldat entre précipitamment chez moi, annonçant que mon boy, devenu subitement fou, circule dans la station, armé d'un grand couteau menaçant tout le monde de mort. Deux hommes ont été légèrement blessés. Immédiatement, une chasse à l'homme est organisée dans la forêt, où le gamin s'est réfugié ; quelques minutes après, il est ligoté et mis hors d'état de nuire. Il pousse des rugissements en faisant de grands efforts pour briser ses entraves. L'eau froide le calme et, le matin, quand je me mets en route pour Bengamisa, il me déclare que ce sont les léopards, envoyés par l'esprit, qui ont agi sur lui et provoqué la crise de la veille !

Nous voguons sur la rivière Lindi. Les rapides se succèdent à peu d'intervalle et, malgré toute la prévoyance des pagayeurs, nous allons heurter un roc. Le choc et les cris des pagayeurs m'ont fait croire un instant que notre frêle embarcation était perdue, d'autant plus qu'elle était déjà couchée sur le flanc. Il n'en est heureusement rien. Un peu plus en aval, mon attention est attirée sur une charogne de chien qui surnage en suivant le courant. Elle disparaît tout à coup comme attirée vers le lit de la rivière, puis, peu après, reparaît vivement à la surface ! Désirant examiner ce phénomène, je fais arrêter la pirogue ; à plusieurs reprises, le cadavre plonge puis reparaît. Je perçois

enfin l'énigme de ce manège : un poisson, mesurant un mètre environ, arrivé à fleur d'eau, saisit la charogne avec laquelle il disparaît rapidement au fond de l'eau et, après en avoir happé un morceau, lâche le restant du corps, qui remonte illico à la surface.

A 2 heures, nous abordons la coquette station de Bengamisa, bénéficiant d'une situation privilégiée au point de vue climatérique. La marche est reprise après un jour de repos. Les chefs de village se portent à ma rencontre en faisant le salut militaire, tandis que le « gong » bat sans discontinuer. A un moment donné, je suis escorté de plus de cinquante enfants qui, pendant près d'un quart d'heure, prennent le pas gymnastique pour rester à ma hauteur. Me voilà de nouveau en pirogue, cette fois jusque Stanleyville. Peu de temps après, nous débarquons au village arabe Kaporata. La localité a été complètement transformée depuis mon précédent passage. De grandes et belles habitations en pisé ont fait place aux masures et des arbres fruitiers bordent les routes qui remplacent les affreux sentiers.



La rivière "Liadi" à Bengamisa

Les chefs et leurs indigènes viennent tous s'accroupir devant ma véranda et assistent patiemment à mon dîner. Certains, plus hardis, visitent avec convoitise mes collections. Les peaux de léopard surtout sont visées. Finalement, les chefs me font une proposition d'achat d'une peau de léopard en échange d'une poule! (Dans la contrée, une poule vaut vingt-cinq centimes.) Je m'assure de la mine du quémandeur et, son visage parais-

sant réfléchi, je me décide à voir jusqu'où il va pousser la plaisanterie

Me rappelant que je n'avais pu obtenir des œufs pour varier mon dîner, je dis aux chefs et à leurs indigènes qu'une poule vaut plus qu'une peau de léopard : Si vous voulez me céder un œuf — dont la valeur égale deux centimes — vous aurez chacun une peau de léopard ! Oui, oui, répondent-ils et, le visage épanoui, ils se précipitent à la recherche d'œufs.

Quelques minutes après, plus de trente nègres se trouvent devant ma demeure, m'offrant précieusement des œufs. Sachant que je ne possède que sept peaux de léopard, ils se bousculent violemment pour être les premiers. Tout le monde veut être servi à la fois, ou plutôt, chacun craint de ne pas être contenté. Assis dans ma chaise longue, je contemple impassible ce brouhaha et, finalement, j'annonce que je ne parlerai qu'après que le silence aura été rétabli. Le grand chef se dévoue, d'autant plus qu'il est le premier intéressé ; il gesticule, tempête et distribue même plusieurs coups de bâton pour faire taire ses aboyeurs. O surprise ! lorsque je me lève, plus de cinquante mains présentant des œufs se tendent fiévreusement vers moi, alors qu'une heure avant on m'avait affirmé que ceux-ci faisaient défaut ! Avec calme, je leur annonce que, ne possédant que sept peaux et ne voulant « favoriser » personne, je renonce au marché. Le mécontentement général se traduit immédiatement par des cris et des vociférations, mais certains comprennent, car ils se mettent à rire bruyamment. Je lève ensuite le camp, accompagné du collant grand chef, qui, espérant toujours obtenir une peau de léopard, me conduit jusqu'à l'embarcadère.

Quelques heures plus tard, nous entrons dans un grand village. Tous les indigènes sont à la rive, seul le chef ne daigne se montrer que pour demander un « matabiche » ! Ce brave chef a changé les rôles : au lieu de m'offrir des vivres en vente, il vient, les mains vides, me mendier un présent pour lui et ses nyampara. Je ne parviens pas à obtenir la plus petite poule,

malgré mes pressantes demandes. La palabre ne se réglant pas, je le remercie par quelques paroles brèves. Le soir, nouvelle visite de l'hospitalier chef, qui me dit sérieusement que, dans mon intérêt, il serait préférable que j'aille à Stanleyville par la rivière Tjopo. Je devine qu'il veut se débarrasser de moi au plus vite, sans devoir fournir des pagayeurs, le trajet par Tjopo se faisant à pied. Aussi, je renonce à ses bons conseils et à ceux de ses nyampara. Il a peur d'aller par la Tjopo! dit-il en s'éloignant.

Nous sommes en pirogue depuis moins d'une heure, lorsque nous arrivons devant le beau fleuve Congo. A la vue du grand cours d'eau, mon cœur se dilate et, heureux, je me dis : à bientôt l'océan. Il est plus de midi lorsque nous atteignons Stanleyville, qui est morne; sauf la sentinelle, je n'aperçois âme qui vive. Tous sont au mess et déjeunent. Mon entrée produit quelque surprise parmi les nombreux blancs. Un excellent repas me met de bonne humeur et les conversations, un moment



Banquet au mess de Stanleyville *

interrompues, reprennent leur cours avec un auditeur en plus, heureux de se délier la langue parmi ses compatriotes.

Une triste nouvelle nous vient de l'Ituri. Le vaillant sous-officier de Magné, qui commandait le fort de Beni, a été surpris en reconnaissance par une tribu rebelle qu'il voulait soumettre pacifiquement et a été mis au supplice, ainsi que les soldats de son escorte. Mon souvenir se tourne vers Beni, où, il y a un mois à peine, je laissai ce brave compagnon plein d'ardeur et de santé. Il est mort en héros obscur pour la civilisation et pour la patrie, comme tant d'autres Belges restés dans l'oubli.



Eurystome

DE STANLEYVILLE A BOMA . . . . .

Du 21 juin au 17 août 1902.

La *Délivrance* fait retentir ses trois coups de sifflet et descend aussitôt le Congo à la vitesse de dix à onze nœuds à l'heure. Le capitaine suédois, qui pilote le bateau, ne comprend ni le français ni le kisuahili. Dans ces conditions, nous n'aurons pas de mal à nous entendre. Nous passons Romée et, à deux heures, nous abordons à Isangi, à l'embouchure du « Lomami », où nous passons la nuit. Le lendemain, un brouillard intense force le capitaine à marcher prudemment à demi-vitesse, le fleuve étant parsemé de nombreux bancs de sable. Basoko est atteint ; j'y suis astreint à un repos de plusieurs jours, le temps nécessaire au chargement du bateau.

Le petit district de l'Aruwimi est la « terre promise » des caféiers du Congo. Il y en a là plus de six cent mille plants, m'assure le chef de culture en me montrant des plantations s'échelonnant à perte de vue dans toutes les directions.

Depuis peu, passent régulièrement deux fois par jour devant ma demeure une cinquantaine d'enfants qui se rendent au commissariat du district. Ce sont de pauvres petiots, abandonnés par leurs parents, qui seront très prochainement dirigés

sur les missions catholiques. Une femme en a la garde. Précédemment, elle recevait en bloc les rations destinées aux enfants. Mais comme les enfants dépérissaient à vue d'œil — plusieurs même étaient morts — une enquête fut ouverte et apprit que la surveillante vendait la plus grande partie des aliments aux indigènes! La marâtre fut jugée, condamnée et enchaînée. Afin d'éviter le retour de faits aussi révoltants, le commissaire de district prit la sage et ingénieuse détermination de faire venir tous les enfants, munis de leur ration, devant lui. Après qu'un capita s'est assuré que les négrillons sont tous servis, le repas est consommé sur place.

Le district de l'Aruwimi passait naguère, avec celui des Bangala, pour posséder le plus grand nombre de peuplades anthropophages. Malgré les progrès immenses réalisés depuis l'occupation des terres par les représentants de la civilisation, ces coutumes bestiales et avilissantes ne sont pas près d'être déracinées.



Plantation de caféiers *

Il est courant d'entendre dire qu'une telle tribu peu ou pas soumise a fait la guerre à une telle autre et que les esclaves, les femmes et les enfants ont fait les frais de plusieurs festins sauvages. A une époque plus reculée, des marchés de « chair » humaine avaient lieu à des moments déterminés par les chefs. Les châtiments exemplaires qui ont été infligés à ces brutes noires ont heureusement fait diminuer ces usages, qu'on n'est cependant pas parvenu à supprimer encore complètement.

La *Délivrance* est rentrée de Jambuya ; nous reprenons aussitôt notre marche vers Bumba. Un gros événement me tire d'un rêve équatorial : venant de la rive gauche, un animal, dont la tête seule émerge, se dirige à toute vitesse vers l'autre rive en passant près du bateau. C'est un serpent de grande dimension. Deux formidables coups de bâton lui sont administrés par les passagers nègres et le reptile disparaît aussitôt au fond de l'eau. J'en suis fort désappointé, car j'aurais désiré faire empailler le rampant, afin de le rapprocher du fameux serpent de mer des navigateurs, lequel est cependant encore considéré, par les sceptiques, comme un animal fabuleux. La perte du reptile nageur m'est moins sensible quand on m'apprend que le serpent nage très bien. A des époques déterminées — vers la saison des pluies — il émigre souvent, passant d'une île à l'autre, en traversant aisément des nappes d'eau de plusieurs kilomètres. Celui que nous avons assailli devait franchir une dizaine de kilomètres avant d'atterrir. Ce n'est donc pas encore un spécimen du fameux serpent de mer, concluai-je, et, reprenant mon rêve, je me demandai si le serpent fantôme des navigateurs n'est pas uniquement le serpent de terre qui se déplace.

Nous abordons à Bumba par une pluie battante. J'y revois un ancien compagnon d'armes, Staelens, aujourd'hui capitaine, qui s'est illustré dans la campagne contre les Budja.

Un ordre parfait règne dans ce poste. Bumba, après Léopoldville, est le port de passage le plus important du Congo. A cer-

tains moments cinq steamers y stationnent. A table, se réunissent jusque trente agents blancs, les uns venant, les autres rentrant en Europe. Au port, c'est un va-et-vient continuel de débardeurs nègres occupés au chargement et au déchargement des bateaux. Bumba est également le point terminus des grands steamers à fond plat, tels que *Hainaut*, *Brabant* et *Flandre*, jaugeant trois cents tonnes environ, qui partent régulièrement toutes les trois semaines de Léopoldville.



Le steamer " Brabant „ jaugeant 300 tonnes *

Des petits bateaux de vingt à vingt-cinq tonnes, tels que *Ville de Bruxelles* et *Délivrance*, assurent le service, d'une part, entre Bumba et Ibembo pour les transports destinés à l'Uelé et à l'enclave de Lado; d'autre part, de Bumba à Stanleyville pour les transports vers la province orientale. Toutes les marchandises venant de ces directions sont transbordées et pesées avant leur départ de Bumba. On se figure difficilement la charge encombrante dévolue au chef de poste de Bumba.

Le 1er juillet, jour de l'anniversaire de la fondation de l'Etat, est considéré au Congo, avec celui de la fête patronale du Roi, comme « grand jour ». Des réjouissances sont organisées dans

toutes les stations, tant pour les blancs que pour les nègres. A Bumba, un banquet réunit tous les agents au mess et, au milieu de l'enthousiasme général, le chef de poste porte un toast à la santé de notre vénéré Souverain, qui est vivement acclamé.

J'avais reçu, dans un dernier envoi d'Europe, une boîte de cire mélangée de térébenthine, destinée au nettoyage des cuirs. En remettant cette boîte au négrillon chargé d'astiquer mon harnachement, je lui en avais indiqué l'usage. Malheureusement, un détail m'avait échappé : c'est que le boy, en recevant de la besogne supplémentaire, s'était confondu en remerciements au lieu de se plaindre... Quelques jours plus tard, en visitant mes bagages, je constatai que mon harnachement était resté dans le même état de moisissure. Interrogé, le négrillon me dit qu'il avait pensé que le mafuta (graisse) était un matabiche et qu'il s'en était servi pour préparer son... manger! L'enquête me révéla que le gourmand avait assaisonné, sur le feu, son riz avec un demi-kilo de cire-térébenthine et, pour la circonstance, avait invité plusieurs déku (amis) à savourer ce mets d'un nouveau genre. Ce n'était pas bon! me dit-il en contractant le visage.

« Selo ! Selo! » C'est le *Brabant* qui vient d'être aperçu au coude et dont les nègres signalent l'approche par ce cri qui passe comme une trainée de poudre. La joie se lit sur les visages et le grave commandant Wtterwulghe, qui est parmi les rentrants, se départ de sa réserve habituelle, en exécutant un « entrechat » des plus réussi.

Trois jours après, le *Brabant*, avec un chargement complet, lève l'ancre. Parmi les passagers qui retournent dans la mère patrie, outre le commandant Wtterwulghe, qui vient de passer quatre ans dans la zone des Macracra, il y a le docteur suédois Heiberg, le capitaine Vanden Steyne et le lieutenant de cavalerie Perin, qui revient de l'expédition contre les Ababua. Le chef de zone Wtterwulghe ramène quatre petits métis, deux

petites filles et deux garçonnets, dont les pères sont décédés. Il a pris, en vrai philanthrope, les orphelins sous sa protection réellement paternelle. Les garçonnets resteront à la mission de Scheut, à Boma; quant aux petites filles, elles accompagneront le commandant en Europe. Quelques heures après notre départ de Bumba, nous atteignons Dobo, poste qui fut pendant tout un temps voué aux attaques des Budja. Pour plus de sécurité, on a entouré la station d'une palissade de quatre mètres de hauteur, ayant aux extrémités nord et sud une tour de six mètres permettant aux sentinelles de scruter au loin l'horizon. Nous logeons dans une île pour ne pas être visités par les rebelles, nous dit sérieusement le capitaine. Le jour suivant, arrêt forcé au milieu des îles. Le *Brabant* s'est échoué en plein sur un banc de sable! On se livre aux manœuvres les plus énergiques pour dégager le bateau, mais la roue tourne sans resultat. Comme moyen suprême, on essaie le cabestan. L'ancre, autour de laquelle on attache un câble, est plantée en terre à une quinzaine de mètres du bateau. On fait manœuvrer le cabestan et la machine en même temps. Cette fois, nous sommes dégagés : le bateau a reculé de plus de deux mètres. La manœuvre est renouvelée une dizaine de fois et le steamer reprend sa marche après sept heures de panne. Il paraît que le bateau *Kempener*, qui n'a pu se dégager seul du banc de sable, est resté huit longs jours dans les parages avant qu'un bateau de passage lui vînt en aide. Les environs étant dépourvus de villages, se figure-t-on l'épreuve de patience à laquelle équipage et passagers ont été soumis au cours de la famine qui a régné tant parmi les blancs que parmi les nombreux noirs qu'on embarque à chaque départ ?

A la nuit tombante, nous atteignons Lisala et, une heure après, le camp d'Umangi. Dès que le steamer est annoncé, quantité d'indigènes, montés dans des pirogues, accourent à sa rencontre; ils offrent en vente des bâtons de canne à sucre, du poisson et des bananes. La vente est fructueuse. Ils s'en vont

les pirogues vides, en chantant à pleins poumons. Voici Nouvelle-Anvers, où j'ai passé mes quatre premiers mois d'Afrique. Dès que nous abordons, je vais faire une visite au chef-lieu du district des Bangala. Je n'y trouve plus aucun des agents d'alors. Les uns sont rentrés, les autres ont permuté ; d'autres encore sont décédés.

Nouvelle-Anvers n'a guère changé depuis deux ans, mais les environs sont à peine reconnaissables, car des travaux considérables y ont été exécutés. Je dirige mes pas à l'endroit appelé « colonie », où se trouvait casernée jadis la compagnie des Bangala.

Plus rien de tout cela n'existe. La colonie scolaire y a pris place. Des centaines de voix s'élèvent comme un long murmure. Ce sont les enfants que les infatigables Pères de Scheut instruisent. Ils épellent tous ensemble les lettres de l'alphabet.

Quel bel aspect a maintenant cet endroit ! A côté de jolies villas, de belles pelouses, de grandes avenues et des routes se remarquent partout. Tout respire ici l'activité.

De tous les nègres de la station, je ne reconnais qu'un seul soldat. Il n'a donc fallu que deux ans pour transformer le personnel d'une station de cette importance ! La cavalerie de Nouvelle-Anvers fait son apparition. Huit jolis petits chevaux



Colonie scolaire à Nouvelle-Anvers *

à la crinière flottante galopent en liberté et viennent tous ensemble s'abreuver au fleuve.

Nous reprenons notre marche vers Coquilhatville. Des palmiers en quantité s'élèvent dans les bois des rives. Le district des Bangala passe pour être celui où le palmier « Boracius » croît le mieux.

La chaleur est accablante, à ce point que, la nuit, ne pouvant goûter le sommeil, plusieurs voyageurs viennent chercher le



Devant " Eala ,, *

frais sur le pont. Mais les inévitables moustiques et autres insectes malfaisants nous assaillent de piqûres et nous obligent à réintégrer nos fournaises. Une pluie bienfaisante vient heureusement calmer notre nervosité.

Les hommes de la tribu Wangata, à l'air dur, se présentent à nous. Ils sont peu endurants, dit-on.

Après avoir pu admirer l'emplacement du jardin botanique d'Eala installé près de l'embouchure du Ruki, nous abordons au camp d'Irebu, le sanatorium du district de l'Equateur.

Nous venons de dépasser la ligne de l'Equateur sans guère nous en douter, sinon par une simple réminiscence du célèbre

baptême. Un petit poste, installé à la rive, expédie un courrier au bateau. Une tardive manœuvre des hommes montant la pirogue empêche celle-ci d'atteindre à temps l'arrière du *Brabant ;* aussi la voilà-t-elle prise dans le remous. La frêle embarcation chavire et plonge son équipage dans le fleuve. La pirogue du *Brabant* vole au secours des naufragés et les engins de sauvetage sont jetés à l'eau. Entretemps les pagayeurs ont reparu à la surface et l'un d'eux, le bras hors de l'eau, tient d'une main ferme le « pli », cause de l'accident. Il nage vers la côte, tandis que les trois autres se suspendent à la pirogue qui est poussée vers la rive. Les pagayeurs se réinstallent immédiatement dans la pirogue et, quelques minutes plus tard, le pli est remis au commissaire. Tout est bien qui finit bien !

Lukuléla, où nous stoppons, est la région des grandes cultures de tabac. Un peu en aval, plusieurs poteaux en fer sont couchés. Ce sont ceux de la ligne téléphonique Léopoldville-Coquilhatville, que des éléphants ont tordus la nuit précédente, manifestant ainsi leur colère de voir leurs pâturages envahis par les



Vue prise au jardin botanique d'Eala

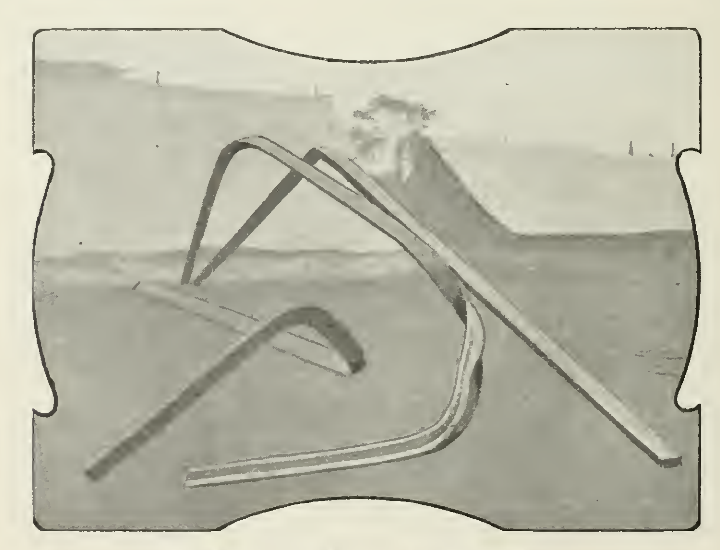
matériaux européens. Parfois cinq ou six poteaux sont abattus en une nuit par ces gros proboscidiens.

En abordant un petit poste de bois, les indigènes offrent en vente une quantité de fruits appelés « buma ». Tous les noirs de l'équipage en achètent et les dévorent avidement. L'exemple est suivi par les blancs, qui s'en procurent à leur tour, et, à un moment donné, tout l'équipage grignote un fruit inconnu des vieux Congolais. Le jus tient du goût de la pomme verte.

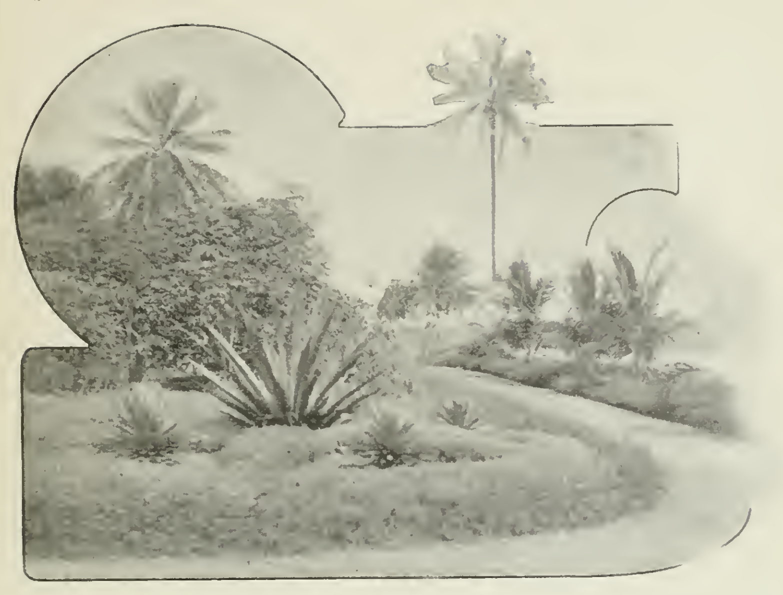
Dès que le *Brabant* est annoncé au poste de Bololo, des centaines de nègres porteurs de chikwangs, de papayes, arachides, poissons, chèvres et poules accourent à sa rencontre. Aussitôt que le bateau aborde, tous sont déjà installés à la rive.

Bololo est considéré comme étant le marché le plus important du moyen Congo; les indigènes des contrées fort éloignées viennent y offrir en vente leurs marchandises à des prix fabuleux, auxquels les nécessités obligent de souscrire.

Un bouc est payé septante francs alors qu'à Mahagi, il s'achetait couramment pour un franc vingt-cinq centimes!



Poteaux tordus par les éléphants *



Avenue (jardin botanique d'Eala) *

Un craquement sinistre, suivi de deux formidables chocs, met tous les passagers aux abois. Ayant le sentiment qu'une catastrophe se produit, chacun accourt sur le pont. Les nègres installés au rez de fleuve poussent des cris de terreur et viennent se réfugier à l'étage, tandis que le second du bateau, le visage décomposé, se rend, en coup de vent africain, chez le capitaine. Une voie d'eau se déclare aussitôt dans une cale qui déjà s'emplit. Le bateau incline fortement à gauche. Des cris de détresse sont poussés par les femmes et maints hommes se débarrassent de leurs vêtements pour se lancer à l'eau, pendant que d'autres se jettent dans les pirogues attachées aux flancs du *Brabant*. Sur le pont, les ordres sont communiqués avec calme; le capitaine parvient à faire virer précipitamment le navire, qui va s'échouer sur un banc de sable presque à fleur d'eau. Nous voilà sauvés, grâce à un banc de sable, si souvent maudit au cours du voyage.

On s'assure ensuite des causes qui ont failli provoquer la

catastrophe : le *Brabant*, en longeant la rive gauche, a heurté un snack (tronc d'arbre sous-marin) qui a perforé la quille blindée du bateau, pratiquant ainsi une large excavation par laquelle l'eau s'est engouffrée dans la cale. Sans ce banc de salut, pardon... de sable, assure le capitaine, nous n'eussions pas fait vingt mètres que le bateau se fût couché sur le côté gauche, entraînant corps et biens dans le fleuve !

Le *Brabant* bien assujetti, le capitaine remet au lendemain les affaires sérieuses, et passagers et équipage vont prendre le repos, sauf les mécaniciens. La cale vidée et la voie d'eau aveuglée au moyen de bois et de matelas, le steamer est dégagé et, bien que penchant un peu à gauche, il se dirige à demi-vapeur sur Léopoldville, dont trois jours nous séparent.

Décidément le *Brabant* est malchanceux. A l'aller, deux décès se sont produits à bord; aujourd'hui un décès est encore à enregistrer : un sous-officier vient de rendre l'âme. Rentrant malade, son état s'était subitement aggravé ces derniers jours, sans laisser entrevoir cependant une fin aussi rapide. Il est vrai qu'au lieu de réagir, il se laissait mourir. Il est à constater que les blancs qui n'ont pas l'énergie et la volonté de vivre s'en vont bien plus vite au Congo que dans la patrie. Il faut conserver, dans les moments les plus difficiles, la ferme volonté de vivre. Après la constatation du décès, le *Brabant* stoppe; le cadavre recouvert d'un drap est mis en pirogue et, sous la conduite du médecin et du commissaire du bord, le cortège funèbre se dirige sur Bololo, où le chef de poste se chargera de l'inhumation. Une demi-heure après, le bateau reprend sa marche en avant.

Nous entrons dans la région des monts de Cristal. Les grandes chaînes de montagnes, couvertes de savane, se distinguent d'autant mieux que nous voguons dans le chenal voisin du chef-lieu du Stanley-Pool.

Le 20 juillet, nous débarquons non sans joie à Léopoldville, la vraie capitale industrielle du Congo. Il y règne une activité

fiévreuse, tant à la rive — sur les tôles destinées aux bateaux — qu'aux ateliers. De grands hangars, de spacieux magasins, ainsi que de grandes habitations en briques couvrent le vaste plan incliné sur lequel l'Anvers du Congo a été construit. Dès la tombée du jour, la lumière électrique, projetée dans la rue principale, remplace avantageusement les rayons lunaires.

Semblables à des fourmis, cent cinquante blancs et plus de deux mille nègres se livrent au travail depuis l'aube jusqu'au



Avenue du Roi-Souverain à Léopoldville (L'appel) *

crépuscule, formant ainsi de la station un centre d'activité et d'énergie. A midi et à 7 heures du soir, tous les blancs sont réunis au mess, où un repas aussi substantiel que copieux leur est servi.

Pendant mon court séjour à Léopoldville, une circonstance assez amusante m'a permis de constater combien est grande la difficulté de diagnostiquer la terrible maladie du sommeil, qui décime en ce moment notre colonie : de trois soldats nouvellement incorporés, un avait été reconnu atteint du mal. Désirant nous présenter son intéressant sujet, un docteur fit venir les nouveaux incorporés qui, habillés de neuf, se

ressemblaient assez bien. Sans hésiter, il fit signe à l'un d'eux d'approcher : Voici, dit-il, le soldat atteint de la maladie qui préoccupe les savants des deux mondes. Les symptômes, comme vous allez voir, sont caractéristiques : yeux vitreux, glandes derrière les mâchoires, pouls irrégulier, battement faible du cœur, démarche chancelante et grande maigreur. Le jeune médecin avait à peine fini sa démonstration qu'un des deux autres soldats, sortant des rangs, affirma être le malade ! Et il disait vrai. Le docteur, dans sa démonstration, s'était trompé de sujet...

En wagon pour Matadi ! Après avoir franchi les premiers kilomètres, plusieurs d'entre nous, n'ayant plus l'habitude de voyager en chemin de fer ressentent un certain malaise, pareil au mal de mer. Nous roulons à raison de trente kilomètres à l'heure à travers les villages nègres, qui nous acclament.

A Léopoldville
(En voiture !

Nous arrivons après neuf heures de voyage à Tumba. Le train est bondé lorsque, le lendemain, nous nous mettons en route pour Matadi. Les autorités civiles et militaires s'y rendent toutes, pour assister à la célébration du baptême des cloches, à laquelle elles sont conviées. Nous approchons de la partie la plus accidentée : le pic Cambier, le ravin de la Roche, à la végétation superbe, puis le ravin du Sommeil, ainsi surnommé parce qu'il fut le tombeau de plusieurs blancs et noirs ayant coopéré à l'édification du pont métallique qui le couvre. Le Palabala, non moins célèbre jadis — le cauchemar des nouveaux lorsqu'ils devaient le franchir *cum pedibus* — est contourné. Après avoir longé pendant quelque temps la rivière Pozo à travers une

contrée des plus pittoresque, nous entrons en gare de Matadi, où les directeurs de factorerie attendent notre arrivée pour nous conduire à l'hôtel.

Matadi est en fête. Des drapeaux de toutes les nations et des oriflammes flottent sur les habitations. Le lendemain, dimanche, de nombreux étrangers débarquent, ainsi que la musique de la colonie scolaire de Boma. Je profite de quelques moments de liberté pour faire diverses emplettes, mes vêtements ayant par trop souffert de mon séjour au pays noir.

A 4 heures commence la fête du baptême des cloches. Toutes les autorités civiles et militaires prennent place derrière la jolie petite église, ainsi que M. De Backer, directeur de la compagnie du chemin de fer et sa dame, auxquels échoit le parrainage. Quelques instants plus tard, Mgr Van Ronselé, mitre en tête et la crosse à la main, fait son entrée, suivi d'un nombreux cortège religieux. La cérémonie terminée, les parrains



Village des travailleurs du chemin de fer à Sona-Gongo *

font tinter les cloches; ils sont relayés aussitôt par deux Pères rédemptoristes, qui, cette fois, les font vibrer à toute volée. Immédiatement après, la fanfare de la colonie scolaire célèbre le baptême par une joyeuse marche et la solennité prend fin.

A 5 heures, la place regorge de monde Un concert y est donné par les enfants de la colonie, lesquels, installés sur un



Musique de la colonie scolaire à Boma *

coquet kiosque, exécutent divers morceaux, dont *Le moulin de la Forêt Noire*, qui obtient un réel succès. La fête musicale terminée, personne ne se décide à quitter la place, et les jeunes musiciens sont invités à parcourir le village au son de quelques pas redoublés. Dès les premières notes, beaucoup de blancs, le chapeau au bout de la canne et suivis de nègres, emboîtent le pas. C'est une répétition de la retraite « Bruxelles-Kermesse » de l'Exposition de 1897. Les visages rayonnent, l'animation va grandissant. En revenant sur la place, les blancs forment, en dansant et se tenant par les mains, un cercle dont le centre est occupé par les valeureux petits musiciens. La marche ter-

minée, les chapeaux se lèvent, tous les participants acclament les infatigables jeunes gens. C'est du délire.

Cette journée mémorable se termine par l'exécution d'une vigoureuse *Brabançonne*, que tous, blancs et noirs, écoutent recueillis et chapeau bas.

Le lendemain, je m'embarque sur le *Héron*, qui nous conduit à Boma. Les petits musiciens ont pris place à bord et, durant le parcours, qui prend trois heures, nous gratifient d'un concert. Ils profitent du passage devant un poste pour faire entendre



Panorama de Matadi

une marche entraînante. Nous arrivons en vue de Boma, où, peu après, nous débarquons, étonnés de trouver à la rive un grand nombre de jeunes gentlemen nègres, habillés à l'européenne, le cigare à la bouche et la canne à la main couverte de bagues. Ici, sans conteste, la civilisation a fait un progrès considérable à tous les points de vue. Le confort et les mets excellents, la propre chambre ainsi que la viande fraîche me font penser à Boma de l'arrivée, où je me rappelle être resté dans un mauvais hôtel treize jours à manger des viandes conservées.

A table, à Boma, les explorateurs en chambre sont originaux. Leurs exploits aussi extraordinaires qu'imaginaires font les frais

de la conversation. A les entendre, ils ont tous été mêlés à des événements les uns plus effrayants que les autres. Un d'eux nous conte sérieusement que, se trouvant dans le Kasai, il n'avait pas craint de visiter seul et sans armes un village dont les indigènes venaient de tuer (et manger, s'entend!) dix soldats. Non seulement il avait été reçu avec force honneurs par ces anthropophages d'un nouveau genre, mais encore il avait soumis sur-le-champ leur terrible et puissant sultan. Un autre avait chassé l'éléphant et, muni d'une lance, avait terrassé d'un seul coup l'énorme pachyderme... Non content de ce récit déjà bien extraordinaire, il ajoute cette vieille histoire à dormir debout que, pour prendre le crocodile, il s'était servi d'un simple poinçon effilé aux deux extrémités. Au moment où le saurien ouvrait la gueule pour happer le chasseur, il lui avait « placé » froidement le poinçon verticalement entre les dents. Le crocodile, croyant tenir sa proie, ferma vivement la gueule, fixant ainsi de sa propre force le fer entre les parties supérieure et inférieure de la gueule. Tartarin! riposta un auditeur. Le narrateur, très interloqué de l'épithète, nous fit grâce de la suite. Il paraît qu'il était vraiment du midi de la France.

Un nègre promène silencieusement dans les principales rues de Boma une affiche appliquée à un poteau, annonçant une vente publique. C'est le trousseau d'un matelot blanc décédé pendant l'escale à Boma, qui sera mis aux enchères. A l'endroit désigné, une bonne centaine de moricauds attendent avec impatience la mise en vente, qui est présidée par un commissaire-priseur du plus beau noir. Nos coutumes se sont implantées à Boma avec une rapidité étonnante. Ainsi, le commissaire-priseur sait exciter sa clientèle; aussitôt que les enchères faiblissent, il pousse à la hausse par les exhortations traditionnelles. La lutte pour acquérir l'objet reprend de plus belle et, parfois, atteint des prix aussi inespérés qu'inexpliqués.

Pendant mon court séjour à Boma, il m'est procuré le plaisir de visiter le camp d'instruction de Luki, installé à cinq lieues à

peine de la capitale du Congo. De magnifiques avenues conduisent au camp, situé sur un vaste plateau, qui est habité par huit blancs et de trois cents à quatre cents soldats, placés sous les ordres d'un capitaine. Toutes les maisons des blancs, faites de briques, sont grandes et bien aérées. Les habitations des soldats sont en pisé. Chaque ménage possède sa petite maison, qui est tenue avec un soin et une propreté remarquables.


Hyphanthornis

Au sommet des faux cotonniers et des palmiers, plusieurs centaines d'oiseaux de la grandeur des étourneaux au plumage jaune brunâtre, gazouillent en harmonie. Ce sont des Hyphanthornis, qui, à l'époque des couvées, se rassemblent pour nicher sur un arbre près des postes et des villages, formant ainsi une grande colonie. Dès l'aube jusqu'au coucher du soleil, c'est un va-et-vient continuel de mâles en quête de nourriture ou d'herbe pour confectionner les nids. L'époque des couvées écoulée, la colonie se disperse, ayant dépouillé complètement de leurs feuilles les arbres qui leur servaient de cité.


Avenue (camp de Luki)

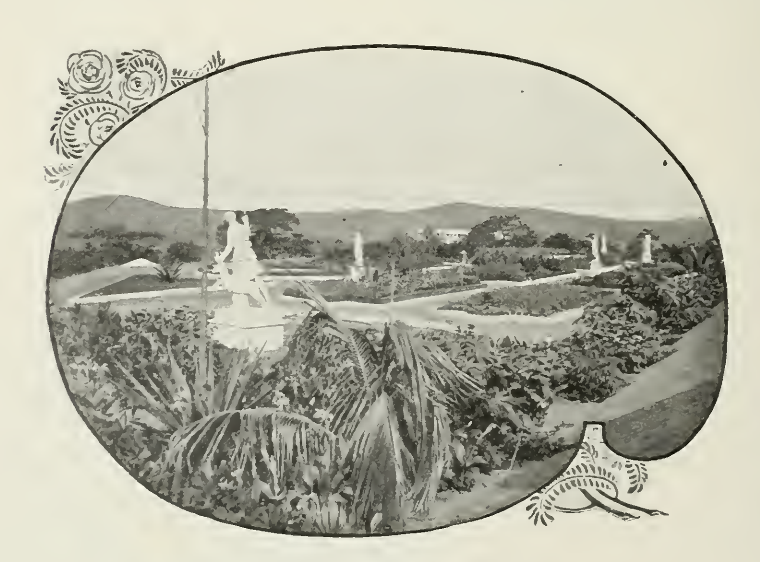
Le 26 juillet, je suis reçu en audience par M. le vice-gouverneur Wangermée. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je m'achemine vers le palais gouvernemental ; le ton


Habitations des soldats au camp de Luki *

affable du représentant du Roi me tranquillise vite. Je lui rends compte de nos travaux ; ce haut fonctionnaire me prodigue à son tour des encouragements paternels. A 7 1/2 heures, un grand dîner réunit chez M. le vice-gouverneur une vingtaine d'officiers et de fonctionnaires rentrant en Europe, parmi lesquels l'ingénieur Cito.

A mesure que les verres se vident la glace se rompt et la conversation devient bientôt générale sur les travaux en cours au Congo et aussi sur la navigation aérienne qui doit, dans un avenir très prochain, révolutionner les moyens actuels de locomotion par terre et par mer. Une habitation aérienne, comme dans un rêve, permettra d'atteindre, en quelques jours, de tous les points de la Belgique, le cœur de l'Afrique ! On regrettera probablement alors les voyages pleins d'imprévus de nos jours, conclut un explorateur.

Nous prenons congé de M. le gouverneur pour nous embarquer le lendemain matin à bord de l'*Albertville* en destination de la Belgique.



Parc gouvernemental à Boma *



Blancs assistant au départ du steamer pour l'Europe

DE BOMA A ANVERS

Le départ est salué par les nombreux blancs auxquels nous répondons le cœur débordant. Le bateau décrit une courbe avant de prendre son élan vers l'Océan. Quelques heures plus tard, nous atteignons Banana, la petite station frontière de l'État. Toutes les avenues sont bordées de grands et ombrageux palmiers-cocotiers. Les anémiés et les convalescents sont envoyés à Banana. L'air vif et sain de l'Océan ne tarde pas à faire sentir ses effets bienfaisants sur les organismes détraqués. Aussi, après un séjour d'un mois sur cette petite lame de terre, les convalescents, ragaillardis et fortifiés, reprennent le chemin du Haut-Congo, pour y achever leur terme.

Nous entrons dans l'Océan. Adieu Zaïre et Saint-Antoine! l'immensité seule est notre objectif. Comme nous nous sentons heureux de voir l'*Albertville* fendre de sa proue la masse liquide!

Les passagers ne se connaissent encore qu'insuffisamment et ne s'abordent que par monosyllabes. Aucune embarcation ne s'offre à la vue.

Nous voguons sur Accra en passant à l'ouest de l'île de San-Thomé. Des vagues sous-marines font rouler notre steamer et indisposent plusieurs de nous, qui regagnent aussitôt les cabines. En général, les passagers paraissent mornes. Le troisième jour, à l'aube, nous stoppons à trois kilomètres d'Accra, ville célèbre pour son commerce d'or. Les principaux bijoux nègres, dont les bagues soi-disant du Congo, sont presque toutes de fabrication accrayenne. Une dizaine de barquettes, montées par des noirs, se dirigent de la côte vers l'*Albertville* pour y débarquer les nègres qui rentrent au pays. Toute cette flottille entoure la passerelle, attendant les passagers et leurs bagages. Dès qu'un objet est descendu au moyen de la grue, tous les nègres installés dans les nacelles veulent s'en emparer. En baraguinant l'anglais, ils gesticulent et tempêtent à qui mieux. A tout instant les frêles embarcations menacent de chavirer; quatre des plus fougueux rameurs tombent même à l'eau, mais reparaissent aussitôt et, bien que le bain froid les ait calmés, ils recommencent leur manège. Un magnifique matelas est descendu : cent bras se tendent pour le recevoir; dès qu'il est à portée, chacun le tire à soi; finalement, à la grande colère du propriétaire, le matelas tombe à la mer! Immédiatement après commence le débarquement des passagers noirs. Les mêmes scènes burlesques, mais plus bruyantes, se renouvellent. Un gentleman noir, habillé de neuf, sort et s'engage sur la passerelle. Au moment où il atteint les dernières marches de l'escalier, il est bousculé, bafoué et saisi par toute une brigade. Ne voulant pas subir le sort du matelas, le gentleman tempête, se fâche, puis, finalement, après avoir vu disparaître son beau chapeau blanc dans l'Océan, distribue une solide volée de coups de canne! Il profite d'un moment d'accalmie pour sauter dans une nacelle, mais à peine

entré, il est de nouveau entraîné par des mains vigoureuses dans une autre barquette qui, immédiatement, se dirige à toutes rames vers la côte, saluée par les vociférations des dupés et un éclat de rire général des passagers de l'*Albertville*. Voilà bien un débarquement nègre.

Un passager de marque est annoncé : le gouverneur de la Côte d'Or rentre en Angleterre par notre bateau. Les oriflammes sont aussitôt arborées et, dès que ce haut fonctionnaire quitte la terre, un coup de canon est tiré de l'*Albertville*, comme marque de bienvenue. Quinze coups de canon partent successivement du fort d'Accra et, peu après, le gouverneur arrive sur le pont en « kaki » et sabre au côté.

L'ancre est levée ; en longeant la côte à cinq kilomètres, nous nous dirigeons sur Cap-Coast, remarquable par les nombreuses habitations en briques qu'on distingue près de la rive. Les flots se brisent en écume blanche sur le rocher qui précède le fort et s'élèvent en bouillonnant à plus de dix mètres du sol! A toutes les escales, les autorités anglaises viennent présenter leurs hommages au gouverneur, qui accorde une audience à chacune d'elles ainsi qu'aux fonctionnaires noirs. En arrivant à Sierra-Leone, une fièvre hématurique me visite et m'oblige à rester en cabine jusqu'au moment où le steamer pénètre dans la Manche. La traversée me pèse ; obligé de garder le lit et me ressentant du changement de température, mon état de faiblesse s'accentue dans des proportions inquiétantes. Grâce au dévouement d'un missionnaire du Saint-Esprit, mon moral reste excellent. Comme il me réconforte l'âme pendant les longues heures qu'il passe dans ma cabine



Pirogue venant d'Accra au steamer

et avec quels sentiments il apprête mon âme au départ pour le grand voyage! La perspective de voir mon corps confié à la mer ne m'émeut même plus.

Un mieux sensible se produit cependant et l'annonce de notre arrivée à Santa-Cruz de Ténériffe me fait espérer; dans un rêve je revois les miens et cette vision me fait désirer les revoir. Cependant la traversée du golfe de Gascogne me hante. Quatre jours après le départ des Iles Canaries, nous entrons dans le golfe redouté. Quelle agréable surprise nous y est réservée! Une belle mer d'huile sous un ciel azuré et sans vent fait glisser l'*Albertville* si paisiblement que, malgré ma faiblesse, je me sens la force d'aller admirer sur le pont les nombreux bateaux qui voguent sur la nappe liquide. Quel contraste, grand Dieu! Au départ d'Europe, le golfe était démonté: les vagues balayaient même la dunette du capitaine; aujourd'hui, il est calme et bleu comme un lac suisse.

L'air vif et frais me ranime; lorsque j'arrive à la salle à manger, d'où la maladie m'a tenu éloigné durant dix jours, je ne suis pas peu étonné de constater les visages joyeux des passagers. Au départ, ils étaient amaigris, pâles ou jaunes; un teint rosé les a avantageusement transformés. L'air salin de la mer et l'excellente nourriture du bateau ne sont pas étrangers à cette métamorphose. Le beau temps ne nous quitte plus; bientôt les côtes anglaises sont en vue; nous entrons dans le chenal de Southampton, en longeant la splendide île de Wight aux imposants castels séculaires entourés de parcs du plus beau vert. Çà et là, de jolies villas ombragées de petits bois; puis la ville de Cowes se dessinant au loin. De nombreux transatlantiques et nacelles parsèment la mer. Peu de temps après, nous abordons au célèbre port anglais de Southampton, dont l'entrée est défendue par deux forts en forme de gazomètre.

Après le débarquement des voyageurs anglais, le bateau postal lève l'ancre, et maintenant en marche pour les côtes belges!

L'impressionnant château royal d'Osborne et son immense parc attirent encore un moment nos regards vers l'île de Wight, puis nous entrons dans la mer du Nord, aussi calme que le golfe de Gascogne. Tous les passagers viennent sur le pont. La mère-patrie est proche. Déjà nous voguons dans les eaux belges ; des barques de pêche d'Ostende et des bateaux pilotes nous croisent. Un d'eux détache une barquette qui nous amène le pilote chargé de nous conduire jusqu'Anvers. Flessingue est atteint. Après une petite escale le steamer remonte l'Escaut à toute vapeur. Les mornes plaines flamandes, dans lesquelles paissent de gras troupeaux, nous rappellent le pays Peu après avoir passé Terneuzen, des cris de joie attirent tout le monde à l'avant du bateau. Anvers! Anvers! clame-t-on. En effet, au loin, bien au loin, dans un brouillard, on distingue la fine silhouette de la cathédrale de notre métropole. Une vigoureuse *Brabançonne* est exécutée par des passagers qui, dès ce moment, ne tiennent plus en place.

Enfin ! après un coude, Anvers s'offre complètement à la vue. Des centaines de personnes, apercevant le bateau du Congo, accourent vers le quai, ce pendant que des mouchoirs s'agitent nerveusement. Les visages se distinguent maintenant; mouchoirs et chapeaux fendent fébrilement l'air, tandis que des noms s'échangent du quai au bateau. Nous cherchons un des nôtres dans la foule. J'aperçois enfin mon frère, qui me presse d'appels.

Le bateau aborde. A peine la passerelle est-elle placée qu'une poussée formidable se produit et, agents et douaniers sont débordés par la foule de parents et amis qui, envahissant en un instant le steamer, tombent d'émotion dans les bras des Africains.

Quelle joie immense que de retrouver, après une si longue absence, les siens en parfaite santé! Leur souvenir a fait verser parfois des pleurs amers. Cette fois, ce sont des larmes de bonheur qui perlent sur nos visages et, lorsque, le cœur un peu

moins ému, nous nous décidons à prendre le train pour Bruxelles. Je me sens profondément heureux.

Quelques mois plus tard, un télégramme signé Maxsted m'apprit que le jeune officier anglais, dont j'avais fait la connaissance au lac Albert, venait d'arriver à Bruxelles.

Ce fut un nouveau jour de joie de retrouver le brillant officier qui m'avait voué une amitié sincère. En traversant la Manche, il prouva que, lorsque des officiers de nations différentes se sont compris en travaillant dans une même pensée civilisatrice au cœur de la sauvage Afrique, les sentiments de confraternité, nés du labeur et des difficultés communes, se scellent indissolublement, même quand il ne s'agit que des petits Belges d'un grand Roi !



Une partie de croquet sur l' « Albertville » *

CONCLUSIONS

Depuis les temps les plus reculés, le nègre, cet homme à l'âme naïve, au niveau intellectuel si peu élevé, fut toujours soumis à l'esclavage des autres races ; les Derviches et les Arabes surtout ont assouvi leurs instincts sanguinaires et cruels sur la race noire.

Le nègre est un grand enfant, *désobéissant*, dont on obtient parfois plus par la patience que par la force brutale ; le cœur est bon, car, outre qu'il est mélomane, des témoignages d'amitié et de dévouement sincères lui sont communes. En voici des exemples :

Quand la troupe se rendait aux postes de ravitaillement, les soldats qui y étaient placés recevaient des marques d'amitié de toute la troupe en général et plus particulièrement des hommes de leur tribu ; ceux-ci se réunissaient près de la hutte de leur « déku » (ami). Après avoir visité l'habitation et ses dépendances, ils remettaient à la femme du soldat des cadeaux consistant en étoffes, sel et poteries ; on prodiguait au bébé toutes sortes de marques d'affection, tout en pronostiquant sa croissance, sa force et ses qualités futures.

Dans une autre circonstance, j'ai pu apprécier l'amour filial du nègre. Un indigène âgé avait été désigné par le chef de tribu pour transporter des charges au poste de Kilo. Le matin, au moment du départ de la caravane, un jeune garçon se présenta à la station et demanda avec instance à me parler. C'était le fils de l'indigène, me suppliant de le laisser remplacer son père dans le voyage, qui devait durer près d'un mois, dont une grande partie dans la contrée encore insoumise, où les rebelles ne cessaient d'attaquer les caravanes. Le gamin avait voyagé toute la nuit pour arriver en temps au poste. Les soldats eux-mêmes furent émus et je profitai de la circonstance pour exalter ce sacrifice du « soi-même ».

A quelque temps de là, un indigène fut mis en détention pour maraudage. Le soir même, le chef du village et les proches parents vinrent implorer le pardon du coupable en échange de présents. Après une forte réprimande, l'indigène fut mis en liberté. On lui fit connaître qu'il le devait à ses amis.

Cet acte de clémence reçut immédiatement sa récompense : les indigènes du village vinrent se mettre pendant plusieurs jours à la disposition du blanc, afin d'aider à la construction du poste. Jamais ils ne travaillèrent avec plus d'ardeur.

Parmi les peuplades qui occupent le vaste « Congo », il en est cependant qui demeurent rébarbatives à toute civilisation. Quand elles sont reconnues telles, il faut malheureusement employer la force, car plus le blanc fait de concessions plus il paraît faible. Chaque pas dans une voie pacifique semble une reculade et, au lieu d'obtenir la soumission, on en arrive à augmenter la tension des rapports.



Quelle était la situation du nègre au Congo avant l'arrivée du blanc? Il vivait dans un état continuel de « qui vive », qui le

rendait, et le rend encore, inconscient du danger. Des guerres de tribu à tribu ne cessaient de tenir leurs instincts batailleurs et pillards en éveil. A certaines époques, ils étaient attaqués par les nomades chasseurs d'hommes. Alors commençaient les razzias, le pillage et l'incendie des villages, suivis du départ des vainqueurs avec l'habituel « butin de guerre ».

Dans certains villages des rives du Nil, l'Arabe a laissé un souvenir terrifiant. Dès que sa présence était signalée, les habitants fuyaient avec leurs richesses dans les montagnes. Le premier indigène rencontré était mutilé (main, oreille ou nez coupé) et envoyé tout sanglant au chef de tribu, comme « messager » de l'Arabe. Pris de frayeur et voulant éviter la guerre et le pillage, le sultan lui faisait des présents et se déclarait son esclave. Si le chef était puissant, l'Arabe, en bon diplomate, en faisait un allié. Il armait de fusils les guerriers, puis excitait la convoitise du sultan contre une riche tribu voisine. Après le massacre, l'Arabe, qui avait eu soin de rester « neutre » pendant l'action, s'octroyait la part du lion, puis finalement dépouillait son allié. Alors la caravane s'organisait, pour se rendre à la côte, sous bonne escorte. Ivoire, troupeaux et esclaves enchaînés se mettaient en route, pour l'Océan Indien, où les humains étaient embarqués comme du bétail sur les trop célèbres négriers, en destination de l'Amérique.

Un Père blanc m'a déclaré avoir vu dans l'Afrique orientale, il y a une quinzaine d'années à peine, une masse de deux à trois mille nègres conduits à la côte, par des Arabes armés de fusils et montés sur des ânes. Semblables à des chiens bergers, ils surveillaient cet immense troupeau humain. Si un homme s'avisait de sortir de la colonne, une balle le couchait à terre. Marchant toute la journée, ils n'avaient pour nourriture que les maigres herbes couvrant la terre, ou les vivres maraudés en chemin. Le soir, la masse entière s'affalait sur le sol, exposée à toutes les intempéries. On frémit en pensant aux « déchets » qu'occasionnait une marche effectuée dans de telles conditions! Les cada-

vres de plus du tiers de la colonne jalonnaient la route ; les uns morts de faim ou de soif, parfois en arrivant au bord de la rivière, les autres de froid, et le restant d'épuisement. Mais qu'importaient ces horreurs aux trafiquants de chair humaine : les survivants les dédommageraient par l'augmentation du prix de revient de chaque individu, expédié immédiatement en Amérique pour être employé aux cultures.

Quand, il y a une trentaine d'années, les Madhistes remontèrent le Nil pour faire reconnaître la loi du Prophète, ils ne furent pas moins cruels. Leur campement installé, ils se mettaient en campagne, brûlant les villages, mutilant les indigènes et recherchant les femmes et les richesses, qu'ils emportaient au campement.

***

Telle était la situation politique du Congo, lorsque l'illustre bienfaiteur Livingstone, le savant Emin Pacha et l'énergique Stanley parcoururent le bassin du Congo, donnant chacun le maximum de leurs qualités pour la réussite de leur périlleuse, mais noble mission : l'affranchissement du nègre.

De ces trois illustres noms, celui qui est resté gravé dans toutes les mémoires des naturels des affluents nord du Congo, c'est « Bula Matari », qui remonta le premier le grand fleuve jusqu'au Nil. Partout où Stanley a passé, son sobriquet n'est prononcé qu'avec respect. Son souvenir est resté vivace au lac Albert, où le sultan Tokukenda, chef des Bagongo, aime à rappeler sa mystérieuse venue à la rive, sa rencontre avec Emin Pacha et les discussions sans fin qui surgirent entre les deux grands hommes. Il n'y a pas longtemps, les indigènes de l'Ituri étaient encore convaincus que Stanley était le seul roi de l'Europe (Putu) et que les autres blancs n'étaient que ses vassaux.

Les voyages des premiers blancs n'inquiétèrent pas outre

mesure les maîtres d'alors. Cependant le nombre des résidents blancs augmentait progressivement et les voyages d'explorations se multipliaient. L'Arabe vit dès lors dans le blanc un ennemi qu'il fallait combattre Il commença une campagne de dénigrement : le blanc ne vivait que de cruautés et de rapines ! Précédés d'une telle renommée, les représentants de l'Etat ne devaient nécessairement pas être sympathiques aux noirs. D'autre part, comme les « primitifs » ne connaissaient pour être domptés que la force brutale, ils virent en nous un « démon » à côté duquel l'Arabe était un sage. Mais heureusement dès le début l'esprit d'organisation d'Emin Pacha, l'énergie de Stanley et les sages paroles de nos missionnaires firent voir au nègre ce que l'homme pâle pouvait être pour lui.

L'Arabe n'était déjà plus la « puissance » et la politique des premiers pionniers de la civilisation au Congo ouvrit encore davantage les yeux aux noirs sur leur action bienfaisante.

L'heureuse issue de la mémorable campagne arabe de 1892-1894 affirma la supériorité du blanc sur l'Asiatique ; dès lors, le règne de l'Arabe sur la terre congolaise était terminé.

L'exode général que produit parfois encore l'arrivée du blanc dans une région où le nègre ne le connaît que par ouï-dire est dû, le plus souvent, aux légendes que les déchus d'hier ont colportées. Dans ce cas, il faut une patience à toute épreuve pour ramener les populations, afin de leur dire et redire jusqu'à vaincre leur hésitation que l'homme pâle n'est pas un tyran, mais, au contraire, qu'il est juste, humain, et que la protection que leur accorde l'État est réelle; que les indigènes obtiennent ce qu'il y a de plus beau ici-bas : « la liberté », qui leur était inconnue.

Parfois des Arabes nomades fomentent encore des soulèvements contre l'autorité de l'Etat. Si l'agent n'a pas un service de renseignements bien organisé pour parer aux calomnies, il doit en arriver à mater les mutins par les armes, mais rien n'est plus difficultueux que de devoir appliquer sa politique à l'aide

des armes et mieux vaut, dans la mesure du possible, ramener par des négociations, si ardues soient-elles, une tribu qui s'est soustraite à l'autorité de l'Etat.

***

Comment doit-on civiliser le nègre? Par le travail, qui est le premier pas de la civilisation. Mais le blanc doit prêcher d'exemple. Ne sommes-nous pas les *éducateurs* auxquels la Providence a dévolu l'honneur de faire fructifier une des contrées les plus riches du monde, en inculquant aux occupants le moyen de tirer parti des richesses de leur sol? C'est pourquoi les blancs, tant officiers qu'agents, commerçants et missionnaires, doivent donner l'exemple de l'activité la plus ingénieuse alliée à la moralité.

Dans des régions inexplorées, des blancs ont vu des villages entiers qui se contentaient de cultiver à peine de quoi subvenir à leur alimentation, se composant, en moyenne, d'un demi-kilo de vivres. Les indigènes restaient des journées entières couchés à l'entrée de leurs cabanes ou bien se rassemblaient devant un brasier et y demeuraient accroupis indéfiniment, sans ressentir le besoin de se livrer au moindre travail. Quel bien immense n'y a-t-il pas à faire dans ces régions!

Mais il faut agir sagement : réglementer le travail d'après les aptitudes des naturels et ne le leur imposer que progressivement, afin de prévenir les révoltes qui résulteraient du surmenage, pouvant faire supposer à un retour à l'esclavage.

Un nègre qui fournit de cinq à six jours de travail par mois à la mère patrie est-il exploité? Non; en s'élevant par le labeur, il paie son tribut pour la protection et la liberté que l'Etat lui accorde. En récompense de son travail, il reçoit une rémunération consistant en marchandises, étoffes, perles, etc., ayant

cours de monnaie dans la contrée. Quel est le pays qui ne réclame rien à ses colonies? Dans l'Uganda, l'Angleterre a institué l'impôt par hutte, soit trois roupies (valeur sept francs environ) par an. En cas de non-paiement, l'indigène doit fournir un mois de travail en se nourrissant et deux mois au cas où le gouvernement doit subvenir à son alimentation.

Qu'était le Congo, il y a quelque vingt ans? Une vaste contrée ravagée par l'anthropophagie, les sacrifices humains, les guerres sans fin et les cruautés les plus raffinées, sans compter les épidémies qui exterminaient des peuplades entières. L'Arabe était parvenu à imposer son autorité au cœur même du Congo et y entretenait un commerce ignoble.

Quel chemin parcouru en si peu de temps par la civilisation! La vaste frontière Est de l'État est gardée par des postes dont la principale mission est de veiller aux agissements des chasseurs d'hommes pour les empêcher de se livrer à leur infâme trafic. L'indigène se sent maintenant en sécurité dans ses terres, auxquelles il tient comme le blanc à son clocher. Un bien-être inconnu a succédé à la barbarie. Les naturels le doivent à la protection, par les hommes de loi, de leurs possessions et à la pratique des usages européens; aux soins qui leur sont donnés par les docteurs; à la reconnaissance des chefs de tribu et à leur élévation sociale; à l'augmentation et à la prospérité constante des stations du gouvernement, des sociétés et des régions avoisinantes; aux nombreux steamers qui sillonnent les cours d'eau; aux voies ferrées qui traversent les contrées les plus accidentées et les plus arides; aux routes qui remplacent les énervants et étroits sentiers. Mentionnons surtout les bons, désintéressés et infatigables missionnaires qui parcourent sans trêve le Congo, pour déraciner le fétichisme et enseigner la parole du Christ.

Jamais la devise « Travail et Progrès » ne fut plus judicieusement choisie, mieux suivie et réalisée avec plus de ténacité.

Parfois, lors des grandes fêtes de la moisson, les indigènes des contrées, sauvages hier encore, mêlent à leurs chants de terroir : « Yonzo basenji na Bula Matari ! » (nous sommes tous indigènes du Roi) ; à des phrases telles que : « Les blancs nous ont délivrés des Arabes et des Madhistes qui nous emmenaient à la chaîne bien loin. Nous ne sommes plus des troupeaux, mais des hommes libres de « Bula Matari ». Nos terres nous appartiennent, ainsi que nos femmes et nos enfants. Ohé ! ohé ! ohé ! »

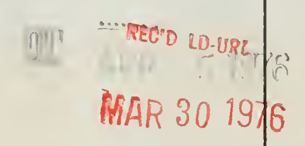
En entendant ces chants de joie qui sont pour lui des chants de victoire, le blanc chargé de l'administration d'une région ne pense plus aux difficultés de sa charge. N'a-t-il pas la suprême satisfaction de constater que ses labeurs ont porté fruit ; que les lois et instructions qu'il doit faire respecter sont observées ; que les événements ont justifié l'initiative dont il a dû souvent prendre la responsabilité ? Du fond de l'âme, il dira : *Deo gratias !*



Statue de la civilisation à Léopoldville *



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.





Form L9–Series 444



DT
646
F61d

PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD

THE·LIBRARY·OF·THE·UNIVERSITY·OF·CALIFORNIA·LOS·ANGELES

University Research Library

CALL NUMBER
SER VOL PT COP
AUTHOR

DT 646 F61d

GLOBE 42145-0

